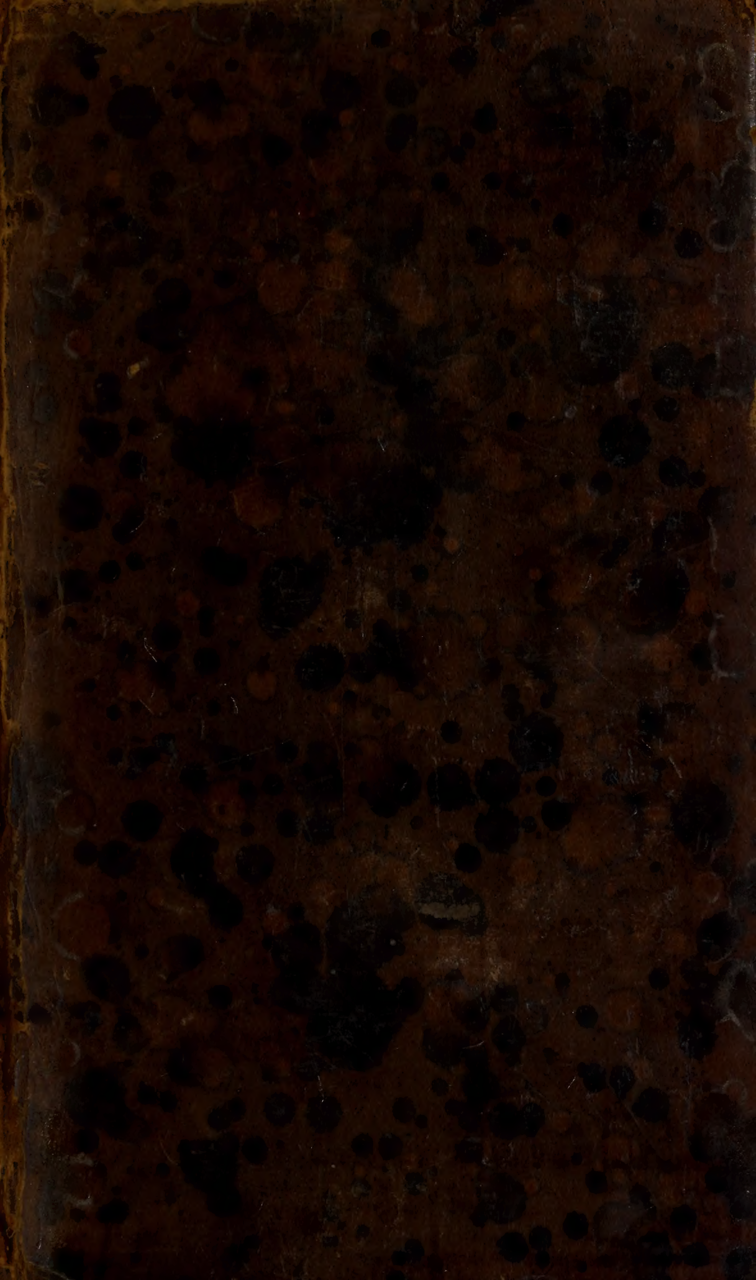
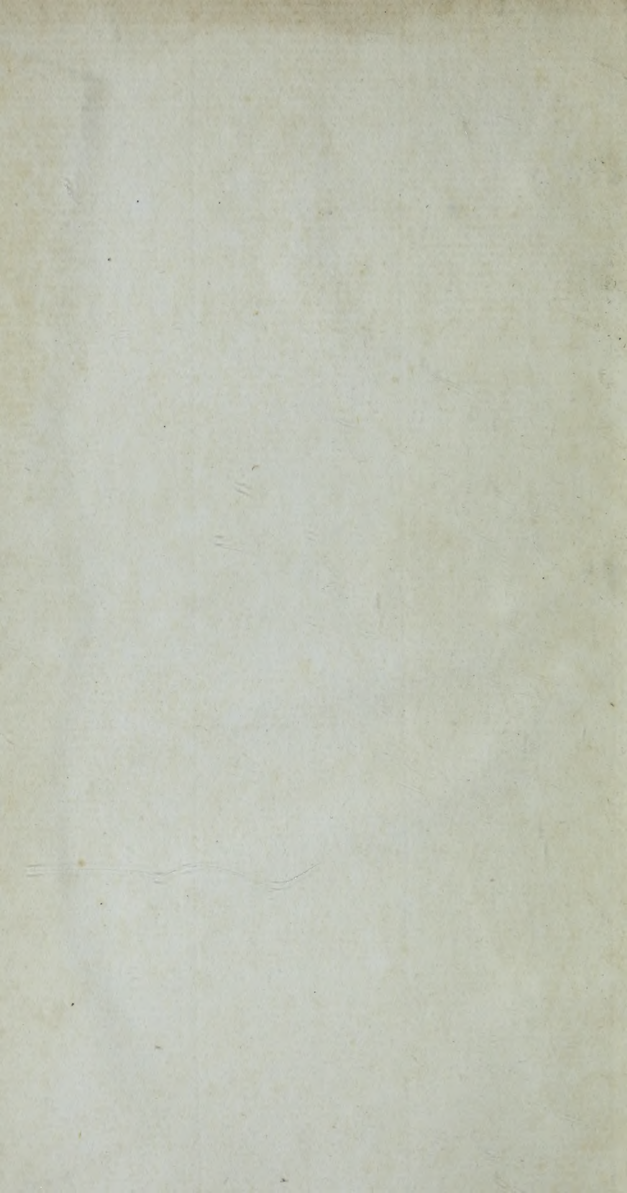
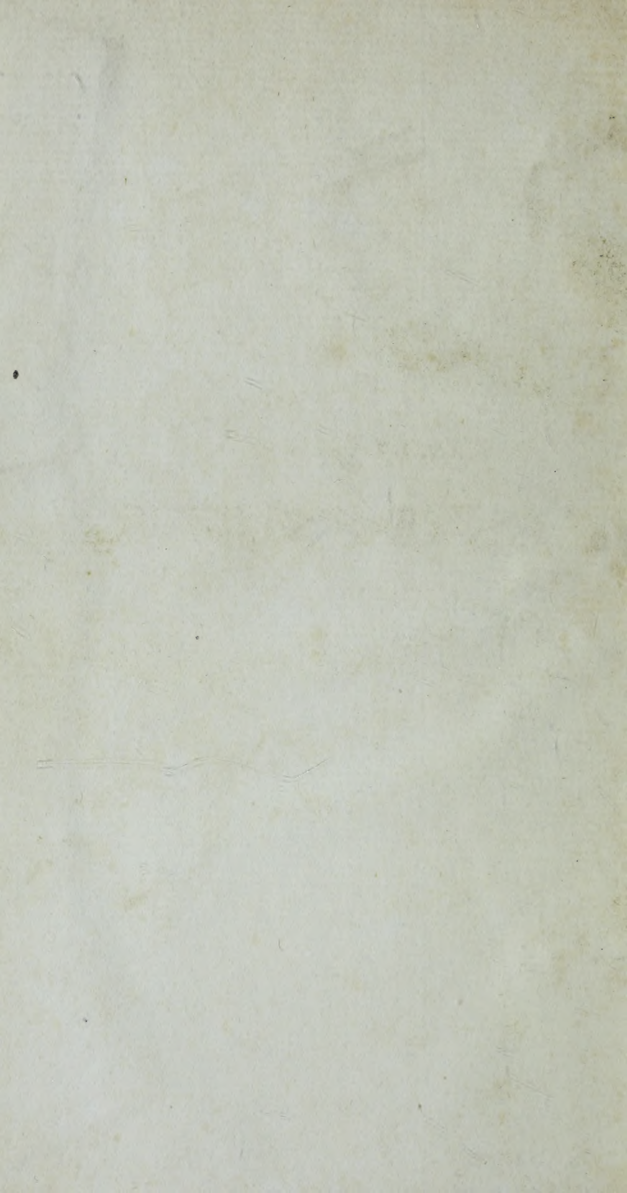






COLLECTION

COMPLETTE

DES ŒUVRES

DE

M. DE CRÉBILLON LE FILS.

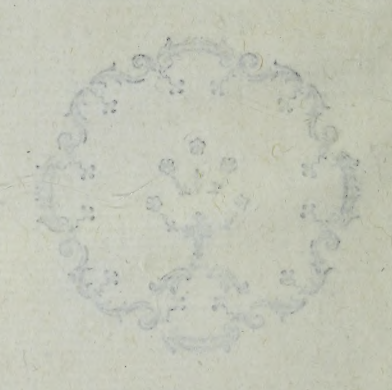
COLLECTION
COMPLETTE
DES ŒUVRES
DE
M. DE CRÉBILLON LE FILS.

TOME SECOND.



LONDRES.

M. DCC. LXXII.



L'ÉCUMOIRE,

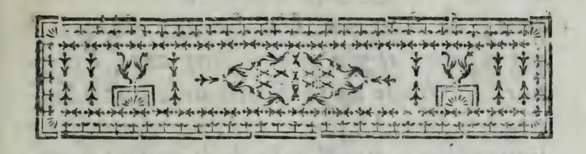
OU

TANZAÏ

ET

NÉADARNÉ,

HISTOIRE JAPONOISE.



PRÉFACE

CHAPITRE I.

De l'Origine de ce Livre.

CET Ouvrage eſt, ſans contredit, un des plus précieux monumens de l'Antiquité; & les Chinois en font un ſi grand cas, qu'ils n'ont pas dédaigné de l'attribuer au célebre Confucius. En effet, pour la ſageſſe des préceptes, la bonté de la morale, la beauté de l'invention, la ſingularité des événemens, & l'ordre qui y eſt répandu, ils n'ont pu ſe diſpenſer de l'en croire l'Auteur, ou du moins de ſouhaiter qu'il le fût. Ce Livre, cependant, eſt de Kiloho éé, Perſonnage illuſtre, antérieur à Confucius de plus de dix ſiecles, premier Mandarin de la Loi, revêtu des Emplois les plus grands, & connu à la Chine par un grand nombre d'Ouvrages Hiſtoriques, Politi-

ques, & Moraux. Un Savant Chinois qui a fait, il y a quatre cens ans, l'Histoire Littéraire de sa Patrie avec une exactitude admirable, a prouvé, par des raisons invincibles, que Kiloho-éé étoit seul l'Auteur de ce Livre. Ce qu'il en a donné n'est qu'un Fragment d'une Histoire plus longue, un essai, pour ainsi dire, de celle de tout un peuple. Les raisons pour lesquelles il a abandonné son projet, ne nous sont pas connues. Quelque honneur que Kiloho-éé ait attendu de ce commencement, qui ne forme que l'Histoire particuliere d'un Prince, il n'a pu s'empêcher d'avouer qu'il l'a traduit de l'ancienne Langue Japonoise, sur un Manuscrit très-vieux; & l'Auteur Japonois l'avoit lui-même traduit de la Langue des Chéchianiens, Peuple qui dès ce tems-là ne subsistoit plus.*

Le Japonois, dans un endroit, assure que sa Nation tenoit à honneur de descendre des Chéchianiens : mais il semble n'être pas de cet avis, parce que de son tems même il ne restoit aucune preuve de cette descendance, & qu'il croit, en Auteur judicieux, qu'une chose aussi importante ne peut être trop bien constatée. Il entre même sur cet article dans une Dissertation que Kilo-

* Cham-hi-hon chu-ka-hul-chi. Hist. Litt. de la Chine, Pekin, 1306. p. 155. prem. Vol.

ho-éé n'a point traduite, parce qu'elle n'éclairciſſoit rien. Il ſeroit plus difficile aujourd'hui de ſçavoir ce qui en eſt. Sous le bon plaiſir du Lecteur, on paſſera donc à des Faits d'une diſcuſſion plus aiſée.



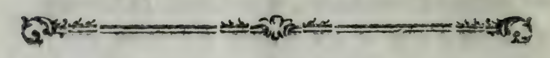
CHAPITRE II.

Comment ce Tréſor a paſſé en France.

UN *Hollandois, homme d'eſprit, ſe trouvant à Nankin il y a près de cent ans, fut obligé, par ſes affaires, d'y demeurer aſſez de tems pour pouvoir apprendre paſſablement le Chinois. Dans le tems que pour s'y former davantage il cherchoit à faire une traduction, ce Livre lui tomba entre les mains, il l'admira, l'entreprit, & parvint, après un travail de trois ans, à le mettre en Hollandois; mais très-imparfaitement, ſelon qu'il l'a avoué lui-même. Peu curieux de le donner au Public, il repaſſa en Europe, & laiſſa ſon Ouvrage au ſavant Jean-Gaſpard Crocovius-Putridus, de Léipzig, ſon Ami intime, & connu dans la Littérature par la diſpute qu'il a eue avec Emmanuël Morgatus, ſur une choſe importante. I*

s'agissoit de sçavoir si les Meutes de la chaste Diane étoient composées de Chiens & de Chiennes, ou seulement de l'un ou de l'autre sexe de ces animaux. Après des contestations très-vives, la palme demeura à Putridus, qui prouva, par des raisons tirées de la pudeur de la Déesse, & par les témoignages des plus grands hommes de l'Antiquité, qu'elle n'avoit jamais eu que des Chiennes. Le Hollandois arriva dans le tems que Putridus étoit complimenté par tous les Doctes d'Allemagne, sur l'important service qu'il venoit de rendre à la République des Lettres; il le pria de commenter sa traduction Chinoise. Crocovius la traduisit en Latin, l'enrichit de Notes & de Commentaires, & il étoit près de la donner au Public en trois Volumes in-folio, lorsqu'une mort prématurée enleva ce sçavant homme. Balthazar Onerosus, & Melchior Insipidus, ses Neveux, héritiers des biens & de la science profonde de leur Oncle, augmenterent encore son Livre, le commenterent, éclaircirent ses Notes, en ajouterent de nouvelles, comparerent les leçons, restituerent les passages, & le faisoient enfin imprimer à Nuremberg en cinq Volumes in-folio, lorsque la peste les emporta. Leurs Enfans, moins érudits, & hors d'état peut-être de subvenir aux frais d'une Edition

de cette importance, vendirent l'Ouvrage de leurs Peres à un Noble Vénitien qui se trouva pour-lors à Nuremberg. Ce Seigneur, nommé Annibal, Julio, Scipione, Buz-è-via, de gli Tafanari, de retour à Venise, le traduisit en sa Langue, non tel qu'il l'avoit acheté. Comme il n'entendoit que très imparfaitement le Latin, il laissa à part l'érudition : aidé par un Frere Servite, & tous deux s'aidant d'un Dictionnaire, il le mit enfin en état de paroître en Langue Vénitienne. Si Son Excellence Buz-è-via avoit pu profiter des remarques sçavantes dont les Allemands avoient orné cet Ouvrage, la France l'auroit plus complet, & mille choses qui ont besoin d'éclaircissemens, n'en resteroient pas privées. On ne se flatte pas d'avoir bien réussi à cette derniere traduction. Le Vénitien est un Jargon difficile à entendre, & le Traducteur François avoue que dans le Toscan même il y a bien des termes qui l'arrêtent. Ce qui ne paroîtra pas extraordinaire, quand on sçaura qu'il n'a étudié l'Italien que deux mois, sous un François de ses Amis qui n'avoit été à Rome que six semaines.



CHAPITRE III.

Inconvéniens auxquels il a fallu remédier. Eloge du dernier Traducteur.

ON peut aiſement inférer des différentes mains par leſquelles ce Livre a paſſé, qu'il doit lui reſter peu de ſes graces nationales; & je ne ſçais, à tout prendre, s'il en ſera moins bon. Les Livres Orientaux ſont toujours remplis de fatras, & de fables abſurdes; les Religions des Peuples de l'Orient ne ſont fondées que ſur des contes qu'ils mettent par-tout, & qui ſeroient auſſi ridicules pour nous, qu'ils ſont vénérables pour eux. Ces religieuſes folies donnent à leurs Ecrits un air bizarre, qui a pu plaire dans ſa nouveauté, mais qui eſt trop rebattu aujourd'hui, pour que le Lecteur lui trouvât des graces. Outre leurs Dieux à qui ils font jouer toutes ſortes de perſonnages, ils mettent en œuvre les Génies & les Dives*; on les trouve dans leurs plus ſérieuſes Hiſtoires; & ſi quelqu'un de leurs Héros eſt dans quelque grand danger, c'eſt une Dive qui l'y a plongé, c'eſt une Ginne qui l'en-*

retire. Ces Etres imaginaires fondent & dénouent les trois quarts de leurs Livres ; & quoiqu'ils donnent souvent lieu à des événemens singuliers, on s'ennuie de ne voir jamais sur la Scene que ces mêmes Acteurs, & cela marque une stérilité d'imagination qui impatiente. D'ailleurs leur façon de narrer est remplie de métaphores, & de certains tours, que la simplicité de notre Langue ne permet de rendre ni avec exactitude, ni avec agrément. La traduction d'un Livre Oriental en Francois, est donç un Ouvrage plus difficile qu'on ne pense. Quoique celui-ci ait été traduit du Vénitien, on ne doit pas croire qu'il en ait donné moins de peine.

Le Seigneur Annibal a tout confondu, & il n'a pas fallu un travail médiocre pour arranger les faits, comme on peut croire que Kiloho-éé l'avoit fait. Au nom de Ginne peu connu parmi nous, j'ai substitué celui de Fée, dont nous faisons communément usage. Où j'ai pu retrancher les noms barbares, je l'ai fait. La Ginne Hic-nec-sic-la-ki-ha-tipophetaf formoit un nom tout-à-fait insupportable à prononcer, je l'ai changé ; en un mot, je n'ai rien oublié de tout ce qui pouvoit rendre cet Ouvrage parfait, & je ne doute point qu'il ne le soit. Je l'ai embelli, en quantité d'en-

droits, de réflexions également neuves & judicieuſes. Il eſt écrit avec un ſoin, une netteté, & une préciſion merveilleuſe; & je ſuis perſuadé que Kiloho-éé eſt infiniment inférieur à cette traduction, quoique faite d'après une Langue que je n'entends preſque pas.

Pour le fonds il peut être extravagant, mais c'eſt vraiſemblablement la faute de l'Original. On auroit tort d'exiger de l'imagination d'un Chinois, la régulatité & ce goût qui brillent dans nos Auteurs François, qui toujours compaſſés, ſont preſque toujours fort raiſonnables, & froids encore plus ſouvent. Fondés en cela ſur je ne ſçais quel précepte d'Horace, que de bon cœur je mettrois ici, ſi je m'en ſouvenois parfaitement; mais cet Horace prétend que la Raiſon ſoit égayée, & n'ordonne pas qu'on ennuye ſes Lecteurs à force de ſageſſe. Je ſuis, au fond, très-perſuadé que ceux de nos Auteurs que nous trouvons ſi arrangés, voudroient pouvoir l'être moins, & pécher un peu plus contre les regles. Leurs Ouvrages en ſeroient moins décens; mais plus agréables, & mieux lus.



TANZAÏ ET NÉADARNÉ.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I.

Ce que c'est que le Prince Hiaouf-Zélés-Tanzaï.

DANS la grande Chéchianée, pays aujourd'hui perdu par l'ignorance des Géographes, regnoit autrefois un Roi, nommé Cphaf ou Céphaès, nom qui signifioit dans la langue du pays, aussi ignorée à présent que

la langue Punique, bonheur du peuple. Nom auguſte que le haſard & la flatterie lui avoient peut-être donné. Ce Prince ne ſe voyoit pour ſuccéder à ſa vaſte puiſſance qu'un ſeul fils, pour lequel les Chéchianiens avoient un reſpect extraordinaire, & qui, dès ſes plus tendres années, faiſoit, ſans qu'ils ſçuſſent bien pourquoi, leurs plus cheres eſpérances. En ce tems-là les Fées gouvernoient l'Univers.

On n'ignore pas que ces Intelligences conſultant plus le caprice que la raiſon, en devoient aſſez mal régler la conduite. Il eſt rare qu'on n'abuſe pas d'un pouvoir ſans bornes ; & quiconque peut faire tout ce qui lui plaît, ne détermine pas toujours ſes volontés ſur la juſtice. C'eſt ce qui arrivoit aux Fées : elles étoient en grand nombre, connoiſſoient peu entre elles la ſubordination : leur ſexe, les intérets qui l'animent, peu importans quelquefois, mais toujours vifs ; la jalouſie du commandement, celle de la beauté, l'envie de faire parler d'elles, la fantaiſie qui, pour des Déités femelles, eſt un mobile conſidérable, faiſoient naître entre ces Puiſſances les guerres les plus ſanglantes.

Le fils de Céphaès avoit été reçu, en venant au monde, par la grande Fée Barbacela, protectrice déclarée de sa maison, depuis un tems immémorial. Elle donna au jeune Prince, à cause de sa grande beauté, le nom de Hiaouf-Zèlés-Tanzaï (rival du Soleil), & le doua en même tems de tous les avantages qui peuvent élever un mortel à la plus haute perfection. Il sçavoit tout sans avoir rien appris : chez les personnes d'un haut rang, ce n'est pas chose rare qu'elles croient tout sçavoir ; mais Tanzaï n'étoit point dans ce cas-là, & ses talens étoient effectifs. Il possédoit à un point égal la Poésie, la Peinture & la Musique ; le Lyrique, l'Epique, le Dramatique ne lui coûtoient pas plus l'un que l'autre ; il ne réussissoit pas moins dans le Badin & le Puérile ; & le Madrigal, l'Epigramme, l'Elégie, l'Ydylle, l'Eclogue, l'Anagramme, & les Bouts-rimés lui étoient aussi familiers que le reste. Cependant, comme il n'est pas de génie universel, il ne put jamais parvenir à faire des Acrostiches. Quoique son goût le plus déterminé fût pour la poésie, il ne négligeoit pas les autres arts ; tous les curieux de Chéchian avoient de ses tableaux dans leurs

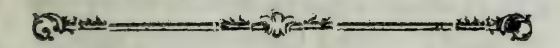
cabinets, & tous les *ex voto* du grand Temple n'étoient peints que par lui. On repréſentoit à Chéchian des Opera dont il avoit fait lui-même la muſique & les paroles. On ne ſçauroit nier qu'il n'eût le meilleur goût du monde, & rien ne le marquoit mieux que la préférence qu'il donnoit à la vielle ſur tous les autres inſtrumens. Il avoit une ſi vive paſſion pour elle, que Céphaès, qui adoptoit aveuglément tous les caprices du Prince, avoit fait ſuſpendre dans les tours des temples de Chéchian, au lieu des timbales qui appelloient auparavant les peuples à la priere, des vielles d'une groſſeur énorme. Des Princes du Sang avoient été chargés du ſoin d'en jouer dans les occaſions néceſſaires, & pour cela ils étoient décorés du titre ſuprême des Grands Vielleurs de l'Etat: cette charge devint une des plus grandes du Royaume, & le plus ancien des Vielleurs étoit déclaré Connétable. Le Roi, pour donner à cette dignité un plus grand luſtre, honora ceux qui en étoient pourvus, de la culotte de peau d'ours garnie de marons d'Inde. Honneur qui peut paroître bizarre, mais qui, ſelon les préjugés de ce peuple, étoit la marque de la plus particuliere

diſtinction. Tanzaï répondoit aux bontés de ſon pere avec cet attachement que donne une excellente éducation ; aimé des peuples qu'il devoit un jour gouverner, l'objet des attentions de la grande Fée Barbacela, l'admiration de toute la terre, rien ne paroiſſoit manquer à ſon bonheur. Cependant il étoit né avec un cœur tendre, & il ne lui étoit pas permis d'aimer.

La Fée, ſur je ne ſçais quels accidens dont le Prince étoit menacé, s'il aimoit, ou s'il ſe marioit avant que ſa vingtieme année fût accomplie, lui avoit expreſſément défendu l'un & l'autre, juſques au tems où le deſtin le laiſſoit maître de lui-même : ces ordres étoient précis, & il étoit auſſi dangereux pour Tanzaï d'y contrevenir, qu'il lui étoit difficile de s'y ſoumettre. Comment, dans une cour où tout reſpiroit le plaiſir, où les femmes joignoient à leurs agrémens ce que la coquetterie a de plus ſéduiſant, où leur unique affaire enfin étoit d'exciter les deſirs & de les ſatisfaire, un Prince jeune, aimable & ſenſible, pouvoit-il garder longtems ſon indifférence? C'étoit en vain qu'il auroit pu s'en flatter. Auſſi, Tanzaï ſentant combien pour quelqu'un à

qui la vertu eſt recommandée, la cour eſt un ſéjour très-pernicieux, & accablé par-tout ou de regards tendres, ou de déclarations preſſantes, réſolut enfin d'en ſortir, de ſe retirer dans un palais qu'il avoit ſur les bords de la mer, & d'en faire défendre l'entrée à quelque femme que ce fût. Cette réſolution ſurprit extrêmement : on ignoroit les raiſons de cette retraite, & les femmes qui en furent choquées, répandirent des bruits fort déſavantageux à Tanzaï, qui ne les ſçut pas, ou qui ne s'en embarraſſa guere. Il avoit dix-huit ans quand il s'enferma dans cette ſolitude, & il ne comptoit pas trois mois de plus quand il s'en ennuya. Loin de ce ſexe charmant qui l'occupoit déja tout entier, rien ne l'amuſoit, les reſſources de ſon eſprit lui devinrent inutiles : moins il connoiſſoit le plaiſir d'aimer, plus il s'en formoit une image flatteuſe. Cette union ſi tendre de deux cœurs que ſouvent il avoit peinte dans ſes ouvrages, ces tranſports, cette volupté ſi vive de l'amour, devinrent enfin le ſeul bien dont il voulût jouir. Son ennui ne faiſant qu'augmenter, il prit le parti de dire à la Fée qu'il vouloit, & retourner à Chéchian, & ſe marier, quelque choſe

chose que le destin pût en dire. Barbacela n'oublia rien pour le détouruer de cette idée ; mais malgré ses remontrances, il fixa le jour de son départ. La Fée, sans l'abandonner à son sort, le plaignit, & résolut de se servir de toute sa puissance, pour prévenir les malheurs qu'il devoit éprouver, ou pour les soulager du moins. Les Lecteurs assez patiens pour continuer cette histoire, verront dans la suite, combien servirent au Prince les précautions de la Fée.



CHAPITRE II.

Retour du Prince. Assemblée du Conseil. Proposition de Mariage. Arrivée des Princesses ; leurs agaceries ; comme quoi reçues.

LE retour du Prince donna lieu à de nouvelles conjectures, & fut pour les Politiques de Chéchian une source inépuisable de raisonnemens & de chimeres. Le Peuple, qui ne cherche jamais tant à donner une cause aux ac-

tions de ſon Souverain, que quand elle lui eſt le plus cachée, s'épuiſa en conſidérations, & ne devina pas plus les motifs du retour, que ceux de l'abſence. Les femmes furent moins embarraſſées, & il n'y en eut pas une qui ne crût que Tanzaï, brûlé d'un feu ſecret que ſa fierté avoit en vain combattu, ne revenoit que pour rendre à ſon vainqueur un hommage qu'il ne pouvoit plus lui refuſer. Mais à propos de quoi cette réſerve ? Dans un rang auſſi élevé, doit-on diſſimuler ſes deſirs, & les Princes ſont-ils faits pour un amour timide ? Leurs idées n'étoient cependant pas ſans fondement. Le Prince étoit dévot : les perſonnes de cette eſpèce peuvent être tentées, mais elles voilent leurs mouvemens plus qu'elles ne les combattent, & ne s'oppoſent à leur chûte qu'autant qu'elle ne peut point être ignorée. Combien ne doit-on pas de Prudes à la crainte de l'éclat ! Entre les femmes qui prétendoient au cœur de Zélés, ſa gouvernante croyoit ſes droits les mieux fondés, & ne doutoit pas qu'au moins par reconnoiſſance, ſi ce n'étoit par inclination, il ne lui donnât ſes premiers ſoupirs, ou ſes premieres fantaiſies. Les Co-

quettes les plus expérimentées de la Cour se disputerent aussi sa conquête, & étalerent à ses yeux tout ce que l'envie de plaire a fait imaginer aux femmes, en mines & en façons. L'indifférence du Prince n'en fut pas ébranlée : il vouloit une beauté modeste, simple, qui ne tînt rien de l'Art, & qu'il pût, sans l'offenser, voir devant sa toilette. Il proposa même cette épreuve : elle embarrassa les prétendantes, quelque bonne opinion qu'elles eussent de leurs charmes ; & elles aimerent mieux renoncer au cœur de Tanzaï, que de se montrer à ses yeux telles que les laissoient les veilles de la Cour, & les fatigues de leur état.

Le Roi cependant songeoit sérieusement à marier son fils ; & comme c'étoit une affaire importante, il voulut en conférer avec son Conseil. Les Ministres Etrangers proposerent chacun la Fille de leur Maître ; ils étoient douze qui pouvoient se flatter de cette Alliance : mais Céphaés ne jugeant pas que son Fils pût épouser douze Princesses, se trouva irrésolu sur le choix. Les Rois dont on lui offroit les filles étoient extrêmement puissans, il étoit dangereux de les mécontenter, & l'on n'en

pouvoit contenter qu'un ; jamais matiere plus férieufe n'avoit exercé la fageffe du Confeil. Celle du Prince, fupérieure à tout, lui fuggera alors un parti convenable au bien du Royaume, & à la majefté des Rois voifins : il propofa que chacun de ces Princes envoyât à Chéchian la Princeffe qu'on lui deftinoit pour Epoufe ; qu'elles reftaffent toutes à la Cour treize femaines ; qu'il en employeroit douze tour-à-tour auprès d'elles, ou pour mieux juger de leur mérite, ou pour leur laiffer la liberté de décider fur le fien ; que la treizieme femaine, après avoir pefé mûrement la beauté de leurs perfonnes, ou la douceur de leurs caracteres, il déclareroit fon choix : qu'en agiffant de cette façon, aucun des Souverains dont il étoit queftion, ne pourroit imputer à mépris le refus qu'il feroit de leur Alliance, puifque les feuls agrémens le détermineroient. Le Confeil applaudit à la réfolution du Prince; les Miniftres en firent part à leurs Maîtres, qui y foufcrivirent. On travailla à loger dans le Palais les beautés qui alloient l'occuper, & bientôt après on les vit arriver. Les fêtes les plus fuperbes fignalerent le plaifir

qu'on avoit de les voir: on représenta divers Opéra du Prince, qui furent tous admirés par complaisance, ou par justice. Tanzaï, au premier coup d'œil, trouvant les Princesses également aimables, auroit bien voulu les épouser toutes; mais le respect des Loix le retint, & il se contenta de leur faire, tant en Prose qu'en Vers, les plus jolis complimens du monde. Si les Princesses lui avoient plû, aucune de ses graces ne leur étoit échappée; il plut à toutes, & cette conformité de sentimens augmenta l'aversion qu'elles se sentoient déja les unes pour les autres. On sçait assez de quoi les femmes sont capables, quand elles ont envie de s'enlever un amant: mais comme on n'a jamais vu un homme seul être l'objet des vœux & des adorations de douze femmes, on dira simplement qu'il y avoit douze fois plus de haine & de médisance entre elles qu'on n'en voit d'ordinaire: par conséquent douze fois plus de minauderies qui tournoient toutes au profit du Prince, que ce manege ne laissoit pas d'amuser.

Quand une de ces Princesses avoit trouvé une façon nouvelle de marcher, de se composer la bouche, ou de re-

garder ; les autres, pour enchérir, devenoient louches, se faisoient remonter la bouche aux yeux, ou prenoient la démarche du monde la plus ridicule. Il en étoit ainsi du reste : car sçachant que Tanzaï se piquoit de toutes sortes d'arts, elles étoient toutes Poëtes, Peintres, Musiciennes, &c. & l'on ne sçauroit imaginer combien cette émulation produisoit de sottes choses en tout genre. Tanzaï craignant de leur déplaire par une préférence qu'elles auroient cru injuste, voulut que le sort décidât entre elles de leur rang, & dispensa son tems de façon, que dans la journée il ne voyoit uniquement que celle qui étoit de semaine. Il assistoit à sa toilette, lui donnoit la main partout, mangeoit avec elle ; mais le soir, aux spectacles, ou au cercle, il voyoit toutes les autres ; & c'étoit alors que ces rivales l'examinoient, lui trouvoient un air contraint & ennuyé, & jugeoient à sa physionomie que la Princesse en place étoit celle qui lui plaisoit le moins. Leur seule vanité leur faisoit cependant former ces conjectures ; & les manieres de Tanzaï, quoique son cœur se fût déja déterminé, étant les mêmes pour toutes, devoit

les laisser là-dessus dans une irrésolution où il feignoit d'être encore plongé lui-même.

CHAPITRE III.

Amour du Prince. Sagesse inouïe de Néadarné.

ONZE semaines s'étoient déja passées, & la Princesse qui échut à Tanzaï pour la derniere, étoit celle pour qui, mais en secret, son cœur s'étoit déclaré. De quelque circonspection qu'il eût usé, son amour étoit su de la Princesse ; celui qu'elle se sentoit elle-même l'avoit éclairée sur les sentimens de Tanzaï, & leurs yeux s'étoient mille fois déclaré leur tendresse, avant que leur bouche en eût prononcé l'aveu.

Tanzaï n'auroit pu faire un plus beau choix. Le soin que toutes les Princesses prenoient de l'imiter, la jalousie qu'elles avoient contre elle, prouvoit assez son mérite : il l'avoit lui-même remarqué dès le premier jour ; mais contraint par une loi qu'il s'étoit imposée, il avoit fallu qu'il attendît que le sort l'appro-

châtd'elle. Enfin, cet inſtant heureux venoit d'arriver. Preſſés tous deux de s'expliquer ce qu'ils ſentoient, de ſçavoir s'ils ne s'étoient point mépris à leurs regards, de jouir pour la premiere fois du bonheur ſuprême de s'aimer ſans contrainte, ils ne purent diſſimuler leur joie.

Néadarné (c'eſt ainſi que s'appelloit la Princeſſe) juſtifioit les deſirs de Tanzaï. C'étoit une Brune qui poſſédoit, avec les agrémens particuliers aux femmes de cette couleur, ceux qu'on admire dans les Blondes. Ses yeux noirs étoient extrêmement vifs; mais depuis qu'elle avoit vu le Prince, une tendre langueur en paroiſſoit modérer l'éclat. Sa bouche, qui ne s'ouvroit jamais que pour dire les choſes les plus brillantes, ou les plus ſenſées, étoit agréablement coupée, & ornée des plus belles dents du monde. Sa taille haute, droite & majeſtueuſe, étoit en même tems noble & libre. Ses jambes & ſes mains, tournées par les Graces, donnoient ſur tout le reſte les préjugés les plus avantageux. Toutes ſes actions, tous ſes diſcours avoient une grace inexprimable; elle n'avoit recours, pour plaire, ſoit pour ſa figure, ſoit pour ſon

esprit, ni à cette pétulance affectée, qui est toujours aux dépens de la raison & de la bienséance, ni à ces mots entortillés, & à ce fade jargon qui devroient être par-tout aussi méprisés, qu'ils sont ridicules. Quelle ame insensible ne se fût émue à cet objet !

Tanzaï ne vit pas plutôt paroître le jour qui lui permettoit de parler à sa Princesse, que pressé par les mouvemens de son cœur, il alla attendre sous ses fenêtres l'instant où il pourroit la voir.

Néadarné aussi inquiete que lui, s'éveilla aussi de meilleure heure que de coutume. Le premier bruit qui frappa ses oreilles, fut celui que Tanzaï faisoit en chantant amoureusement des Impromptu qu'il composoit sur sa passion. Elle se leva précipitamment : mais craignant que la décence ne fût blessée si elle paroissoit à la fenêtre, & ne voulant pas, d'un autre côté, qu'elle lui fît perdre l'occasion de parler au Prince, elle fit faire tant de bruit dans son appartement, que Tanzaï jugea qu'elle étoit éveillée, & se présenta pour entrer. Neadarné qui ne l'avoit vu auprès de ses rivales commencer la journée que le plus tard qu'il pouvoit, augura bien

de ce commencement. Le Prince l'aborda avec ce trouble & cet égarement qu'on n'éprouve qu'auprès de ce qu'on aime avec tranſport. Les femmes de la Princeſſe s'étoient retirées. Comment s'y ſeroit-elle oppoſée ? la loi le vouloit.

Demeuré ſeul avec elle, il n'en fut d'abord que plus timide : long-tems ſes yeux ſeuls parlerent de ſon amour, & la Princeſſe les entendit mieux qu'elle n'auroit entendu ces diſcours impertinens & doux, que la ſottiſe des hommes & la coquetterie des femmes ont depuis imaginés. Ce ſilence devoit pourtant ceſſer : on admire quelque tems, mais enfin on parle de ce qu'on admire ; & ce que la Princeſſe montroit d'appas aux yeux de Tanzaï, lui offroit une ſource intariſſable de plaiſir & de louanges. Il ſe détermina. Puis-je eſpérer, lui dit-il en bégayant, & avec une contenance mal-aſſurée, que vous ne vous méprendrez pas à mes ſoins, & que vous aurez aſſez de bonté pour y répondre ? Ah Seigneur ! lui répondit-elle, s'ils ſont ſinceres, que ne devez-vous pas en attendre ? S'ils le ſont, ma Princeſſe ! ah que ce doute nous eſt injurieux ! En achevant ces paroles, il s'é-

toit jetté aux genoux de Neadarné, qui contente de ſon amant, l'écoutoit avec cette complaiſance que donne l'envie d'être perſuadée. Eh bien! je vous crois, cher Prince, lui dit-elle tendrement; & comment, avec l'amour dont je brûle pour vous, ne vous croirois-je pas? Recevez, ajouta-t-elle, en lui tendant la main, les aſſurances de ma paſſion, parlez-moi ſans ceſſe de la vôtre: quel bonheur pour moi de vous aimer éternellement! Tanzaï accablé de l'excès de ſes plaiſirs, baiſoit la main de ſa Princeſſe. Avec quel tranſport ne lui parla-t-il pas de la premiere impreſſion que ſa vue avoit faite ſur lui, du dégoût qu'il avoit conçu pour ſes rivales, de la peine qu'il avoit eue à ſe contraindre, de ſon impatience! combien de ſermens d'aimer toujours! que d'amour éclatoit dans ſes yeux! Que la Princeſſe qui attachoit ſur eux ſes regards avides, y liſoit & y puiſoit de tendreſſe! Tous deux troublés, tous deux enivrés de délices, ne ſentoient plus que leurs deſirs.

Tanzaï animé par tant de beautés, ſûr d'être aimé, voulut profiter du déſordre où il voyoit Néadarné. Il commença par un ſoupir qu'il acheva ſur les le-

vres, où l'amour lui-même le porta : elle auroit assurément voulu s'en défendre, mais il est douteux qu'en pareille occasion on ait toutes les forces qu'on pourroit avoir. Un amant à qui l'on craint de déplaire, & qui n'a pas la même peur, est plus fort par votre foiblesse, que vous n'êtes foible par sa force. Quoi qu'il en puisse être, le Prince exigea qu'elle lui confirmât le baiser qu'il avoit pris ; la Vertu ne le vouloit pas, mais l'Amour l'ordonnoit ; & il semble que l'une n'ait été imaginée que pour être sans cesse sacrifiée à l'autre. Plus on a, plus on veut avoir ; un desir satisfait en fait naître un autre dans le cœur d'un Amant : sur ce qu'on lui permet, il voit ce qu'on peut encore lui permettre.

La Princesse étoit dans un de ces déshabillés si négligés, que par la faute d'une épingle qui vient à sauter, on expose plus de choses qu'on n'en défendoit auparavant : une tunique qui s'ouvrit fit voir au Prince une gorge d'une forme si admirable, & d'une blancheur si éclatante, qu'il ne put assez se contenir pour ne pas avoir l'envie de perdre encore le respect. Neadarné avoit si long-tems combattu pour un simple bai-

ſer, qu'il jugea que la moindre permiſſion qu'il lui demanderoit ſur ce nouvel objet qu'il découvrit, lui ſeroit ſévérement refuſée. Réſolu donc de ne devoir ce nouveau plaiſir qu'à lui-même, il y porta les mains, puis la bouche : enſuite la Princeſſe & lui ne diſant mot, ne ſe regardant plus, ne revinrent de leur ſaiſiſſement que pour recommencer à s'y remettre. Qu'auroit-roit-elle fait ? elle avoit de la vertu ; mais dans une ſituation auſſi embarraſſante, tout ce que peut une femme vertueuſe eſt moins de mettre un frein aux tranſports d'un Amant, que de ſe ſouvenir qu'elle doit le faire.

La réflexion eſt alors d'une foible reſſource, s'il eſt vrai encore qu'elle puiſſe naître dans le ſein du plaiſir. Vient-elle après, de quoi a-t-elle ſauvé ? La Princeſſe ſe trouvoit plongée dans un égarement d'autant plus dangereux pour elle, que c'étoit la premiere fois qu'elle l'éprouvoit, & que faute d'expérience elle ne pouvoit le combattre. La violence des deſirs du Prince commençoit cependant à l'effrayer, & elle le repouſſa doucement ; mais étoit-il en état de rien comprendre ? Dans ce mouvement, ſa jarretiere,

peut-être mal attachée, tomba. Tanzaï, poli naturellement, & en qui l'amour augmentoit le ſçavoir-vivre, s'offrit reſpectueuſement à la placer. Le lui refuſer, c'étoit lui faire croire cette faveur d'une grande conſéquence, & lui donner plus d'envie de la ravir : elle y conſentit donc, n'ayant pas le tems de mieux faire. Lui, qui n'avoit jamais mis de jarretieres à quelque Dame que ce fût, ne ſçachant où communément on les plaçoit, & d'ailleurs troublé au point, quand il l'auroit ſçu, de ne s'en pas ſouvenir, mit ſi maladroitement celle de la Princeſſe, que pour le coup un cri lui échappa. Ses femmes venant à ſa voix, le Prince fut contraint de ſe retirer. On demanda à la Princeſſe ce qui l'avoit obligée de crier. Le moyen de le dire ? les Princeſſes font ce qu'elles veulent. Elle ne répondit rien, & l'on en crut tout ce qu'on voulut. Elle jugea à propos cependant de prendre des meſures contre les emportemens de Tanzaï : elle ordonna à ſes femmes, en ſoupirant, de ne la plus laiſſer ſeule avec lui, quelque choſe que la loi qu'il avoit impoſée en ſouffrît ; & réſolut par vertu de prendre contre Tanzaï toutes les précau-

tions que beaucoup d'autres femmes, après une ſemblable aventure, ne prennent contre leurs amans que par coquetterie.



CHAPITRE IV.

Choix de Tanzaï. Préſent de l'Ecumoire.

CEUX qui ne connoiſſent que la nature & ſes mouvemens, croiront que ſi le Prince fut fâché de ſe retirer, la Princeſſe ne le fut pas moins de le voir ſortir ; peut-être même penſeront-ils qu'elle ſe reprocha d'avoir crié aſſez haut pour qu'on l'entendît de ſon antichambre. Ceux qui portent leurs réflexions plus loin, diront que ſa vertu couroit trop de riſques dans cette occaſion, pour qu'elle pût voir avec chagrin le départ du Prince, & pour ne ſe pas reprocher de n'avoir pas crié aſſez tôt. Tel eſt le malheur des Héros dont on tranſmet l'hiſtoire à la poſtérité. Le Lecteur les juge bien moins ſur ce qu'ils auroient dû faire dans le cas où ils paroiſſent à ſes yeux, que

ſur ce qu'il penſe qu'ils auroient pu faire : il ſe met de ſang froid à leur place, & dépouillé des paſſions qui les animoient, les abſout ou les condamne, ſuivant le ſuccès de leurs entrepriſes ; & n'examine point ſi les circonſtances leur permettoient le tems de délibérer, ou ſi leurs mouvemens leur laiſſoient ſeulement celui d'entrevoir la réflexion. Entre les perſonnes qui liſent, il en eſt peu qui diſcutent les faits avec jugement ; & la plus grande partie de celles qui en ſont capables, s'en acquittent ſouvent avec injuſtice. On ne manquera donc pas ici de raiſonner, bien ou mal, ſur Néadarné. Quoi qu'on en diſe, qu'elle ait crié trop tôt ou trop tard, il eſt ſûr qu'elle a crié ; & que bien des femmes en pareille occaſion s'en tiennent à la menace, ou ne l'effectuent que plus tard & plus bas que la Princeſſe.

Elle n'étoit pas encore bien revenue de la frayeur que la vivacité du Prince lui avoit cauſée, lorſqu'il revint lui annoncer qu'il ſortoit du Conſeil, où il avoit déclaré ſon choix. Enfin, divine Princeſſe, lui dit-il, vous allez être à moi : mon amour eſt trop violent pour s'aſſujettir aux loix qu'une prudence

prudence timide, & aujourd'hui hors de saison, m'avoit fait croire nécessaires. On renvoie dès aujourd'hui les Princesses qui prétendoient à ma main. J'abrege les chagrins de cette cruelle semaine qui devoit me déterminer : je n'ai plus à voir d'objets que vous me rendez odieux ; tout se prépare pour mon bonheur, & rien désormais ne peut plus le reculer, puisque vous consentez à le faire. Ah ! Tanzaï, s'écria-t-elle, pourquoi ne parlez-vous que de votre félicité ? Oubliez-vous que vous faites la mienne ? Le Roi, qui en ce moment entra chez Néadarné, interrompit la conversation. Il venoit marquer à la Princesse combien le choix que son fils avoit fait d'elle, lui étoit agréable. Ils réglerent entre eux le jour des nôces du Prince, & on le fixa au commencement de la semaine suivante.

Le Prince auroit bien voulu qu'il eût été moins éloigné ; mais ce mariage devoit se faire avec tant de pompe, qu'il falloit attendre ce tems-là pour que tout fut prêt. Toutes ces mesures prises, on annonça au peuple que Tanzaï prenoit pour épouse Néadarné, fille du grand Roi de Coapuchullm. Cette alliance lui fut d'autant plus agréa-

ble, que ce Roi étoit en effet très-puissant, que ses États touchoient à la Chéchianée, & que Néadarné en étant l'unique héritiere, ils s'unissoient après la mort de ce Prince, sous Tanzaï, dont les forces devenoient formidables. On donna de grandes louanges au Prince, & l'on attribua à sa profonde politique, ce qui n'étoit qu'un effet du hasard & de l'amour. Ce que le peuple avoit pris si bien, ne le fut pas de même par les Princesses : leur chagrin fut excessif, & il n'y en eut pas une qui n'en eût pendant huit jours la migraine, & les yeux battus. Quelques Auturs de ce tems-là avancent même (ce qu'on peut cependant ne pas croire) que la douleur de ces Princesses, & leur amour pour Tanzaï, allerent si loin, qu'il n'y en eut pas une qui ne lui fit proposer sous main un accommodement. Épris comme il étoit de Néadarné, il y a peu d'apparence qu'il eût voulu y entendre : peut-être même ce fait n'est-il pas vrai : ce qui est constant, c'est que sa sensibilité pour leur désespoir, ne lui fit pas changer de résolution. Au milieu de tant de joie, des réflexions tristes sur les menaces de Barbacela, se firent sentir à Tanzaï. Il considéra que,

ſans la conſulter, il avoit non-ſeulement choiſi, mais même annoncé ſon mariage à tout le monde avant de lui en faire part. Il craignit qu'elle ne le punît, en ceſſant de le protéger, du peu d'égards qu'il avoit eus pour elle. Il étoit occupé de ces idées, lorſqu'on vint l'avertir que la Fée étoit arrivée. Quoique cette nouvelle le troublât, il alla la trouver chez le Roi. Je ne vous fais point de reproches ſur le choix que vous avez fait, lui dit-elle, il eſt conforme à mes intentions : mais je ſouhaiterois que vous n'allaſſiez pas plus loin, & que vous attendiſſiez auprès de Néadarné, que vous puſſiez la poſſéder ſans riſque. Le deſtin ne vous menace d'événemens fâcheux, qu'en cas que vous vous engagiez à l'hymen avant votre vingtieme année accomplie, & vous pourriez.... Je ſçais, être céleſte, interrompit Tanzaï, ce que votre prudence & votre bonté vont me conſeiller, mais je ne puis attendre. Si je ne poſſede pas bientôt Néadarné, je meurs. Quelque affreux que puiſſent être les coups que le Deſtin me réſerve, ils me le feront moins que le plus léger retardement. Je ne puis d'ailleurs imaginer pourquoi le Deſtin eſt fâché

que je me marie avant vingt ans ; & je ne ſaurois croire qu'un événement qui lui importe auſſi peu que celui-là, le détermine à me perſécuter. Mon fils, répondit la Fée, ma ſcience peut bien aller juſques à prévoir les ordres du Deſtin, mais la cauſe m'en eſt toujours inconnue. Vous devez cependant penſer qu'il a ſes raiſons, & obéir ſans les chercher ; c'étoit ce que j'attendois de vous, ſans l'eſpérer. Vos malheurs ne ſeront que trop réels ; il eſt cependant encore, malgré votre mariage, un moyen de les éviter : le voici.

La Fée, à ces mots, tira de deſſous ſa robe une écumoire d'or de trois pieds de long, & dont le manche rond étoit de trois pouces de diametre : le manche étoit percé, & le trou n'étoit que comme il le falloit, pour qu'une chaîne de pierreries le traverſât. Quel eſt ce bijou ? demanda le Prince. C'eſt, reprit la Fée, ce que mon amitié vous réſerve ; & voici l'uſage que vous en devez faire.

Le jour de vos nôces, vous trouverez auprès du Temple une petite vieille : ſaiſiſſez-vous en, & quelque réſiſtance qu'elle vous faſſe, de quelque priere qu'elle uſe, enfoncez lui, ſans

pitié, le manche de cette écumoire dans la bouche. Mais, Alteſſe Éthérée, dit le Prince, où trouverai-je une bouche à qui ce manche puiſſe convenir ? Cette inquiétude n'eſt pas faite pour vous, reprit la Fée : auſſi ne vous dis-je pas que la vieille ne ſouffre pas à ſoutenir cette opération. Ce n'eſt pas tout. Dans l'inſtant que vous aurez retiré le manche de la bouche de cette vieille, vous irez le porter au Grand-Prêtre, à qui vous ferez la même choſe. Le Grand-Prêtre ! s'écria le Roi ; il n'y conſentira jamais : avaler le manche d'une écumoire ! Je ne ſçais, reprit le Prince, ce qu'il fera ; mais à ſa place aucune puiſſance ne m'y forceroit. C'eſt cependant ce qu'il faut tâcher qu'il faſſe, dit la Fée, non par la violence, mais par la perſuaſion & les moyens les plus doux que vous pourrez employer. Elle ſeroit pourtant plus ſûre, reprit Tanzaï, que tout ce que vous dites. Mais ſuppoſons qu'il y conſente, à quoi cela me ſervira-t-il ? A détourner, répondit la Fée, les malheurs qui vous menacent. Et ſuppoſons à préſent qu'il n'y conſente pas ? reprit encore Tanzaï. En ce cas, dit la Fée, il faudroit ne pas achever votre mariage, ou vous

ſoumettre à tout ce qui doit vous arriver de funeſte. Oh ! en ce cas là auſſi, reprit-il, le Grand-Prêtre avalera l'écumoire. Je vous ai dit, répondit-elle, qu'il ne faut point que ce ſoit par violence. Mais, de bonne foi, dit Tanzaï, croyez-vous qu'un homme à qui l'on fera une pareille propoſition, puiſſe l'accepter ? Ce manche eſt d'une groſſeur ſi monſtrueuſe, qu'il n'y a point de bouche ſi énorme où il ne trouvât encore à fendre. Mais il m'eſt défendu ajouta-t-il, d'uſer de violence, j'y puis employer l'adreſſe. Soit, dit la Fée ; mais ſouvenez-vous de ce que je vous recommande ; tenez la choſe ſecrete ; attachez l'écumoire à votre boutonniere, & ſoyez ſûr que c'eſt la ſeule choſe qui puiſſe vous tirer d'embarras. Aſſurément, reprit le Prince, ſi le Deſtin me prépare des maux rares, il faut avouer qu'il m'ordonne des remedes bien ſinguliers. Souvenez-vous encore, dit la Fée, s'il vous arrive des choſes déſagréables, de ne pas m'implorer, & que je ne pourrai rien pour vous. La Fée, en achevant ces paroles, diſparut, & laiſſa Céphaès & Tanzaï, l'un dans l'étonnement de l'Écumoire, & l'autre dans la réſolution de

s'en ſervir, de quelque maniere que ce pût être.

CHAPITRE. V.

Dépit de Rouſſa Blaffarda ; ſur quoi fondé. Quelle eſt la conſolation qu'on lui promet, & qui.

LA nouvelle du mariage de Tanzaï fut reçue par les Princeſſes, en public, avec dédain ; en ſecret, avec douleur. Quand ce coup n'auroit mortifié que leur vanité, il leur auroit toujours été cruel ; l'amour qui s'en étoit mêlé, le rendoit inſoutenable, & avoit laiſſé dans leur cœur des mouvemens que le dépit n'effaçoit pas. Le ſéduiſant Prince de la Chéchianée venoit avec tous ſes appas ſe retracer à leur imagination. L'une reliſoit des vers qu'il avoit faits pour elle ; l'autre ſe rappelloit une converſation qui n'avoit été que galante, mais où elle trouvoit du ſentiment ; celle-ci ſe ſouvenoit d'un ſoupir, celle-là d'un regard ; celle qui n'avoit à ſe ſouvenir de rien, ne laiſſoit pas de ſe ſouvénir de quelque choſe. Toutes en général

s'étoient crues préférées, & toutes mouroient de chagrin, tant d'avoir manqué Tanzaï pour époux, que d'une autre injure plus récente encore, & sans-doute bien piquante pour elles, puisqu'elles n'osoient pas s'en plaindre.

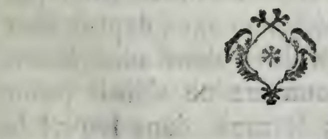
Entre celles qui se distinguoient par leur fureur, étoit l'altiere Roussa Blaffarda, Souveraine de l'Isle Métissao. C'étoit la moins belle, & la plus fiere de ces Princesses ; elle avoit en présomption tout ce qui lui manquoit en agrémens. Un air dédaigneux répandu sur son visage, en rendoit les charmes inutiles. Elle se croyoit de l'esprit, & quoiqu'en effet elle n'en manquât pas, il étoit si dur & si dénué de graces, qu'on ne pouvoit l'entendre parler sans être rebuté de la sécheresse de ses expressions, & de la rudesse de ses idées. Sa taille étoit aussi gauche que son esprit ; elle ne faisoit pas un geste qui ne deplût, pas une mine qui ne fût une grimace. Elle étoit à la vérité d'une blancheur éclatante, mais cette beauté étoit payée par une couleur de cheveux qui n'étoit pas du goût de tout le monde. Aussi avoit-elle un souverain mépris pour les Brunes, & trouvoit-elle les Blondes trop fades. Au-reste elle

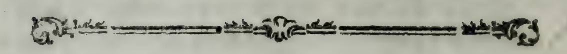
étoit cruelle, vindicative, ſcélérate & perfide. Telle que l'Hiſtoire nous la donne, elle s'étoit flattée que Tanzaï l'aimoit. On n'a jamais bien ſçu ſur quoi elle ſe l'étoit imaginé; il y a apparence que ſa vanité, plutôt que les ſoins du Prince, lui avoient fait naître cette idée; mais elle s'y étoit ſi bien accoutumée, qu'elle regarda ſon amour pour Néadarné, comme une infidélité qu'il lui faiſoit. Ce qui la déſeſpéroit le plus, étoit d'avoir aſſez compté ſur ſes charmes, pour avoir refuſé le ſecours d'une vieille Fée ſa nourrice, & ſon conſeil, qui étoit venue à Chéchian avec elle, & qui lui avoit promis de fixer pour elle les vœux de Tanzaï. L'ambitieuſe Princeſſe, déchue de ſes eſpérances, fut obligée d'avoir recours à elle. Vous entendez, lui dit-elle, en frémiſſant de rage, vous entendez les cris de joie de ce peuple, & je ne ſuis pas vengée! le perfide Tanzaï, & mon odieuſe rivale, triomphent; ma douleur ſans doute augmente leurs plaiſirs. Ah! verrez-vous avec tranquilité une Fête qui tous deux nous déshonore? Mon injure n'eſt-elle pas la vôtre? Depuis quand nos intérêts ſont-ils ſéparés? On m'outrage! que dis-je? on me porte un coup mor-

tel, & mes yeux n'ont pas encore vu couler le ſang de l'ingrat qui me trahit! Ma rivale ne gémit pas encore dans l'horreur des ſupplices ! Toute la Nature n'eſt pas armée pour ma vengeance! Vous! qui d'un ſeul mot confondez les Elémens : Vous! que j'ai vu, pour de moindres forfaits, prête à replonger le Monde dans le chaos : Parlez, qui vous retient? Ce pouvoir formidable qui fait trembler toute la Terre, ceſſe-t-il ſeulement pour moi? L'ingrat n'a pu m'aimer, & il reſpire! Ah ma Mere! vous ne m'aimez plus : Ma douleur vous auroit touchée, animée de la même fureur que moi. Le perfide, ma rivale, ce Peuple que je haïs, ſeroient vainement cachés dans l'univers. Ah ma Mere! m'abandonnez-vous?

Que votre douleur eſt injuſte, ma Fille! répondit la Fée. Croyez-vous, ſi je le pouvois, que je ne vous euſſe pas vengée au-delà même de vos deſirs? Mais un pouvoir plus fort que le mien m'empêche d'attenter aux jours du traître Tanzaï. Barbacela, devant qui tout tremble, & qui me fait moi-même obéir, protege ce couple odieux, que votre haine voudroit accabler. Inviſible auprès d'eux, elle les ſauveroit de mes

coups, & rien ne pourroit me souſtraire à ſa vengeance. Mais ſi je ne puis rien contre leur vie, je puis du moins empoiſonner le bonheur dont ils croient jouir, & vous épargner le funeſte ſpectacle de leurs plaiſirs. Je vous aurois fait préférer à votre rivale, ſi vous l'aviez voulu; mais puiſque ce mal ne peut pas ſe réparer, ſoyez ſûre que je les punirai de vos peines, & que ne pouvant vous rendre heureuſe, je les rendrai du moins auſſi à plaindre que vous. Le jour fatal de leurs nôces approche, vous apprendrez bientôt quel ſera le genre de leurs peines. Rouſſa, contente des aſſurances que la Fée lui donnoit de la venger, ſentit ſon cœur cruel moins agité, & réſolue de diſſimuler ſon reſſentiment, attendit avec impatience une journée qui devenoit moins affreuſe pour elle, depuis qu'elle ſe flattoit d'y voir éclater ſa vengeance.





CHAPITRE VI.

Jour des Nôces. Toilette de Néadarné.

IL étoit enfin arrivé, ce jour marqué pour tant de joie; la plus brillante Aurore venoit de l'annoncer; un Ciel pur & ſerein ſembloit témoigner aux Chéchianiens que leur Divinité s'intéreſſoit aux plaiſirs de leur Prince. Le Singe conſacré, auguſte protecteur du pays, avoit fait trois fois la culebute ſur ſon piedeſtal: à la vérité il l'avoit faite du pied gauche; mais loin de prendre garde à ce pronoſtic, tout fâcheux qu'il étoit par lui-même, on crut que c'étoit par inadvertence que le grand Singe, qui avoit toujours eu des bontés particulieres pour le Prince, avoit fait ſa culebute de travers. Ce qui le faiſoit penſer aux Sacrificateurs les plus ſuperſtitieux, n'étoit pas ſans fondement. Le ſoleil paroiſſoit ſans aucun nuage; depuis huit jours, quoiqu'alors dans une ſaiſon orageuſe, le tonnerre ne s'étoit point fait entendre; le mois dans lequel ſe faiſoit cette alliance deſirée, étoit le

plus heureux de l'année : & le Roi se trouvoit parfaitement guéri de son rhumatisme : ce qui, selon une vieille prédiction, ne devoit arriver que lorsque son fils feroit un mariage fortuné.

Déja les grandes vielles enchantoient le peuple par leur harmonie, les rues ornées de feuillages & de fleurs, les habitans vêtus d'habits superbes, la Milice sous les armes, commençoient à donner aux Spectateurs une idée pompeuse des Fêtes de ce jour ; le Temple retentissoit des vœux que les Sacrificateurs y formoient pour leurs Souverains. Tout étoit prêt enfin, lorsque Tanzaï, transporté d'amour & de joie, alla éveiller la Princesse. Elle l'attendoit dans son lit. Lorsqu'elle le vit arriver, une modeste rougeur peignit son visage ; elle voulut lui faire un compliment, mais l'Amour faisant expirer sa voix sur ses levres, elle ne put dire que ; Ah Prince ! ah cher Prince ! Tanzaï aussi déconcerté qu'elle, ne put lui rien répondre. L'étiquette des Rois de Chéchianée étoit que le jour de leurs nôces ils habilloient seuls la Reine future : mais il leur étoit en même tems défendu, de la part du grand Singe, de s'abandonner aux desirs que leur pou-

voient causer les agrémens qu'ils découvroient. La Princesse, qu'on avoit instruite des Coutumes du pays, vit sans s'étonner ses femmes sortir de son appartement.

Tanzaï ne fut pas plutôt seul avec elle, qu'il profita, malgré la modestie de la Princesse, de la commodité de l'étiquette. Ce ne fut pas sans peine qu'il obtint la permission de tirer de son lit cette Beauté dont il étoit idolâtre : elle disputa long-tems, & en personne bien née, les prétentions du Prince. Malgré les précautions qu'elle avoit prises pour dérober à son amant des charmes qu'elle devoit le soir même lui abandonner, elle ne put empêcher qu'il ne la vît dans ce désordre où se met nécessairement quelqu'un qui se retourne souvent dans son lit.

Quel objet pour Tanzaï ! & que les ordres du Singe alloient être mal exécutés, si la religieuse Neadarné n'eût arrêté ses emportemens. Les gens qui ont aimé, assurent que c'est un supplice beaucoup plus grand pour un homme amoureux de voir des beautés dont on ne lui permet pas l'usage, que de n'en pas voir du tout. Si cela est vrai, le Prince se trouvoit dans une situation

gênante. Neadarné, qui se souvenoit de ce qu'avoit pensé causer sa jarretiere, éludoit l'étiquette tant qu'elle pouvoit, & ne se fut pas plutôt apperçue que les yeux de Tanzaï cherchoient autre chose que les siens, qu'elle répara promptement ce qu'une trop grande précipitation à tout voiler avoit laissé à découvert. Il seroit fâcheux pour elle qu'on imaginât qu'il y avoit de l'artifice de sa part dans cette occurrence : dans ces tems-là, peut-être, on connoissoit moins qu'aujourd'hui en amour, l'art de faire naître des desirs qu'on ne vouloit pas satisfaire. Les femmes même ont bien pu ne le mettre en pratique que par nécessité; & les Amans d'autrefois pouvoient n'avoir pas besoin d'un manege qui manque encore bien souvent sur ceux d'à présent. Au reste, il est prouvé que Néadarné étoit assez vivement aimée du Prince, pour n'avoir pas à se servir avec lui de cette coquetterie. Il poussa un cri affreux, lorsqu'il vit la cruelle modestie de Néadarné lui enlever d'un seul coup tant de plaisirs. Ah barbare, s'écria-t-il. Hélas, Prince répondit-elle, & le Singe ? Si vous m'aimiez, reprit-il, ne l'auriez-vous pas oublié ? Et c'est parce que je vous aime,

dit-elle, que ſes menaces me ſont toujours préſentes.

Tanzaï, en ſoupirant, la preſſa alors d'entrer au bain; mais ils conteſterent encore ſur la façon dont elle y devoit être. L'opiniâtreté du Prince fut obligée de céder à la vertu de Néadarné. Il s'agiſſoit cependant d'une tunique de bain que pendant long-tems il n'avoit pas cru néceſſaire, & qu'il voulut mettre lui-même, quand il fut convaincu de ſa néceſſité. La Princeſſe y conſentit, perſuadée que cela ſe pouvoit faire avec décence; & en effet il n'y a rien à craindre, quand ce n'eſt pas un Amant qu'on charge de cette fonction. Néadarné avoit cru en être quitte pour cette complaiſance; mais quand le Prince eut apporté la tunique, une autre conteſtation s'éleva encore. Il vouloit.... Que ne vouloit-il pas! toutes choſes qui allarmoient la pudeur de la Princeſſe, & auxquelles aſſurément elle n'auroit pas conſenti, ſi elle avoit eu le tems de diſputer. Il put donc jouir de la vue de preſque tous les charmes de la Princeſſe; & ne pouvant ni ſe contenir tout-à-fait, ni s'abandonner abſolument à ſon déſordre, il ſe contenta de l'accabler de ces careſſes, que l'amour

ne

ne fait jamais avec plus de fureur, que quand on ne lui permet pas d'aller plus loin. Après, il la mit dans le bain, mais lentement, & ne pouvant ſe laſſer de l'admirer & de la tenir. A peine y fut-elle, qu'il murmura de ce que l'eau qui l'environnoit, toute claire qu'elle étoit, ne l'étoit point aſſez. On ne ſçauroit compter toutes les propoſitions qu'il lui fit, tous les écarts où il tomba ; enfin jamais bain ne fut pris d'une façon moins tranquille. Elle en ſortit pourtant, mal baignée, mais convaincue qu'elle étoit éperdument aimée. Le Prince enfin, après bien des peines, parvint à la mettre en état de ſortir du Palais. Elle n'avoit jamais été coëffée plus irrégulièrement que ce jour-là, mais c'étoit l'amour qui y avoit mis la main ; & on ſçait aſſez que quand il ſe trouve à une toilette, l'arrangement n'eſt pas de ſon reſſort, ou qu'il n'eſt pas bien violent, quand il n'eſt pas bien mal-adroit.



CHAPITRE VI.

Suite du jour des Nôces. Essai de l'Écumoire. Colere & refus de Saugrénutio.

LE bruit des trompettes & des clairons annonça au Peuple qu'il alloit voir ses Maîtres. Néadarné conduite par le Prince, parut enfin. Ce qui venoit de se passer à cette toilette si pénible, lui avoit laissé une rougeur qui augmentoit sa beauté, & les desirs de Tanzaï. Le Roi monta avec eux dans le même char. Le Prince étoit ce jour-là magnifiquement vêtu, & sa superbe Écumoire passée en baudrier, attachée en haut par une chaîne de pierreries, & soutenue par une agraffe de même espece, relevoit infiniment sa bonne mine.

Néadarné, ainsi que tout le monde, avoit toujours été surprise du cas qu'il faisoit de cet instrument, & personne n'en sçachant la propriété, l'avoit attribué à ces fantaisies qui prennent quelquefois aux Princes, qu'ils ne se soucient pas de justifier, & dont on n'ose

leur demander compte. Il n'y avoit pas un Courtiſan à qui cette Écumoire n'eût paru ridicule, & qui n'eût voulu cependant en avoir de pareille; & ſans le Prince, qui les défendit, bientôt on n'auroit vu que cela à la Cour. Néadarné, réſolue enfin de percer un myſtere qui inquiétoit depuis long-tems ſa curioſité, crut avoir trouvé le moment favorable pour ſe ſatisfaire. Source de ma joie, dit-elle au Prince, en le regardant tendrement, ne me direz-vous jamais ce que veut dire cette Écumoire? Princeſſe, lui répondit-il gravement, c'eſt ce qui doit décider du bonheur de notre vie. Cette Écumoire, reprit-elle, que peut elle avoir de commun avec nous? Vous en allez être inſtruite, répondit-il, & vos yeux ſeront peut-être témoins des événemens les plus ſinguliers. En achevant ces paroles, ils arriverent au Temple. Le Grand-Prêtre, à la tête de tous les Sacrificateurs, les y attendoit. Cet homme, qu'il eſt important de connoître, moins attaché au culte de ſa divinité qu'à ſes intérêts perſonnels, n'étoit parvenu à la place qu'il occupoit, qu'à force d'intrigues & de ſoupleſſe. Peu eſtimé, mais craint, il ſe ſervoit ſou-

vent d'un pouvoir que la Religion rendoit absolu, pour combattre les volontés du Roi même. Il étoit encore jeune, & d'une figure agréable, qui lui avoit peut-être plus servi à la Cour que toutes ses cabales. Mauvais Théologien, mais séduisant auprès des femmes, remplissant mal les devoirs de son état pour vaquer trop bien à ceux qu'il s'imposoit avec elles, il avoit, selon le bruit public, passé de l'appartement d'une Princesse au Pontificat de Chéchian. Curieux dans ses habits jusqu'à la plus excessive propreté; précieux dans ses discours, composé dans ses manieres, somptueux en équipages, délicat dans son luxe, aimant la table, asservi à toutes les passions, Courtisan adroit, Prêtre impérieux, bon Chansonnier, Conteur plaisant, on avoit de lui cent bonnes épigrammes; quant aux Homélies, il les laissoit à son Sécretaire. Il étoit vain, & aimoit à passer pour homme à bonnes fortunes; & se piquoit, par-dessus tout, d'avoir la bouche & les dents d'une beauté singuliere. Tel étoit le personnage qui attendoit le Prince.

La premiere chose que fit Tanzaï en mettant pied à terre, fut de chercher

s'il ne découvriroit pas la vieille dont Barbacela lui avoit parlé. Il l'apperçut enfin qui, cachée derriere les Gardes, faisoit son possible pour lui échapper; il courut à elle. Quelle fut sa surprise, quand il reconnut la nourrice de Roussa! Il ne l'en retint pas moins; mais croyant qu'il falloit adoucir par un compliment, la violence qu'il alloit lui faire: C'est avec un regret sensible, lui dit-il, que je me vois forcé d'exécuter sur vous les ordres qui m'ont été prescrits: Vous m'obligeriez beaucoup, ma bonne, si vous vous prêtiez de bonne grace à ce que je vais exiger de vous. Et de quoi s'agit-il donc? demanda la vieille. Au fond, c'est une bagatelle, reprit le Prince: vous voyez le manche de cette Écumoire, il faut permettre que je vous l'enfonce dans la bouche. A moi, barbare! s'écria-t-elle. Point d'injures, reprit-il avec dignité, il le faut; & puisque vous répondez si mal à mes bontés, nous allons voir. Qu'on la saisisse, ajouta-t-il. Alors la Vieille, entre les mains des Gardes, fut forcée de céder aux volontés du Prince. Quoiqu'avec la bouche qu'elle avoit, elle eût moins à craindre qu'une autre, le manche

étoit d'une grosseur si prodigieuse qu'elle ne put le regarder sans effroi. Tanzaï s'approcha, & malgré la colere de la Vieille, s'apprêta à lui faire subir ce nouveau genre de supplice. Quelque dextérité qu'il employât à cette opération, quelque énorme que fût la bouche à qui il avoit affaire, il ne put si bien s'y prendre qu'il ne cassât à la Vieille les deux seules dents qui lui fussent restées. La moitié des assistans rioit, l'autre plaignoit la victime, tous enfin ignoroient pourquoi le Prince se portoit à cette violence. Le Grand Prêtre, sur-tout, étoit surpris qu'il se passât à la porte du Temple une chose qui lui paroissoit indécente; il en murmuroit tout haut; mais il fut bien plus scandalisé quand Zélès ayant retiré le manche, courut avec promptitude le lui porter: Allons, lui dit-il, que votre Révérence se dépêche, tout dépend de sa diligence. Quoi? dit Saugrénutio. Je dis, repliqua le Prince, que votre Révérence doit lécher ce manche.

Lécher ce manche! dit le Prêtre: moi! un Pontife! vous n'avez pas espéré, sans doute, que j'accepterois cette proposition. Je vous assure que si, reprit Tanzaï; & j'ai assez compté sur

vous pour croire que vous ne désobéiriez pas quand vous sçauriez que mon bonheur est attaché à cette céremonie ; j'attendois de vous plus de complaisance. Mais parbleu, Monseigneur, reprit Saugrénutio, Votre Altesse n'y songe pas ; outre l'honneur que je crois intéressé à ne pas obéir, il faudroit, & n'avoir point vu la bouche d'où sort ce manche, & n'en avoir point à conserver, pour se soumettre à ce que vous exigez. D'ailleurs, si malgré la largeur de la bouche de cette Vieille, le manche n'a pu y entrer sans lui casser les dents, que ne me feroit-il pas à moi qui les ai toutes ? En un mot, je n'en ferai rien. Vous le ferez, répondit le Prince en colere ; mon salut y est attaché, ajouta-t-il en secouant sa terrible Écumoire, & je ne prétends pas que votre sotte répugnance me le coûte. Jour-de-Dieu ! s'écria Saugrénutio, si Votre Altesse m'approche, je lui perdrai le respect.

Tanzaï, pour punir ces insolentes paroles, voulut lui donner du manche sur les oreilles : mais Saugrénutio s'étant jetté au milieu des Sacrificateurs, sembloit l'attendre de pied ferme. Le Peuple, toujours superstitieux, prenoit

parti pour le Prêtre ; la Cour, toujours flatteuſe, ſe rangeoit auprès du Prince ; tout annonçoit la guerre : lorſque Tanzaï adreſſant la parole au Peuple, lui raconta de point en point l'origine de l'Ecumoire, l'ordre qu'il avoit reçu de Barbacela de l'employer ſur le Grand-Prêtre, comme il l'avoit fait ſur la Vieille, & le beſoin où il ſe trouvoit d'obéir pour éviter les malheurs dont on l'avoit menacé.

Après que le Prince eut parlé, Saugrénutio demanda audience. Il dit qu'il étoit ſans exemple qu'on eût forcé un Grand-Prêtre, un homme vénérable par ſon état, à commettre une indécence de cette nature : que fidele aux devoirs de cet état même, il auroit obéi ſans murmurer, ſi ce manche en avoit fait une partie, ou qu'il eût ſeulement lu quelque part, qu'aucun Grand-Prêtre, ſoit dedans, ſoit dehors la Chéchianée, eût léché le manche d'une Ecumoire, & ſur-tout dans la ſituation où il s'étoit offert à ſes yeux : Mais que dis-je ? léché ! ajouta-t-il : Plût au Ciel ! ô Chéchianiens ! qu'on ne voulût pas porter plus loin la violence ; il s'agit du traitement le plus cruel : ce qu'il en a coûté à cette Vieille, annonce ce qu'il

m'en coûteroit, les dents & l'honneur. Ventrebleu, Chéchianiens ! je jure quand j'y pense : le Prince assure que cela lui est nécessaire ; mais faut-il qu'il achete son salut de ma perte ? Non, Messieurs, je n'y consentirai jamais ; & s'il prétend m'en parler encore, dès-à-présent, je le charge de la malédiction du grand Singe, & je n'acheve pas son mariage.

A cette fatale menace le Prince pâlit, Néadarné pleura, le Roi frémit, le Peuple s'étonna, Saugrénutio se calma.

Tanzaï, pressé par son amour, oublia les menaces de la Fée, ne vit que l'horreur de n'être point uni à sa Princesse, & jura au Grand-Prêtre qu'il n'attenteroit rien contre lui. Saugrénutio alors fit ouvrir les portes du Temple ; & la joie & la paix succéderent à la douleur & au trouble qui venoient de les agiter. Néadarné qui mouroit de peur que son mariage ne fût reculé, descendit de son char ; & Saugrénutio, rouge encore de colere, les conduisit devant le grand Singe, en présence de qui Tanzaï & la Princesse devoient former ces nœuds charmans qui les unissoient pour jamais l'un à l'autre.

CHAPITRE VIII.

Vengeance de Concombre. Retour au Palais : ce qu'on y apprend.

LE mariage alloit ſe célebrer, lorſqu'on vint avertir le Prince que la Vieille qu'il venoit de maltraiter, demandoit en grace, & comme un dédommagement, d'entrer dans le Temple pour y voir la cérémonie. Il le permit avec d'autant plus de facilité, qu'il vouloit lui faire ſes excuſes ſur ce qui s'étoit paſſé.

Saugrénutio, après avoir dévotieuſement encenſé le Singe, commença l'Hymne principal, & ſans y penſer ouvrit ſi fort la bouche, que Tanzaï, toujours occupé de ſon objet, crut qu'il ne pourroit jamais trouver une plus belle occaſion pour lui enfoncer l'Ecumoire. Dans l'enthouſiaſme où étoit le Grand Prêtre, il y auroit réuſſi, ſi dans le moment qu'elle étoit preſque ſur ſes levres, la Vieille n'avoit éternué avec tant de force, que Saugrénutio ſortant de ſon extaſe, vit le mauvais tour que le Prince vouloit lui jouer. Il penſa

rompre l'Aſſemblée : mais croyant le Prince aſſez puni de voir ſon deſſein ſans effet, il réſolut d'achever la cérémonie.

Il prononca donc, tout haut & ſans altération apparente, les paroles ſacrées. La Vieille pendant ce tems avoit proféré à voix baſſe quelques mots barbares. Saugrénutio eut à peine fini, que s'élançant légérement en l'air, elle cracha au viſage du Prince & de Néadarné. Souviens-toi, dit-elle à Tanzaï, de ton Ecumoire, & gémis à jamais de la vengeance de la Fée Concombre. A ces mots elle ſe perdit aux yeux des Spectateurs. Tous s'épouvanterent de ce prodige; Néadarné penſa s'en évanouir; mais le Prince ſoutint, en aſſez mauvais Phyſicien, que la Vieille n'avoit diſparu que par des ſecrets qui n'avoient rien que de commun : que quant à ce qu'elle avoit dit de la vengeance, il n'y avoit pas à s'en effrayer, puiſque ni la Princeſſe, ni lui, n'en portoient pas encore des marques.

On feignit d'être perſuadé : mais le Roi lui-même étoit conſterné, moins encore des menaces de Concombre, que de ce que le grand Singe n'avoit ceſſé de ſe mordre la queue & de ſe gratter la

feſſe gauche pendant tout le tems qu'on avoit été à l'Autel.

On ſortit du Temple. Le premier ſoin du Prince fut d'envoyer à l'appartement de Rouſſa pour ſçavoir ſi la Vieille n'y ſeroit pas retournée : il apprit que d'abord qu'elle avoit diſparu dans le Temple, on l'avoit vue arriver chez Rouſſa dans un Char traîné par deux Limaçons ; que cet équipage, qui avoit fendu les airs avec une rapidité ſurprenante, s'étant abattu ſur le logement de cette Princeſſe, la Vieille l'avoit enlevée, & qu'elles avoient diſparu toutes deux.

Cette fuite chagrina le Roi, qui s'étoit flatté de retenir la Magicienne juſqu'à ce qu'elle eût levé le ſort qu'il ſe doutoit qu'elle avoit jetté ſur les deux époux. Il diſſimula cependant ce qu'il en penſoit, craignant que de ſi triſtes conjectures n'achevaſſent de troubler tout-à-fait les plaiſirs d'une fête ſi auguſte.

Tanzaï, tout rempli de ſon amour, partageoit peu les inquiétudes de ſon Pere. Il regardoit ſans ceſſe ſa chere Néadarné, avec ces tranſports preſſans que donne l'impatience d'être heureux. La Princeſſe, dans un modeſte ſilence, l'écoutoit avec diſtraction & paroiſſoit s'occuper de choſes importantes. Mais,

Princeſſe, lui demanda-t-il enfin, quelles ſont les idées qui vous rendent ſi rêveuſe ? Je ne ſçais, reprit-elle, ſi je devrois vous les dire. Seroit-il vrai repliqua-t-il, que, comme je le crains, vous ne vous fuſſiez donnée à moi qu'avec répugnance? Ah ! s'écria-t-il, en lui baiſant tendrement la main, raſſurez-moi ſur mes craintes. Dites-moi que vous m'aimez toujours. Hélas ! quand vous ceſſez de m'en aſſurer, je ceſſe de le croire. Découvrez-moi du moins ce qu'à préſent vous penſez. Il ſeroit, reprit-elle, difficile de vous en inſtruire. Je deſire, ajouta-t-elle en rougiſſant, plus que je ne penſe. Ma pudeur inquiete de vos mouvemens veut ſe révolter contre eux, & pour finir ce combat, je voudrois que les Dieux accourciſſent cette journée. Vous parlez, & j'admire. Je vous regarde, & je ſoupire. Vous me touchez, & mon cœur ſe trouble. Ce baiſer que vous venez d'imprimer ſur ma main, a pénétré juſqu'à mon ame. Quand la violence de vos deſirs vous fait approcher votre bouche de la mienne, mon cœur tout entier y vole, un doux frémiſſement s'empare de mes ſens, & les confond. Ah Prince ! ah ſeul délice de ma vie ! s'il eſt de plus grandes

voluptés, comment les ſoutient on ſans mourir? S'il en eſt! Reine de mon ame! s'écria-t-il, ne le devinez-vous pas à vos deſirs? ne le trouvez-vous pas dans les miens?

Il eſt difficile de ſçavoir comment cette converſation auroit fini, ſi l'on n'étoit venu avertir que le feſtin étoit prêt. Tanzaï, qui auroit mieux aimé entendre ſonner minuit que le dîner, s'y rendit cependant avec quelque ſorte d'eſpérance de convertir le Grand-Prêtre. Il devoit ſe trouver au repas, & quoique dans les conjectures préſentes il ſe crût mal à la Cour, il penſa, en habile politique, qu'il lui convenoit de diſſimuler ſes reſſentimens. Le Prince qui avoit réſolu de le gagner par la douceur, s'il étoit poſſible, le rencontrant dans le Salon, lui demanda amicalement, ſi par ſon opiniâtreté il vouloit cauſer le malheur de ſa vie. Prince, lui répondit Saugrénutio, je n'ai à vous dire que ce que je vous ai dit : Outre l'indécence dont cela ſeroit, le manche de cette Ecumoire eſt d'une groſſeur qui ne me permettra jamais d'obéir. Voilà donc repartit le Prince, voilà les effets de ce zele que vous vous vantiez tant d'avoir pour moi! Sujet perfide!..

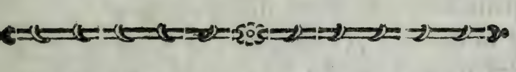
Point d'injures, repartit le Prêtre, il n'en sera ni plus, ni moins. Mon respect pour vous est profond, mon attachement sincere, mes intentions pures : mais je n'ai pas juré d'être la victime des unes ni des autres ; & quand j'ai promis d'obéir, il ne s'agissoit point d'Ecumoire. Vous obéirez pourtant, traître que vous êtes ! s'écria Tanzaï, enflammé de colere. Vous obéirez, ajouta-t-il, en le saisissant par le bras. Corbieu ! Monseigneur, je n'en ferai rien, s'écria Saugrénutio, & la violence sera ici aussi inutile que la priere. Malgré les efforts de Saugrénutio, le Prince qui étoit vigoureux, lui avoit déja porté ce manche fatal près de la bouche, lorsque le Roi accourant au bruit, remontra à son fils que la Fée lui avoit défendu d'user de violence, & que celle qu'il faisoit au Grand-Prêtre le rendroit odieux, sans qu'il en fût plus fortuné. Bien en prit à Saugrénutio, que le Roi fût venu ; le Prince le laissa, & lui jura de n'y plus penser. Saugrénutio rassuré, se mit à table, bénit les plats, & la joie commença à naître dans tous les cœurs. Tanzaï, qui n'avoit point perdu son dessein de vue, sûr de l'exécuter si Saugrénutio vouloit boire au point, ainsi

qu'il lui arrivoit ſouvent, de s'endormir à table, avoit ſoin de lui faire verſer plus de vin que la moitié des conviés n'en auroit pu prendre. Cette précaution lui fut inutile. Saugrénutio mangea, chanta, but, parla, & ne s'enivra pas. Le feſtin finit enfin; le reſte du jour s'écoula dans les plaiſirs dont les Nôces des Princes ſont accompagnées. Qu'ils parurent ennuyeux à Tanzaï! combien de fois ne ſouhaita-t-il pas qu'ils finiſſent! Que la Comédie, quoiqu'elle fût de lui, lui parut longue! Que ce fut avec regret qu'il ſe vit contraint d'aſſiſter au ſouper! Néadarné, qu'il regardoit ſans ceſſe, partageoit ſon impatience. Le Roi, étourdiment, propoſa à ſon fils d'aller au bal: mais Tanzaï, que tout chagrinoit, prit la Princeſſe par la main, donna le bon ſoir à Céphaès, & ſe retira dans ſon appartement.

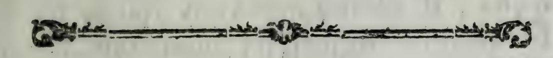




TANZAÏ ET NÉADARNÉ.



LIVRE SECOND.



CHAPITRE IX.

Nuit des Nôces.

SINGE lumineux ! Pere de la Nature ! Œil vivifiant du Monde ! Soleil ! retarde un peu ton retour, & que, s'il se peut encore, tes rayons divins éclairent les plaisirs de notre Prince ! Après cette exclamation de l'Auteur Chéchianien, que j'ai peut-être copiée mal-à-propos, il répete, ainsi que le Lecteur l'a pu voir dans le

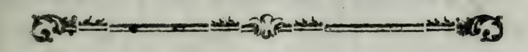
précédent Chapitre, que le Prince emmena Néadarné. Il la déshabilla, à ce que dit l'Hiſtoire, plus promptement qu'il ne l'avoit habillée le matin. La Princeſſe, interdite & confuſe, n'oſoit preſque le regarder. Les tranſports de Tanzaï l'étonnoient. Quelquefois elle vouloit les contraindre, mais le devoir s'oppoſoit à ſa réſiſtance ; & l'amour plus fort, & plus doux encore, aidoit à ſa facilité, & nuiſoit à ſa pudeur. Tanzaï parvint enfin à la mettre ſur la couche nuptiale. Bientôt il vola auprès d'elle, il dévora des yeux toutes les beautés que l'hymen lui ſoumettoit. Ce qu'il voyoit, il le baiſoit ; ce qu'il avoit baiſé, il le revoyoit encore ; ſes mains inquietes s'égaroient par-tout. Néadarné ſentit bientôt ſuccéder à ſa pudeur une ſentiment inconnu qui remplit toute ſon ame : elle ſoupira, & cédant à la douce émotion que Tanzaï faiſoit naître, le baiſer le plus tendre déclara enfin ſes tranſports. Déja les paroles les plus flatteuſes voloient, le bruit des ſoupirs ſe répétoit dans la chambre ; déja Tanzaï ſe croyoit au comble de ſes vœux, lorſqu'avec les mêmes deſirs il ne ſe ſentit plus la même puiſſance. En vain, étonné d'un accident ſi peu pré-

vu, il ferra la Princeffe dans fes bras; en vain, dans les plus tendres careffes il chercha un remede à fon malheur, tout irritoit fon ardeur, mais rien ne lui rendoit ce qui pouvoit la prouver à la Princeffe. Surpris & confus de l'état où il fe trouvoit, il fe retira d'auprès de Néadarné, comptant que cet anéantiffement fe diffiperoit, & qu'elle aideroit elle-même à le détruire.

Mais quel fut fon étonnement, quand implorant le fecours d'une main fi chere, il vit que ce feroit inutilement qu'il voudroit l'employer! Il ne s'offroit plus à fes yeux d'objet fur qui puffent tomber les bontés de fa Princeffe. Il connut enfin la conféquence de fa perte, & moins elle étoit ordinaire, plus il la jugea irréparable. O Singe! ô jufte Singe! s'écria-t-il, ô ma Princeffe! ô jour exécrable! ô abominable Prêtre! Quel eft donc ce défefpoir? dit la Princeffe: qui le caufe? n'y puis-je prendre part? Ah! dit Tanzaï, mon malheur ne vous regarde que trop, je ferois trop heureux qu'il n'intéreffât que moi. C'eft trop long-tems me le cacher, reprit-elle. Voyez donc, dit le Prince, & jugez vous-même, fi mes plaintes ne font pas fondées fur le plus inouï & le plus cruel

des accidens. La Princeſſe alors le conſidérant avec attention, ne laiſſa point, quoiqu'elle ne ſçût pas, à ce qu'elle diſoit, en quel état il devoit être, d'être fort ſurpriſe de celui où elle le voyoit. Oh mon Prince ! dit-elle en l'embraſſant tendrement. Epargnez-moi, lui dit-il, des careſſes qui redoublent mon infortune; ou plutôt, ajouta-t-il en la preſſant dans ſes bras, venez; vous ſeule pouvez me rendre ma premiere forme. Ah ! ſi je ne la retrouve pas avec vous, je ſuis perdu à jamais! En achevant ces paroles, il la remit ſur la couche nuptiale, & ſentant ſubſiſter ſes deſirs avec la même violence, il ne concevoit pas comment ils ne lui rendoient rien de ce qu'il avoit perdu. Il découvroit dans cette agitation, des appas qui le faiſoient ſoupirer de rage. Enfin, outré de fureur & de laſſitude, il prit le parti de ſe recoucher auprès d'elle, autant embarraſſé de ce qu'il ſeroit à l'avenir, que de ce qu'il étoit actuellement.





CHAPITRE X.

Suite de la nuit des nôces. Tour que joue l'Ecumoire à Tanzaï.

ENFIN, dit Néadarné au Prince, ne me découvrirez-vous jamais la cause de tout ce que je vois? Ne me direz-vous pas quel est ce changement de forme qui vous coûte tant de regrets? Au nom de vous même, cher Prince, contentez ma curiosité. Je vais vous satisfaire, dit Tanzaï. Sans le vouloir, vous ajoutez à mes malheurs, & le désespoir de les essuyer avec vous, me les rend encore moins supportables; vous que j'adore; vous, l'objet de mes plus tendres voeux; vous, enfin, dont les attraits devoient me répondre d'un sort bien différent de celui que j'éprouve aujourd'hui.

Mais, lui dit Néadarné, ce malheur n'est-il arrivé qu'à vous? Il est arrivé, reprit-il, qu'en pareille occasion d'autres que moi ont éprouvé une langueur qui détruisoit leurs plaisirs: mais cet anéantissement, causé d'ordinaire par

trop d'amour, ne dure pas; il eſt du moins ſuſceptible de ſecours, il ſe répare par l'amour même; & votre compaſſion ne peut rien ici; votre tendreſſe, la mienne, tout m'eſt inutile. apprenez quelle eſt mon infortune.

Alors, il lui raconta briévement les menaces de Barbacela, le don de l'Écumoire, l'uſage qu'il en devoit faire, & la fureur où il étoit contre Saugrénutio, qu'il chargeoit de l'événement de cette nuit.

Jamais, ajouta-t-il, je ne me ſerois douté qu'une journée auſſi glorieuſe pour moi fût le commencement de mes malheurs, & ſe terminât d'une façon ſi cruelle. Ce jour que je devois croire le plus beau de ma vie, eſt le plus honteux pour moi depuis que je reſpire. Sans me vanter, (peut-être ſe vantoit-il,) je ſuis de tous les hommes, celui qui devoit le moins s'attendre à ce qui m'arrive aujourd'hui. Barbacela m'avoit doué d'une façon ſi ſurprenante, que ce qui m'étonne le plus, eſt que ce préſent devenu cher à mes yeux par la part que vous alliez y prendre, ait diſparu ſans que j'en aie rien ſenti.

En achevant ces paroles, les pleurs recommencerent. Eh quoi! lui dit Néa-

darné en l'embrassant, pensez-vous que cet accident diminue l'amour que j'ai pour vous? Non Prince, s'il ne vous affligeoit pas tant, j'en bénirois le Ciel. Vos desirs satisfaits, vous m'auriez peut-être moins aimée; sans doute, c'est un moyen qu'il m'offre pour vous conserver toujours. Il m'auroit été plus doux de satisfaire votre passion: mais l'aurois-je pu sans risquer de la voir s'éteindre? & quoi de plus flatteur pour moi que de vous voir aimer toujours? Est-il pour des cœurs délicats une plus grande satisfaction. Que sont, sans l'amour, ces plaisirs que vous regrettez tant? Non, cher Prince, il n'en est pas qui vaille celui que je prends à vous dire que je vous aime. D'ailleurs, qu'avons-nous perdu? ces transports si tendres que vous m'avez fait éprouver, que j'éprouve même encore auprès de vous, ne dépendent point de ce que vous n'avez plus. N'ai-je pas toujours le plaisir de vous embrasser? vous-même, ne me rendez vous pas mes caresses? Ne vous exagerez-vous pas votre perte? Ah Néadarné! s'écria douloureusement le Prince, que vous tiendriez un langage bien différent, si vous connoissiez de réputation seulement, ce

dont je déplore la perte ! Soit, reprit-elle, je veux que vous ſoyez juſtement affligé, je veux tout y perdre; mais notre union n'en ſera pas altérée.

Je le crois, répondit-il : mais penſez-vous qu'elle eût perdu de ſa vivacité, ſi je fuſſe reſté ce que j'étois ? Prince, lui dit-elle encore, au milieu de cet embarras, les Dieux m'inſpirent une penſée ſalutaire. La Fée, en vous donnant l'Ecumoire, a ſans-doute eu ſes raiſons : un préſent de cette nature ſeroit trop ridicule, ſi elle ne lui avoit pas attaché une vertu particuliere. Ce qui vous arrive, eſt l'effet de la colere de l'infernale Concombre. Je ſuis ſûre que l'Ecumoire, convenablement appliquée, détruiroit l'enchantement.

Puiſſent les Dieux, s'écria Tanzaï, vous payer de ce conſeil ! que vous êtes heureuſe d'avoir dans une ſi grande calamité l'eſprit auſſi préſent ! Il courut alors avec empreſſement détacher l'Ecumoire, & ſe frottant de toute ſa force, il demanda à la Princeſſe, ſi rien ne s'offroit à ſes regards. Dans l'inſtant qu'elle lui répondoit non, le Prince voulant continuer le frottement, trouva l'Ecumoire immobile; elle s'étoit incruſtée dans ſa peau, & nuls

efforts ne purent l'en arracher. De ſorte qu'après des douleurs exceſſives, il fut contraint de la laiſſer, fort embarraſſé cependant de ce qu'il en feroit, ſuppoſé qu'elle lui reſtât. Le jour vint enfin. Néadarné, accablée de fatigue, ſe laiſſa aller au ſommeil, en exhortant le Prince à en faire autant. Ses aventures l'occupoient trop pour qu'il pût profiter de ce conſeil, & il employa le reſte de la nuit à de vains efforts. Ce qui l'inquiétoit le plus, étoit la façon dont il pourroit porter cette Ecumoire ſans devenir la riſée de toute la Cour. Il tâcha de la plier pour la porter plus décemment, mais toutes ſes forces réunies ne purent jamais la faire pancher. Si à force il l'approchoit de lui, elle lui couvroit entiérement le viſage; ce qui lui étoit d'une incommodité inſupportable. En ſe perdant dans ces déſagréables idées, il s'endormit. La douleur & l'accablement lui procurerent un ſommeil ſi long, que Néadarné éveillée avant lui, eut tout le tems de contempler le funeſte préſent de Barbacela. Tanzaï, après avoir eſſayé différentes poſtures, s'étoit enfin couché ſur le dos, & peu s'en falloit que dans cette ſituation l'E-

cumoire ne touchât à l'impériale. Elle étoit abymée dans les idées que cette vue lui donnoit, & doutoit en elle-même si ce que le Prince avoit perdu, valoit, quoiqu'il en dît, ce qu'il venoit d'acquérir.



CHAPITRE XI.

Evénemens peu intéressans. Conseil rassemblé ; à quoi il sert.

IL y avoit déja long tems que le Prince dormoit, lorsque le Roi, inquiet du succès de cette nuit, entra dans l'appartement, suivi de son Capitaine des Gardes, & de la plus grande partie de la Cour. Il se mit à rire en voyant l'état prodigieux où étoit le Prince, & s'applaudissant du nouveau mérite qu'il lui découvroit, il badina assez fortement sur la nuit qu'avoit dû passer la Princesse. Les courtisans stupéfaits de l'énormité de la chose, firent entre eux des plaisanteries plus convenables sur ce que devoit être Néadarné après une pareille épreuve. Tous enfin ne pouvoient concevoir comment

le Prince avoit pu cacher ſi long-tems la majeſté de ce qu'ils voyoient. Le Roi, revenu de ſa premiere joie, ne trouvant pas naturel que ſon fils fût dans cette ſituation, alloit l'éveiller pour s'inſtruire plus à fond de la choſe, lorſque Néadarné dérangea le pavillon, & fit voir, au grand étonnement de tout le monde, l'Écumoire juſques à ſa racine. Singe cruel! que vois-je! s'écria Céphaès. Le Prince, réveillé à cette exclamation, fut déſeſpéré d'avoir toute la Cour pour témoin d'un accident qu'il auroit voulu cacher à toute la terre: mais, ſe ſervant habillement de ſon eſprit dans une ſi fâcheuſe occaſion, il dit à ſon pere que depuis une heure, Néadarné badinant avec lui ſur l'Ecumoire, l'avoit défié de la faire tenir dans l'équilibre où on la voyoit; & que ſur le champ il l'avoit convaincue que la choſe étoit poſſible; & que s'étant après laiſſé aller au ſommeil, l'équilibre, ſans qu'il ſût comment, avoit ſubſiſté. Les Courtiſans firent ſemblant de donner dans cette raiſon, tout impertinente qu'elle étoit, & chacun ſe retira pour laiſſer à la Princeſſe le tems de ſortir du lit. Le Prince ſeul avec ſon Pere, lui découvrit tous les

maux qu'il avoit ſoufferts, & finit par la peine où il étoit de porter l'Ecumoire ſans que perſonne s'en apperçût. Céphaès, après avoir beaucoup rêvé, propoſa vingt moyens plus inutiles les uns que les autres, & convint enfin que le cas étoit embarraſſant. Tanzaï penſa que l'Ecumoire pouvoit ſe limer: mais ni lime, ni tout ce qu'on put employer, ne l'entama. Le Roi ne ſçachant plus qu'imaginer, dit qu'il alloit au Conſeil, & laiſſa les deux époux enſemble. Le Conſeil aſſemblé, le Roi lui expoſa ce qui étoit arrivé au Prince. Cette nouvelle ne ſurprit perſonne. L'équilibre n'avoit pas auſſi bien pris, que le Prince l'avoit cru; & le peuple, pour le coup, avoit réduit la choſe au ſimple: non qu'il ſût abſolument ce dont il étoit queſtion, mais un bruit ſourd couroit dans la ville. On diſoit que le Prince avoit une Ecumoire attachée où Néadarné avoit dû croire trouver moins, & mieux. D'autres, mais on ne ſe le diſoit qu'à l'oreille, affirmoient que Tanzaï étoit totalement transformé en Ecumoire, qu'on l'avoit vu ſe promener ſur la terraſſe de ſon appartement, & qu'un Officier du Palais lui avoit longtems parlé dans cet équipage.

Quelque impertinente que fût cette rumeur, elle avoit cependant pris force dans l'esprit du Peuple, qui, sot pour le moins autant que crédule, n'ajoute jamais plus de foi qu'à ce qui est le moins vraisemblable. Le Conseil, après avoir instruit le Roi de tous ces bruits, donna ses idées sur l'accident de Tanzaï. L'un dit qu'il falloit inventer une habillement qui cachât cette difformité; l'autre, qu'il falloit plier l'Ecumoire; un troisieme dit qu'il falloit même la limer; & l'avis de Saugrénutio fut, qu'il falloit consulter le Singe. Eh morbleu! s'écria alors le Roi, je sçavois tout cela par cœur; tâchez de me dire quelque chose que je n'aie point pensé. La prévoyance de Votre Majesté est si grande que... Maugrebleu du Conseil, dit le Roi en colere, je n'en ai vu de ma vie un si butor! Mais que faire dans cette extrêmité? Tout ce qu'il vous plaira, répondirent-ils. La colere du Roi étoit montée au plus haut point, lorsqu'un des Conseillers, jadis habile Chirurgien, dit qu'il enleveroit l'Ecumoire à la pointe du cizeau. Qu'en faisant d'abord une incision autour, & creusant après par-delà le *scrotum*, il étoit sûr de son affaire. Que le Prin-

ce, à la vérité, pourroit n'en pas revenir, mais que cela feroit toujours une parfaitement belle opération. La premiere idée du Roi fut d'envoyer au fupplice cet impertinent, & il alloit prendre là-deffus l'avis du Confeil, qui l'auroit fait pendre par complaifance, lorfque Saugrénutio infiftant fortement fur le Singe, dit qu'il n'y avoit pas d'autre moyen pour remettre le Prince en état, que de le faire expliquer fur fa deftinée. Le Confeil ne fçachant que dire, opina comme lui, & fe fépara. Le Roi retourna auprès de fon fils, & Saugrénutio alla au Temple préparer fon Singe à rendre l'oracle.



CHAPITRE XII.

Oracle du Singe. Départ du Prince.

LES malheurs du Prince vengeoient trop bien Saugrénutio, pour qu'il y prît une part bien fincere. Maître de dicter les oracles que le Singe rendoit, ou de les interpréter du moins à fa fantaifie, il réfolut de fe fervir de l'occafion qui lui étoit offerte. Cette réfo-

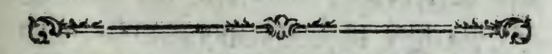
ſution n'étoit rien moins que charitable ; mais Saugrénutio étoit offenſé à la face de tout un peuple, on lui avoit fait un affront cruel ; & pour en tirer vengeance avec moins de remords, il avoit mis le Singe de moitié de l'inſulte qui lui avoit été faite. Ce n'étoit plus lui qui pourſuivoit le Prince, c'étoit la Divinité même qui devoit s'armer : cette Divinité, qui tranquille, & reſpectée dans ſon temple, s'inquiétoit peu dans le fond des chagrins qu'on faiſoit eſſuyer à ſon Prêtre. Saugrénutio étoit déja entré dans le Sanctuaire, fort embarraſſé de la tournure qu'il donneroit à l'oracle, lorſque la Fée Concombre lui apparut. Je partage, lui dit-elle, ton reſſentiment : nous avons tous deux la même injure à venger. Sors d'inquiétude, je dicterai moi-même l'oracle. Sois sûr de ma protection, je te vengerai, te dis-je. Saugrénutio, tout dévot qu'il étoit, remercia affectueuſement Concombre, & il étoit encore occupé à la complimenter ſur ſon bon cœur, lorſque le Roi entra. Il ſe mit alors à encenſer le Singe, & quand il lui demanda tout haut ce que le Prince devoit faire, Concombre, inviſible à tous les yeux, prononça très-intel-

ligiblement, par l'organe du Singe, ces paroles :

Qu'il aille : Qu'il parcoure :
Qu'il couche : Qu'il revienne.

Le Roi fit de vains efforts pour dévoiler cette énigme, & moins inſtruit qu'auparavant, courut la porter au Prince, qui toujours occupé de ſon déſenchantement, fatiguoit en vain Néadarné. Que veut dire cet oracle ? dit Tanzaï, après l'avoir entendu. Je ne l'entends que trop, s'écria la tendre Néadarné : Plût aux Dieux cruels qu'il fût auſſi obſcur pour moi, que pour vous ! Et de quoi vous allarmez-vous, Princeſſe ? reprit Tanzaï. D'abord, dit elle, l'oracle veut que vous me quittiez, & ce n'eſt pas le ſeul malheur que ma tendreſſe me faſſe craindre. Vous devez coucher en chemin... Ah ! dans l'état où je ſuis, s'écria le Prince, devez-vous avoir cette inquiétude ? Vous pleurez, lorſque le deſtin m'offre un moyen de terminer nos malheurs ; vous craignez que je ne vous manque de foi ? penſez-vous, quand on me deſtineroit la Déeſſe même de la beauté, que je puiſſe vous oublier ; que ce fut l'amour

mour qui me conduisit dans ses bras, que votre image ne m'y fût pas toujours présente ; que sans cette charmante idée je puisse venir à bout de ma guérison ? Néadarné pleuroit, & ne répondoit rien. Le Prince, quoique touché de ses pleurs, donna ses ordres pour son départ ; & après les plus tendres embrassemens, des assurances d'une fidélité entiere & du retour le plus prompt, il sortit du Palais seul & à cheval, non sans avoir été fort embarrassé de son Ecumoire, qu'il parvint enfin à mettre entre les oreilles de son Coursier. Il pria encore son Pere, avant de partir, de faire assembler les États & les Sacrificateurs, pour condamner Saugrénutio à l'Ecumoire, en cas qu'il en fût débarrassé.



CHAPITRE XIII.

Aventure miraculeuse de la Fée au Chauderon.

LE Prince avoit déja parcouru trois ou quatre Royaumes, fort inquiet du tems & du lieu où se termineroit sa

course, lorsque passant dans une forêt fort sombre, il vit une bonne Femme occupée à faire bouillir dans un chauderon, des herbes qui jettoient une écume extrêmement épaisse, & qui l'incommodoit d'autant plus, qu'elle n'avoit rien pour la chasser. Le Prince fut touché de la peine qu'elle se donnoit; vous me paroissez, lui dit-il, vous fatiguer beaucoup. Seigneur, répondit-elle, je ne suis embarrassée que parce que je n'ai point d'Ecumoire. Nous ne nous ressemblons pas dans nos peines, reprit-il; car si je suis embarrassé, c'est parce que j'en ai une. Ah, généreux Inconnu! s'écria la Vieille, voudriez-vous me la livrer? il n'y a rien que je n'en donnasse. Je ne serois pas fâché, repartit le Prince, de vous rendre ce service; mais elle me tient de façon, que je doute que je pusse m'en défaire. Cependant je puis écumer cette chaudiere, puisqu'il vous importe si fort qu'elle le soit. Il descendit alors de son cheval, après avoir prié la bonne Femme de s'écarter, soit qu'il ne voulût pas lui montrer où tenoit l'Ecumoire, soit qu'il fût naturellement modeste.

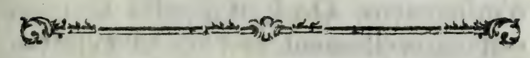
La Vieille s'écarta donc, & le Prince se mit à écumer de toutes ses forces,

en conduiſant l'inſtrument avec ſes mains. Mais à peine l'eut-il fait une minute, que l'Ecumoire ſe détacha. Tanzaï, à cette vue, pouſſa un cri de ſurpriſe & de joie ; & la Vieille s'étant rapprochée, il alloit lui conter ſon hiſtoire, lorſque l'interrompant : Prince, lui dit-elle, je vous connois ; je ſçavois que vous deviez paſſer en ces lieux, & que nous nous y rendrions un ſervice réciproque. Je ſuis une Fée, & pour donner à ces herbes la vertu qui leur eſt néceſſaire, j'avois beſoin de l'Ecumoire enchantée dont Barbacela vous a fait préſent. Je ne vous ai pas été inutile : j'eſpere vous aider encore ; vous allez dans l'iſle des Couſins... Vous me tirez d'une grande peine ; je vous avouerai que je marchois ſans ſçavoir où j'allois. Et comment arriverai-je dans cette iſle ? Il m'eſt défendu de vous en inſtruire, reprit-elle. Autre embarras ! répondit-il ; penſez-vous que je fiſſe mal de m'en retourner ? Franchement, tout ceci commence à m'ennuyer. Ne pourriez-vous pas du moins me dire ce que j'y vais faire ?... L'oracle du Singe ne vous en inſtruit-il pas aſſez ? Vous allez en bonne fortune. En bonne fortune dans l'iſle des Couſins ! s'écria-t-il ; &

dites-moi , s'il vous plaît , quelle eſt la Beauté qui y habite ? Sans vous en inquiéter plus , ſongez , dit-elle en riant, à ne pas manquer de courage. Vous me donnez , répondit-il , mauvaiſe opinion de ma conquête , & toute femme avec qui l'on a beſoin de courage , n'eſt pas celle qui l'excite le plus. Mais quels ſont donc ces importans ſervices que vous me rendez ? Vous m'avez , à la vérité , débarraſſé de mon Ecumoire , mais je n'en ſuis pas pour cela plus avancé : que voulez-vous qu'on faſſe de moi dans l'état où je ſuis ? Pour peu que vous priſſiez intérêt à la Dame qui me fait voyager depuis ſi long-tems , vous devriez bien me mettre en état de paroître décemment devant elle. Cela m'eſt impoſſible , repartit la Fée ; la Dame qui vous aime , a ſeule le pouvoir de vous rendre ce qui vous manque. Cependant , comme la timidité pourroit nuire à votre guériſon , & qu'il eſt important qu'elle n'ait rien à vous reprocher , je vais vous donner un flacon de cette eau : vous verrez que c'eſt avec raiſon que nous l'appellons l'Eau de Santé. Avant de vous mettre au lit, la nuit de votre déſenchantement, ne manquez pas de boire tout ce

que je vais vous en donner. En ce cas, reprit le Prince, vous pourriez étendre plus loin votre générosité : ce n'est pas que je croie avoir ordinairement grand besoin de cette Eau de Santé, mais en cas que cela arrivât, je ne serois pas fâché d'en avoir une plus ample provision. Je vous entends, & vous exauce, reprit la Fée : à votre retour à Chéchian, vous en trouverez trente bouteilles dans votre cabinet. Adieu, le premier Cousin sellé & bridé qui s'offrira à vos regards, vous conduira où vous devez aller.

Alors elle disparut, & le Prince, après avoir serré son flacon, & rattaché son Ecumoire, remonta sur son Coursier, moins occupé de sa guérison prochaine, que de la façon dont elle lui seroit procurée.



CHAPITRE XIV.

Arrivée du Prince dans l'Isle des Cousins.

A PEINE Tanzaï avoit-il fait quelques lieues, qu'il rencontra le Cousin qui devoit le voiturer. Il étoit trois fois

gros comme ſon cheval, il penſa mourir de peur à l'aſpect de cette énorme bête ; cependant il ſe remit, & deſcendant promptement, il s'abandonna avec toute l'intrépidité d'un Héros à la bonne foi de l'animal, qui ne le ſentit pas plutôt ſur lui, qu'il l'emporta dans les airs. La nuit vint, que le Prince n'étoit pas encore au bout de ſon voyage. Il commençoit à croire qu'il ne finiroit pas, lorſque le Couſin s'abattit dans une iſle, où l'on entendoit un bourdonnement à en devenir ſourd. Il ne douta pas qu'il ne fût dans l'Iſle des Couſins, & l'inquiétude de ce qu'il alloit y faire le tourmentant, il ſe laiſſa mener par ſon conducteur juſques à un palais ſuperbe.

Beaucoup de Couſins richement vêtus vinrent le recevoir à la porte, beaucoup d'autres jouoient de toutes ſortes d'inſtrumens. On ſçait que les Couſins ont naturellement la voix harmonieuſe : ceux d'entre eux qui ſçavoient la Muſique, ſe mirent à chanter les louanges du Prince, & formerent le plus ſingulier concert qu'on puiſſe jamais entendre. Tanzaï, déja raſſuré par cette obligeante réception, fut conduit dans des appartemens ſuperbes, où des Chouettes miſes très-galamment, vin-

sent lui faire la révérence. Une d'elles, après les premieres cérémonies, lui demanda, avec une voix touchante, s'il ne vouloit pas entrer au bain ? Etourdi de la nouveauté de l'aventure, il fit signe de la tête qu'il le vouloit bien. Les Chouettes s'avancerent alors pour le déshabiller. Mesdames, leur dit-il, il me paroît peu séant que vous vouliez vous donner ce soin.

Nous ne le prendrions pas avec un autre sans doute, reprit la Cameriere, mais nous sçavons que vous ne pouvez pas alarmer notre pudeur. Tanzaï rougit à ces paroles, & n'ayant rien de bon à y répondre, se mit au bain, se cachant avec plus de soin qu'il n'en auroit peut-être apporté s'il eût eu dequoi en prendre. Voilà, Seigneur, lui dit la railleuse Chouette, une bien louable modestie ; mais elle ne me surprend pas de vous : de tous les hommes, vous êtes assurément le plus rare. Assurément aussi, dit Tanzaï en colere, cette rareté que vous vantez tant, cesseroit moins pour vous que pour qui que ce pût être. Prince, repliqua-t-elle, cette réponse est peu polie. Eh corbieu ! dit-il, depuis deux heures vous me tenez de mauvais discours. Ecoutez, n'ajoutez rien à ma

mauvaiſe humeur, je ne ſuis point accoutumé à reſpecter des Hiboux. La Chouette enfin craignant d'aigrir trop le Prince, ſe tut, & Tanzaï ſortit du bain, parfumé comme un homme que l'on réſerve aux plus douces aventures. A préſent, dit-il à la Chouette, contentez, de grace, ma curioſité. A qui dois-je ici des ſoins ? A qui appartient ce palais ? Que veulent dire ces ſingularités ? Des Chouettes parlantes, des Couſins armés, que me veut-on ? Qui êtes-vous ? Pourquoi vous-même êtes-vous ſi extraordinairement parée ? Suis-je, répondit l'Oiſeau, la premiere Chouette que vous ayez vue avec des ajuſtemens ? Mais ſans vous inquiéter de tout ceci, formez-vous les plus douces idées, & par une réception auſſi brillante, jugez de ce qu'on veut faire pour vous. Croyez que les agrémens de celle qui vous aime, vont de pair avec ſa puiſſance. Imaginez ce que les Cieux ont formé de plus beau, & vous ſerez loin encore des appas qu'on veut bien vous ſoumettre. Je ne vous dis rien de plus, vous jugerez du reſte par vos yeux. La Beauté qui vous eſt deſtinée, paroîtra cette nuit à vos regards ; elle ſeule peut vous remettre dans un état qui vous étoit

bien cher apparemment, puiſque vous ſupportez avec tant d'impatience qu'on badine avec vous ſur ſa perte.

Tanzaï, à qui les diſcours de la Fée au Chauderon n'avoient pas promis un bonheur ſi parfait, ſentit ſes inquiétudes s'adoucir par les plaiſirs que lui annonçoit la Chouette; il crut enfin qu'une Divinité brillante lui accordoit l'honneur de ſa couche; que ce cas n'étoit pas étrange, & qu'une Déeſſe s'abaiſſoit moins en deſcendant juſques à un Prince, que quantité de femmes titrées à qui l'amour & l'extravagance font faire tous les jours des pas plus choquans. Cette nuit qu'il alloit paſſer lui paroiſſoit ſi charmante, qu'il en oublioit preſque celle où la tendre Néadarné lui prodiguant tous ſes charmes, l'avoit trouvé ſi incapable d'en profiter. Il ſe flattoit même que ſa Princeſſe, qui étoit ce que les Dieux avoient formé de plus parfait, n'approcheroit pas des beautés qui alloient ſe trouver en proie à ſes deſirs: ſon amour pour elle en diminua, & s'il ſe ſentit quelques tranſports, ils furent tous pour la Déeſſe. Aveuglement ordinaire des amans! qui ſacrifient ſouvent à l'idée qu'ils ſe forment d'une conquête nouvelle, la Maîtreſſe dont ils

connoiſſent le plus le cœur & les charmes.

La Chouette voyant rêver Tanzaï : Prince, lui dit-elle, je conçois toutes les réflexions qu'une aventure auſſi flatteuſe vous fait naître : mais prenez un air plus gai, votre Maîtreſſe hait mortellement les gens taciturnes, & je ſçais plus de mille Amans qui, par ce défaut, ont perdu ſes bonnes graces. Mille Amans ! s'écria Tanzaï, c'eſt une façon de parler. Non aſſurément, reprit la Chouette, je n'exagere pas ; deux mille vous ont précédé, deux mille & plus vous ſuivront ; & ce grand nombre d'Adorateurs doit vous prouver l'excès des charmes de la Déeſſe. Et ſa bonté, ajouta-t-il. A ce que je vois, reprit la Chouette, vous aimez les conquêtes neuves ; je vous conſeille cependant de n'être pas ſi délicat dans le monde, vous courriez riſque d'y demeurer oiſif. Contentez-vous cependant de la nuit qu'on veut bien vous donner, & du ſoin qu'on prend pour quelqu'un qui, puiſqu'il faut parler franchement, pourroit bien ne le pas juſtifier ... Je vous ai déja dit, Mademoiſelle, que votre air d'aigreur, & vos mauvaiſes plaiſanteries me déplaiſoient ; finiſſez, ou je vous quitte.

Il y a apparence que la Chouette, qui faifoit la précieufe & le bel-efprit, ne s'en feroit pas tenue-là, fi le Coufin, Maître d'Hôtel, ne fût venu annoncer qu'on avoit fervi. Le Prince fe mit feul à table; on imaginera facilement le goût & la magnificence du repas : l'Amour l'avoit ordonné. Tanzaï, qui n'avoit jamais appliqué fa morale à corriger fa gourmandife, mangea beaucoup, caufa de tems en tems avec la Chouette, quoique dans le fond elle lui déplût. Le feftin finit enfin, & le Prince le termina par fon Eau de Santé. La Chouette fe mit à rire défagréablement. Prince, lui dit-elle, vous avez befoin de précaution, & cette liqueur eft fans doute un préfervatif contre vos accidens ordinaires. Quoi qu'il en foit, reprit-il, & quelle que fût fa vertu, elle échoueroit fans doute contre une phyfionomie comme la vôtre. Elle peut n'être pas belle, reprit la Chouette, mais vous aurez peut-être en votre vie des occafions où vous fouhaiterez d'en trouver une pareille. Vous ne vous êtes pas bien vue, répondit Tanzaï, ou vous avez un ridicule amour-propre.

CHAPITRE XV.

Comme quoi l'on ſe trompe à ce qu'on imagine.

ON vint en cet inſtant dire au Prince que ſa Déité ſeroit bientôt viſible. Son cœur s'émut à cette nouvelle ; la curioſité, un ſentiment encore plus vif, le troublerent, & il ſe laiſſa déshabiller par les Chouettes, ſans proférer une ſeule parole. Quand elles l'eurent mis en robe de chambre, elles le conduiſirent dans un appartement ſuperbe, où les parfums qui brûloient dans des caſſolettes d'or, embaumoient l'air, & faiſoient reſpirer les odeurs les plus voluptueuſes. Plein d'inquiétude & de deſirs, après avoir traverſé cinq ou ſix grandes pieces, il parvint enfin dans la chambre où la Déeſſe étoit couchée. Un lit brodé des pierres les plus précieuſes, ſoutenu par des colonnes de rubis, renfermoit cet objet miraculeux. Le Prince, quoiqu'ébloui, & arrêté d'abord par un ſpectacle ſi brillant, ne laiſſa pas de chercher des yeux ce chef

d'œuvre si vanté. Il voyoit de loin quelque chose qui se remuoit dans le lit ; mais c'étoit une figure si informe, qu'il ne douta pas que ce qu'il voyoit ne fût la Guenon de la Divinité. Il approcha, & la Chouette se retira, après lui avoir donné le bon soir. Tanzaï consumé de desirs, mais retenu par sa timidité, restoit à la place où la Chouette l'avoit laissé. Venez, Prince, lui dit-on, & ne perdez aucun de ces momens précieux que l'amour vous donne. Il obeit, & se jetta avec précipitation dans le lit.

Quand il y fut, on se retourna ; & sa surprise ne fut pas petite, quand à travers le blanc, le rouge, les rubans, les dentelles, il reconnut la Fée Concombre. C'étoit elle en effet qui, pour le recevoir décemment, avoit orné ses oreilles de Chouette des plus belles pierreries. Sa tête pelée étoit couverte d'un tour blond mâronné, garni par-tout de fleurs & d'aigrettes ; & quoiqu'elle fût coëffée en arriere, elle avoit mis pardessus cette parure, pour se donner un air plus touchant, une petite coëffe blanche mouchetée de couleur de rose, avec un désespoir de même couleur, galamment noué sous le menton. Au milieu de ce paquet ridicule, étoit une

ſorte de viſage où l'on diſtinguoit des yeux éraillés, rouges & éperonnés. Un nez d'une grandeur énorme, & couvert de verrues, alloit ſe perdre tendrement dans une bouche lâche & enfoncée, qui laiſſoit pendre des levres violettes, & préſentoit aux yeux une mâchoire dégarnie qui, par laps de tems, avoit même perdu ſon coloris naturel. Ses joues pendantes repoſoient mollement ſur ſon oreiller. Une quantité innombrable de mouches & d'aſſaſſins de différentes eſpeces, couvroit une peau noire & tachetée, dont les rides & la lividité perçoient au travers de la pommade huileuſe qui les déguiſoit. Un eſclavage de diamans & de perles, à gros glands, lui deſcendoit ſur la gorge. Ses tetons, aſſez dociles pour pendre au moins d'un pied & demi, ſortoient d'un corſet garni de dentelles friſées, & qui étoient noués en trois endroits avec de la nompareille couleur de roſe.

Tanzaï interdit à cet aſpect auroit fui, ſi la frayeur qu'elle lui inſpiroit, lui en avoit laiſſé la force. Il étoit d'ailleurs étouffé par une puanteur inſupportable, qui, malgré les parfums dont la Fée s'étoit fait oindre, rempliſſoit toute la chambre. Ciel! diſoit-il en lui-même,

voilà donc l'objet qu'on me deſtine ? ô Néadarné ! c'eſt donc ce que la Nature a formé de plus hideux qui vous a balancée, que dis-je ? qui vous a anéantie dans mon cœur ! Juſte Singe ! quelle bonne fortune ! Si le Prince avoit voyagé, il auroit ſçu que celles dont nos Petits-Maîtres ſont ſi fiers, reſſemblent ſouvent à la ſienne.

Il n'étoit revenu ni de ſon dégoût, ni de ſa terreur, lorſqu'une voix rauque & caſſée, ſortant de cet effroyable ſquelette, lui adreſſa ces douces paroles. Vous voyez, Prince, ce que je fais pour vous, & quel eſt l'excès de ma bonté. Vous n'auriez pas dû croire, après l'affront ſanglant que vous m'avez fait, après la vengeance dont il a été ſuivi, que mes reſſentimens ſe terminaſſent à vous admettre dans mon lit. La même main qui a cauſé vos larmes, ſe préſente pour les eſſuyer. Vous vous ſeriez expoſé aux dangers les plus affreux pour redevenir ce que vous étiez, & c'eſt dans le ſein des plaiſirs que vous allez reprendre votre premiere forme. Je ne ſçais ſi trop d'amour-propre m'abuſe, & m'exagere votre bonheur ; ſi les tranſports de tous les mortels qui m'ont vue, ne me font pas trop préſumer de mes

charmes : mais je dois croire qu'il n'y a pas de Prince au monde qui ne ſouhaitât, qui ne voulût même payer de ſa vie, le ſort que je vais vous faire. Je ne vous preſſe point de mériter mes faveurs, je lis dans vos yeux la plus vive impatience ; j'y découvre avec la joie la plus ſenſible, que vous ne pouvez plus ſupporter la violence de vos deſirs. Abandonnez-vous-y, cher Prince, les miens vous répondent de votre félicité. Venez, ma pudeur ne peut ſoutenir plus long-tems ce ſpectacle ; hâtez-vous de la confondre. Ah ! dans des momens ſi doux, l'empire de la vertu devroit-il encore ſe faire ſentir ? Précipitez les reproches de la mienne, c'eſt entre vos bras que je veux qu'elle acheve d'expirer ! Tanzaï demeuré immobile, n'entendit pas la moitié de ce que Concombre venoit de lui dire, & il feroit ſans doute reſté abymé dans cette léthargie, s'il ne ſe fût ſenti ſur la main une griffe crochue que la Fée lui tendoit. Son premier mouvement fut de l'étrangler : mais conſidérant que le pouvoir de Concombre la ſauveroit de ſon reſſentiment, & que le moins qu'il pourroit lui en arriver, feroit d'être pour toujours dans l'état où il étoit, il abandon-

na

na cette idée, quelque féduifante qu'elle fût. Il ne fçavoit enfin à quoi fe déterminer, lorfque la Fée lui enfonçant tendrement fes ongles dans la peau : Quoi, Prince, lui dit-elle, vous êtes interdit ? Je pardonne à l'amour l'anéantiffement où je vous vois, mais il auroit déja dû céder à l'impétuofité de vos feux, & à ma tendreffe. C'eft donc à moi à tout faire, petit ingrat, ajouta-t-elle ; & fi les charmes que je t'ai laiffé voir, ne font pas affez puiffans pour te rendre à toi-même, effayons fi ce qui m'en refte peut te rappeller à la vie. Alors, jettant avec fureur le peu de drap qui receloit fes beautés encore non apperçues, & roulant les yeux avec violence. Vois, barbare, dit-elle en foupirant, vois tout ce que mon amour t'abandonne. Miféricorde ! s'écria le Prince, ah grands Dieux ! où fuis-je ? Sortant alors brufquement du lit, il fe débarraffa des griffes qui le retenoient, & cherchoit à fortir, lorfque ce que le Lecteur verra dans le Chapitre qui fuit, l'arrêta.

CHAPITRE XVI.

Illuſion. Bonheur du Prince évanoui. A quel prix on le lui rend.

TANZAÏ tranſporté de rage, alloit ſortir de l'appartement, lorſqu'une voix douce, & qu'il crut reconnoître, l'appella. Ciel! quelle fut ſa ſurpriſe, lorſqu'en ſe retournant du côté du lit, il vit Néadarné plus charmante que jamais! O ma Princeſſe! s'écria-t-il en courant vers elle. Arrête, ingrat, lui dit Néadarné, homme ſans courage! tu ne mérites plus mes bontés. Tu ſçavois que notre bonheur dépendoit de cette épreuve, & tu n'as pas eu la force de la ſupporter. Ces apparences difformes me cachoient; c'eſt moi qui, par la protection de Barbacela, ſous la forme d'une Fée, t'ai débarraſſé de ta fatale Ecumoire; c'eſt moi encore qui, pour te donner moins d'horreur pour l'objet qui s'offriroit à tes yeux, t'ai fait prendre de l'Eau de Santé. Malheureux! ajouta-t-elle, en verſant quelques larmes, tu as trahi mes ſoins & mes bon-

tés, & tu vas pour toujours reſter dans cet état affreux dont rien ne peut plus te tirer. O ma Princeſſe! s'écria Tanzaï, qui vous auroit devinée? Il fit alors de nouveaux efforts pour l'embraſſer: mais la Princeſſe & l'appartement diſparurent à ſes yeux, & il ſe ſentit tranſporté dans la chambre où on l'avoit reçu à ſon arrivée. Son déſeſpoir augmenta en y retrouvant la fâcheuſe Chouette qui, aſſiſe dans un fauteuil, chantoit en l'attendant. Eh quoi! lui dit-elle d'un ton gai, ſitôt de retour! une nuit paſſe avec vous comme une minute. Si vous ne les faites jamais plus longues, on peut ſans ſcandale vous en accorder; je croyois ne vous revoir qu'à midi. Grands Dieux! s'écrioit douloureuſement le Prince, de quels malheurs empoiſonnez-vous ma vie? Ah! dit la Chouette, je ſuis au fait. Il vous eſt arrivé quelque accident, ou, pour mieux dire, le même ſubſiſte; cela eſt malheureux pour vous; car quel uſage voulez-vous qu'on faſſe de votre perſonne? Sçavez-vous bien, vous qui parlez ſi mal-à-propos, dit le Prince avec fureur, que je vous tords le col, ſi vous oſez encore proférer une parole? Puis, revenant à lui-

même, je vous demande pardon, Mademoiſelle, ajouta-t-il, de ce que je viens de vous dire : mais tant d'événemens me confondent, me mettent hors de moi-même, que je ne ſçais ni où je ſuis, ni ſi je ſuis encore. Permettez-moi de vous raconter mon infortune. Vous avez, dit-il, en finiſſant ſon récit, beaucoup de crédit en ce Palais. Je reconnois ma faute. Ne pourrois-je pas me trouver dans cette occaſion que mon imprudence m'a fait perdre ? mais dépêchez, il y va de mes jours. Ce que vous me propoſez-là eſt difficile, reprit la Chouette : je vais cependant eſſayer ſi mon crédit peut vous être utile. Attendez ici patiemment, je vais négocier votre affaire. A peine fut-elle ſortie, que Tanzaï ſe mit à rêver. Qui l'auroit deviné, ſe diſoit-il, que ma Princeſſe eût pu m'être offerte ſous cette exécrable forme ? Hélas ! j'avois déja ſenti l'effet de l'Eau de Santé, déja je me reconnoiſſois, j'allois réparer ma gloire & mes infortunes. Mais qui l'aſpect de Concombre n'auroit-il pas effrayé ? Cet horrible ſouvenir me glace encore. A peine ma Princeſſe m'a-t-elle fui, que retombant dans mon néant, je me ſuis vu auſſi loin de moi-même

que je l'étois. Malheureuſe condition des Rois, d'être ſoumis, malgré leur pouvoir, aux injuſtices des Fées! Y a-t-il rien de ſi bizarre que ce qui m'arrive? Ma deſtinée dépend d'une vile Ecumoire! Ah! ſi jamais mon hiſtoire eſt écrite, qui pourra y ajouter foi? Ou ſi elle trouve de la crédulité, quel ſujet d'entretien pour les ſiecles à venir!

Sans la Chouette qui vint interrompre ſes réflexions, il les auroit peut-être pouſſées plus loin. Eh bien, divin Oiſeau, lui dit-il, mon malheur eſt-il ſans remede? Je tremble que vos ſoins n'aient été inutiles. Vous êtes plus heureux que vous ne penſez, lui dit-elle en ſouriant; on vous pardonne, ce n'eſt pas ſans peine, mais enfin, vous pouvez encore tenter l'aventure, le champ vous eſt ouvert. Je vais donc? reprit-il, revoir Néadarné? Ah Dieux! Prince, reprit-elle, ce ſera en effet Néadarné, mais toujours ſous la même forme de Concombre. Vous friſſonnez? Conſultez-vous, votre premier refus vous coûte déja aſſez, prenez garde au ſecond. Si d'abord vous aviez ſurmonté votre répugnance, &

que la Fée prétendue vous eût reçu dans ſes bras, à peine y auriez-vous été que la Princeſſe auroit pris ſa place. Actuellement cela eſt devenu plus difficile ; il faut que vous ſouteniez treize fois l'épreuve preſcrite, avant que de voir la métamorphoſe. Hem! que dites-vous, dit Tanzaï ; que parlez-vous de treize fois? Vous m'entendez, dit la Chouette, treize fois, cela ſe comprend. Allez, on n'y penſe pas, reprit Tanzaï ; ce ſeroit tout ce que je pourrois faire, ſi la Princeſſe étoit de moitié. Prévenu que ce ſera Néadarné, la figure de Concombre ne m'en cauſera pas moins d'horreur. Vous me rendez-là de plaiſans ſervices ; faites-en du moins diminuer la moitié. Cela ne ſe peut, dit la Chouette, c'eſt le dernier mot ; mon zele ne doit pas vous être équivoque, je ne gagne rien à ce marché-là. Treize fois! s'écria encore le Prince. Comment, dit-elle, vous vous effrayez de ce dont l'homme du monde le plus décrédité s'acquitteroit ſans peine? En effet, reprit Tanzaï, je voudrois bien pour ce que vous faites pour moi, que vous le ſçuſſiez par expérience. Encore un coup, reprit-elle, déterminez-vous, c'eſt une honte que ſi peu

de chose vous arrête ; j'avois dans le fond meilleure opinion de votre valeur. Ecoutez, dit le Prince, vous sçavez qu'il y a quantité de choses que les circonstances seules rendent pénibles, & vous avouerez avec moi que la figure de Concombre n'est pas propre à faciliter le nombre qu'on m'impose. N'importe, conduisez-moi, & que le Ciel m'assiste. La Chouette le prenant par la main, le mena dans l'appartement des délices, plus troublé & plus désagréablement occupé que la premiere fois.



CHAPITRE XVII.

Nuit délicieuse de Tanzaï.

DE quelque courage que le Prince se fût armé, il frissonna en revoyant Concombre. Prince, lui dit elle, recouchez-vous, & venez mériter votre grace, ou combler vos malheurs. Trêve de harangue, repartit-il brusquement, le comble de mes malheurs est de me retrouver auprès de vous ; & le seul de mes desirs, d'en sortir le plutôt que

je pourrai. Ainſi, point de compliment ; il vous ſiéroit mal de m'en faire, après l'état où vous me réduiſez. Mais quelle fureur vous tient, de vouloir que je paſſe une nuit avec vous ? La répugnance que je vous montre, ne devroit-elle pas vous en guérir ? S'il eſt vrai que vous ayez conçu de l'amour pour moi, ne devroit-il pas vous ſuffire, pour le bannir, que je réponde mal à vos ſentimens ? Et ſi vous ne cherchez qu'à vous venger de l'Ecumoire, eſt-ce à moi que vous devez votre courroux ?

Prince, reprit Concombre, vous parlez le mieux du monde, & vos diſcours me perſuaderoient, s'il pouvoit vous être de quelque utilité que je fuſſe convaincue de ce que vous me dites. Ce n'eſt ni l'envie que j'ai de vous punir, ni un mouvement d'amour, qui vous met aujourd'hui dans mes bras: l'ordre du Deſtin ſeul me fait ſubir une épreuve encore plus humiliante pour moi, qu'elle n'eſt pénible pour vous. Croyez-vous que ma modeſtie ne ſouffre pas de voir ſi près de moi un homme qui n'y eſt point appellé par mon choix ? Penſez-vous qu'on s'abandonne ſans regret aux tranſports de quelqu'un qui nous eſt indifférent ? Eſt-il rien de plus

cruel pour une femme ſenſible, & née avec de la vertu, que d'eſſuyer des careſſes que ſon cœur n'avoue pas? Quant à ces tranſports & ces careſſes dont vous parlez, puiſqu'elles vous font tant de peine, je puis, dit Tanzaï, vous les épargner; je ne ſuis pas aſſez impoli pour vous ravir des faveurs auſſi précieuſes que les vôtres. Oh non! dit la Fée, je ſuis ſoumiſe aux volontés du deſtin, & ma réſignation m'aidera. Vous étiez tout à l'heure, reprit Tanzaï, plus emportée, & moins dévote. Mais, quoi qu'il en ſoit, on m'a promis Néadarné, & je ne commence point que je ne la voie. On vous l'a promiſe à la vérité, reprit Concombre, mais vous ſçavez à quel prix. Allons donc, dit le Prince, qui malgré lui ſe ſentoit renaître; mais il faut aimer éperdument, pour ſe ſoumettre à ce qu'il m'arrive.

Alors ſe bouchant le nez, & fermant les yeux, il tâcha de s'acquitter du mieux qu'il pourroit du devoir preſcrit. La Fée, pour le lui rendre plus facile, ſoupiroit tendrement, &s'agitant avec volupté, lui donnoit, malgré ſon indifférence, tous ces noms emportés que l'amour inſpire. Elle faiſoit ſuccéder l'indolence à la fureur, la vivacité à l'abattement. On

aſſure même que pour lui prouver plus de ſenſibilité, elle jura plus d'une fois. Tanzaï, pour en être plutôt quitte, avoit fait tout de ſuite (choſe ſurprenante, & qui n'eſt pas celle de cette hiſtoire qui peut choquer le moins) la moitié de ſon martyre, & l'Eau de Santé, agiſſant miraculeuſement, le mettoit en état de s'acquitter du reſte avec autant de promptitude, lorſque la Fée le pria de ſuſpendre ſes travaux, & de la laiſſer reſpirer.

Le Prince l'ayant ſatisfaite, voyez-vous, Prince, lui dit-elle, je ne ſuis pas de ces femmes ſans délicateſſe, qui n'eſtiment dans un homme que ces qualités dont vous venez de faire preuve. J'aime mieux cent fois une converſation tendre que le ſentiment anime, que ces voluptés honteuſes que les amans ordinaires recherchent ſans ceſſe. Combien dites-vous qu'il vous reſte à faire de cette nuit? Sept, reprit-il bruſquement. Ce que je vous demande-là répartit-elle, n'eſt pas que je m'en ſoucie. Si j'en étois crue, vous n'auriez plus rien à faire. Vous dites qu'il vous en reſte ſept? je crois que vous vous trompez. Il ſe peut bien, reprit-il, je compterois au moins ſur neuf d'acquit-

tés. Ce n'eſt pas ainſi, dit elle, que je compte ; j'étois moins égarée que vous, & je crois qu'il en faut encore dix. Ventrebleu, cela n'eſt pas vrai! dit Tanzaï en fureur. Ne vous fâchez pas, mon fils, dit-elle tendrement, nous n'aurons pas des diſputes là-deſſus ; mais vous êtes le plus étonnant de tous les hommes, & j'ai peine à croire qu'avant votre enchantement vous valuſſiez d'aucune façon ce que vous valez aujourd'hui. Vous ſçavez mieux que perſonne, reprit Tanzaï, pourquoi je vaux tant ; & le préſent qu'on m'a fait de l'Eau de ſanté, eſt une précaution que vous avez priſe pour vous-même. Mais, en conſcience, ne devriez vous pas me remettre le reſte ? Cela ne ſe peut, reprit-elle. En ce cas, dit-il, je m'en tiendrai où je ſuis, je ne vous crains plus. Nous verrons, reprit Concombre en le touchant. Ah barbare! s'écria le Prince qui ſe ſentit décroître, il y a ici moins d'enchantement que vous ne croyez, & votre main pour opérer ce que je ſens, n'avoit pas beſoin de Magie. Le diſcours eſt tendre, dit Concombre, & c'eſt le moyen d'obtenir grace. Si vous n'êtes point généreuſe par rapport à moi,

ſoyez-le du moins, dit Tanzaï, par rapport à vous-même. Je ſuis, reprit elle, moins méchante que vous ne croyez, & vous verrez que je puis de cette main que vous mépriſez tant.... Eh de grace! s'écria Tanzaï, ne me touchez point. Malgré ſa peur la Fée lui tint parole; & lui, qui mouroit d'envie de finir avec elle, recommença ſa corvée.

Il étoit enfin arrivé au douzieme incluſivement, ſans qu'il vît Néadarné, & il en témoigna ſa ſurpriſe à Concombre. C'eſt apparemment, dit-elle, que ſon recouvrement eſt attaché au nombre myſtérieux de treize. Je vois aſſez, reprit-il, qu'on ne l'a pas miſe à bon marché; mais finiſſons. Le Prince, à la fin de ce dernier travail, chercha des yeux Néadarné, mais ne la voyant point paroître: Que veut donc dire ceci? demanda-t-il. Pourquoi ne vois je pas Néadarné? M'auroit-on trompé? Hélas! Prince, dit la Fée, vous vous êtes trompé vous-même, vous avez mal calculé. Oh corbleu! dit Tanzaï, il ne faut pas être un Barême pour ſçavoir compter juſques à treize, ils y ſont bien. Mais le moyen! reprit-elle, vous voyez bien que cela

ne ſe peut pas ; vous auriez Néadarné en votre pouvoir, ſi ce que vous dites étoit vrai. Au nom de vous-même, cher Prince, prenez garde qu'il n'y ait de l'erreur. Morbleu, dit-il, c'eſt qu'il n'y en a point. Enfin, reprit-elle, par votre obſtination, vous ne verrez point Néadarné ; & par un eſprit de ménage mal-entendu, vous perdrez le fruit de ce que vous avez fait. Ciel ! s'écria-t-il, me laiſſez-vous en proie à l'injuſtice ? Et faut-il.... Mais hélas ! peut-être avez-vous raiſon : je ne vois point Néadarné, & ſon abſence ſuffit pour me convaincre. Voyons donc ſi je puis m'en tirer.

Tanzaï excédé de fatigue, eut toutes les peines du monde à terminer ſa pénitence. Il ne fut pas à cette fois plus heureux qu'aux autres, & reconnoiſſant combien inhumainement on l'avoit trompé, il ſe jetta avec fureur ſur Concombre, dans le tems qu'elle alloit lui reprocher une ſeconde erreur de calcul. La Fée, en ſe débattant avec force, ſe retira des mains de Tanzaï, après lui avoir enfoncé plus d'une fois ſes griffes dans la peau, & lui avoir laiſſé le corps tout couvert d'égratignures ; puis, s'élevant au plafond : Ne

compte point, lui dit-elle, vaincre jamais ma fureur. Je ſerai ta perſécutrice éternelle. Les malheurs que je t'ai fait éprouver, ne ſont ni les derniers, ni les plus cruels de ta vie. Je t'ai à la vérité rendu ce que tu deſirois avec tant d'ardeur; mais prends garde qu'il ne te ſoit inutile, & ſouviens-toi longtems de ton infernale Ecumoire. Ah! perfide, s'écria Tanzaï, après ce que tu viens de me faire, quels coups peux-tu me garder encore? En cet inſtant, la Fée & le Palais diſparurent à ſes yeux; & lui, auſſi honteux que fatigué de ſa bonne fortune, trouva ſes habits, ſon Ecumoire, & ſon cheval, dans cette même forêt où il avoit rencontré la Fée au Chauderon. Il s'habilla promptement, formant dans ſa tête mille inutiles projets pour la punition de Concombre & de la Chouette; & reprit le chemin de Chéchian, très-diſpoſé à garder à Néadarné la fidélité la plus exacte, puiſque les plaiſirs dérobés lui réuſſiſſoient ſi mal.



CHAPITRE XVIII.

Le moins amuſant du Livre.

PENDANT que le Prince opéroit ces étonnantes merveilles, on n'étoit pas plus tranquille à Chéchian, qu'il ne l'avoit été dans le palais de Concombre. L'affaire de Saugrénutio y faiſoit grand bruit. Les Sacrificateurs & les États étoient convoqués. Le Roi ſenſible aux déplaiſirs de ſon fils, & croyant qu'ils ne ſeroient terminés que quand Saugrénutio auroit léché l'Ecumoire, n'épargnoit rien pour lui donner cette mortification. Il avoit gagné juſques au Patriarche, qui, autant pour plaire à Céphaés, que pour bleſſer le Grand-Prêtre avec qui il n'étoit pas bien, avoit promis au Roi d'entrer dans toutes ſes vues. Saugrénutio n'ignoroit pas que du côté de la Nobleſſe, il n'auroit aucune reſſource. Cet Ordre de l'Etat, attaché à la perſonne du Souverain par des raiſons de politique & d'intérêt, n'auroit pas voulu ſans doute agir contre ſes maximes dans une occaſion où

il auroit choqué, & ſans fruit particulier, la Majeſté du Prince. Les Sacrificateurs, qui n'attendoient leurs dignités que de leur ſervitude auprès du Patriarche, n'avoient garde de lui manquer, dans une occaſion où leur complaiſance pour lui pouvoit leur être utile. Le peuple ignorant & ſuperſtitieux, accoutumé à regarder les Decrets du Patriarche comme des Decrets des Dieux mêmes, auroit craint d'attirer leur colere ſur lui, en prenant le parti de Saugrénutio dans une occurrence où la Religion ne lui paroiſſoit pas aſſez intéreſſée.

Quel moyen reſtoit-il donc au Grand-Prêtre d'éviter le deſtin qui le menaçoit? haï de la Nobleſſe, avec laquelle ſa hauteur lui avoit ſouvent fait avoir des diſcuſſions; déteſté des Sacrificateurs, jaloux du rang qu'il occupoit; mépriſé du Peuple qui étoit ſcandaliſé de l'entendre jurer, & de lui voir faire des chanſons. Mais le moyen auſſi d'obéir? La honte de lécher l'Ecumoire, la douleur qu'elle lui cauſeroit, le triomphe du Roi, toutes ces conſidérations l'agitoient tour-à-tour; & quoiqu'il demeurât ferme dans la réſolution de déſobéir, il ne voyoit pas comment il pourroit

pourroit réſiſter à tant de forces réunies contre lui.

Il étoit encore à ne ſçavoir quel parti prendre, lorſque le Patriarche arriva à la Cour, précédé d'un Décret terrible, par lequel il étoit preſcrit à Saugrénutio de lécher l'Ecumoire : il finiſſoit par une courte & fraternelle exhortation de ſe ſoumettre, & de ne pas laiſſer armer contre lui la Juſtice Divine & Humaine. Saugrénutio atterré par ce Décret, alloit fuir, lorſqu'une imprudence du Parti contraire lui redonna courage. Le Patriarche mécontent, ſoit qu'il en eût ſujet ou non, des Sacrificateurs de Chéchian, les menaça de les joindre à leur Chef, & de leur faire auſſi lécher l'Ecumoire. Comme ce Patriarche étoit un homme violent & abſolu dans ſes volontés, les Sacrificateurs craignirent pour eux-mêmes, & le péril commun les réunit à Saugrénutio. Il y eut donc chez lui une Aſſemblée ſecrette, où il fut conclu qu'on chercheroit à ſe faire des Partiſans. Ces ſéditieux penſerent avec ſageſſe, qu'il falloit, pour s'attacher le peuple, lui faire croire que l'Ecumoire devenoit une affaire générale, & que perſonne dans le Royaume, ſans en

excepter le Roi, ne seroit exempt de la lécher. Ces bruits firent l'effet que ceux qui les répandoient en avoient attendu : ils trouverent de la crédulité, formerent de la crainte, & parvinrent enfin jusques au Roi.

Céphaès en fut allarmé : il connoissoit le caractère entreprenant du Patriarche : cent fois il avoit eu à se plaindre de son audace, cent fois aussi il avoit voulu l'en punir. Il lui paroissoit cruel de laisser à portée de blesser la Majesté du Trône, une puissance qui ne subsistoit qu'à l'ombre de celle qu'elle cherchoit à affoiblir. Il étoit indigné de voir les Patriarches devoir leur place aux Rois, & sans cesse leur manquer: mais la superstition les rendoit vénérables. Il avoit cru d'ailleurs qu'il lui importoit de ne pas anéantir absolument une autorité qui accoutumant les sujets à obéir, les rendoit plus dociles à ses volontés, & plus fideles à leurs sermens. Un Peuple sans Religion, est bientôt sans obéissance. S'il ne connoît point de Dieux, s'il ne craint pas, les Loix humaines ne sont plus rien devant lui, il devient son Législateur; son caprice seul fait sa regle; il n'éleve que pour abattre. Incessamment

révolté contre ſon propre ouvrage, ſon génie en proie aux nouveautés, le fait courir ſans ceſſe de projets en projets: ſans crainte pour l'avenir, ou il anéantit abſolument le ſouvenir des Dieux, ou il enviſage de ſi loin leur colere, qu'à peine penſe-t-il qu'elle ſoit à craindre. Un peuple qui ſe conduit par d'autres maximes, tranquille à l'égard de ſes Rois, les regarde comme un préſent de la Divinité, & n'imagine pas qu'il lui ſoit réſervé de les juger, ou de diſcuter ſeulement la nature de leur autorité, & d'y donner des limites. Mais auſſi, plus ſuperſtitieux que religieux, moins vertueux que timide, plus crédule qu'éclairé, une idée mal entendue de la Religion le mene loin; plus frappé du culte extérieur, que de l'exiſtence de la Divinité; plus ſoumis à ſes Miniſtres qu'à elle-même, il les croit léſés où on leur fait juſtice; & le Roi, victime des préjuges des ſujets, n'oſe ſortir d'eſclavage, dans la crainte d'exciter des troubles où ſa Perſonne & ſa Dignité ſeroient également compromiſes.

Céphaès convaincu de la vérité de ces principes, avoit cherché peu à peu à limiter le trop grand pouvoir du

Patriarche, & à le borner aux fonctions purement ſpirituelles. Pour ôter à la Capitale un ſujet de remuer, il avoit éloigné le Patriarche de la Cour, afin que perdant de vue cette Idole, elle en fût moins adorée. En quoi cependant il manqua de politique. Il n'eſt pas de la ſageſſe du Souverain d'écarter de ſa perſonne un ſujet qui partage, en quelque façon, ſon autorité. Le Patriarche, dans le ſéjour qui lui étoit aſſigné, brilloit ſeul : à Chéchian, il étoit obſcurci par la lumiere du Trône; & les ſujets, en le voyant contraint de rendre hommage au Roi, ſentoient à quel point il lui étoit ſubordonné. D'ailleurs, on étoit plus à portée de veiller aux brigues qu'il pouvoit avoir envie de former; un ſeul regard du Maître les pouvoit diſſiper : au lieu qu'éloigné de lui, il mettoit à profit la crédulité des Peuples, & accréditoit ſes cabales par la longueur du tems qu'il falloit pour les détruire.

Céphaès ne douta point, vu les tracaſſeries qu'il avoit faites au Patriarche, que celui-ci ne cherchât à s'en venger. Cependant il lui paroiſſoit bien extraordinaire qu'on voulût aller juſques à lui faire lécher l'Ecumoire. La

Fée Barbacela n'avoit appellé que le Grand-Prêtre à cet honneur; mais cette Fée ne paroiſſoit point. Son ordre n'étoit que verbal, on pouvoit l'interpréter & l'étendre ; enfin, il avoit peur. Il réſolut cependant, en cas que l'on prît pour prétexte l'honneur de la Religion, de rejetter ſur le Patriarche une partie de l'affront qu'il vouloit lui faire, & de l'obliger à lécher l'Ecumoire le premier. On peut croire que lorſqu'il revit le Patriarche, il ne lui fit pas bonne mine. Le Patriarche, de ſon côté, bouda contre le Roi ; & le premier fruit de l'artifice de Saugrénutio fut de jetter entre eux les ſemences d'une diviſion qui ne lui pouvoit être qu'utile.



CHAPITRE XIX.

Bagatelles trop ſérieuſement traitées.

LE Grand-Prêtre s'apperçut aiſément de l'état de trouble où l'on étoit à la Cour. Eh bien, vertu-bieu ! dit-il à ſes alliés, eh bien, corbieu ! nous les tenons. C'eſt demain l'ouverture de

l'Aſſemblée, mais ne nous démentons pas. Le Peuple eſt pour nous ; les Femmes, à qui j'ai fait une deſcription monſtrueuſe de l'Ecumoire, jurent qu'elles n'obéiront point. Ne craignez pas des menaces frivoles. Pour tout braver, il ne faut que du courage, ce n'eſt jamais que les foibles que l'on inſulte. D'ailleurs, que craignons-nous ? Le Prince n'eſt pas de retour, l'Ecumoire qui voyage avec lui, ne lui ſera peut-être jamais ôtée : qui ſçait même ſi jamais on les reverra ? Nos ennemis déſunis entre eux ne peuvent plus nous porter de coups certains : occupés à ſe garder l'un & l'autre, leur défiance mutuelle fait notre ſalut. Allons, Meſſieurs, buvons, ajouta-t-il, & que le Ciel nous protege : peut-être que pendant le repas que je vous ai fait préparer, il nous inſpirera quelques penſées ſalutaires. A ces mots, les Sacrificateurs ſe mirent ſaintement à table. Comme Saugrénutio ne prenoit jamais que là ſes réſolutions, on y fut long-tems. Par bienſéance cependant, on en ſortit vers le matin, & chacun des conviés, les yeux baiſſés & la marche incertaine, retourna chez ſoi, après avoir promis au Grand-Prêtre de bien ſeconder ſes intentions.

Telle étoit la diſpoſition des eſprits, lorſque l'on ouvrit l'Aſſemblée. Saugrénutio y parut avec une contenance aſſurée. Le Patriarche commença par un diſcours ampoulé, & qui pour avoir été préparé dès long-tems, n'en valoit pas mieux. Mon frere, dit-il affectueuſement à Saugrénutio, quand le Ciel parle, il eſt inutile de ſe rendre ſourd à ſa voix. Votre réſiſtance à ſes volontés vous rendra coupable, & nous forcera d'employer contre vous l'autorité qu'il nous a donnée. La perte de votre Dignité eſt la moindre de celles auxquelles nous vous condamnerons. Qui peut même prévoir à quelles rigueurs cette voix céleſte nous portera contre un Miniſtre rebelle à ſes devoirs ? Plaiſe pourtant, s'écria-t-il, plaiſe au ſuprême Singe qui reçoit tous les jours votre encens, d'illuminer votre cœur ! Puiſſe-t-il toucher votre ame endurcie, & retarder ſa vengeance ! Déſarmé par les ardentes prieres que nous faiſons tous pour votre conſervation, qu'il daigne vous porter à donner un exemple néceſſaire d'une entiere ſoumiſſion à ſes ordres ! Allons, dit-il, d'un air de douleur, rapportons le fait, & inſtruiſons promptement le Procès.

Alors l'Orateur ſe leva, & raconta avec l'exactitude la plus ſcrupuleuſe, au haſard d'être long, l'Hiſtoire de l'Ecumoire, & l'ordre de la Fée Barbacela, de la faire lécher au Grand-Prêtre, fut plus exagéré qu'oublié. Pendant ce récit qui fut long, Saugrénutio & ſes adhérans ſe confirmerent dans la réſolution de deſobéir. A peine fut-il fini, que le Patriarche ſe leva, & parla bas au Roi, comme pour aller aux opinions. Franchement, lui dit Céphaès, croyez-vous qu'il obéiſſe ? Oui, répondit le Patriarche, & il ne ſera pas le ſeul. Le Roi s'imagina alors que le Patriarche l'avoit regardé, & que c'étoit pour lui qu'il parloit. Comment, dit-il en colere, il ne ſera pas le ſeul ! Il n'y a cependant que lui qui le doive ici : prétendriez-vous que je léchaſſe l'Ecumoire, moi ? Fi donc, reprit le Patriarche. Mais pourtant, ajouta-t-il, cela n'en ſeroit pas plus mal ; & ſi vous le faiſiez, vos Sujets n'auroient plus rien à dire. Mais, répondit le Roi, mes Sujets n'ont que faire à tout ceci : je vous ai déja dit que la choſe ne regardoit que Saugrénutio. Votre Majeſté le croit, répondit le Patriarche ; mais telle eſt la nature de l'Ecumoire, qu'elle devient un myſtere,

& un objet de vénération ; elle n'eſt plus une affaire particuliere. Oh ! tant qu'il vous plaira, reprit Céphaès ; mais pourtant ne me mettez pas de la partie. C'eſt ce que nous verrons plus à loiſir, dit le Patriarche ; cependant Sire, vous n'en ferez que ce qu'il vous plaira. Alors ſe tournant du côté de Saugrénutio, il lui conſeilla d'obéir, Monſeigneur, dit Saugrénutio, je n'en ferai rien. Puis donc, dit le Patriarche, d'un air contrit, puiſque ce rebelle veut toujours l'être, nous le déclarons déchu de ſes dignités : ordonné à lui deremettre entre les mains du Roi la culotte de peau d'Ours, & entre les nôtres, le manteau de peau de Canard, & l'aigrette de papier marbré, dont avant ſa perverſion notre munificence l'avoit honoré. Et vous, dit-il aux Sacrificateurs, profitez de cet exemple, & par une prompte obéiſſance envers l'Ecumoire, prévenez la rigueur de nos jugemens. Alors mille bruits confus s'éleverent ; mais le Roi & le Patriarche ſortirent de l'Aſſemblée, après avoir ordonné qu'on dreſſât un Acte authentique de ce qui venoit d'être réſolu.

La Nobleſſe triomphoit de l'abaiſſement des Sacrificateurs, lorſque Sau-

grénutio prenant la parole : Vous me voyez consterné, Messieurs, dit-il, moins de l'affront qu'on me fait, que du malheur d'être témoin du bouleversement des loix. Il n'est plus, ce tems heureux, où l'innocent trouvoit contre l'oppression une ressource assurée ; le souvenir qui nous en reste, ne sert qu'à augmenter notre douleur ; nos regrets ne peuvent nous le rendre ! Abandonnés à la servitude, puisque nous la souffrons ; faits à l'abaissement où l'on nous réduit, nous ne pouvons nous excuser aux yeux de l'Univers qu'en perdant la mémoire de notre ancienne splendeur. Eh ! à quoi nous serviroit-elle, qu'à rendre notre bassesse plus condamnable ? Les voilà donc ces fiers Chéchianiens, qui remplissoient le monde entier de leur gloire ! voilà ce peuple si fameux ! une vile Ecumoire fait trembler ces augustes mortels ! Anciens Défenseurs de l'Etat, ajouta-t-il, en adressant la parole à la noblesse, ce n'est pas à vous que je demande des secours : l'avilissement où je vous vois, m'instruit de votre foiblesse. Pliez donc sous le joug de la tyrannie, vous n'êtes pas dignes de jouir de la liberté : mais brûlez ces Fastes célebres, qui vous ont

conſervé les faits glorieux de vos ancêtres. Je ne vous encourage point à y puiſer des exemples de vertu, ils vous ſeroient inutiles. Qui ne rougit point de ſa ſervitude, ne mérite pas de ſçavoir qu'il y a eu des hommes libres. C'eſt donc à vous, Miniſtres ſacrés, c'eſt à vous ſeuls de faire diſparoître l'injuſtice! qu'avons-nous à craindre? Et quand nous pourrions ſuccomber, la mort nous doit-elle plus effrayer, qu'une vie condamnée à un opprobre éternel? Vengeons l'honneur de nos Autels: donnons à cet état abattu des exemples de courage dont il puiſſe profiter. Mourons, s'il le faut, mais mourons en Citoyens; utiles à notre Patrie juſques dans nos derniers inſtans, montrons-lui du moins comme on ſçait ſe délivrer de la ſervitude. Victimes perpétuelles de l'ambition du Patriarche, nous ne vivons que pour voir ſans ceſſe renouveller nos affronts. Car que ſert-il de nous flatter, & quelle eſpérance pourrions-nous nourrir ſans témérité? Nous eſt-il permis de croire qu'il ne tentera plus d'entrepriſes? Eſt-ce d'aujourd'hui que la Chéchianée ſouffre de ſes projets? Ouvrons notre Hiſtoire, & ſans chercher des traits plus odieux, ſouvenons-

nous ſeulement des déſordres que cauſa, il y a ſix cens ans, le Patriarche Hinhohu-Yalucha, quand il voulut nous faire baiſer la queue d'une Pie. Quelles guerres ne furent pas allumées un ſiecle après, par l'établiſſement des Mouſtaches quarrées, ſous le Patriarche Onſoucho? Que n'a point produit l'obſtination de Rimachou, lorſqu'il voulut abolir le Potiron ſacré? Cet Etat enfin, après les plus cruelles ſéditions, commençoit à reſpirer : les Patriarches plus éclairés, plus ſoumis aux loix, plus ſenſibles à l'honneur de la Religion, ne propoſoient plus d'opinions ſcandaleuſes ; un Soleil plus pur nous éclairoit. Hélas ! tranquilles à l'ombre de nos Autels, nous nous flattions que ce calme heureux dureroit. Mais, ô grands Dieux ! quelle étonnante révolution ! & ſur quoi eſt-elle fondée ? Une Fée apporte une Ecumoire ! Il eſt important, dit le Prince, que je l'avale, après que la Vieille du monde la plus hideuſe l'a reçue dans ſa bouche. C'eſt, ajoute-t-il, un ordre qu'il a reçu de cette Fée. Son mariage, ſans cette cérémonie, ne ſçauroit être heureux. Plus attentif encore à ne pas bleſſer la décence du rang que j'occupe, qu'à mes intérêts particu-

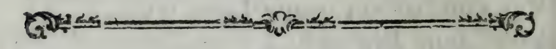
liers, je refuse. Le Prince tombe dans des accidens peu ordinaires, on m'en fait un crime. Un Patriarche donne un décret injuste : bien plus, on assemble contre moi tout l'Etat, on me prononce le jugement du monde le plus inique ; & non content de m'avilir, on porte l'audace jusques au corps entier des Sacrificateurs, à qui on veut faire lécher l'Ecumoire. Tous les ordres du Royaume sont dans ma disgrace. Eh ! qu'ont-ils de commun avec moi ? Supposé que j'aie dû lécher l'Ecumoire, étoit-il nécessaire qu'ils le fissent ? Le Prince n'a nommé que moi. D'ailleurs, qu'on me montre l'ordre de Barbacela : une chose de cette conséquence pouvoit être mieux établie. Si le Prince est cru si aisément sur sa parole, tous les jours il aura des idées nouvelles, & que sçais-je enfin ce qu'on ne nous fera pas lécher ? Mais, supposé qu'à présent je voulusse obéir, où est-elle cette Ecumoire ? Le Prince & elle tiennent ensemble, où les retrouver ? & quel crime commettrois-je en attendant leur retour ? Cependant on me déshonore, on me dépose, on m'ôte les marques de ma dignité. Plus heureux de tout perdre, que d'obéir, je bénis les Dieux du courage qu'ils m'ont

inſpiré. Plus illuſtre dans ma retraite, que je ne le ſerois en poſſédant honteuſement les biens qu'on m'enleve, je ne verrai pas du moins l'eſclavage de mes compatriotes. Car, ne vous flattez pas, ajouta-t-il, en parlant aux Grands, votre criminelle complaiſance ne vous ſauvera pas de l'Ecumoire. Je n'ignore pas, je vois même en frémiſſant, que plus ſenſibles aux démêlés que vous avez eus avec nous, qu'à l'honneur de la Religion, vous jouiſſez avec un plaiſir ſecret du malheur qui nous accable. Ah! réuniſſons-nous plutôt. Sentez enfin qu'un même péril nous menace; & ſi vous n'êtes émus par aucune conſidération, que celle de votre gloire vous ſoutienne. Généreux Chéchianiens! il eſt dans la ſervitude deux malheurs qui ſe ſuccédent; le premier eſt d'y gémir; l'autre, quand même elle ne ſubſiſte plus, de ſe ſouvenir de ſa honte. Ah! rappellez votre courage. Briſez les fers qu'on vous impoſe, ils diſparoîtront quand vous ne les baiſerez plus. On ne jette dans l'abaiſſement que ceux qu'on croit capables d'y reſter. Nous avons les maux préſens qui nous environnent; une magnanime réſolution nous peut ſeule ſauver des nouveaux coups qu'on

nous prépare. Secouons ce joug odieux, ſous lequel nous avons ſi long-tems fléchi! Que ce Peuple, témoin de nos affronts, le ſoit enfin de notre vengeance! Nous ſerons craints dès que nous voudrons l'être. Effaçons ces Décrets offenſans qu'ont dictés l'inimitié & l'injuſtice, je vous réponds du ſuccès. De quoi ne ſont pas capables des hommes qui combattent pour leurs Dieux, & pour leur liberté?

Il dit, & les Etats déja d'accord de ſa condamnation, ſe partagent. Différens avis s'élevent. Les plus ſuperſtitieux, émus par le diſcours de Saugrénutio, croient en effet que les Dieux ſont intéreſſés dans cette affaire, ſe rangent de ſon parti, & crient qu'il faut revoir le procès. Ceux qui ſuivent le Roi & le Patriarche, veulent que le Grand-Prêtre ſoit bien jugé, & prétendent faire paſſer l'Acte qui le condamne lui, & les Sacrificateurs. La diſpute s'échauffe, l'Aſſemblée ſe rompt. Le Peuple informé de ce qui s'eſt paſſé, & craignant pour lui, ſe déclare pour Saugrénutio. Le Patriarche redoutant une émeute générale, ſuſpend ſes coups, & accorde du tems au Grand-Prêtre, qui, ſatisfait d'avoir différé ſa perte, ſe croit

ſauvé, comptant qu'au milieu des troubles qui s'élevoient, on craindroit de l'attaquer ; qu'avant que l'affaire de l'Ecumoire fût décidée, il ne pourroit plus être inquiété là-deſſus ; & que ce ſeroit vraiſemblablement une mortification qui tomberoit ſur ſon ſucceſſeur.



CHAPITRE XX.

Retour du Prince à Chéchian.

CES troubles agitoient encore la Capitale, lorſque Tanzaï en reprit le chemin. Que dirai-je de mon voyage? diſoit-il en lui-même ; avouerai je à Néadarné que c'eſt dans le bras de Concombre que je ſuis rentré dans mes droits ? De quelle maniere lui raconterai-je une choſe ſi mortifiante pour ſa tendreſſe ? Imaginera-t-elle que je puiſſe mériter d'être plaint ? S'il lui en arrivoit autant, pourroit-elle compter ſur mon indulgence ? Mais elle ſçait de quelle eſpece étoit mon malheur : en lui donnant des preuves qu'il eſt ceſſé, pourrai-je me diſpenſer de lui dire pourquoi ?

quoi? Eh! quelle feroit fa douleur, de quels coups ne l'accablerois-je pas, fi je lui faifois part de toutes les idées qui m'ont occupé? fi elle fçavoit que mon cœur lui a été infidele? que pendant quelques inftans, tout rempli d'une autre, je me fuis prêté, j'ai même été au devant du malheur qui m'étoit préparé? Si elle peut me pardonner d'avoir paffé une nuit dans le lit de Concombre, me pardonneroit-elle d'avoir penfé qu'une autre qu'elle pouvoit me rendre heureux? Ah! cachons ma honte à Chéchian; paroiffons-y rétabli: mais puiffe-t-on n'y fçavoir jamais quel remede m'a rendu à moi-même!

Tanzaï, en raifonnant ainfi, fe rapprochoit de fes Etats, & il revit enfin les murs fi defirés de Chéchian, après en avoir été abfent près de trois mois. A peine l'y vit-on paroître, que les grandes Vielles avertiffant le Peuple, les illuminations, les cris de joie, & les tranfports les plus outrés, annoncerent au Roi que le Prince rentroit dans la ville. Néadarné, faifie du mouvement le plus tendre, s'évanouit. Elle étoit encore dans cet état lorfque Céphaès lui amena Tanzaï. Le plaifir qu'il avoit de la revoir, céda

pour quelque tems à la crainte qu'il eût de la perdre. Néadarné! ma chere Néadarné! s'écrioit-il, ah! ne devois-je vous retrouver que pour trembler pour vos jours? Cruelle Fée! étoient-ce-là les malheurs dont tu me menaçois? Néadarné, à la voix & aux baisers redoublés de son époux, ouvrit les yeux, & l'embrassant à son tour: O Tanzaï! ô repos de mes jours! est-ce donc vous que je revois! que votre absence m'a couté de larmes! helas! le plaisir seul de votre retour, peut égaler la douleur que votre départ m'a causé. Ils n'auroient point fini leurs regards & leurs transports, si le Roi, impatient de sçavoir comme étoit le Prince, ne les eût interrompus pour s'en instruire! Sire, lui dit-il, cette Ecumoire attachée à ma boutonniere, vous annonce qu'elle ne m'incommode plus; & je suis le plus trompé du monde, si la Princesse, interrogée demain, ne vous donne du reste des nouvelles fort satisfaisantes. Le Roi alloit demander comment ce miracle s'étoit fait, lorsque les Courtisans entrerent en foule dans l'appartement: l'impatience où ils étoient de revoir Tanzaï, ne leur avoit pas permis de différer leur hommage. Sau-

grénutio y arriva avec eux ; non que le même desir le pressât, mais pour sçavoir seulement si par hasard le Prince n'auroit point perdu son Ecumoire. Il pâlit en le revoyant, & Tanzaï ne put assez se contraindre pour le bien recevoir. Il attribuoit même à son refus les malheurs qui lui étoient arrivés, & le dernier de tous lui étant le plus sensible, il avoit résolu de lui en faire, tôt ou tard, porter la peine. Ce fut pour commencer, que devant lui il s'informa de tout ce qui s'étoit passé, & si un Sujet rebelle ne seroit pas enfin puni. Le Roi, en lui racontant ce qui s'étoit fait dans l'Assemblée, l'assura de l'obéissance de Saugrénutio, qui, mécontent de ces discours, sortit persuadé que le Roi en auroit le démenti. Les Courtisans congédiés après lui, Céphaès & les deux époux souperent à leur petit couvert.

A présent que nous sommes en liberté, racontez-nous, mon fils, dit le Roi, l'histoire de votre désenchantement. Elle est singuliere, reprit le Prince, d'un air embarrassé, & je vous surprendrai sans doute, quand je vous dirai que ce grand ouvrage est celui d'un songe : D'un songe! s'écria le Roi. Que vouloit donc dire le Singe, & à quoi

bon vous faire voyager ? vous auriez dormi ici tout auſſi-bien qu'ailleurs. Mais voyons un peu ce que c'étoit que ce ſonge ? Sire, dit-il, & vous, Princeſſe, après avoir parcouru des Pays immenſes, je parvins enfin dans une forêt. Alors il raconta, ſans y rien changer, l'aventure de la Fée au Chaudreon. Après avoir quitté cette Fée, pourſuivit-il, une envie extrême de dormir vint m'accabler. Ne pouvant y réſiſter, je m'endormis au pied d'un arbre. Occupé comme je l'étois de tout ce qui m'arrivoit, il auroit été ſurprenant que mon imagination échauffée ne l'eût pris pour objet. Ces idées produiſirent un ſonge, dans le déſordre duquel je me crus tranſporté dans un Palais magnifique : des Chouettes y parloient ; j'y étois ſuperbement reçu ; je crus y voir Concombre, qui, pour dédommagement de l'Ecumoire, me demandoit tendrement de paſſer la nuit avec elle. On dit bien vrai, lorſqu'on aſſure qu'en dormant, nous dépendons ſi peu de nous-mêmes, que l'objet du monde qui nous eſt le plus odieux, triomphe de notre répugnance. Concombre m'aſſuroit que c'étoit la ſeule choſe qui pût éteindre ſon reſſentiment. Après le combat le plus

violent entre l'amour que j'ai pour vous, & la répugnance qu'elle m'inſpiroit, notre intérêt mutuel me faiſoit céder à ſes deſirs. Je me ſuis enfin réveillé, rempli d'effroi, mais pénétré de joie en même tems, quand il m'a été impoſſible de douter de mon rétabliſſement. Seigneur, dit alors Néadarné, ce ſonge eſt bien ſuivi, & ſon effet me paroît admirable. Croyez-vous que ce ne ſoit qu'une illuſion ? Le moyen d'en douter, reprit le Prince, quand à mon réveil, je me ſuis retrouvé au pied de l'arbre où je m'étois endormi ? Mais, Princeſſe, ajouta-t-il, il eſt tard : mon pere, depuis une heure, combat le ſommeil ; il devroit lui donner les momens qu'il nous accorde ; & je ne ſçais ſi la nuit ſera aſſez longue pour me laiſſer le tems de vous parler de tout ce qui nous regarde. Je n'y penſois pas, reprit le Roi : allez, mes enfans, Dieu vous garde des Fées. Le Prince, après avoir donné le bon ſoir à ſon Pere, enleva Néadarné dans ſes bras, & ſe renfermant dans ſon appartement, pour y goûter les plaiſirs dont on verra le détail dans la ſeconde partie de cette véridique Hiſtoire.

Fin de la premiere Partie.



TANZAÏ ET NÉADARNÉ.

LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE I.

Qui apprend qu'il ne faut compter ſur rien.

LE Prince, pénétré d'amour, & plein de la plus vive impatience, ſe crut à la fin de ſes malheurs, quand il ſe vit ſi près de poſſéder l'aimable Néadarné. Il éprouvoit auprès d'elle, outre les deſirs dont on eſt animé

auprès de ce qu'on aime, cette fureur de jouir, cette ardeur inquiete que l'on ſent pour un bien dont on ſe voit maître, après des traverſes qui faiſoient craindre de ne le poſſéder jamais. Au milieu des plus vifs tranſports, le ſouvenir de cette premiere nuit qu'il avoit trouvé ſi triſte, lui faiſoit craindre pour la ſeconde un ſort auſſi cruel. Les menaces de Concombre lui revenoient dans l'eſprit ; & moins il ſçavoit de quelle maniere elle exerceroit ſa vengeance, plus il la trouvoit à redouter. Il y avoit des tems où il juroit, mais modérément, contre Barbacela : Voyez, diſoit-il, à quoi me ſert ſa protection ! Elle me donne une Ecumoire : c'eſt, dit-elle, le moyen d'éviter les malheurs que le deſtin me prépare ; & c'eſt préciſément la ſource de tous ceux qui m'accablent; ſans elle je n'aurois pas fâché Concombre, & au lieu de me ſoulager elle me laiſſe-là. Voilà une belle façon de protéger ! Vous verrez qu'elle viendra me faire des complimens, quand je n'aurai plus beſoin de ſon ſecours.

Pendant qu'on déshabilloit la Princeſſe, il faiſoit toutes ces réflexions. Enfin il penſa tant aux Fées, qu'il ſe ſouvint de la Fée au Chauderon. Sur le

champ il courut à ſon cabinet, voir ſi elle lui avoit tenu parole ſur l'Eau de Santé. On peut imaginer combien il la trouva honnête, quand il en vit trente bouteilles. Son premier mouvement fut d'en avaler une : Mais non, dit-il après, je n'ai beſoin auprès de Néadarné, que de ſes charmes ; cependant la force de cette Eau, ajoutée à celle de mon amour, doit produire des choſes étonnantes : ſi c'eſt une ſupercherie, combien de femmes voudroient en éprouver de pareilles ? D'ailleurs, Néadarné, à qui je n'ai que faire de découvrir ce ſecret, ne s'en eſtimera que davantage ; & ſans compter l'idée qu'elle ſe fera de moi, il eſt toujours bon de donner à une femme qu'on aime, bonne opinion de ſes appas : de façon ou d'autre, l'amour y gagne ; & quoique m'ait dit Néadarné, quelque mépris qu'elle ait fait de ces plaiſirs qu'elle traite d'indécens, je ſuis ſûr que demain elle aura changé d'avis. Ces raiſons lui paroiſſant valables, il but la bouteille qu'il avoit décoëffée, & rentra dans l'appartement de la Princeſſe, comme ſes femmes en ſortoient.

Néadarné, accablée d'une douce langueur, l'attendoit ; & Tanzaï preſſé de

ſe rendre heureux, ne la fit pas long-tems attendre. Néadarné, déja accoutumée à ſe trouver entre les bras du Prince, fit pour cette fois plus valoir ſa tendreſſe, que ſa modeſtie. Agitée des plus ardens tranſports, elle livra tous ſes charmes à ſon Amant qui, dans un plus grand déſordre qu'elle même, s'amuſa moins à les conſidérer que la premiere fois. L'amour, dans les tendres careſſes qu'il leur inſpira, ne leur laiſſa pas la faculté de parler ; à peine leurs ſoupirs pouvoient-ils ſe faire un paſſage. Au milieu de tant de plaiſirs, Tanzaï en chercha de plus grands ; tous deux enfin poſſédés d'une douce fureur, l'ame dans ce tumulte heureux qu'elle ſe plaît encore à augmenter, ſe livrerent à leur ivreſſe. Les cris douloureux de Néadarné, & la réſiſtance qu'il trouvoit, l'étonnerent moins qu'ils ne le flatterent; quelques inſtances qu'elle lui fît, quelques larmes qu'elle verſât, il ne ſongeoit qu'à achever ſon triomphe : il auroit été inflexible, ſi Néadarné enfin évanouie de façon à ne s'y pas méprendre, ne l'eût alarmé. Tout troublé qu'il étoit, il ne ſongea qu'à la ſecourir ; ce ne fut pas ſans peine qu'elle revint à elle. Le récit qu'elle fit au Prince, des

douleurs qu'elle avoit ſenties, un mouvement extraordinaire qu'elle aſſuroit s'être fait, l'obligerent à juger par ſes yeux de ce que ce pouvoit être. Quelle fut ſa douleur, quand il s'apperçut qu'il ne reſtoit aucune trace de cette beauté de Néadarné qui, dans ce moment, l'intéreſſoit le plus! C'eſt pour ce ſéjour enchanté un changement ſi ſingulier, qu'il ne faut pas s'étonner ſi le Prince en fut ſurpris. La Princeſſe le voyant interdit, lui en demanda la cauſe. Tanzaï, pour toute réponſe, lui prit la main, & la lui porta où il regardoit. Ah Ciel, s'écria-t-elle, la maudite Fée ſe venge auſſi de moi! Cher Prince, ſous quels auſpices notre union a-t-elle été formée! Mais comment ce malheur eſt-il arrivé? Chere Néadarné, dit le Prince, il y avoit ſi peu à faire, que ce n'eſt pas là que j'admire le pouvoir de la Fée. Malheureux que je ſuis! continua-t-il, d'éternels obſtacles s'oppoſeront-ils à notre bonheur? Me voilà donc privé pour jamais du plaiſir de vous poſſéder! Mais pourquoi, lui dit Néadarné, votre mal ayant trouvé un remede, n'y en auroit-il pas pour le mien? Je conſens, reprit Tanzaï, que cette eſpérance me reſte: mais en me faiſant en-

trevoir un bonheur à venir, détruifez-vous ma peine préfente ? Ne me ferai-je trouvé tant de fois fur le point d'être heureux, que pour fentir plus vivement l'impoffibilité de le devenir ? Ah Prince ! reprit Néadarné, penfez-vous que cet accident ne foit rien pour moi ? Ma tendreffe ne me le rend-il pas plus douloureux, peut-être qu'à vous-même ? Croyez-vous qu'il ne me foit pas bien fenfible, que mon amour ne vous refufant rien, le vôtre ne vous offrant pour toute félicité que celle qui nous manque, les obftacles les plus cruels faffent évanouir nos plaifirs.

Le refte de la nuit fe paffa, foit en difcours, foit en tentatives inutiles. Néadarné ne concevoit pas comment ce que le Prince offroit à fes yeux, avoit pu autrefois difparoître ; & le Prince, qui fe fouvenoit de ce que Néadarné lui avoit laiffé voir, au défefpoir qu'il n'en reftât rien, faifoit tout pour en donner le démenti à la Fée Concombre. L'eau de Santé qu'il avoit bue, avec l'idée de la mieux employer, faifoit des effets étonnans ; & fans les fecours de Néadarné, dont la compaffion le fecouroit tant bien que mal, il fe feroit fans doute mal trouvé d'en avoir tant pris : d'au-

tant plus qu'il n'imagina pas que dans cette cruelle ſituation il lui reſtât des reſſources.

Ce qu'il y a de remarquable, c'eſt que Tanzaï, qui avoit été affligé ſans modération de ſon infortune, ſupporta aſſez patiemment celle de Néadarné. Il l'adoroit, mais il ſe voyoit des motifs de conſolation que la premiere fois il n'avoit point eus. Il avoit réſolu de ne lui pas être infidele, lui dût-elle être inutile toute ſa vie : mais il étoit bien aiſe d'avoir de quoi le devenir, & que la Princeſſe ne pût pas attribuer ſa conſtance à l'impoſſibilité de faire autrement. Ce ſentiment étoit délicat, mais je ne ſçais, ſi dans la ſuite il ne ſe feroit pas trouvé de difficile exécution. Néadarné, de ſon côté, étoit dans un déſeſpoir qui éclatoit malgré ſa contrainte. Que fera au Prince, diſoit-elle en elle-même, ma fidélité, & quel gré pourra-t-il me ſçavoir de n'en aimer point d'autre que lui ? Qui me répondra même que tant d'événemens ſiniſtres ne le déterminent pas à m'abandonner, & qu'il ne me faſſe pas reſponſable de la colere de l'abominable Concombre ? Hélas ! quel ſort eſt le mien ! Je craignois, lorſque je pouvois ſatisfaire ſa

tendreſſe, que ſon amour ne s'éteignît; & je tremble à préſent que, rebuté par tant d'obſtacles, il ne m'ôte à jamais ſon cœur.

Ils étoient encore occupés l'un & l'autre de ces idées, lorſque le jour vint. Le Prince ne voulant pas que le Peuple fût inſtruit de ce nouveau malheur, prit le parti d'aller trouver ſon pere, & de conſulter avec lui ſur les moyens qu'on pourroit mettre en œuvre pour déſenchanter la Princeſſe.



CHAPITRE II.

Ce qui fit que le Prince ſe fâcha.

LE Roi dormoit profondément; lorſque le Prince alla tirer ſes rideaux. Eh double Singe! s'écria le vieux Monarque, que voulez-vous à l'heure qu'il eſt? Eſt-ce à vous à me réveiller? Que ne vous tenez-vous auprès de Néadarné? A votre place.... Oh! à ma place, répondit bruſquement Tanzaï, vous vous ſeriez peut-être levé de meilleure heure que je ne fais. Eſt-ce que vous ſeriez mécontent de la Princeſſe? reprit

le Roi ; tout au moins , bien élevée comme elle a été , elle eſt équivoque. Eh , de par la queue ſacrée ! dit le Prince impatienté , il n'eſt pas queſtion de cela. Néadarné n'eſt rien , ce que je ſuis eſt inutile pour elle , la porte des plaiſirs eſt murée. O Ciel ! que m'apprenez-vous ? s'écria le Roi : aſſemblons le Conſeil. Eh mon pere ! repliqua Tanzaï , que nous dira-t-il ce Conſeil ? Votre Secretaire voudra faire des inciſions , & Saugrénutio ordonnera que l'on conſulte le Singe. Ce dernier parti me ſemble le meilleur , mais il ſuffira que le Singe ſoit conſulté à huis clos , & je ne prétends pas que l'on ſoit informé de ce malheur ; nous deviendrions enfin les objets de la dériſion publique. Faites avertir le Grand-Prêtre , nous nous rendrons *incognito* au Temple ; nous nous ſommes aſſez bien trouvés du premier Oracle , pour recourir à un ſecond. Je ne ſerois pourtant pas content , quand j'y penſe , qu'il mît Néadarné aux mêmes épreuves que moi. Eh ! que vous importeroit , reprit le Roi , quand Néadarné feroit un ſonge? Quoi qu'il en ſoit , dit le Prince , tâchons de le lui épargner. Je ſçais que , pour finir tout ceci , il ne faudroit que porter Saugrénutio à

lécher l'Ecumoire. Mais comment le lui perſuader ? Rien ne le gagne, & la violence nous eſt défendue.

Saugrénutio, que le Roi avoit fait avertir, entra. Concombre, qui l'avoit déja prévenu, lui avoit dicté l'Oracle qu'il devoit rendre ; & il étoit aſſez inutile que le Prince prît, comme il le fit, la peine de le mettre au fait. Saugrénutio, après avoir tout entendu, fut d'avis d'aller ſur le champ au Temple, parce que le Singe ne rendoit pas d'Oracles en ville. Ils s'y tranſporterent auſſi-tôt, & le Singe, après les cérémonies accoutumées, rendit cet Oracle en Proſe, afin qu'on l'entende mieux.

La Princeſſe ne ſe reverra dans ſon premier état, que le grand Génie Mange-Taupes n'en ait diſpoſé ſelon ſa ſainte volonté.

Selon ſa ſainte volonté ! s'écria le Prince, tranſporté de rage : je ne crois pas que cela arrive jamais. Bon ! dit le Roi, vous vous alarmez toujours : voilà comme vous étiez avant de partir ; cependant que vous eſt-il arrivé ? Sçavez-vous quelle ſera la volonté du Génie ? D'ailleurs, quand elle ſeroit ce que vous imaginez, ne vaut-il pas mieux, s'y ſoumettre, que de voir Néadarné reſter toujours ce qu'elle eſt ! Non, il

ne

ne le vaut pas mieux, dit le Prince, & j'aime mieux, une fois pour toutes, que Néadarné me ſoit inutile à jamais, que de paſſer entre les bras d'un autre. Fauſſe délicateſſe ! reprit Saugrénutio ; car au fond cela ne revient-il pas au même ? Pour un mal d'opinion, vous vous privez d'un bonheur réel. Oh ventre Singe ! s'écria Tanzaï, mêlez-vous de vos affaires : ſi l'on envoyoit la Prêtreſſe, votre concubine ſeulement, où l'on envoie ma femme, vous ſeriez peut-être auſſi fâché que moi. Laiſſez-le crier, dit le Roi, & inſtruiſez-moi. Qu'eſt-ce que ce Mange-Taupes ? Je ne crois pas de ma vie en avoir entendu parler. C'eſt, répondit Saugrénutio, un Génie puiſſant, proche parent de Concombre ; ſans doute il aura épouſé ſa querelle. Il eſt d'un tempérament fort amoureux, & l'Iſle Jonquille, où il fait ſa demeure ordinaire, n'eſt qu'un Serrail composé des plus belles perſonnes de l'Univers. Toutes celles qui ont affaire à lui, ſont obligées de paſſer une nuit au moins dans ſon Palais. On ne ſçait, à vrai dire, ce qu'elles y font ; mais, s'il en faut croire toutes les femmes qui en ſont revenues, c'eſt le Génie du monde le plus reſpectueux. Votre Majeſté ſent bien ce qu'on

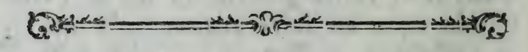
en peut croire ; cependant les maris ont le plaisir de rester toujours dans le doute ; en pareil cas, c'est une ressource. Il est vrai, interrompit Tanzaï ; qu'elle est satisfaisante ; mais je vous jure que je n'en aurai pas besoin. Il se peut bien, reprit Saugrénutio, & il y a un moyen presque sûr de le calmer; plus on lui apporte de Taupes, plus il est indulgent. Il y a près de dix ans que la fantaisie d'en manger lui est venue, c'est aujourd'hui la seule chose dont il fasse cas. Nous aurons heureusement de quoi le satisfaire, dit le Roi, & cela me fera plaisir aussi ; mes jardins sont désolés par les Taupes, & le Royaume a le bonheur d'en produire prodigieusement. Je vais dès ce jour faire publier une Ordonnance, par laquelle il sera enjoint à chacun de mes Sujets d'en apporter au moins dix. Mais, par où va-t-on à cette Isle Jonquille ? Par la route que Son Altesse a prise, continua Saugrénutio, pourvu qu'après la Forêt il ait soin de prendre à gauche.

Tout ceci, interrompit Tanzaï, est fort inutile ; Néadarné ne sortira pas du Royaume, & ce n'est point pour la voir Maîtresse de Mange-Taupes que je l'ai épousée. Répudiez-là donc, re-

prit le Roi, puiſqu'auſſi bien nos Loix vous y contraindroient, ſi la Princeſſe, au bout d'un an, ne donnoit pas un héritier au Royaume. Cette derniere raiſon fit taire le Prince, il ſe rendit enfin. On réſolut de ne découvrir à perſonne le ſujet du voyage, & de ne différer le départ qu'autant de tems qu'il faudroit pour emporter toutes les Taupes du pays. Ne craignez rien, dit Saugrénutio au Prince, le Singe vient de vous tendre la main, & je ſuis certain, après ce ſigne, que le voyage ſera heureux, & qu'il n'arrivera rien à la Princeſſe. Il a une averſion naturelle pour les gens deſtinés à l'affront que vous craignez, ou pour ceux qui l'ont eſſuyé. Il vient pourtant, dit le Prince, de vous en faire autant qu'à moi : je crois que ce ſigne ne veut rien dire; mais ſortons de ce Temple, & retournons auprès de Néadarné lui annoncer le voyage.

Tanzaï & ſon Pere, de retour au Palais, trouverent Néadarné fort inquiete; elle le fut bien plus, quand le Prince lui apprit l'Oracle, & le projet du voyage. Il eſt inutile, dit-elle à ſon époux, que nous quittions ce Palais, je ſerois dans l'Ile Jonquille comme ici :

Moi ! entre les bras d'un autre que vous ! ne le croyez pas : je resterois plutôt toute ma vie comme je suis, que de regarder seulement ce Génie. Eh ! nous ne doutons pas de votre vertu, dit le Roi : ne pleurez point, Saugrénutio assure qu'il ne vous arrivera rien. En un mot, dit le Prince, il le faut, un pressentiment semble me dire que nous serons tous deux contens. Ordonnez, je vous en conjure, dit-il à son Pere, les apprêts de notre départ : je vous demande pardon, mais j'ai l'esprit si peu tranquille, que je ne puis me charger de ce soin. Le Roi partit, & laissa Tanzaï essayer inutilement, s'il ne suffiroit pas pour empêcher la Princesse de voyager.



CHAPITRE III.

Qu'il faut bien se garder de passer, tout impatientant qu'il est.

LE Prince, voyant enfin que toutes ses tentatives étoient inutiles, sortit de Chéchian avec Néadarné ; l'un & l'autre traînant à leur suite vingt chariots au moins chargés des Taupes. Ni

l'un ni l'autre n'avoit l'eſprit tranquille. Tanzaï, qui adoroit Néadarné, ne ſupportoit qu'avec une douleur extrême, l'idée de la voir entre les bras d'un autre; & Néadarné, qui n'avoit pas pour le Prince des ſentimens moins vifs, ne pouvoit imaginer qu'elle ne devroit ſon changement qu'à une choſe, dont ſon amour & ſa délicateſſe lui faiſoient une image affreuſe. Ils avoient déja fait pluſieurs journées que leurs careſſes avoient abrégées, lorſqu'ils parvinrent dans une prairie ſi variée par les fleurs dont elle étoit émaillée, que la Princeſſe, fatiguée de ſa marche, y fit tendre ſes pavillons, ſur les bords d'un ruiſſeau qui, en embelliſſant ces lieux, y répandoit une fraîcheur enchantée. Bientôt le murmure de ce ruiſſeau endormit les deux Amans, qui n'avoient rien de mieux à faire. Après que Tanzaï ſe fut repoſé quelques heures ſur le ſein de Néadarné, voyant qu'elle dormoit encore, il alla ſe promener autour de ce même ruiſſeau qui formoit des méandres infinis: & il étoit occupé à ſe plaindre en lui-même de la bizarrerie de ſon ſort, lorſqu'une Taupe, qui ſortit bruſquement de deſſous terre, interrompit ſa rêverie. Dans l'idée où il étoit que

plus il porteroit de Taupes au Génie, plus il auroit d'égards pour Néadarné, on peut croire qu'il n'épargna rien pour se saisir de celle que le hasard lui offroit. A peine l'eut-il prise, qu'il lui trouva une peau si douce, tant de graces, de si beaux yeux, chose si rare aux Taupes, qu'il n'y avoit peut-être dans l'Univers que celle-là qui en eût, que, mu de compassion, il voulut d'abord lui rendre la liberté; puis, par un sentiment plus délicat, il aima mieux qu'elle dût cet avantage à Néadarné: il la porta donc au Pavillon.

Néadarné qui venoit de s'éveiller, alloit chercher le Prince dans la prairie, lorsqu'il parut avec sa prise. Voyez, charme de ma vie, lui dit-il, le joli animal que je viens de prendre: assurément ce n'est pas-là une Taupe ordinaire. Ah qu'elle est belle! s'écria Néadarné: quoi! voudriez-vous la livrer au Génie? Son sort dépend de vous, reprit-il, & je souscrirai à tout ce que vous en ordonnerez. Je la garderai donc, dit Néadarné. Qu'elle est belle! ajouta-t-elle, voyant qu'elle la caressoit: je veux qu'elle reste avec nous, j'en aurai soin moi-même; je suis peut-être la seule femme au monde qui ait une

Taupe ſi merveilleuſe ; la mienne ne me quittera jamais. Les femmes ſe prennent ſouvent de paſſions violentes, ſans trop ſçavoir pourquoi, & communément, plus les objets qui les frappent ſont ridicules, plus elles s'y attachent avec fureur. C'eſt ce qui ne manqua pas d'arriver à Néadarné, qui ſe prit pour ſa Taupe d'un amour ſi vif, que ſi un quart d'heure après il l'avoit fallu ſacrifier au Prince, peut-être qu'elle auroit balancé. On ne doit point pour cela avoir mauvaiſe opinion de Néadarné : on avance, ſans doute, ceci témérairement ; les femmes Chéchianiennes ne reſſemblent peut-être pas en fantaiſies, à celles du reſte du monde. La Princeſſe, épriſe de ſa Taupe, lui fit mettre un collier, & la tint en leſſe tant qu'elle ſe promena dans la prairie, ſans que cet animal témoignât jamais aucune envie de ſe remettre en liberté. Elle la porta elle-meme dans ſon palanquin, lorſqu'il fallut y remonter, & gronda Tanzaï juſqu'à ſe faire une querelle aſſez vive, de ce qu'il ne la careſſoit pas aſſez.

Après quelques jours d'une marche qui ne fut interrompue par aucun événement, on découvrit la forêt. Tanzaï,

qui la reconnut pour celle où il avoit rencontré la Fée au Chauderon, ne put s'empêcher de ſoupirer en ſongeant à l'aventure funeſte dont cette rencontre avoit été ſuivie. Auſſi-tôt, & ſuivant le conſeil de Saugrénutio, il fit prendre à gauche. Il ſe ſentoit le cœur dans ce ſerrement cruel qui nous ſaiſit à l'approche d'un malheur. C'eſt donc bientôt, dit-il à Néadarné en ſoupirant, que je vais vous quitter ? C'eſt donc moi, qui vous aimant éperdument, vous remets preſque entre les bras d'un autre ? Un ſort cruel m'y contraint : ah ! la néceſſité de mourir me feroit moins affreuſe. Néadarné ! vous m'oublierez, vous ſerez la proie des deſirs d'un Génie qui, tout affreux qu'il eſt ſans doute, vous plaira peut-être plus que moi.

Eh bien, Prince, lui dit Néadarné, retournons ſur nos pas. Vous ſçavez avec quel regret j'obéis: vous m'aſſurez que vous m'aimerez toujours; contente de cette promeſſe, ſûre de poſſéder votre cœur, qu'aurois-je à deſirer ? Le bonheur de votre vie dépendoit, diſiez-vous, de mon changement de forme : je me ſuis ſoumiſe, pour vous plaire, à tout ce qui pouvoit m'en arriver :

j'ai fait taire mes répugnances, tout ce que me ſuggéroit ma vertu, tout ce que m'inſpiroit mon amour. Eh que m'importe, hélas! ſi votre paſſion pour moi ne diminue pas, de reſter comme je ſuis? Vous ſçavez à quel point je vous aime; & loin de compter ſur ma fidélité, vous oſez imaginer que celui que vous me contraignez de rechercher, pourra me plaire. Fût-il, ce qui ne ſçauroit être, fût-il ce que vous êtes, mon cœur gémiſſant avec lui, ne penſeroit encore qu'à vous. J'ignore ſi ces plaiſirs que vous vantez, ſont auſſi vifs que vous le dites; mais quoi qu'il en ſoit, je crois qu'il ne peuvent tenir que de l'amour ce charme que vous leur attribuez. Je ſens que vous me faites naître des deſirs; mais vous ſeul donnez à mon ame ces mouvemens impétueux. Ce Génie, dont l'idée vous afflige & me tourmente, me fît-il éprouver cette volupté dont vous m'avez parlé tant de fois, que vous dites que je n'ai ſentie qu'imparfaitement entre vos bras, au milieu de ce deſordre, n'étant plus à moi, je ſerois encore à vous.

Ah! voilà préciſément, s'écria Tanzai, ce quiétiſme affreux que je crains!

Voilà ces diſtinctions cruelles que l'eſprit fait, & que le cœur ne ſent pas. Auſſi heureuſe avec ce Génie qu'avec moi, il ne vous manqueroit qu'une idée de volupté qui même ne vous occuperoit qu'après ; & tout ce que votre amour me donneroit, ſeroit d'imaginer que peut-être je vous aurois fait plus de plaiſirs. Soit, répondit Néadarné en colere ; mais que je ceſſe de vous aimer, ſi je vais trouver le Génie. Pour vous, rompez un hymen qui vous devient odieux ; Néadarné vous aime aſſez pour conſentir aux dépens même de ſa vie à ce que votre indifférence pour elle peut vous ſuggérer. Le Prince répondit bruſquement à ce reproche, la Princeſſe s'offenſa de ſa réponſe, & l'aigreur alloit ſe mettre entre eux, lorſque la Taupe, qu'on n'auroit jamais ſoupçonnée de ſçavoir parler, impatientée de cette ridicule querelle, ne put s'empêcher de dire, en hauſſant les épaules : Par la gernie ! que les Amans ſont ſots ! Ah Ciel ! s'écrierent-ils tous deux. Ah ! continua la Princeſſe, ma Taupe parle.

Je ſuis bien trompé, dit Tanzaï, ſi ce n'eſt encore la maudite Concombre qui me pourſuit : avez-vous enten-

du comme elle a juré ? Pour le coup je l'étrangle, puiſqu'enfin je ſuis à même. Arrêtez, Prince généreux ! s'écria la Taupe, ne me confondez pas avec votre plus cruelle ennemie, ne me tuez pas, vous aurez beſoin de moi. Repos de mes jours ! épargnez-la, s'écria la Princeſſe. Quelle ſimplicité ! répondit-il en tachant de l'étouffer ; ne voyez-vous pas que c'eſt Concombre ? Eh non ! je ne ſuis pas elle, crioit la Taupe, je ſuis la Fée Mouſtache, couſine-germaine & amie de Barbacela. Prenez garde à ce que vous allez faire. Dans le fond, dit le Prince en ſe calmant, elle peut avoir raiſon ; mais par quelle aventure êtes-vous Taupe ? C'eſt ce que vous ſçaurez bientôt, reprit Mouſtache ; mais avez-vous le tems de m'écouter ? Je crains mortellement d'être d'une longueur inouïe. Qu'importe, dit le Prince, nous n'avons rien de mieux à faire. Alors la Taupe commença ſon hiſtoire, ainſi qu'on le verra dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE IV.

Qui ne ſera peut-être pas entendu de tout le monde.

J'AI pour Aïeul le grand Génie Chou-Macha. Quant à mon Pere, je ne l'ai jamais bien connu : la Fée Chingara, ma Mere, n'a jamais voulu le déclarer, ſoit qu'elle n'en fût pas bien ſûre, ſoit que le choix qu'elle avoit fait, ne lui fît point d'honneur : car ce n'eſt pas toujours pour ſe donner un air de réſerve, que les femmes n'avouent pas leurs aventures : il ſemble que quand la vanité eſt flattée de la condition d'un Amant, la vertu y perde moins. On eſpéra beaucoup de moi dans mon enfance : que je vous en raconte quelques traits. Je n'avois pas encore quatre ans... Ne pourriez-vous pas, interrompit Tanzaï, prendre l'hiſtoire d'un peu plus haut ? Eh bien, vous étiez fort jolie ſans doute en votre enfance ; mais paſſons au tems où vos agrémens vous furent de quelque choſe. Volontiers, dit la Taupe. On me nom-

ma Moustache, parce que dans ma figure naturelle, j'en ai une fort longue du côté gauche. Barbacela, ma proche parente, & ma Marraine, voulut absolument m'élever, & Chingara y consentit d'autant plus volontiers, qu'outre qu'elle connoissoit ma Marraine en état de me donner une bonne éducation, elle n'étoit pas fâchée qu'on ne vît pas si près d'elle une fille qui, dans la suite, pourroit effacer ses agrémens.

Barbacela me porta dans l'Isle Babiole, dont elle est Souveraine. C'est, sans contredit, le Pays du monde le moins nébuleux. Les hommes ne s'y occupent que de Ponpons & de Madrigaux. Les femmes n'y ont d'autre soin que celui de plaire ; & s'il arrivoit qu'une d'elles, poursuivie par un Amant, fût assez distraite sur les bienséances du Pays pour prononcer seulement le mot de Vertu, elle seroit bannie pour un an de toute société. Je ne prétends pas dire que l'on se convienne d'abord ; la résistance dure au moins deux jours, & nous n'avons guere vu de femmes se rendre auparavant : cela n'est pourtant pas sans exemple à la Cour. Ces mœurs vous paroissent singulieres, & vous avez tort. Qu'une femme, de celles qu'on nomme

parmi vous vertueuſes, vous faſſe attendre un mois. Ce terme eſt long. Eh bien ? à la fin de votre martyre, que vous donne-t-elle que ce qu'une autre, moins engouée de décence, vous donne d'abord ? Car, voyez-vous, cela revient au même, le tendre eſt effectif dans le fond. Au milieu des rebuts étudiés d'une femme, on a toujours ſa défaite en perſpective ; qu'elle ſe précipite, ou qu'elle attende, elle arrive enfin ; mais l'imagination a trop été au devant d'elle ; on a beau tirer le deſir par la manche, on a peine à l'éveiller ; & s'il arrive qu'il s'éveille, le plaiſir à qui il fait ſigne de trop loin, ou ne vient pas à tems, ou ne ſe ſoucie plus de venir. La Vertu n'eſt qu'une baliverniere, qui cherche toujours à vous faire perdre du tems, & quand elle croit avoir mis l'amour dehors.... Recommencez un peu ce que vous venez de dire, interrompit Tanzaï, que je meure ſi j'en ai entendu une ſyllabe. Quelle langue parlez-vous-là ? Celle de l'Iſle Babiole, reprit la Taupe. Si vous pouviez me parler la mienne, vous me feriez plaiſir, repliqua-t-il ; eh comment faites-vous pour vous entendre ? Je me devine, reprit la Taupe : mais laiſſez-moi continuer, je ne ſçais

plus où j'en ſuis. Où la Vertu baliverne, dit Néadarné. Eh non! dit Mouſtache, ce n'étoit qu'une réflexion. Je ne ſçais donc plus, dit Néadarné, ce que c'étoit que l'hiſtoire : ah! vous en étiez à ces femmes qui ſe rendent d'abord.

Ma Marraine, reprit la Taupe, m'élevoit dans les mœurs du Pays, & je commençois déja à ſçavoir ce que c'étoit que mon viſage, lorſque je ſortis de l'enfance. Avant un certain âge on ſe voit ſans s'appercevoir, on n'étudie pas ſes agrémens, on ne ſçait pas ce qu'ils valent, on les a loin de ſoi, le ſeul deſir de les éprouver les développe à nos regards ; on commence alors à s'imaginer. Sans les hommes, une femme ſeroit belle ſans le ſçavoir, ſans s'en douter, rien de plus. Je me voyois convenablement pour moi-même, lorſque le Génie Jonquille arriva dans notre Iſle. J'étois vive, agaçante, & ma beauté étoit, pour ainſi dire, tappée de coquetterie. Il prit pour moi la paſſion la plus vive : mais le Prince des Cormorans qui étoit arrivé une demi-heure avant lui, m'avoit vue, regardée, émue : en fait d'amour on dépend d'une ſeconde. Le Génie ne ſçut pas qu'il étoit venu trop tard : je m'apperçus, à regret,

de ſa paſſion, & cette découverte m'obligea à cacher la mienne. Comme on ignoroit mon amour pour Cormoran, on fut ſurpris de l'indifférence que je montrois au Génie ; ce fut en vain qu'il mit en œuvre ſes agrémens & ſes ſoupirs ; toute la juſtice que je lui rendois, n'alloit qu'à l'eſtime ; & c'eſt un ſentiment trop peu diſtingué pour quelqu'un qui s'eſt flatté d'en inſpirer de plus vifs.

Les fêtes les plus brillantes, les préſens les plus magnifiques, les ſoins les plus ſoumis, le reſpect le plus timide, étoient les ſeules armes dont il ſe ſervit pour vaincre ma rigueur. Je diſſimulai long-tems avec lui. Je ſçavois que mon Amant avoit tout à craindre de la colere de Jonquille, s'il pouvoit le ſoupçonner d'être ſon rival : je me contentois donc de le voir en ſecret, & de lui ſacrifier les vœux & les préſens du Génie. J'ai ſçu depuis que cette coutume n'eſt pas nouvelle, & que ce qu'on tient de l'Amant riche, ſert à acheter celui dont on a l'imagination bleſſée. Je craignois d'autant plus que le Génie ne ſoupçonnât Cormoran, qu'il n'y avoit que lui dans notre Cour digne d'attirer mes regards. C'étoit le plus beau danſeur du monde, perſonne ne faiſoit la

révérence

révérence de meilleure grace : il devinoit toutes les énigmes, jouoit bien tous les jeux, tant de force que d'adresse, depuis le Trou-Madame jusques au Balon. Sa figure étoit charmante, & empaquetée, si l'on peut le dire, dans les agrémens les plus rares : il sçavoit accompagner de toutes sortes d'instrumens une voix charmante qu'il avoit. Jouoit-il bien de la Vielle ? demanda brusquement Tanzaï. C'étoit, reprit la Taupe, un de ses instrumens favoris. Tant mieux, dit-il, il n'y en a point de si merveilleux; mais, continuez votre histoire, je prends actuellement beaucoup de part à votre Prince. Outre les talens que je viens de nombrer, continua-t-elle, il faisoit joliment des vers. Sa conversation enjouée & sérieuse, satisfaisoit également par ses graces & sa solidité. Austere avec la Prude, libre avec la Coquette, mélancolique avec la tendre, il n'y avoit pas une Dame à la Cour dont il ne fît les délices, & pas un homme dont il n'excitât la jalousie. La supériorité de son esprit ne le rendoit pas insociable; complaisant avec finesse, il sçavoit se plier à tout; il possédoit mieux que personne ce langage brillant de notre Isle, il n'y

avoit perſonne qui ne fût comblé de l'entendre ; & quoique cet Etre farouche, intitulé le Bon-ſens, n'agît pas toujours civilement avec ce qu'il diſoit, l'élégance inſoutenable de ſes diſcours faiſoit qu'il n'y perdoit rien, ou que le Bon-ſens, caché derriere une multitude miraculeuſe de mots placés au mieux, auroit paru d'une inſipidité affadiſſante à ſes Sectateurs les plus abſurdes, s'il eût été vêtu moins légérement. En effet, la Raiſon eſt vulgaire, elle paroît toujours ce qu'elle eſt, elle craint de ſe noyer dans l'enjouement, & ne manque pas de faire un ſaut en arriere, quand une idée ſinguliérement tournée ſe préſente, ou qu'une imagination lumineuſe ſe place commodément dans le cœur. Après cela, ſi elle triomphe, c'eſt d'une façon ſi inſultante pour l'humanité, l'amour-propre le mieux élevé y trouve tant de décri, y perd tant de ſes graces, prend ſi mauvaiſe opinion de lui-même, qu'il faudroit qu'il fût bien ridicule pour ne lui pas rompre en viſiere. L'eſprit eſt d'un caractere plus ſociable ; la dignité de ſes manieres fait ſentir que ſon éducation a été ſouſtraite aux préjugés ; ce qu'il penſe eſt à lui, ne tient à rien, s'iſole de lui-même ; il s'é-

leve ſans prendre de ſecouſſe : ce que la réflexion produit, s'appeſantit ſous le travail qu'elle cauſe ; ce que l'imagination enfante, eſt audacieux ; l'une abſorbe par ſa gravité, l'autre réveille par ſa pétulance. On voit long-tems la premiere ſur la route, l'autre ſe préſente inopinément. La réflexion reprime ſa juſteſſe, n'eſt qu'indigence : prétexte de l'eſprit foible qu'elle anéantit, à meſure qu'elle le flatte. L'eſprit indépendant de tout, fait ſes opérations ſans calcul, ſon effet, toujours ſéduiſant, plus prompt que l'éclair, brille, étonne, éblouit ; il prend toutes les formes qu'on veut ; toujours noble, ſon air auguſte, même dans le badin, parle en faveur de ſa naiſſance ; & la Raiſon, toujours bourgeoiſe auprès de lui, ſilentieuſe par ſéchereſſe, ſuccombe malgré elle, en augmentant par ſa mauvaiſe humeur le triomphe de ſon rival.

Vrai Singe ! s'écria le Prince. Ah ! dit Néadarné, pénétrée de plaiſir, ah que cela eſt beau ! Sans notre Taupe, nous nous ſerions ennuyés à périr. Je ſuis charmée, reprit Mouſtache, que mes idées ne ſe perdent pas auprès de vous, je me ſuis bien doutée que votre goût n'étoit rien moins que puérile. Mais

peut-on, dit Néadarné, apprendre ſans peine ce langage ; n'ôte-t-il rien à l'indolence du repos ? Pour moi, reprit Tanzaï, je crois que non, & j'imagine qu'avec les diſpoſitions que je vous vois, & les leçons que Mouſtache vous donnera, vous parlerez bientôt auſſi ſuperficiellement qu'elle-même. Mais quelle miſere, ajouta-t-il, de ſe ſervir de ce mauſſade jargon ! Vous reſtez deux heures ſur la Raiſon, & ſur l'eſprit, pour ne me donner ni de l'un ni de l'autre. Si vous continuez votre hiſtoire ſur ce ton-là, je ne réponds pas que je l'entende patiemment. Laiſſez-le dire, interrompit Néadarné ; au vrai, c'eſt au mieux ; vous parlez de tout point comme un charme. Le Prince hauſſa les épaules, & Mouſtache reprit ainſi ſon récit.



CHAPITRE V.

Comme le précédent.

VOUS conviendrez aiſément, je crois, après ce que je viens de vous dire de Cormoran, que mon goût pour lui étoit juſtifié. Un ſeul de ſes regards

auroit suffi pour tourner la tête à la femme la moins susceptible: ainsi il n'est pas surprenant que son mérite ait fait sur moi une si vive impression. Tant de passions ne sont fondées que sur le caprice, que je suis bien-aise de vous faire voir que la mienne ne s'étoit pas déterminée sur rien. La premiere fois que je le vis, (& l'amour ne peut naître que du premier moment,) qui ne l'auroit aimé ! Il étoit au Cercle chez Barbacela : les hommes les plus galans de la Cour étoient consultés par nos Dames sur le choix des ajustemens, sur les modes, & sur la difficulté d'en imaginer de nouvelles ; c'étoit, comme vous voyez, une matiere importante. Chacun s'efforçoit de briller. Le Prince, qui venoit d'arriver à la Cour, résolut avec tant de solidité les cas difficiles qui se présenterent, inventa des modes si jolies, qu'il n'y eut personne qui n'admirât sa sagesse & son imagination. Pour moi, j'en fus frappée *incognito* jusques au fond du cœur. Une attention particuliere qu'il parut faire à ma personne, fixa le penchant que je me sentois déja pour lui ; & je m'aidai si bien de mes réflexions, que quand je le quittai le soir, ma passion ne pouvoit

plus augmenter. L'agrément de ſon eſprit qui ſe développa dans la liberté du repas, acheva ma défaite. Quelque choſe d'obligeant qu'il me dit ſur ma beauté, & le ſilence qu'il garda avec toutes les autres, me convainquirent que ſon cœur n'étoit plus tranquille; car cela s'apperçoit aiſément: l'amour eſt un ſentiment qui dérange l'ame, & qui pour s'y mettre à ſon aiſe s'empare de toutes ſes fonctions, & ne les laiſſe agir qu'à ſon profit. Mon cœur qui ſembla, au premier coup d'œil, s'entendre avec le ſien, abjura toutes les bienſéances; & par une étourderie inconcevable, marcha ſur le ventre à toutes les idées de raiſon qui auroient pu le contredire. Nous nous rencontrâmes à ſoupirer enſemble, & ſi nous étions reſtés plus long-tems l'un avec l'autre ce ſoir-là, nos deſirs ſe ſeroient couchés moins enfans qu'ils ne firent. Je ne ſçais pas ce qu'il fit de ſa nuit: pour moi, le ſommeil voulut en vain s'emparer de mes ſens, quelques conſeils qu'il me donnât, j'aimai mieux en croire l'Amour qui, tout neuf dans mon cœur, l'occupoit plus agréablement que n'auroit fait ſans doute le ſonge le plus aimable. Qu'eſt-ce en effet que le ſommeil quand on

aime ? Quelques douceurs qu'il vous apprête, vaut-il le désordre raisonné de votre imagination ? Sur-tout, quand sûr d'être aimé, l'espérance flatteuse arrange vos objets comme vous pourriez les souhaiter. On n'a dans un songe que des idées indistinctes, heureuses quelquefois, mais souvent contraires à leur source. Quand on pense soi-même à ce qu'on aime, on lui fixe son emploi, on le porte où l'on veut, & la passion qui le détermine sçait toujours le faire amusant.

A peine étois-je levée, que Cormoran entra dans mon appartement. J'étois alors dans un cabinet reculé. Il osa troubler ma retraite. Le trouble & les desirs qui étoient peints dans ses yeux, son sérieux timide, me prouverent que j'étois aimée. Je l'avouerai, je n'eus pas la force de lui rendre sa conquête douloureuse ; & d'ailleurs mon rang m'obligeoit à faire les avances. Un coup d'œil favorable le rassura donc, & sans y trop intéresser ma vertu ; car voilà à quoi sert l'usage du monde ; sans paroître le souhaiter, je l'amenai au point de me faire sa déclaration. Je ne me souviens pas à présent de quelle maniere il la tourna, mais elle fut intelligible au

point qu'il ne tint qu'à moi de faire semblant de m'en fâcher. Il ne me convenoit pas d'y répondre tout d'un coup : mais aussi, ne voulant pas le désespérer, je lui serrai la main ; geste indifférent dans le fond, & sur lequel on peut toujours s'excuser quand il ne réussit pas. Je ne voulus pas, quoique sûre qu'il m'aimoit, en hasarder davantage. Les premieres avances doivent être modérées : pour peu qu'un amant ait d'esprit, il les entend ; quitte à les pousser sans ménagement, s'il ne sçait pas les entendre. Je n'en fus pas à cette peine-là avec Cormoran : il sçavoit que toute main qui serre, veut un baiser ; il le prit donc ; il rougit du plaisir qu'il en eut, & je rougis aussi, mais de ce qu'il ne recommençoit pas à en prendre. Je jettai sur lui un regard qui me fatigua étrangement ; il mouroit d'envie d'être tendre, je n'étois pas fâchée qu'il le fût ; cependant il ne devoit pas le paroître : je fis en sorte qu'il ne fût qu'interdit, qu'il n'exprimât que la colere où j'aurois dû être ; mais je n'y réussis pas, & l'amour qui le guidoit, le fit comme pour lui-même, avant que j'eusse songé seulement à en corriger l'expression. Si j'avois eu affaire à quelqu'un de moins

pénétrant, j'aurois pu m'en ſauver : mais ce traître de Cormoran le prit pour bon, pour ce qu'il étoit, pour ce que je ne le voyois pas. Pour m'en remercier, il baiſa encore ma main, que je n'avois pas ſongé à retirer d'entre les ſiennes. Il étoit ému, je commençois à raiſonner moins qu'à ſentir ; il étoit à mes genoux ; c'eſt une attitude qui frappe toujours, & qui n'eſt point du tout indifférente ; ſi elle prouve du reſpect, elle met en même tems à portée d'en manquer.

Je me baiſſai, uniquement pour engager Cormoran à ſe relever ; il ſaiſit ce moment pour me ſurprendre un baiſer qui me pénétra : c'étoit le premier de ma vie. Tous mes ſens ſe troublerent, ma tête malgré moi reſta panchée ſur la ſienne. J'ai éprouvé depuis la même volupté, elle m'a toujours été chere, mais elle ne m'a jamais été ſi ſenſible. Je ne ſçais ce qu'en ce moment Cormoran faiſoit de lui-même ; je crois que s'il avoit été moins égaré, j'étois perdue. Lorſque je revins de mon trouble, le Prince étoit encore dans le ſien, ſes yeux étoient chargés d'une tendre langueur, ſes ſoupirs étoient interrompus, ſon cœur preſſé ne les lui fourniſſoit qu'avec peine. Quel bonheur qu'a-

lors il ne pût rien entreprendre ! l'inſtant de ſa déclaration auroit été celui de ſon bonheur : c'étoit une choſe d'uſage à la Cour, mais je ne voulus pas m'y ſoumettre. Je connoiſſois aſſez les hommes pour ſçavoir qu'ils attribuent une conquête trop prompte, moins à l'amour qu'on a pour eux, qu'à l'habitude de ſe rendre ; qu'ils aiment mieux mortifier leur vanité, que de ne pas humilier la nôtre : & cette raiſon me retint, où la pudeur ne l'auroit ſçu faire. Ah Prince ! dis-je à Cormoran, laiſſez-moi, ne ſeroit-ce pas à vous à me défendre de ma foibleſſe ? N'augmentez pas l'inutilité de ma raiſon, revenez à vous, rendez-moi à moi-même ; je vous aime, hélas ! vous n'en pouvez pas douter, les preuves de ma tendreſſe en ont dévancé l'aveu. Qu'il m'eſt doux de ne vous avoir pas tout donné, & de ſonger que mon amour a encore mille préſens à vous faire ! Jouiſſons du plaiſir de nous adorer, abandonnons-nous-y ; que nos jours s'écoulent dans notre ardeur, qu'ils ne renaiſſent que pour nous y retrouver ; que le préſent, en nous rappellant le paſſé, nous encourage à nous aimer ſans ceſſe ; & puiſſions-nous, dans l'avenir, n'enviſager encore que le

bonheur qui nous pénetre aujourd'hui ! Heureux d'être tous deux immortels ! plus heureux de rendre notre amour aussi éternel que notre existence !

Ah ! divine Fée, s'écria Cormoran, je ne puis plus suffire à mes transports, vos bontés me confondent : ne pouvoir vous en exprimer ma reconnoissance, n'est-ce pas vous prouver combien elles me pénetrent ? Mais vous ne concevez pas encore vous-même, à quel point elles me sont précieuses. Content de vous adorer, quand même vous m'auriez accablé de rigueurs, jugez, s'il se peut, de mes transports quand je vous vois partager ma flamme ! Heureux de vivre pour vous adorer, pour vous consacrer tous les momens de ma vie ! mais malheureux de ne pouvoir mourir, si jamais vous changez pour moi. Cependant Jonquille vous aime ; quel rival ! & si je n'ai pas à redouter votre inconstance, que ne dois-je pas craindre de son pouvoir, & peut-être de ses agrémens ? Je l'avouerai, lui dis-je ; il s'est déclaré pour moi, mais je n'aurai pas long-tems à contraindre ma tendresse, & à supporter la sienne. J'emploierai tant de soins à le rebuter, & à vous rendre heureux, qu'il gémira de douleur autant que vous

ſoupirerez de plaiſir. Une paſſion qui n'a plus d'eſpoir, s'irrite d'abord, mais s'attiédit. Ennuyé du peu de ſuccès de ſes ſoins, bientôt, croyez-moi, ſa fierté lui fera porter à une autre des vœux qu'il verra mépriſés. Mais, contraignons-nous ; tout Génie que vous êtes, vous ſçavez combien ſa puiſſance eſt au-deſſus de la vôtre, ne pouvant trancher vos jours, du moins il les rendroit malheureux ; ſans doute nous ne nous verrions plus. Ah ! je ne puis y penſer ſans frémir. Contens de pouvoir, en public, nous dire par nos yeux que nous nous nous aimons, réſervons-en les preuves pour des lieux dont nous ſerons ſûrs. Mais ſortez d'ici, je craindrois qu'on ne nous y ſurprît, & qu'on ne devinât la cauſe de l'embarras où nous ſommes tous deux : dans une Cour où l'amour fait la principale affaire des Courtiſans, il ne ſeroit pas équivoque.

Le Prince, qui craignoit que cette paſſion violente que je lui marquois, ne fût qu'un caprice, auroit bien voulu, avant de ſortir, que des faveurs plus marquées réaliſaſſent ſon bonheur ; mais ce n'étoit pas mon intention de porter ſi loin ma foibleſſe. J'imagine bien que ce n'étoit pas par vertu que j'étois

ſi réſervée ; je ne ſçais pas non plus ſi c'étoit par délicateſſe ; mais j'ai peine à croire, ſi je n'avois pas fait ſortir Cormoran, que j'euſſe pu reſter avec lui où j'en étois. Ses yeux étoient ſi tendres, & j'étois ſi foible ! d'ailleurs il m'avoit marqué tant de tranſports pour une bagatelle, que j'aurois voulu voir à quel excès auroit été ſa reconnoiſſance, ſi je lui avois donné plus de lieu d'éclater. Il ſortit à regret, & je lui cachai que c'étoit à regret auſſi que je le laiſſois ſortir.

A peine fus-je ſeule, que je me fis des reproches, non de ce que j'avois fait, mais de l'avoir renvoyé ſi content. J'aurois été au deſeſpoir qu'il eût douté de mon cœur, & je ne trouvois pas à propos qu'il en fût ſi ſûr. Quoique je ne ſçuſſe pas bien encore tout ce que nous perdons auprès d'un homme quand nous avons ſatisfait ſes deſirs, je me doutois bien, quelque enflammé qu'il puiſſe être, qu'au moins il a perdu le plaiſir de la curioſité, & je ſentois par moi-même que ce plaiſir tient de la place dans l'ame, & que pour le même objet il n'y peut loger qu'une fois. J'avois réſolu, malgré ma paſſion pour Cormoran, de le laiſſer long-tems deſirer, d'être quelquefois douteuſe pour lui : mon amour ſouf-

froit à imaginer cette politique, mais elle me parut ſi néceſſaire, que je ſurmontai mes répugnances à cet égard.

Quand je le revis dans la journée, mes yeux furent plus muets qu'ils ne l'avoient été le matin, j'y laiſſai même une impreſſion de froideur qui le déſeſpéra : il eſt vrai que certaine du chagrin que je lui avois cauſé, un regard tendre & plein de feu que j'appuyai ſur lui, travailla à lui rendre ſes premieres eſpérances. Je ſçais que dans le monde les hommes appellent ce manege de la coquetterie : mais pour qui travaillons-nous, ſi ce n'eſt pour eux ? Quels charmes ne trouveroient-ils pas bientôt inſipides, ſi nous ne prenions le ſoin de réveiller leur cœur ? Les aimons-nous toujours tendrement ? Sûrs de nous trouver dans une égalité conſtante, ils ne la deſirent plus. Un caprice auquel ils ne s'attendent point, les tire de leur léthargie ; ils ſe voient avec déſeſpoir ſur le point de perdre un bien dont ils ne jouiſſoient plus qu'avec nonchalance : le mouvement qu'ils ſe donnent pour ſe le faire rendre, renouvelle leurs ſentimens. Ils ne ſe ſouviennent plus que nous étions à eux, ils veulent que nous y ſoyons. Notre perte prochaine

leur fait ſeule ſentir combien nous leur étions néceſſaires : ils nous en aiment davantage, & par conſéquent nous en deviennent plus chers : le cœur y gagne des deux côtés, c'eſt un ſurcroît de tendreſſe qui lui arrive. Un amant n'a-t-il point de fantaiſies à eſſuyer, point de rivaux à craindre ? il croit qu'il n'aime plus, ou du moins que ce n'eſt plus que par habitude, ou par reconnoiſſance. N'eſt-ce pas un ſervice à lui rendre, que de lui ôter une erreur qui éteint ſes plaiſirs ? L'amant tendre revient, quand la Maîtreſſe ſenſible diſparoît ; les faveurs qu'il recevoit ſans deſirs, redeviennent plus piquantes pour lui que la premiere fois, dès qu'il a pu imaginer qu'elles lui ſeroient ravies ; il ne conçoit même pas comment il a pu les négliger. Au milieu d'un raccommodement inattendu, quel triomphe pour nous ! quel charme pour lui ! de ſentir renaître dans ſon cœur un ſentiment qu'il n'y diſtinguoit plus. L'amour n'eſt que ce que nous le faiſons : ſi nous le laiſſions comme la Nature nous le donne, il ſeroit trop uni, ſans délicateſſe, il ſeroit ſans volupté. Nous ne devons ce bien qu'à nous-mêmes : il falloit le rendre difficile, pour le ren-

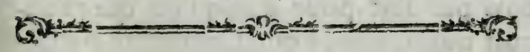
dre agréable. Notre empire ſur les hommes dépend de nous, & quand il nous arrive de le perdre, ce n'eſt jamais qu'à notre peu d'adreſſe que nous devons nous en prendre ; s'ils nous en privent, ce n'eſt pas leur faute. Hélas ! les pauvres gens qu'ils ſont, ils n'y penſeroient pas d'eux-mêmes ; déterminés pour l'eſclavage, ils ne quittent une chaîne que pour rentrer dans une autre ; ils ſentent qu'ils ſont faits pour être toujours dominés. Mais voulons-nous les fixer ? ne leur offrons jamais un bonheur parfait ; comblons leurs deſirs, mais ne les anéantiſſons pas : au milieu des plus grandes voluptés, qu'il leur manque quelque choſe, ne fût-ce même qu'un ſoupir : le deſir ne meurt que d'être comblé ; & c'eſt une maladie qui ne lui arrive que quand nous ne voulons pas la lui épargner.

Ah quel enchantement ! s'écria Néadarné. En honneur ! Taupe, ma mie, dit Tanzaï, je n'ai de ma vie rien entendu d'auſſi extraordinaire que vous. Les belles réflexions ! dit encore Néadarné. Quand il ſeroit vrai, reprit Tanzaï, qu'elles fuſſent auſſi belles que vous le dites, je ne les en aimerois pas davantage. Je les trouve longues & déplacées,

cées, & je ne ſçache rien de ſi ridicule que d'avoir de l'eſprit mal à propos. Il y a trois heures, au moins, que Mouſtache nous tient en haleine pour une Hiſtoire que j'aurois faite en un quart-d'heure. Je crois que pour conter agréablement, il faut être naïf. Si par haſard un fait fournit une réflexion, qu'on la faſſe, mais qu'elle n'anéantiſſe jamais le fond; qu'elle ſoit courte, qu'elle ramene l'auditeur à l'attention qu'il doit avoir pour le narré qu'on lui fait; & que l'on s'épargne, ſur-tout, cette envie de briller qui contraint l'eſprit, & lui ôte le naturel; partie ſi néceſſaire à quelque genre que ce puiſſe être, que ſans elle je ne trouve point de vraies beautés. Je ne parle plus à Mouſtache de ſon jargon, je vois qu'il eſt né avec elle; mais à propos de quoi ce monceau d'idées, toujours les mêmes, quoique différemment exprimées? Pourquoi ces choſes dites cent fois, & revêtues pour reparoître encore, d'un goût qui les rend bizarres, ſans les rendre neuves? Que me ſert à moi qui ai envie d'être promptement au fait de votre Hiſtoire, de ſçavoir toutes les réflexions que vous avez faites après coup ſur vos aventures? Eh, une bonne fois pour

toutes, Taupe mes amours, des faits ; & point de verbiage. Vous pouvez avoir raiſon, reprit Mouſtache, mais l'eſſentiel ne doit pourtant pas être traité comme le futile. Eh bien ! reprit Tanzaï, elle croit m'avoir répondu. Eh ! mais ſans doute, dit la Princeſſe, elle parle bien. Je ne ſçache rien de ſi charmant que de pouvoir parler deux heures, où d'autres ne trouveroient pas à vous entretenir pour une minute. Qu'importe que l'on ſe répete, ſi l'on peut donner un air de nouveauté à ce que l'on a déja dit ? D'ailleurs, cette façon admirable de s'exprimer que vous traitez de jargon, éblouit, elle donne à rêver : heureux, qui dans ſa converſation peut avoir ce goût galant ! Quoi ! ne trouver toujours que les mêmes termes, ne pas oſer ſéparer les uns des autres ceux qu'on a accoutumé de faire marcher enſemble ? Pourquoi ſeroit-il défendu de faire faire connoiſſance à des mots qui ne ſe ſont jamais vus, ou qui croient qu'ils ne ſe conviendroient pas ? La ſurpriſe où ils ſont de ſe trouver l'un auprès de l'autre, n'eſt-elle pas une choſe qui comble ! & s'il arrive qu'avec cette ſurpriſe qui vous amuſe, ils faſſent beauté, où vous croyez trouver défaut, ne

vous trouvez-vous pas ſinguliérement étonné ? Faut-il qu'un préjugé.... Par Singe ! s'écria Tanzaï, vous m'étonnez ſinguliérement vous-même, & j'admire le peu de tems qu'il vous a fallu pour vous infecter de ce mauvais goût. Mais finiſſons la diſpute, que Mouſtache acheve ſon Hiſtoire, s'il eſt poſſible, & qu'elle ne me quitte plus ſon Cormoran pour courir après les digreſſions inutiles. Allons, continuez, dit Néadarné à Mouſtache ; & ſur-tout rendez-moi compte exactement de ce que vous avez fait, & non-ſeulement de ce que vous avez penſé, mais encore de ce que vous auriez voulu penſer ; n'oubliez pas, en un mot, la plus légere circonſtance. Vous contez ſi bien !



CHAPITRE VI.

Qui ne dément pas les deux autres.

J'EN étois donc, reprit Mouſtache, à ce regard qui le ſatisfit. Il devint amoureux à ne plus ſe connoître. Que cela m'auroit contenté, ſi j'avois pu voir ſon aliénation d'eſprit dans toute ſon étendue ! Mais ma raiſon avoit couru

après la ſienne, & l'amour m'empêcha de connoître ſon départ, & de ſouhaiter ſon retour. Le Prince & moi étions convenus, ainſi que cela ſe pratique communément, de n'avoir en public l'un pour l'autre qu'une apparence d'amitié & de politeſſe ; & qu'en particulier nous nous dédommagerions, ainſi que cela ſe fait encore, de cette cruelle contrainte. Il y avoit au pied de mon appartement un jardin où il n'entroit que moi. J'en avois donné une clef au Prince : auſſi-tôt que l'on étoit retiré, j'allois l'y trouver, & tous deux, aſſis ſous un Boſquet de Myrtes, nous nous donnions les plus tendres aſſurances de notre amour. Toutes mes nuits ſe paſſoient de la même façon, & je ne l'aurois pas fait pour quelqu'un qui m'auroit moins aimée que Cormoran ne faiſoit ; mais je ſçavois bien que quand mon teint y auroit perdu de ſon éclat, & que j'en aurois eu les yeux moins battus, il ne s'en feroit pas apperçu. Ce qu'on ne croira peut-être pas, vu nos deſirs, & la commodité que nous avions de les ſatisfaire, c'eſt que des rendez-vous ſi charmans ne ſe paſſoient pas ſans que les emportemens du Prince attaquaſſent prodigieuſement ma ver-

tu. Quelquefois il me parloit de ſon martyre, & de la difficulté qu'il trouvoit à le ſupporter : j'en étois quitte alors pour quelque bagatelle dont, en attendant mieux, il vouloit bien ſe contenter. Souvent je brûlois de lui en accorder davantage, mais la nuit couvroit mon déſordre, & ſa reſpectueuſe retenue me ſauvoit de ma foibleſſe. Dans de certains inſtans je lui en voulois mal, mais je ne le lui diſois pas.

Etonné ſouvent d'une réſerve ſi inconnue dans notre Cour, il m'en faiſoit des reproches amers. La facilité que je lui avois montrée la premiere fois, ne lui avoit pas laiſſé prévoir une ſi longue réſiſtance ; j'en étois moi-même ſurpriſe : mais je voulois qu'il m'eſtimât, & l'amour-propre triomphoit en moi de la paſſion. Quand je m'en ſouviens cependant, que ces momens ſont douloureux ! un homme aimable, aimé, qui inſpire autant de deſirs que vous en pouvez faire naître, eſt ſeul avec vous la nuit ; il prend des libertés que vous ſouffrez, & vous réſiſtez ! Ce n'eſt pas la vertu qui ſauve une femme de ces dangereuſes occaſions, elle n'en a plus, dès-lors qu'elle les cherche. En pareil cas, une coquette peut ſeule ſe garan-

tir des tranſports d'un amant : je ſçais que la coquetterie eſt moins méritoire que la vertu, mais auſſi eſt-elle plus utile.

Il y avoit quinze jours que Cormoran & moi nous nous aimions ; & avec les précautions extrêmes que nous avions priſes, il n'y avoit que toute la Cour qui ſe fût apperçue de notre intelligence : cependant, le reſpect qu'on me portoit, empêchoit qu'on n'en fît tout haut des plaiſanteries. Le Génie ſeul, malgré l'intérêt qu'il avoit à connoître mon cœur, ignoroit encore ſon rival. Il ſçavoit qu'il n'étoit point aimé ; mais, ſoit préſomption, ſoit l'idée qu'il avoit de mon indifférence, il ne croyoit pas que je fuſſe ſenſible pour un autre. Enfin, trop amoureux & trop jaloux pour n'être point clair-voyant, il commença par ſoupçonner qu'une paſſion ſecrete dont mon cœur étoit rempli, étoit ce qui le lui fermoit. Il porta ſes regards ſur tous les Courtiſans, & au milieu de ce cruel examen il les arrêta ſur Cormoran. Il avoit découvert en lui une attention qui lui parut tenir plus de l'amour que du reſpect. Il avoit ſurpris entre nous de ces regards que, malgré la contrainte qu'on s'impoſe, l'amour anime toujours trop, pour n'ê-

tre pas remarqués. L'attention du Prince quand je parlois, la complaisance flatteuse avec laquelle je l'écoutois, les éloges que je donnois à ses moindres discours, mille choses sur lesquelles on ne s'observe point, & qui, toutes légeres qu'elles sont, parviennent, mises ensemble, à faire un poids, fixerent ses soupçons, & les tournerent en certitude. Quelque envie qu'il eût d'en sçavoir davantage, il n'interrogea pas les secrets immenses de son art: il n'ignoroit pas que ce seroit en vain qu'il voudroit s'en servir, & que l'amour, toujours au dessus de lui, dédaigneroit de satisfaire sa curiosité. Résolu de l'éclaircir, il ne s'en fia qu'à lui-même; & jugeant que le tems de la nuit étoit celui que je choisissois pour voir Cormoran avec liberté, il se rendit invisible, & se transporta dans mon jardin. Cette même nuit, j'avois résolu de m'abandonner sans réserve à Cormoran, & de lui donner ma foi. Nous étions déja tous deux dans le Bosquet des Myrtes, lorsque le Génie entra. Il attendoit avec impatience que je sortisse de ma chambre, quand des soupirs trop marqués, partant du Bosquet, déterminerent sa route de ce côté-là. Hélas! c'étoit nous qui les poussions.

Contente de mon amant, sûre de sa fidélité, pressée par ses desirs plus encore que par les miens, je m'étois laissée aller sur un lit de gazon. Cormoran, moins timide qu'à son ordinaire, m'avoit aussi moins ménagée. Nous sortions enfin du plus tendre égarement, & nous nous disposions avec ardeur à nous y remettre, lorsqu'un tourbillon de lumiere nous environna, & nous fit voir, en se partageant, le barbare Génie. A cette vue nous demeurâmes immobiles. Nous ne l'attendions pas. Le dérangement où le Prince m'avoit mise, subsistoit encore : comme il me menaçoit de le redoubler, je navois pas songé à la décence. Lui-même, plus éperdu que moi, étoit dans un état qui fit imaginer à la jalousie du Génie les plus cruelles choses. Ma robe le couvroit presque tout entier, & plus le Génie le trouva attentif à admirer je ne sçais quelles bagatelles qu'en ce moment il considéroit, moins il se crut permis de lui pardonner.

Cruelle ! s'écria-t-il avec une voix tonnante, est-ce-là comme vous vouliez répondre à ma tendresse ? Et toi, malheureux, poursuivit-il en s'adressant à Cormoran, as-tu bien songé que tu m'offensois, & crois-tu pouvoir échapper à

ma vengeance ? Elle eſt complette ; & puiſque tu ne peux mourir, tous les inſtans de tes jours ſeront marqués par les traits les plus funeſtes de ma colere. Qu'on l'enleve, continua-t-il, & qu'on le garde juſques à ce que j'aie ordonné de ſon ſupplice.

Le Prince, à ces paroles, diſparut en me tendant les bras. La ſurpriſe & la douleur m'avoient d'abord accablée, mais mon malheur me redonnant des forces : Barbare ! m'écriai-je, de quoi peux-tu te plaindre ? Et qui t'a dit que quand tu aimerois, tu duſſes toujours être aimé ? Quel droit t'avois-je donné ſur mon cœur ? Oui, Cormoran m'a plû, & ta fatale préſence me fait ſentir encore plus vivement à quel point je l'adore. Je ne crains point ta vengeance ; quand même tu m'épargnerois, je n'en ſerois pas plus à toi. Toujours occupée des maux de mon amant, je ne te verrai jamais que comme le plus odieux de mes ennemis. Punis-moi, ſi tu veux ; mais ſois ſûr que le tems & les plus grands malheurs ne détruiront jamais mon amour, & qu'il ſubſiſtera autant que mon averſion pour toi.

Eh bien, perfide ! dit le Génie, tu ſeras contente. Déja il s'approchoit pour

m'enlever, lorſque Barbacela vint me ſouſtraire à ſa fureur. J'allai long-tems avec elle dans les airs : enfin elle m'abbattit dans cette prairie où vous m'avez trouvée. Infortunée ! me dit-elle alors, dans quels abymes affreux l'amour vient-il de te plonger ! Tu perds pour jamais l'objet de ton ardeur : tu te ſerois perdue toi-même, ſi ma puiſſance ne t'avoit ſauvée de la barbarie de Jonquille. Fuis, cache-toi à ſes regards, juſqu'à ce qu'un tems plus heureux te permette de revoir la clarté du jour. Deviens Taupe, & garde-toi de ſortir de cette prairie. J'oſe, dans l'obſcurité de l'avenir, prévoir pour toi un ſort plus doux. Un jour viendra qu'un de mes favoris mettra fin à tes malheurs, & qu'une Princeſſe délivrera le tendre Cormoran. Alors elle me frappa de ſa baguette, & je reſtai tout auſſi Taupe que vous me voyez. Avant qu'elle me quittât, je lui demandai ce que le Génie avoit fait de mon amant, & j'appris par elle qu'il l'avoit condamné à faire éternellement la roue & la culebute dans les Jardins de l'Iſle Jonquille. Vous verrez, interrompit Tanzaï, que c'eſt à cauſe de ſon inclination pour la Danſe, que le Génie l'a honoré de ce

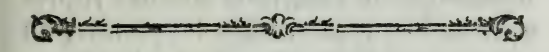
ſupplice. Au reſte je ne doute point que ce ne ſoit de moi que la Fée Barbacela vous a parlé, & nous ferons enſorte..... Mais eſſuyez donc vos yeux, dit il à Néadarné, qui pleuroit immodérément; votre pitié va trop loin: eh bien, elle eſt Taupe & rien de plus; quant aux ſauts que fait Cormoran, cette idée n'a rien de ſi affligeant. Ah, que vous êtes peu tendre! lui dit Néadarné; ſongez-vous aux malheurs de deux amans que l'on ſépare, & le Génie ne leur eût-il donné que cette punition, n'en étoit-ce pas aſſez pour les faire mourir de douleur? Qui me ſépareroit de vous pour un jour, pour une heure, ne cauſeroit-il pas ma mort?

Mais, dit-elle à Mouſtache, combien y a-t-il que vous avez perdu Cormoran? Dix ans ſe ſont écoulés depuis ma funeſte aventure, reprit Mouſtache. Barbacela eſt venue me voir quelquefois, & c'eſt d'elle que j'ai ſu que Jonquille, toujours irrité, ayant appris que j'étois Taupe, & ne pouvant deviner ma retraite, a ordonné, pour tâcher de m'avoir entre ſes mains, que perſonne ne ſe préſentât devant lui, ſans lui apporter des Taupes, eſpérant qu'enfin je ſerois priſe par quelqu'un.

Sans votre généreuſe pitié il n'y auroit que trop bien réuſſi : je vous en marquerai ma reconnoiſſance ; mon pouvoir, quoiqu'infiniment ſubordonné à celui de Jonquille, ne laiſſe pas de s'étendre loin. Nous approchons de ſes Etats, ſongez ſeulement à me bien cacher.

Vous croyez donc, dit la Princeſſe, que vous reverrez Cormoran ? Tout contribue, répondit Mouſtache, à me le faire croire : les promeſſes de Barbacela ; votre rencontre, qui commence à faire un changement dans ma fortune ; & plus que tout encore, la tranquillité de mon cœur. Vous qui connoiſſez le Génie, dit Tanzaï, penſez-vous qu'il en veuille venir avec Néadarné aux dernieres extrêmités ? La choſe, ſans moi, ne ſeroit pas douteuſe, reprit Mouſtache : le Génie eſt facile à toucher : Néadarné eſt belle : la ſingularité de ſon aventure le piquera peut-être autant que ſes agrémens. Mais ne pourrois-je pas ſuivre Néadarné ? demanda-t-il encore. Eh ! de quoi la garantiriez-vous ? reprit Mouſtache. Jonquille aime la Muſique, vous ouez ſupérieurement de la Vielle, & il pourroit bien vous condamner pour

trente ans au moins à faire danser Cormoran. Laissez-moi tout arranger ; je vous réponds d'un succès au dessus de toute espérance. Le Prince, que l'idée de Jonquille inquiétoit trop pour être rassuré par les promesses de la Fée, soupira, & ne répondit rien, persuadé que Moustache n'empêcheroit pas plus Néadarné de tomber entre les mains de Jonquille, qu'elle n'avoit empêché Cormoran de sauter.



CHAPITRE VII.

Qui fera bâiller plus d'un Lecteur

PENDANT le récit de Moustache, qui, ainsi que le Lecteur l'a dû sentir, ne laissa pas d'être fort long, on avoit traversé la Forêt, & le Prince, découvrant de loin une grande Ville, demanda son nom. C'est, lui répondit Moustache, la Ville des Barbeaux. Elle est grande & peuplée. Son Roi est tributaire du Génie, & son Agent principal dans les affaires amoureuses. Ce Roi à la complaisance de prendre une liste de toutes les Beautés de la Terre qui

ont des aventures ſingulieres, telles, par exemple, que celle de la Princeſſe; & le Génie ſe les fait adjuger au Bureau des Fées, où l'on a mille déférences pour lui. Mais, dit Tanzaï, ce Génie s'eſt fait un emploi bien particulier! quelle ſorte de plaiſir peut-il prendre à profiter des malheurs d'une femme? Cela n'eſt ni généreux, ni délicat. Vous avez raiſon, reprit la Fée: mais cette délicateſſe eſt aujourd'hui la choſe du monde qui le touche le moins; il prétend qu'elle ſeule trouble les plaiſirs, ou que quand elle ne ſe met pas de la partie, ils n'en ſont ni moins réels, ni moins vifs. Il eſt difficile de corriger un homme qui s'eſt fait un ſyſtême, & qui pour l'appuyer ſe fonde d'abord ſur ce que les femmes à ſentimens l'ont toujours trompé, en lui donnant moins de plaiſir que celles qui ne ſe livrent à lui que par beſoin, ou par ſenſualité effective; & ſur la folie qu'il y a à ſe priver, pour un ſeul objet, de tous ceux qui pourroient plaire. Cela fait, repartit le Prince, la plus mauvaiſe façon de penſer qu'il y ait au monde. Je ſuis plus content de regarder Néadarné ſeulement, que je ne le ſerois dans les bras de la plus charmante Fée de la Terre. Vous

n'avez peut-être pas été toujours ſi difficile, reprit Mouſtache : mais quand cela ne ſeroit pas, il ne faut point diſputer ſur la volupté ; elle prend ſa ſource dans le caprice, & lui ſeul la détermine.

Je crois cependant, dit Néadarné, que pour cette volupté ſi recherchée, on a beſoin de s'aider de ſon cœur, & l'homme du monde le plus aimable, ſi je ne l'ai pas choiſi, ne fera pas ſur moi le même effet qu'un monſtre dont je me ferois une idée ſéduiſante. Bien des femmes qui penſoient comme vous, répondit la Fée, ſe ſont détrompées par l'expérience. On ne peut répondre du moment : il en eſt où la Nature agit ſeule, & où l'on ſe trouve préciſément dans le cas d'un ſonge qui offre à vos ſens les objets qu'il veut, & non ceux que vous voudriez. Le ſonge du Prince en eſt une preuve : il auroit aſſurément mieux aimé rêver de vous, que de la Fée Concombre ; cependant.... Oh ſans doute ! interrompit Tanzaï qui s'impatientoit des indiſcrétions de Mouſtache, on n'eſt pas maître de ces ſortes de choſes. Mais nous approchons de la Ville, & c'eſt une diſpute à remettre à un autre moment. Il n'y a donc pas

loin d'ici à l'Ile Jonquille ? Non, dit Moustache : à quatre lieues de cette Ville, on trouve un grand Lac sur lequel l'Isle est située. Des Barques galamment ornées y passent, sans avoir besoin de Conducteurs, les Beautés qui ont affaire au Génie, & les remenent de même.

Avec ces propos, & plusieurs autres pas plus intéressans, ils entrerent dans la Ville. Tous les Habitans en étoient du plus beau bleu qu'on puisse voir. Quoique le Prince & Néadarné voyageassent *incognito* , leur air majestueux , leur nombreuse suite , & la magnificence de leurs équipages, firent juger aux Bluets que ces étrangers étoient des personnes de la plus haute distinction. Moustache pressa le Prince de se rendre au logement qu'on avoit préparé , & témoigna tant d'inquiétude qu'il ne put s'empêcher de lui en demander le sujet. Ce n'est pas sans raison que je tremble , dit Moustache , Jonquille est dans cette ville, & je crains qu'il ne me reconnoisse. Et que vient-il faire ici ? reprit le Prince. Ce n'est jamais que l'amour qui l'y amene , répondit la Fée : les femmes de cette ville , malgré leur couleur , sont extrêmement belles , & quand le Génie n'a rien à faire , il s'amuse

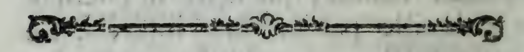
s'amuse à les honorer de sa tendresse. Les habitans, qui le craignent, n'osent lui rien refuser, & beaucoup moins les habitantes. Assurément, dit Tanzaï, voilà un terrible Génie. Ah Néadarné ! que votre beauté va me rendre à plaindre ! Puis-je me flatter, quand je vous regarde, que Jonquille n'ait pas les mêmes yeux que moi ? Que fera le pouvoir de Moustache ? Comment vous sauvera-t-elle des desirs de ce Génie ? c'est en vain qu'elle me le promet ; plus j'approche de mon malheur, plus l'idée m'en devient sensible : je ne puis plus la soutenir. Je sens même, qu'au retour de l'Isle Jonquille, vous me seriez insupportable, & que ne pouvant plus vous estimer, vous ne pourriez plus m'être chere. Soyez toujours telle que vous êtes ; aussi-bien votre premiere forme me seroit inutile, si elle vous étoit rendue par Jonquille. Content de vous, nous nous plaindrons ensemble de la rigueur de notre destinée. Je ne veux que votre cœur ; & s'il est vrai que la possession du mien suffise à votre félicité, là nôtre sera entiere. En un mot, loin de vouloir que vous approchiez de l'Isle Jonquille, je veux que dès demain nous reprenions la route de Chéchian.

Que vous me rendez heureuſe ! cher Prince, s'écria la tendre Néadarné : mais ne ſouffrez pas de votre complaiſance pour moi. Contente de porter le titre de votre compagne, je verrai ſans regret une autre que moi en remplir les fonctions ; elle me ſera chere par les plaiſirs qu'elle vous donnera : vos loix, ces loix ſéveres, qu'en vain vous voudriez éluder, n'exigeront plus notre ſéparation. Quand vos ſujets verront les fruits précieux d'un ſecond Hyménée, ils ne pouſſeront pas la barbarie juſques à bannir votre amie. Si je ſuis deſtinée à cet affreux malheur, ſi je dois paſſer loin de vous mes jours infortunés, du moins, ajouta-t-elle en verſant les larmes les plus ameres, du moins, ô mon unique bien ! ſi je ſurvis à notre ſéparation, aurai-je la douceur de penſer que j'ai contribué à vos plaiſirs.

Que dites-vous ? adorable Princeſſe, s'écria Tanzaï : moi ! que je vous abandonne ? Qu'une autre que vous attire jamais mes regards ? Ah ! ne le croyez pas. Périſſe plutôt le Royaume que je ne pourrois plus vous offrir ! périſſe toute la Nature, plutôt que je me noirciſſe de la plus odieuſe des ingratitudes ! C'eſt en vain que les Loix voudroient s'armer

contre vous, en vain mes Sujets les feroient-ils parler, dès-à-préſent je les révoque : elles ſe tairont devant ma puiſſance, ou malheur à qui les oſera faire revivre ! Je me révolterois contre les Dieux mêmes. Non, divine Néadarné, non, votre éloignement ne ſera pas la récompenſe de votre amour pour moi, & des ſentimens que vous m'avez montrés lorſque j'étois dans le cas où vous êtes. Ceſſez de m'en parler : le Deſtin, las de nous perſécuter nous prépare peut-être des jours plus heureux, où.... Ne vous en flattez pas, interrompit Mouſtache. Le Deſtin ne révoque pas ſes arrêts au gré des mortels : le ſeul Jonquille peut tout pour vous. D'ailleurs, ſi la Princeſſe ne délivre pas Cormoran, que deviendrai-je moi ? Vous voudrez bien, répondit Tanzaï, que cette inquiétude ne prévaille pas ſur mes intérêts. Le Deſtin d'ailleurs ne m'ordonne rien ſur cet article, & je n'imagine pas que vous deviez faire une loi à la Princeſſe, d'une choſe accidentelle qu'elle eſt maîtreſſe de ne pas faire. Mais que craignez-vous, reprit Mouſtache, quand je vous aſſure de ma protection ? Eh ! vous tremblez pour vous-même, dit Tanzaï. Ce n'eſt pas la même choſe, répondit Mouſta-

che : le Génie peut être à redouter pour moi par ma ſituation préſente, ſans que pour cela je me trouve par-tout ſans pouvoir. Quand la Princeſſe ſera dans l'Iſle, j'ai imaginé pour la ſouſtraire aux empreſſemens de Jonquille, de ne lui offrir qu'un fantôme qu'il prendra pour elle, tant j'aurai ſoin qu'il lui reſſemble. Je ne prétends pas, dit Tanzaï, qu'il jouiſſe ſeulement de ſon idée ; en un mot, je veux retourner à Chéchian. Je vous plains : mais ſi la Fée Barbacela vous aime tant, elle trouvera aſſez d'autres moyens pour vous rendre votre Amant, & votre figure. A ces mots il ordonna, devant Mouſtache, ſon départ pour le lendemain ; & laiſſa cette Fée dans une déſolation, que toute la tendreſſe de Néadarné pour elle ne put calmer.



CHAPITRE VIII.

Malice de Jonquille. Comment Mouſtache la tourne à ſon profit.

MOUSTACHE, réduite au point de voir évanouir ſes dernieres eſpérances, & ſentant bien qu'elle ne détermi-

neroit pas Tanzaï au voyage de Néadarné dans l'Isle Jonquille, résolut, sans s'amuser à des supplications inutiles, de se servir de ce que son art pourroit trouver de plus puissant pour délivrer son Prince. Il lui importoit peu que Tanzaï y perdît : le peu de cas qu'il faisoit d'elle, les contradictions qu'elle en avoit essuyées, le besoin qu'elle avoit que Néadarné tombât entre les mains du Génie, prévaloient sur toute autre considération ; & sans rien témoigner de son dessein, elle chercha dans sa tête quelque expédient qui pût la tirer d'inquiétude. La nuit arriva qu'elle y rêvoit encore.

Aussi-tôt après le repas les deux époux s'étoient couchés, & Tanzaï toujours résolu de partir le lendemain, avoit réitéré ses intentions. La Fée les laissoit dormir, & cherchoit en vain un stratagême qui lui fût propice, lorsqu'un bruit affreux s'éleva subitement dans la Ville. Bon Singe ! qu'entends-je là ? s'écria le Prince réveillé en sursaut. Ah ! dit Moustache, que son art mit d'abord au fait, ce Jonquille est bien terrible ! Qu'a-t-il donc fait ? demanda Tanzaï. Vous sçaurez, reprit Moustache, qu'il étoit amoureux d'une des plus belles femmes de

cette Ville : outré de la résistance qu'elle apportoit à ses desirs, il l'a changée en monstre, & non content de cette punition, il a étendu sa vengeance sur toutes les jolies femmes d'ici, & veut qu'elles restent laides jusques à ce que qu'elles fassent un voyage dans son Isle. Voilà ce qui cause le bruit qui frappe vos oreilles : les Bluets voudroient bien ne pas voir toujours leurs femmes comme elles sont ; mais la condition à laquelle le Génie a attaché le retour de leur beauté, leur paroît plus cruelle encore à supporter que leur figure. Cette Ville me paroît peuplée, dit le Prince, & le Génie n'aura pas peu d'affaires à raccommoder ce qu'il a gâté. Quoi ? volupté de mes jours! dit Néadarné, vous croyez qu'il y aura des femmes qui préféreront la perte de leur vertu à celle de leur beauté ? Aux Dieux ne plaise que je pense mal ! reprit Tanzaï : mais je ne voudrois pas, si j'étois femme, qu'on me mît à cette épreuve. Quoi qu'il en soit, je répondrois bien qu'avant deux jours il ne restera aucune trace de la vengeance de Jonquille.

Un cri affreux que poussa Néadarné en cet endroit, interrompit la conversation. Eh ! qu'avez-vous pour crier de

ſa ſorte ? dit Mouſtache. Hélas ! répondit la Princeſſe, je ſuis bien trompée, ſi je n'ai pas le nez d'un pied au moins plus long qu'à l'ordinaire. Le Prince en ſe déſeſpérant, alla chercher une des bougies qui brûloient dans la chambre : mais en voyant le viſage horrible de Néadarné, il la laiſſa tomber de frayeur, Il ne me manquoit plus que cela, dit-il, Donnez-lui le miroir, diſoit Mouſtache; prenez une autre bougie. Le Prince, en tremblant, apporta l'un & l'autre, & Néadarné ſe trouva ſi laide, ſi vieille, ſi boſſue, qu'elle ne put retenir ſes larmes. La Fée Concombre auroit pu alors diſputer d'agrément avec elle. Ne vous affligez pas, diſoit la maligne Taupe, qu'importe un mal quand on lui connoît un remede certain ? Eh ! ce qui me déſeſpere, répondit le Prince, c'eſt le remede; & quand même il ne m'affligeroit pas, croyez-vous que la vertu de Néadarné lui en permît l'uſage ? Hélas Prince, dit Néadarné, terraſſée par tant de malheurs, je ne veux rien faire que vous n'y conſentiez. Et vous, ajouta-t-elle en s'adreſſant à Mouſtache, vous, qui m'aviez promis votre protection, quand dois-je l'éprouver, ſi ce n'eſt dans la ſituation où je me trouve ? Ce

qui me ſurprend, reprit le Prince, c'eſt que Néadarné ſe trouve enveloppée dans la fureur du Génie ; elle ne devroit naturellement tomber que ſur les femmes de cette Ville : qu'ont affaire les étrangeres à tout ceci ?

Mouſtache, ſi elle l'eût voulu, auroit pu, mieux que perſonne, inſtruire Tanzaï de la vérité de cet aventure, puiſqu'elle ſeule avoit cauſé la métamorphoſe de Néadarné. Déſeſpérée de l'obſtination du Prince à ne point envoyer Néadarné à Jonquille, & ne pouvant délivrer Cormoran que par cette voie, elle avoit ſaiſi l'inſtant de la vengeance du Génie, eſpérant que la laideur exceſſive de Néadarné détermineroit plus aiſément Tanzaï à la laiſſer aller dans l'Iſle Jonquille. Le Prince ſe perdoit cependant en lamentations ; la Fée, pour le raſſurer, lui dit que le Génie n'avoit aſſurément pas raiſonné juſte ſur ſa vengeance. Que tant de femmes s'y trouvoient enveloppées, qu'il ſeroit obligé de rendre la beauté à la plus grande partie d'entre elles, ſans en exiger aucune ſoumiſſion. Qu'il falloit prendre ce tems pour lui envoyer la Princeſſe, & qu'elle en ſeroit quitte à meilleur marché. Eh oui ! dit Néa-

darné, j'en reviendrai plus belle, mais qui me rendra ce que Concombre m'a fait perdre ? Nous n'avons entrepris ce voyage que pour la guérifon d'un feul mal, j'en ai deux actuellement prefque auffi fâcheux l'un que l'autre. Quoique le remede que l'on m'offre, foit certain pour tous les deux, je ne dois m'en fervir, ni pour le premier, ni pour le fecond. Il vaut mieux, à tout prendre, pour mon Prince, que je refte laide. L'effroyable figure que je porte, lui fera oublier celle que j'avois, il ne m'aimera plus : mais pour me rendre digne de fa tendreffe, il faut que je perde fon eftime. Pitoyable Métaphyfique ! répondit Mouftache, qu'eft-ce qui fait le crime ? c'eft le confentement. Ce n'eft pas vous qui vous fouhaitez entre les bras de Jonquille, donc vous ne pouvez pas être criminelle. Vous ne defirez feulement pas de recouvrer votre premiere forme, ce n'eft que par rapport à votre époux que vous la regrettez ; & fi vous vous foumettez à ce qui peut vous la rendre, ce n'eft que pour lui ; par conféquent il ne peut que vous en eftimer davantage, de lui avoir facrifié vos répugnances. N'eft-il pas vrai ? dit-elle à Tanzaï. Je ne fais pas, repar-

tit-il, si votre raisonnement est juste ; mais dans les malheurs qui m'accablent, le parti qui me paroît le meilleur, est celui qui m'en délivrera plutôt. Quand ils auroient poussé cette conversation, l'Historien est trop judicieux pour la donner toute entiere au Lecteur.

Le bruit cependant continuoit dans la Ville avec tant de force, que le Prince fut prié par Néadarné & par Moustache de s'y promener, & de leur dire des nouvelles de ce qui s'y passoit. Il leur apprit à son retour, qu'à peine la vengeance du Génie avoit éclaté, que toutes les femmes étoient parties en foule pour l'Isle Jonquille, sans en excepter la Reine, qui ne pouvant supporter d'être laide un moment, en avoit pris la premiere la résolution ; mais qu'à son retour le Roi l'avoit étranglée de ses propres mains, & qu'il y avoit peu de maris dans la Ville qui n'en eussent agi de même. Cela, ajouta-t-il, n'empêche pas celles qui sont restées ici, de vouloir partir ; & je suis bien sûr qu'avant que le jour soit écoulé, pas une femme ici ne portera des marques de la colere du Génie. Je le savois bien moi, que la vanité d'être belles l'emportoit toujours chez les femmes sur la

satisfaction d'être vertueuses. C'est la faute des hommes, reprit Moustache : qu'ils recherchent la vertu dans une femme, comme ils y recherchent la beauté ; que l'une leur soit d'une aussi grande ressource que l'autre, vous nous verrez aimer autant être vertueuses, qu'être belles. Mais laissons cela. A quoi vous déterminez-vous enfin ? A laisser partir Néadarné, aussi-tôt que l'aurore aura annoncé le jour ; demain elle verra Jonquille, & demain aussi je mourrai de douleur. C'est trop assurément d'un des malheurs qu'elle éprouve, & je craindrois enfin qu'on ne me reprochât de ne l'avoir aimée que pour moi-même.

Il est peu important de dire comment le reste de ce jour se passa. Craintes toujours nouvelles de la part du Prince, assurances de fidélité de la part de Néadarné, promesses de Moustache à Tanzaï que Néadarné reviendroit de l'Isle comme elle y seroit allée, à sa guérison près, qui se faisant par art de Féerie, ne coûteroit rien à sa vertu ; incrédulité toujours ferme de celui-ci, qui trouvoit, à ce qu'il sembloit, de la douceur à mettre les choses au pis, tant qu'enfin la nuit arriva. Tanzaï qui,

dans la journée, avoit changé dix fois de résolution, se coucha d'avis de laisser partir la Princesse; & Moustache qui avoit quelque chose d'intéressant à dire à Néadarné, voyant que la douleur ne le conduisoit pas au sommeil, l'y amena par la force de ses enchantemens, & commença ce qui suit.



CHAPITRE IX.

Conversation intéressante de Moustache & de la Princesse.

VOus voilà bien affligée d'être laide, plus triste encore de la premiere de vos mésaventures. Vous craignez le Génie, cependant vous voudriez ne pas rester comme vous êtes : cela fait bien du fracas dans votre tête. Il faut pourtant débrouiller le tumulte de vos idées, vous en tirer, le rendre clair, vous faire voir jour dans votre ame ; elle est ténébreuse pour vous, vous n'y marchez qu'à tâtons ; vos idées se tournent le dos, sont de mauvaise humeur contre elles-mêmes ; il n'y en a pas une, j'en suis sûre, qui ne s'en veuille ; vous

souffrez de leur contradiction : je veux vous raccommoder avec vous-même, ma raison va s'asseoir & les juger, écoutez-moi. Quand je vous ai promis que je vous soustrairois aux tendres emportemens de Jonquille, je vous ai trompée. Aucune force de ce côté ne pourroit agir sur lui. Votre vertu, toute cérémonieuse qu'elle est sur ses bienséances, lâchera prise ; le Génie lui mettra indubitablement le pied sur la gorge ; en un mot, vous ne la conduirez pas à terme : il faut qu'elle choisisse, d'étouffer de plaisir, ou de mourir violemment. Vous êtes trop belle pour qu'on lui fasse quartier, elle ne vous servira même qu'à augmenter l'ardeur de Jonquille. Quand le triomphe ne coûte rien, que la vanité d'un homme n'en sauroit tirer parti, il le néglige. Passons à un autre point. Quand à votre laideur, n'en soyez pas inquiete ; elle est mon ouvrage, & je vous en déferai sans que le Génie s'en mêle. A peine aurez-vous quitté le Prince, que vous vous verrez plus belle que vous n'avez jamais été. Ce n'est pas tout, il s'agit à présent de l'essentiel. Le Prince est jaloux, & quand vous lui diriez que vous vous êtes présentée sans ris-

que au Génie, des marques, qui ne ſont point équivoques, pourroient aiſément vous démentir. J'ai un remede excellent pour réparer les outrages que nous font les emportemens des hommes. Que veut dire ceci, interrompit Néadarné ? Quoi ! reprit Mouſtache, vous ne m'entendez pas ? Avant que vous connuſſiez le Prince... mais il n'eſt pas poſſible que vous ne ſachiez point ce que je veux vous dire ; vous conviendrez que dans ces deux nuits fatales, où ſucceſſivement vous éprouvâtes tous deux la colere de Concombre, ſi aucun malheur ne vous étoit ſurvenu, vous ne pouviez accorder à Tanzaï ce que ſa tendreſſe exigeoit de la vôtre, ſans qu'il ne vous arrivât quelque choſe de ſingulier..... Je commence à vous entendre, reprit Néadarné. Vous ſentez bien, continua la Fée, que cela ne ſe ſeroit pu faire, que quelque changement ne ſe fît en vous. Jonquille, pour vous guérir, exigera de vous ce dont le Prince a été privé. Ce qui ſeroit arrivé par le Prince, arrivera par Jonquille. En ſuivant la coutume naturelle, il ne ſe pourroit pas que votre époux ne s'apperçût point de ce que le Génie auroit fait. Eh ! qu'importe ?

demanda Néadarné. Pour le fond, cela importe peu, répondit Moustache ; mais pour la forme, cela fait une différence. En un mot, cela blesse le préjugé, & c'est chez les hommes ce qu'il faut respecter le plus. Or il faut que je vous mette en état de prouver au Prince que le Génie vous a respectée, sans cela vous perdriez sa tendresse ; & quelque chose qu'il puisse vous dire, quelque convaincu qu'il soit que vous ne faites qu'obéir, il auroit l'injustice de vous mépriser, si vous ne reveniez pas à lui telle qu'il vous imagine. Voilà quel est notre malheur ! les hommes sans cesse nous accusent d'artifice, & sans cesse ils nous mettent dans le cas d'en avoir besoin avec eux. Ils sont tous aussi injustes que Tanzaï, & nous méprisent souvent pour les choses qu'eux-mêmes nous pressent de faire. Il y a mille occasions où, par rapport à leur sotte vanité, la sincérité nous déshonoreroit, & dans lesquelles, regle générale, le mensonge nous assure leur estime. Tel est, par exemple, le cas où vous vous trouvez. Quand même je ne pourrois pas réparer le tort que vous fera le Génie, vous devriez toujours soutenir à votre époux, que votre vertu n'a point périclité, &

mettre tout ſur le compte de la Nature, plutôt que de convenir avec lui d'un malheur qu'il ne vous pardonneroit pas. Enfin, cette idée de préſéance les flatte. Afin d'appuyer vos diſcours, je vous donnerai un ſecret immanquable (*) : il conſiſte en trois paroles, que même je vous écrirai, afin que vous ne ſoyez pas dans le riſque de les oublier. Dans un autre tems, ſans toutes ces précautions, vous pourriez le tromper ; mais ſon amour jaloux le rendra clair-voyant, & nous avons plus d'un ſens à ſurprendre. Le ſecret lui ôtera tout ſujet de ſuſpicion ; je veux même qu'il le ſerve plus qu'il ne ſeroit néceſſaire. Plus il s'en plaindra, plus il ſera content. Au reſte, ne rougiſſez pas de vous ſervir de cet artifice. S'il avoit dû porter des marques de la nuit qu'il paſſa avec Concombre, il n'auroit pas fait difficulté de vous tromper. Il en a été quitte pour vous

(*) Ici Kiloho-ée ſe plaint, & le Traducteur après lui, de ce que ce ſecret de Mouſtache ne ſe trouve pas dans ce Livre. Comme le Chinois proteſte qu'il auroit voulu le donner à ſa Patrie, le Traducteur, qui croit qu'il n'auroit pas éte moins agréable à la France qu'à la Chine, aſſure ſes Lecteurs que c'eſt à ſon grand regret qu'elle en eſt privée : il les ſupplie de ne point imputer la perte de ce ſecret à ſa négligence, & il croit devoir les aſſurer, qu'après de longues expériences il a été obligé de traiter de fabuleux tout ce qui ſe dit ſur cet article.

dire qu'un ſonge l'avoit guéri, & vous pourrez.... Je me ſuis toujours bien doutée, interrompit Néadarné, que ce ſonge n'étoit pas vrai : mais quand je lui dirois auſſi que c'eſt un ſonge qui m'a rétablie, ſon aventure lui donneroit moins de foi pour mes diſcours. Oui, ſi votre récit n'étoit point appuyé par le ſecret que vous ſçavez, répondit Mouſtache; mais le moyen qu'il doute de vous, quand il ſe trouvera dans la même peine au moins que celle où aura été le Génie ? Mais, demanda Néadarné, ſi le ſecret alloit manquer ? Concombre pourroit bien me jouer encore ce tour-là : vous voyez qu'il vaudroit bien l'autre. Ne craignez rien, répondit Mouſtache, ce ſecret n'eſt pas connu d'elle : ſi le Prince étoit de bonne foi avec vous, il vous diroit qu'il n'a pas dû s'appercevoir qu'elle en ait fait uſage avec lui. Autre article.

Vous vous êtes fait une répugnance ſur Jonquille ; elle tombera à ſon aſpect, il eſt aimable. Dans le récit que je vous ai fait de mes aventures, il a paru comme mon perſécuteur, & cette idée ſans doute vous l'a rendu haïſſable ; mais je vous avertis, encore une fois, que c'eſt un Génie charmant, & qui joint au pou-

voir le plus étendu les qualités les plus rares. Peut-être prendrez-vous une forte paſſion pour lui. Ne le croyez pas, dit Néadarné ; mon cœur eſt prévenu d'une ſi forte tendreſſe pour Tanzaï, que je défierois tous les Génies de la Terre de faire impreſſion ſur moi. Vous êtes encore dans l'erreur là-deſſus, répondit la Fée ; le Génie vous mettra à des fortes épreuves, & Tanzaï qui pourroit ſoutenir votre cœur, ſera abſent. Ce ſera aſſez pour moi de ſon idée, reprit Néadarné, & je rougirois trop, ſi pour ne lui être pas infidelle, j'avois beſoin de ſa préſence. Avec tous ces beaux ſentimens, reprit Mouſtache, les choſes arriveront comme je vous le prédis. Je connois un peu la marche du cœur. Ce qui fait qu'une femme ne manque pas à ſon Amant, c'eſt qu'elle ne ſe met point à portée de lui manquer. Dans une occaſion fâcheuſe, ſi elle s'y trouvoit, la nature ſouffleroit ſur le ſentiment, & ne manqueroit pas de l'éteindre. Il eſt vrai que quand il ſe rallume, on eſt bien étonné ; mais la choſe n'en eſt pas moins faite. Cela n'arrivera pas par Jonquille, dit Néadarné ; & quand je ne ſerois pas vivement occupée d'un autre amour, ce

ne feroit pas lui que je choifirois; je fens que je le hais. Autre erreur, reprit Mouftache : fouvent les hommes dont les femmes fe font fait une idée rebutante, font ceux qui parviennent le plutôt à leur plaire. Etre haï d'abord, eft une voie qui d'ordinaire conduit à être violemment aimé. Souvent le caprice agit là-dedans, beaucoup moins que l'amour-propre. Un homme paroît, & femble ne voir les traits d'une femme qu'avec indifférence ; nulle louange n'échappe de fa bouche ; fes yeux pleins d'une indolence mortifiante, ne difent point à fon filence qu'il en a menti ; il la regarde fans mettre de la politeffe pour elle dans fa façon de l'examiner ; il vaudroit autant pour elle qu'elle ne fût pas là ; fon ame ne fait pas femblant de l'appercevoir, peut-être même paroît-elle s'épuifer d'attention pour une autre femme qui fera là : voilà la haine déterminée ; & fi par hafard cet homme fi inattentif a du mérite, ce n'eft qu'à fa perte, il n'en eft que plus infoutenable. S'il étoit ftupide, s'il portoit de ces cœurs fur lefquels tout gliffe, fon fuffrage ne feroit prefque rien, on n'en feroit flatté que parce qu'il faut faire impreffion fur tout le monde. Mais

quelqu'un d'aimable ne point trouver que vous l'êtes auſſi ! cela ne ſe pardonne point : dans l'inſtant, tout ce qu'il a d'agrémens eſt défaut. Parle-t-il bien, il parle mal, attendu que dans ce qu'il dit, ce que vous deſirez ne s'y trouve point. S'il eſt ſérieux, qu'il eſt morne ! S'il eſt ſenſé, qu'il eſt peſant ! S'il eſt badin, qu'il plaiſante mal ! Voilà votre imagination montée, vous ſentez une averſion qui vous fait mal, tant elle eſt forte. Que cet homme ſi déteſté ſorte enfin de ſa léthargie, qu'il vous rende des ſoins, je dis ſimplement de ces ſoins d'uſage dans la ſociété, & qui n'affichent rien ; le voilà changé, ce n'eſt plus lui ; votre vanité ſatisfaite déchire le bandeau qui couvroit vos yeux ; l'attention qu'il a fait à votre mérite, fait, pour ainſi dire, éclorre le ſien. Que dans cette ſituation il diſe qu'il aime, à peine a-t-il prononcé ce mot dangereux, qu'un regard lui rend ſa déclaration, & plus tendre encore qu'il ne l'a faite. Le cœur paſſe d'une extrêmité à l'autre ; on croyoit n'avoir jamais aſſez de haine, on craint de ne ſe trouver jamais aſſez de tendreſſe : c'eſt ce qu'on appelle une ſurpriſe de l'amour. Jonquille eſt avec

vous dans le même cas : vous le croyez affreux, il eſt aimable, il vous rendra des ſoins qui vous découvriront d'abord tous ſes agremens ; la ſurpriſe n'eſt pas loin. Encore un coup, ne le croyez pas, lui dit Néadarné : j'aime le Prince, & je verrai ſurement Jonquille avec indifférence. Soit, reprit la Fée, je le crois d'autant plus qu'il ne nous eſt pas néceſſaire, ni à vous, ni à moi, que vous l'aimiez. Il s'agit ſeulement de paſſer une nuit avec lui. Ah grand Singe, qu'elle ſera longue ! s'écria Néadarné. Jugez-la ſans prévention, répondit la Taupe, vous la trouverez courte. A préſent ſongeons à cet infortuné Cormoran.

Depuis dix ans l'amour & la colere du Génie ont ſans doute perdu de leur force. Je ſais même que quelquefois il fait danſer devant lui ce malheureux Prince, & lui commande des chanſons. Jonquille vous donnera des fêtes : ſaiſiſſez ce moment pour lui demander la liberté de mon Amant : n'accordez, s'il ſe peut, rien à ſon amour, qu'il ne me rende l'objet du mien. S'il vous le refuſe, prenez cette pantoufle. En cet endroit, Mouſtache fit un ſigne de ſa patte, & une pantoufle & un papier

tomberent en même-tems ſur le lit. Voilà, continua-t-elle, le ſecret que je vous ai promis, & qui peut ſe répéter autant qu'on le veut. Pour cette pantoufle, prenez-là : quand vous verrez le Génie aſſoupi, faites-là lui baiſer, elle redoublera ſon ſommeil. Quoi! cette pantoufle le fera dormir? s'écria Néadarné, quel conte! Ce ſont choſes qui ſautent par deſſus la conception humaine, répondit la Fée : oui, cette pantoufle le fera dormir. Quand vous le verrez dans cet état, allez dans les jardins chercher Cormoran, montrez-là lui : c'eſt une de celles que je portois le jour que nous fûmes ſéparés ; il a la pareille dans ſa poche, il me l'avoit priſe en badinant, le jour que nous fûmes ſi déſagréablement ſurpris par le Génie. Ordonnez-lui de les mettre, elles le rendront inviſible : ſans cette précaution il ne pourroit pas ſortir de l'Iſle. Mais, interrompit Néadarné, ſi le Génie s'apperçoit à tems de notre fuite? Ne craignez rien, dit Mouſtache, ſon courroux ne ſeroit à redouter que pour Cormoran. D'abord que la nuit fera place au jour, il ne pourra plus rien ſur vous, que vous ne le vouliez. Mais ſerrez ſoigneuſement la

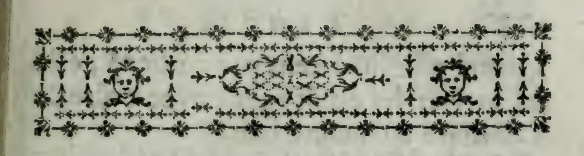
pantoufle, & le papier ; je n'ai plus rien à vous dire, l'aurore ſe montre. Alors elle éveilla Tanzaï.

Ah! jour funeſte, s'écria-t-il, que tu t'es preſſé de me luire ! Eh bien, partie de mon ame, dit-il à Néadarné, êtes-vous toujours bien laide? C'eſt, je crois, pis qu'hier, dit la Princeſſe, L'excécrable métamorphoſe ! s'écria t-il : encore ſi l'une avoit détruit l'autre, j'aurois à m'en conſoler, j'aurois du moins précédé le Génie. Trêve de lamentations, reprit Mouſtache, les équipages ſont prêts, il faut qu'elle parte. Tâchez, dit le Prince à Néadarné en l'embraſſant, d'éviter les careſſes du Génie ; ou du moins que ce ſoit ſi peu que rien, s'il vous touche. Vous n'y penſez pas, dit Mouſtache, cela revient au même. Oui dans le fond, diſoit le Prince, une c'eſt autant que dix, cependant dix me chagrineroient plus qu'une. Vous avez de bizarres délicateſſes, repliqua-t-elle : mais ne penſez pas à tout cela, & recouchez-vous ; vous me ferez quelque conte, vous avez l'eſprit orné. Oh ! pour de l'eſprit, répondit-il, je n'en aurai d'aujourd'hui. Vous êtes contente, vous ; vous allez revoir votre Cormoran ; graces à la Taupiniere où vous

avez vécu, il vous retrouvera comme il vous a laiſſée : mais Néadarné.... laiſſons cette idée, elle me tue.

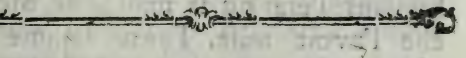
Pendant ces diſcours, Néadarné ne partoit point ; & Mouſtache, craignant que Tanzaï ne ne la retînt, après avoir aſſuré de nouveau le Prince que Néadarné ne courroit aucun riſque, les obligea tous deux de ſe ſéparer, & vit enfin partir la Princeſſe pour l'Iſle Jonquille, avec autant de plaiſir que Tanzaï en eut de douleur. On verra dans les chapi tres ſuivans s'il avoit tort de s'allarmer.





TANZAI ET NÉADARNÉ.

LIVRE QUATRIEME.



CHAPITRE X.

Intéressant, s'il est bien traité

L ÉARDANÉ, ainsi qu'on le peut croire, n'alloit pas sans inquiétude trouver le Génie. On fait à moins des réflexions, & sa situation étoit de celles dont toute femme délicate sera toujours embarrassée. Sa laideur ne l'inquiétoit pas ; mais ce qui devoit se passer dans cette Isle, lui donnoit les idées du monde les plus désagréables. Cependant, elle avançoit.

Quand elle fut à cent pas du bord, elle fit arrêter ses équipages, avec ordre de l'attendre au même lieu.

A peine fut-elle éloignée de ses gens, qu'elle prit son miroir : elle y vit avec une secrete satisfaction que Moustache lui avoit tenu parole, & que tous ses agrémens, non-seulement étoient revenus, mais étoient même augmentés. Quoiqu'elle n'aimât pas le Génie, qu'elle regardât même comme un grand malheur de lui paroître belle, elle auroit pourtant été fâchée de paroître devant lui dans l'état où la malice de Moustache l'avoit mise. Toute femme veut plaire, même sans vouloir faire aucun usage des desirs qu'elle fait naître : quelque passion dont elle soit pénétrée, quelque délicatement qu'elle la sente, elle a toujours sa vanité à satisfaire ; & comme c'est le besoin le plus pressé, il faut que l'amour y perde. Elle sentoit donc une sorte de plaisir à penser que Jonquille seroit ébloui de sa beauté, & regardoit comme un grand triomphe pour elle, de voir ce Génie accoutumé à posséder les femmes les plus parfaites, avouer qu'elle l'emportoit sur toutes. Elle étoit encore occupée de ses idées, lorsqu'elle arriva aux bords du lac sur lequel l'Isle étoit située.

On ne doit pas oublier de dire qu'elle avoit fait charger trente barques, au moins, des Taupes qu'elle avoit apportées de Chéchian, bien conſervées par la miraculeuſe protection de Barbacela. La barque qui lui étoit réſervée étoit la choſe du monde la plus agréable à voir ; les voiles, jonquille & argent étoient chargées de deviſes galantes ; les cordages étoient de même matiere que les voiles ; & un Amour qui tenoit le gouvernail, ſembloit par ſon attitude vive & tendre, annoncer aux Belles qui paſſoient dans cette Iſle, les plaiſirs qui leur étoient réſervés. Néadarné monta dans cette barque, non ſans frayeur : naturellement elle craignoit l'eau, & la figure de cet Amour qui paroiſſoit ſervir de Pilote, ne la raſſuroit pas. Son voyage cependant fut heureux ; & la Barque, quoique ſans Conducteur, fendant les ondes avec une rapidité exceſſive, ne s'arrêta que dans un port ſuperbe, bâti vis-à-vis le Palais du Génie. Néadarné, l'émotion dans le cœur & la rougeur ſur le front, deſcendit à terre. Son embarras redoubla à la vue de la multitude accourue de tous les endroits de l'Iſle pour l'admirer. Quoique ce premier effet de ſa beauté ne lui déplût pas, l'air

ricaneur de ces Insulaires en l'observant, lui fit penser qu'ils ne prenoient pas le change sur ce qu'elle venoit faire auprès du Génie ; & sa honte fut sans égale. Elle marchoit toujours, quoiqu'entourée de ces habitans qui se recrioient sans modération sur le bonheur de leur Souverain, & sur le présent qu'elle lui apportoit. Néadarné impatientée de leurs éloges, de leurs discours, & de leur jaunisse, arriva enfin à la porte du palais, bien persuadée que si le Génie étoit aussi jaune que ses Sujets, sa figure n'étoit pas dangereuse. Les Maîtres de cérémonies l'attendoient. Ces gens-là étoient les Favoris du Génie, & cette charge avoit auprès de lui plus d'une fonction. Ils dirent à la Princesse, que Jonquille n'auroit pas manqué de venir au devant d'elle, si des devoirs importans attachés à sa dignité ne l'avoient pas retenu. En attendant qu'il vînt, on la conduisit dans un appartement superbe, où on lui servit une magnifique collation. Elle y étoit encore occupée, lorsqu'une symphonie charmante annonça ce Jonquille si redoutable. La Princesse sentit son cœur en frémir ; l'idée de Tanzaï, celle de ce qu'on alloit exiger d'elle, la troublerent, & lui firent verser des lar-

mes : elle étoit encore dans ce désordre, lorsque Jonquille se présenta à ses yeux.

Frappé de l'éclat de la beauté de Néadarné, il demeura immobile. Néadarné, par politesse, s'étoit levée. Dans ce premier moment, tous deux ne se dirent rien : mais le Génie sortant enfin de son trouble, pria la Princesse de se rasseoir, & se mit à ses genoux. Néadarné n'avoit pas encore osé le regarder en face, mais forcée enfin de lever les yeux sur lui, elle fut extrêmement surprise, & de la majesté de sa figure, & de ce qu'elle n'étoit pas jaune. Elle fit tous ses efforts pour qu'il se relevât, mais il n'en voulut jamais rien faire, non plus que lui rendre une main qu'il lui avoit saisie, & sur laquelle, pour ne point perdre le tems, il avoit déja imprimé plusieurs baisers. C'étoit agir un peu brusquement ; mais il étoit si accoutumé aux bonnes fortunes, qu'il commençoit toujours par manquer un peu de respect. Sa coutume n'étoit pas de borner à si peu de choses ses premieres entreprises, & la bouche de Néadarné lui fournissoit un beau prétexte pour autoriser ses emportemens, il alloit en approcher la sienne ; mais Néadarné le re-

pouſſant avec force : c'eſt vouloir un peu trop promptement, lui dit-elle, me faire enviſager l'horreur de ma ſituation, & .... Je ſçais bien, Madame, interrompit Jonquille, que je ne devrois pas m'emparer d'abord de ce qu'on ne pourroit pas attendre de vous-même après quinze jours de conſtance : mais le Deſtin ne me donne qu'un jour, & c'eſt, à ce qu'il me ſemble, vous prouver aſſez mes ſentimens, de ne vouloir pas m'expoſer à le perdre. Quoi ! Seigneur, répondit Néadarné, aurez-vous aſſez peu de générosité pour abuſer de l'état où je ſuis ? Ce n'eſt pas moi, Madame, répondit le Génie, qui ai exigé de vous cette démarche : mon empreſſement doit vous dire à quel point je ſouhaite de vous être utile ; vous avez des répugnances, & je dois vous obliger malgré vous. Mais reprit Néadarné, pourriez-vous être content, lorſque vous ne devrez qu'à la contrainte, un bien que mon cœur vous refuſera toujours ? Je ſçais encore, reprit Jonquille, combien la poſſeſſion de votre cœur me rendroit heureux, & je ferois tous les efforts du monde pour me l'acquérir ſi je croyois pouvoir en venir à bout : mais à quoi ſerviroit de ma part cette délicateſſe ?

vous en ſeriez plus gênée, & je ne vous en paroîtrois pas plus aimable. Le Deſtin, en m'offrant les plus doux plaiſirs, me condamne à être privé de ce qui en fait les plus grands charmes. Vous vous donnez à moi à regret. Dans ces inſtans que vous pourriez rendre ſi heureux, vous gémirez, votre ſévere vertu vous en fera des momens douloureux. Je pourrois vous donner de meilleurs conſeils, il ne tiendroit qu'à vous de vous faire un plaiſir de la néceſſité; elle vous ſeroit moins cruelle, & vous n'en ſeriez guere moins vertueuſe. Le devoir ne nous eſt pénible que parce qu'il n'eſt pas l'ouvrage de notre fantaiſie : l'époux le plus aimable ne déplaît ſouvent que, parce qu'il eſt en droit d'exiger ce qu'on lui livreroit avec tranſport, ſi l'on ne s'en croyoit pas tributaire. Avec lui, c'eſt une dette qu'on acquitte; à l'amant, c'eſt un préſent qu'on lui fait. Il eſt naturel qu'on ait plus de plaiſir à l'un qu'à l'autre. Je ſuis avec vous dans le même cas; vous ne m'avez pas choiſi, & ce n'eſt que par cette raiſon que vous me haïſſez; mais enfin, vous êtes obligée d'avoir des complaiſances pour moi, & je vous demande, uniquement pour vous-même, de les imaginer moins

fâcheuſes. Eh ! le puis-je ? s'écria la Princeſſe, puis-je ne vous pas déteſter? Mon cœur. . . . . Madame, interrompit le Génie, je ſuis fâché que vous ne me le puiſſiez pas donner : mais, à vous parler franchemeut, le cœur n'eſt ſouvent qu'une chimere, il n'agit pas toujours autant qu'on le penſe ; je ſuis devenu Philoſophe là-deſſus. Voyons donc de quoi il s'agit, quel eſt le ſujet qui vous amene ici ? Quoi ! vous l'ignorez ? dit Néadarné. Je ſçais, répondit Jonquille, à quoi je dois occuper ici votre loiſir ; mais ce qui vous fait recourir à moi, m'eſt inconnu. Je guéris tant de choſes, que je ne connois pas toutes mes propriétés. N'avez-vous auſſi qu'un remede, dit Néadarné ? Non, Madame, reprit le Génie, & vous êtes la ſeule à qui j'aie vu ſouhaiter que je puſſe en employer un autre. Voyons enfin, qu'avez-vous ? Une Ecumoire.... Comment, interrompit-il, une Ecumoire ! ce mal me paroît curieux. Oh ! reprit Néadarné, mon aventure eſt la choſe du monde la plus ſurprenante, mais je ne pourrai jamais prendre ſur moi de vous en inſtruire. N'importe, dit le Génie, je vous guérirai peut-être ſans cela : cependant il en feroit mieux que je ſçuſſe préci-

ſément

ſément ſur quoi j'ai à travailler. Vous ſçaurez donc, continua la Princeſſe, qu'en conſéquence de cette Ecumoire dont je vous ai parlé, le Prince mon époux perdit tout, & il ne lui reſta qu'elle. Depuis, ce qui ne paroiſſoit plus, s'eſt rétabli ; mais à mon tour j'ai éprouvé des accidens .... Vous n'ignorez pas que le mariage exige de certains ſoins .... Puiſſai-je, s'écria Jonquille, ne vous être jamais bon à rien, ſi j'entends ce que vous me dites ! Que veut dire une Ecumoire, qui fait perdre ce qu'on avoit ; & qu'a-t-elle de commun avec les ſoins que demande le mariage ? Parlez-moi plus clairement, je vous en conjure. Néadarné, enhardie alors par les prieres de Génie, lui découvrit de point en point, non ſans rougir, ce dont il étoit queſtion.

Votre état eſt fâcheux, reprit Jonquille en ſouriant, mais il ſera aiſé de vous en tirer ; votre maladie eſt pourtant ſinguliere, & depuis que je me connois, il ne m'en eſt pas tombé une pareille entre les mains. Je n'en ai pas pour cela une plus mauvaiſe opinion ; mais, Madame, je crains que votre indocilité pour le remede n'en rende l'effet inutile. Ne pourriez-vous pas vous en faire

une idée moins affreuſe ? je ne condamne point vos délicateſſes, mais auſſi... Eh bien, Seigneur, s'écria Néadarné, ſi vous ne condamnez point mes délicateſſes, n'exigez donc pas de moi ce qui me déplaît tant ! Madame, reprit Jonquille ! je n'exige rien, il dépend de vous d'accepter ou de refuſer mes ſervices. Dès ce moment, vous pouvez partir. Mais Seigneur, dit Néadarné, j'aurai entrepris un voyage inutile ? Il ne tient qu'à vous, reprit Jonquille, qu'il ne le ſoit pas. Ah cruel ! s'écria-t-elle, le viſage baigné de pleurs. Eh bien, divine Princeſſe, dit-il en ſe levant, n'obtiendrez-vous rien de vous-même, & ſerai-je toujours à vous preſſer de travailler à votre bonheur ? Laiſſons cette converſation, dit la Princeſſe, elle m'embarraſſe. Je vous embarraſſerois bien davantage, reprit Jonquille, ſi je ne vous parlois plus de rien, mais je connois trop mes devoirs pour commettre cette impoliteſſe, & je ſçais que je dois paroître toujours vous arracher ce que ſans doute votre clémence me donnera. En attendant, tâchez de ne me point haïr, & venez embellir par votre préſence les fêtes que je vous ai préparées. Le Génie alors prit la main de la Princeſſe,

non ſans la lui ſerrer plus qu'elle n'au. roit voulu ; & elle, en rougiſſant des libertés qu'il prenoit, ſe laiſſa cependant conduire, en eſpérant qu'il en reſteroit-là.

CHAPITRE XI.

Qui ne ſert qu'à alonger l'Ouvrage.

On eſtime autant dans une Hiſtoire, des réflexions judicieuſes, que des faits élégamment décrits. On a raiſon : ſi elles alongent le narré, elles prouvent la ſagacité de l'Auteur. En ſuivant ce principe, on peut ſe croire permis de réfléchir ici ſur la ſituation de Néadarné. Toute femme qui dira qu'en ſa place elle n'auroit point eu d'inquiétude, ou ſera une hypocrite, ou une de ces perſonnes à qui il n'appartient pas de connoître les riſques de l'occaſion, & qui s'y ſont toujours abandonnées ſans réflexion. Cette idée peut n'être pas claire, mais tant mieux pour le Lecteur ; il aura le plaiſir de l'interpréter à ſa fantaiſie. Il eſt rare qu'une

femme du monde ſe trouve dans un cas dangereux pour elle, ſans qu'elle le veuille; ſa vertu n'eſt j'amais violentée par les circonſtances ; & quoique l'on ait entendu dire à plus d'une, qu'en donnant à ſon amant tel rendez-vous où elle ſuccomba, elle ne l'auroit pas fait, ſi elle n'avoit pas cru s'en tirer à ſon honneur, on devra toujours croire qu'elle ne doutoit pas de ce qui arriveroit ; & la preuve de cela, c'eſt qu'un homme à qui l'on aura donné un de ces innocens rendez-vous, n'a qu'à n'en point faire uſage, pour être brouillé preſque ſans reſſource avec la vertueuſe Beauté qui ſe ſera renfermée avec lui. Les femmes ont pour ſauver leur vertu bien des reſſources; l'habitude où elles ſont de voiler leurs mouvemens, & ce principe de bienſéance & d'orgueil qui les étouffe ; notre timidité, notre reſpect pour elles ; & preſque toujours l'ignorance où nous ſommes des idées qu'elles ont avec nous, & la crainte de leur déplaire, voilà ce qui fait ordinairement les forces de cette formidable vertu qui nous en impoſe. L'idée du plaiſir un peu réfléchie ſurmonte infailliblement dans le cœur toutes les idées de préjugé. D'elle-même,

une femme peut ne ſe pas arrêter aux images qui pourroient bleſſer ſa pudeur: mais qu'un amant ſe préſente & qu'il plaiſe, qu'eſt-ce alors pour elle que la vertu? Si elle combat encore, ce n'eſt plus pour la ſauver, elle y perdroit trop. Mais il faut céder avec honneur, & mettre du grand dans ſa foibleſſe; tomber décemment, en un mot, & pouvoir s'excuſer ſoi-même quand on réfléchit à ſon déſordre. Peu de femmes tombent d'accord de cette vérité, mais cela n'empêche pas qu'elle ne ſoit conſtante.

Néadarné n'avoit pas pour faire briller ſa vertu le tems que l'on prend d'ordinaire, plus ou moins ſelon la pruderie, la majeſté, & la diſſimulation de la perſonne attaquée. On ne lui donnoit qu'un jour; encore n'étoit-elle pas ſûre que ſa réſiſtance allât juſques au bout. Le Génie étoit aimable, impatient, & dans l'habitude de vaincre: il connoiſſoit le cœur, faiſoit profit de tout, & ces ſortes de gens ſont extrêmement dangereux: ils amenent le moment, & ne s'y trompent pas. Elle étoit défendue à la vérité par la paſſion qu'elle reſſentoit pour Tanzaï: mais pour les intérêts de cette même paſſion, il étoit

important qu'elle la bleſsât ; d'autant plus excuſable encore, que ſon époux ne ſeroit jamais inſtruit de ce qui ſe paſſeroit dans l'Iſle. Que de raiſons pour ſuccomber! & il n'y en avoit qu'une, imaginaire encore, qui pût l'en empêcher. Que des perſonnes qui blâmeront la Princeſſe, auxquelles il n'en faudroit pas tant!

Suivant ce raiſonnement, qui pourroit être de moitié plus court, la Princeſſe n'étoit pas ſans émotion pendant que Jonquille la conduiſoit. Il lui fit traverſer des appartemens immenſes, plus ornés encore par le goût que par la magnificence, quoiqu'elle y fut exceſſive. Du Palais on entroit dans des jardins charmans; tout ce que l'art a pu imaginer de plus correct, & de plus brillant, étoit joint dans ces lieux, aux beautés les plus ſimples de la Nature. On voyoit d'un côté, des grottes ruſtiques, & des ruiſſeaux dont le murmure tranquille invitoit au plus doux repos, ou aux plus tendres plaiſirs. De l'autre, c'étoient des caſcades à perte de vue, des cabinets ſuperbes, des ſtatues d'un grand prix. Là, on s'égaroit dans les routes tortueuſes & inégales d'un Bois, que ſon irrégula-

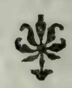
rité ne rendoit que plus agréable. Ici, des allées d'une hauteur ſurprenante, & compaſſées avec ſoin, offroient une promenade plus aiſée, mais moins voluptueuſe. Les parterres raviſſoient par la variété & la beauté des fleurs dont ils étoient ornés ; Flore y avoit à jamais fixé ſon empire ; & Zéphire l'y trouvoit ſi belle, qu'il ſembloit en l'y careſſant ſans ceſſe, avoir pour toujours renoncé à ſon inconſtance. Des Oiſeaux de toutes les eſpeces habitoient dans ces jardins ; la Tourterelle mêloit ſes tendres accens aux chants vifs & légers du Serin & du Roſſignol. Des Nymphes charmantes y formoient des danſes. Des bergers plus galans que ceux des bords du Lignon, chantoient ſur leur muſette un amour qui, quoique toujours heureux, n'en étoit pas moins fidele. Tout enfin parloit amour dans ces délicieux Bocages, tout l'offroit aux yeux, tout l'inſpiroit au cœur, il ſembloit qu'on le reſpirât avec l'air de ce ſéjour enchanté. La volupté aſſiſe au milieu de ce jardin, ordonnoit elle-même les plaiſirs, & répandoit ſur eux ce charme ſi flatteur que ſans elle ils n'ont jamais. Les amours la couronnoient de fleurs, & formoient autour d'elle

les jeux les plus badins. Néadarné ne put résister à tant d'objets, & malgré elle son cœur s'émut; elle se sentit ce mouvement de tendresse qui trouble les sens, & les prépare à un plus grand désordre. Jonquille, qui s'apperçut de ce qui se passoit dans son ame, la regarda avec des yeux qui peignoient si bien ses desirs, que Néadarné ne pouvant supporter leur éclat, interdite, troublée, soupira, & si doucement, que Jonquille voulut dans l'instant même lui faire voir un bosquet qui se trouvoit sur leur route. Néadarné; distraite par la confusion de ses idées, s'y laissoit conduire : mais en approchant de ce Bosquet elle le trouva si sombre, & jettant les yeux sur le Génie, le vit si amoureux, que revenue à elle-même elle refusa séchement d'y entrer. Jonquille, qui sçavoit qu'il y a plus d'un moment dans la journée; voyant celui-là passé pour lui, ne la pressa pas davantage, & la conduisit du côté où les Nymphes & les Bergers formoient les danses les plus agréables. Néadarné s'en occupoit, lorsqu'un homme parti avec une vitesse extrême d'un des bouts du jardin, vint, en faisant la roue & la culebute, donner au mi-

lieu de la danſe, & la déranger.

La Princeſſe, à ſon emploi, le reconnut d'abord pour Cormoran; mais voulant cacher au Génie l'intérêt qu'elle y prenoit : Voilà, lui dit-elle, un homme qui s'eſt fait une danſe ſinguliere! Il ne danſe pas ainſi pour ſon plaiſir, répondit Jonquille. J'ai peine à croire, reprit Néadarné, que ce ſoit pour le vôtre. Vous ne connoiſſez pas ce Sauteur, dit le Génie : c'eſt l'homme du monde qui a le plus de talens, & qui ſeroit en même tems le plus heureux, s'il n'avoit pas mérité ma colere en m'enlevant le cœur d'une Fée que j'adorois. Trop humain pour ordonner des ſupplices cruels, je me ſuis contenté de le garder toujours dans mes jardins, occupé à remplir la pénitence que vous lui voyez faire. Ah, Seigneur, s'écria Néadarné, daigné ſuſpendre ſon ſupplice! Approche, malheureux, dit le Génie à Cormoran, oſe lever les yeux ſur ton Maître; va au Palais, & fait tes efforts pour amuſer l'Objet divin qui veut bien commander dans ces lieux. Cormoran ne répondit que par une profonde révérence, & prit le chemin du Palais, non ſans faire encore quelques culebu-

tes, tant eſt grande la force de l'habitude. Néadarné, en remerciant le Genie, ne put s'empêcher de le regarder, & le trouva ſi ſupérieur à Cormoran, quoique ce dernier fût aimable, qu'elle accuſa Mouſtache de caprice, de n'avoir pas répondu à la tendreſſe de Jonquille. Elle en étoit même déja au point de le trouver auſſi beau que Tanzaï, ſans cependant que cette comparaiſon tirât à conſéquence pour elle; elle ne put même penſer à ſon époux qu'en ſoupirant, & elle ſe confirmoit plus que jamais dans la réſolution de lui être fidelle, lorſqu'on vint annoncer qu'on avoit ſervi. Le Lecteur voudra bien, tant pour ſa commodité, que pour celle de l'Auteur, ſauter tout d'un coup du jardin dans la ſalle à manger, d'autant plus qu'il n'y peut rien perdre.





CHAPITRE XII.

Où l'on verra, entre autres choses, combien la Musique a dégéneré.

CETTE salle à manger étoit, à ce qu'on assure, extrêmement belle, & le repas étoit digne de ceux pour qui il étoit préparé. Néadarné étoit placée vis-à-vis le Génie : cette situation lui déplaisoit : car enfin, on regarde ordinairement devant soi. Elle se voyoit condamnée à ne pas lever les yeux, ou à regarder Jonquille, qui de son côté commençant à devenir fort amoureux, lorgnoit de la façon du monde la plus incommode. Néadarné, entre autres choses, fut surprise de ne pas voir paroître de Taupes sur table. Seigneur, dit-elle au Génie, vous contraindriez-vous pour moi, que je ne vois pas ici votre mets favori ? J'ai pourtant apporté une assez grande quantité de Taupes, pour que l'on pût vous en servir. Moi ! Madame, dit Jonquille, je ne mange point de Taupes, c'est le gibier du monde dont je fais le moins de cas.

Qui vous a donc fait ce conte-là ? On m'avoit assuré, reprit-elle, que c'étoit ce que vous aimiez le mieux : si cela n'est pas, à quoi vous sert-il d'en dépeupler la Terre ? J'ai eu des raisons essentielles pour le vouloir ainsi, Madame, reprit le Génie ; mais elles ont cessé, je ne poursuis plus l'ingrate qui m'avoit outragé. Le supplice de son amant, & l'état où elle est contrainte de vivre, me vengent d'elle, & ma colere s'est éteinte, lorsque mon amour s'est dissipé. Ceci est pour moi une énigme, reprit Néadarné. Il sera aisé de vous l'expliquer, reprit Jonquille : ce malheureux que vous voyez là-bas avec ce tympanon, celui qui vous doit le jour heureux dont il jouit, est l'indigne objet que l'on m'a préféré.. Mais Seigneur, dit Néadarné, puisque vous n'avez plus d'amour, pourquoi perpétuez-vous votre vengeance ? Pour me pardonner d'être cruel de sang froid, reprit-il, il faudroit que vous sçussiez avec quelle indignité j'ai été joué, & les tourmens affreux dont mon cœur s'est vu la proie. Terminons, de grace, cette conversation, & n'empoisonnez pas, en me rappellant un souvenir si fâcheux, le plaisir dont votre vue me pénetre. Si ce plaisir étoit

auſſi vif que vous voulez que je le croie, répondit la Princeſſe, vous n'entendriez parler de votre ancien amour que comme d'un ſonge dont vous pourriez à peine vous rappeller l'idée ; votre rival ne ſeroit plus un ennemi pour vous ; & vous oublieriez, en me regardant, que quelqu'autre a pu vous inſpirer de la tendreſſe.

Quelqu'un croira ſans doute à ce diſcours, que Néadarné ne faiſoit pas ce reproche au Génie ſans qu'un peu de paſſion s'en mêlât. Kiloho-ée a été prêt de le croire auſſi. Cependant, comme il faut ſe garder d'interpréter trop promptement en mal des actions qui peuvent être innocentes, & que d'ailleurs on doit, avant que de prononcer ſur une matiere délicate, en enviſager toutes les faces, il a cru, après une profonde réflexion, que Néadarné n'avoit paru un peu jalouſe que pour obtenir plus facilement Cormoran de Jonquille. Cette interprétation eſt vraiſemblable. Néadarné n'aimoit pas aſſez Jonquille pour être jalouſe d'un amour paſſé, & la tendreſſe qu'elle conſervoit pour Tanzaï, devoit la laiſſer là-deſſus dans la froideur que l'on a pour les choſes indifférentes. Jonquille qui, quoique fort ai-

mable, étoit auffi vain qu'un autre, ne fe fit pas toutes ces idées, & remercia la Princeffe, autant que par la bonne opinion qu'il avoit de lui-même, il s'y crut obligé. Ah belle Princeffe ! lui dit-il avec tranfport, fi j'ai paru ne pas oublier abfolument auprès de vous la tendreffe que j'ai eue pour une autre, perfonne du moins n'altérera jamais celle que je me fens pour vous. Il lui tint encore beaucoup d'autres difcours, tous fort paffionnés, & que pourtant l'Auteur ne nous a pas confervés, foit qu'il les ait trouvés trop difficiles à rendre, foit qu'il n'en ait point fait de cas ; c'eft ce qu'on ne fçait pas pofitivement.

Jonquille alloit, fans doute, continuer à ennuyer Néadarné, lorfque celle-ci, pour l'en empêcher, lui témoigna l'envie qu'elle avoit d'entendre chanter Cormoran. Ce malheureux Prince s'avança, & s'accompagnant de fon tympanon avec une délicateffe infinie, il chanta de la voix du monde la plus touchante, n'importe fur quel mode, l'excès de fon amour & de fes tourmens. Tous ceux qui étoient dans la falle en furent fi attendris, que les fanglots fe firent entendre par-tout. Néadarné, qui avoit le cœur très-compatiffant fondoit en

larmes, & pouſſa ſi loin ſon étouffement, qu'il fallut lui couper ſon lacet. Jonquille lui-même en avoit les larmes aux yeux, & voyant que la douleur ne diſcontinuoit pas : Traître ! dit-il à Cormoran, t'ai-je ordonné de faire pleurer ma Princeſſe, & toute mon Iſle ? Finis la déſolation publique, chante mes plaiſirs, ou crains que je ne te donne de nouveaux malheurs à mettre en muſique. Eh ! ne le grondez pas, dit Néadarné : il m'a ſerré le cœur, je l'avoue ; mais j'ai eu à pleurer un plaiſir inexprimable.

A-peine avoit-elle ceſſé de parler, que Cormoran qui craignoit la colere du Génie, chanta un air ſi gai & le joua avec tant de vivacité, que l'affliction diminuant d'abord, & l'air que chantoit Cormoran redoublant toujours de gaieté, il fut impoſſible aux Courtiſans du Génie de ſe contenir : & le reſpect qu'ils lui devoient, ne put les empêcher de former ſur le champ une contredanſe. Jonquille auroit bien voulu ſe fâcher ; mais entraîné par la force de la muſique, il ſe leva, prêt à ſe mettre de la partie. Néadarné, charmée de le voir ſi ſenſible aux talens de Cormoran, lui parla encore de le remettre en liberté :

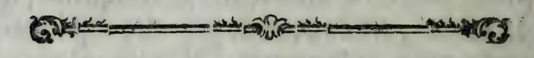
mais il reçut ſi mal cette propoſition, & parut s'offenſer ſi fort de ce qu'elle penſoit à ce Prince, quand elle n'auroit dû, à ce qu'il croyoit, penſer qu'à lui, qu'elle réſolut de ſe ſervir de la pantoufle, puiſqu'on ne pouvoit rien obtenir.

On leva table, & après le café, Néadarné voulant occuper Jonquille, lui propoſa une partie de Berland à cinq. Soit, dit Jonquille, jouons au Berland en attendant l'Opéra. Ecoutez, Cormoran, ajouta-t-il, ayez ſoin de tout, & ſongez à ſçavoir mieux votre rôle que vous ne fîtes la derniere fois. Cormoran partit. Il eſt donc bon pour l'Opéra? demanda Néadarné. Oui, dit le Génie, s'il ne chantoit pas faux, ſi ſes tons n'étoient pas glapiſſans, s'il paroiſſoit moins fat ſur le Théatre, & qu'il y minaudât moins, il ſeroit fort bon Acteur. En achevant ce diſcours, on ſe mit au jeu; & Néadarné faiſant, ou tenant perpétuellement va-tout, ayant ſans ceſſe Berland favori, ne filant point, cavant au plus fort, joua avec un agrément infini. Pendant le jeu, Jonquille avoit avancé ſes jambes ſous la table, & Néadarné ne ſçachant à qui elles appartenoient, diſtraite comme une Princeſſe, s'en fit un couſſin. Bien des gens ont

blâmé cette facilité de Néadarné, ſurtout dans les termes où elle en étoit avec Jonquille. Mais qui ne ſçait que ce qui tire à conſéquence pour les particuliers, n'eſt rien pour les perſonnes d'un rang élevé ? Une femme de condition ne fait-elle pas ſans riſque toute la journée, des choſes qu'une autre qu'elle n'oſeroit ſeulement jamais penſer. N'eſt-ce pas même ce noble mépris des uſages, qui la diſtingue plus que ſon rang ? D'ailleurs, une preuve que Néadarné ne s'apperçut point que ce fût ſur les jambes du Génie qu'étoient poſées les ſiennes, c'eſt qu'elle ne l'obligea pas à les remettre convenablement, & qu'elle n'eut point de diſtractions. Jonquille, à la vérité, en conçut de grandes eſpérances ; mais qu'importe ! Néadarné pouvoit bien n'en être pas plus coupable. Que feroit-ce donc, ſi les femmes étoient obligées de répondre de tout ce que la fatuité des hommes leur fait imaginer ſur leur compte ? Ne tirent-ils point parti, & des égards innocens qu'on a pour eux, & même du peu de cas qu'on fait de leur perſonne ? qu'on les regarde, c'eſt deſir. Qu'on ne les regarde point, c'eſt diſſimulation. Le femmes ſeroient bien malheureuſes ſi elles penſoient, ou

ſi elles ſentoient le quart des impertinences que les hommes leur attribuent. Ordinairement ils ne les croient ridicules, que quand ce ſont eux qui le ſont.

Jonquille, ainſi qu'on l'a déja dû remarquer, étoit avantageux, plein de confiance ; déja il alloit demander compte à la Princeſſe de la faveur qu'elle venoit de lui faire, lorſque le jeu finit, & qu'on vint dire qu'on les attendoit pour commencer l'Opéra. Jonquille y conduiſit la Princeſſe, toujours lui parlant de ſa flamme ; & elle, le laiſſant toujours faire, puiſqu'il étoit écrit par le Deſtin qu'elle ne devoit ni ne pouvoit lui impoſer ſilence.



CHAPITRE XIII.

L'Opéra.

IL ſeroit difficile de bien décrire l'Opéra de l'Iſle Jonquille. Kiloho-ée en quelques endroits ſe plaint de la ſécheresse de l'Auteur Japonois qui, à ſon tour médit du Chéchianien ; ce qui ſuppoſe que ſans parler des autres Traducteurs, le François ſe plaint de tous les

trois, & que le public ſe plaindra du dernier, & lui imputera, ou de s'être trop étendu ſur des matieres ſtériles, ou d'avoir paſſé trop légérement ſur des objets intéreſſans. Mais, à moins de manquer de ſincérité, le Traducteur peut-il donner des récits qu'il n'a pas trouvés; & s'il les imaginoit dans les circonſtances où ils pourroient être néceſſaires, ne ſe ſentiroient-ils pas du ſiecle où il vit, & pourroit-il, en ſe tranſportant même dans des tems auſſi éloignés que ſont ceux où ont vécu ſes Héros, rendre parfaitement des uſages dont il ne reſte plus aucune connoiſſance? N'eſt-il pas plus à propos qu'il en prive ſes Lecteurs, que de leur en débiter des fables dont ils ſentiroient bientôt l'abſurdité! Le devoir d'un Traducteur fidele n'eſt autre choſe que de ſuivre littéralement ſon Auteur, ſi ce n'eſt que lorſqu'il ne l'entend pas bien, il peut le périphraſer, le commenter, l'ajuſter. Le Traducteur de ce livre avoue franchement, que n'entendant pas parfaitement ſon Auteur, il lui a prêté autant de ſottiſes pour le moins qu'il lui en aura épargnées; qu'il eſt devenu long, où le Chinois étoit court; précis, où il ne l'étoit pas; obſcur, où il étoit clair;

railleur, où il étoit moral; galant, où il étoit philosophe; & que de toutes les fautes qu'il a faites, il n'en fait excuse, ni n'en demande pardon au Lecteur de quelque façon que ce puisse être, puisque le livre n'en seroit pas meilleur, & que cet avilissement ne le rendroit pas plus estimable. Toutes ces raisons, bonnes ou mauvaises, feront qu'on ne sçaura qu'imparfaitement ce que c'étoit que l'Opéra dont il est ici question. A qui s'en prendre? Un Historien imagine quand il écrit, que la postérité sera au fait des usages qui regnent de son tems; & c'est ce qui fait qu'aujourd'hui on ne sçait que par des conjectures, encore très-hasardées, quelle étoit la façon de vivre particuliere des Romains, & qu'une chose de cette importance occupe mille Sçavans, qui y emploient sans fruit leurs précieuses veilles. Après un exemple tel que celui-là, le Traducteur doit être excusé; & s'il ne l'est pas, il ne s'en doit plus mettre en peine. S'il avoit à rendre raison de toutes les impertinences qui sont dans ce livre, il ne finiroit point.

Il est donc à propos qu'il dise, pour terminer ce long raisonnement, aussi ennuyeux pour lui que pour les Lec-

teurs, que dans l'Isle Jonquille, vulgairement le Poëme d'un Opéra étoit ridicule; qu'il consistoit en de vieilles Fables doucereusement r'habillées; qu'essentiellement, le style en étoit fade, & la Poésie lâche; qu'il ne s'y agissoit ni de conduite ni d'intérêt; que l'on y faisoit danser à tous propos les gens du monde qui devoient danser le moins; que la personne la plus affligée y venoit chanter ses peines; & que plus d'un Héros blessé à mort, venoit sur le théatre faire son testament, avec un accompagnement de flûtes: qu'il y avoit des entrées de Fleuves; & que le Dieu le plus grand, souvent descendoit des Cieux, uniquement pour faire, ou pour dire une sottise. Au reste, ce spectacle étoit magnifique, & plaisoit sur-tout par la décence qui y regnoit. Toutes les Actrices étoient Nymphes, & l'on en trouvoit aussi-bien dans les chœurs, que dans les rôles principaux, instruites à jouer toutes sortes de personnages; tantôt Vestales, tantôt Prêtresses de Vénus; passant de la garde du Feu sacré aux doux mysteres d'Amathonte; suivantes de la Vertu & de la volupté; s'acquittant également bien en public de l'un & de l'autre rôle, ce

n'étoit jamais qu'en particulier, que l'on ſçavoit quel étoit celui des deux qui leur coûtoit le plus. Elles ne découvroient pas, à la vérité, les ſecrets de leur Art à tout le monde; l'amant le plus enflammé & le plus aimable auroit marqué vainement de la curioſité. Le caprice même ne pouvoit rien ſur elles, l'ambition ne les ſéduiſoit pas davantage, & il falloit qu'une Divinité plus puiſſante que les autres, les déterminât à paroître ce qu'elles étoient. Ces foibles particularités que Kiloho-éé nous a conſervées de ce ſpectacle, ſuffiſent, à ce qu'on croit, pour en donner une idée, & pour montrer aux Lecteurs combien ces Actrices étoient loin de la ſageſſe, & du déſintéreſſement qui font aujourd'hui l'unique caractere des nôtres; & combien les Poëmes de cette Iſle, & leurs agrémens, perdroient auprès de ceux que l'on admire à préſent.

En cas qu'une ſi longue digreſſion fit perdre le fil de l'hiſtoire, on rappellera ici que Néadarné alloit à l'Opéra, qu'elle y étoit conduite par Jonquille, qu'il lui tenoit des diſcours dont ſa pudeur étoit allarmée, & qu'elle les écoutoit avec patience, autant par

politeſſe que par l'impoſſibilité de faire autrement.

Auſſi-tôt qu'ils furent arrivés à l'Opéra, on le commença. Quoique Cormoran y fît des merveilles, ils n'en furent amuſés, ni l'un ni l'autre. Jonquille étoit devenu amoureux, & voulant tout devoir aux ſentimens de la Princeſſe, ſa conquête lui paroiſſoit douteuſe. Néadarné, de ſon côté, malgré ſa paſſion pour Tanzaï, & ſa vertu naturelle, commençoit à s'inquiéter. Devoit-elle refuſer, ou non? Retournera-t-elle auprès de ſon époux comme elle en eſt partie? Mettra-t-elle en œuvre le ſecret de Mouſtache? N'eſt-il pas pour la rétablir d'autre remede que celui qu'on lui propoſe? Peut-elle le prendre ſans danger? Ce Génie eſt aimable, & pour comble de malheurs il témoigne qu'il aime; ſa tendreſſe eſt bien plus à craindre que ſa puiſſance. Quel crime pour elle, ſi cédant enfin à la néceſſité, ſon cœur l'approuve, & s'y conforme! On eſt ſi fragile! elle ſe trouve dans une ſituation ſi délicate! ce malheureux Prince, objet de toute ſon ardeur, languit abſent d'elle : il gémit de penſer ſeulement à ce qui lui doit arriver : peut-être ſoupçonnera-t-il ſon aventure. Eh, ſi le ſe-

cret de Mouſtache n'eſt pas bon? Cependant il doit l'être: le moyen, qu'ayant beſoin d'elle, cette Fée voulût même la tromper! Qu'il ſe trouve bon, en eſt-elle moins coupable! Mais ce Prince, ſource de toutes ſes inquiétudes, ne s'eſt-il pas livré aveuglément à la Fée Concombre? Ne croyoit-il pas d'abord qu'une Déeſſe recherchoit ſes empreſſemens; & quoiqu'il ait été puni de ſon infidélité, en a-t-elle été moins commiſe? Il l'a à ſon retour payée d'un ſonge? N'appartient-il qu'à lui de rêver? Cependant, ſi elle le lui rend, la croira-t-il? Qu'importe après tout, & de quel droit, coupable comme il l'eſt, oſera-t-il lui reprocher une faute involontaire, quand la ſienne ne l'a pas été? Pourquoi a-t-il couché avec Concombre? Cette idée fut la derniere de la Princeſſe, & le ſouvenir de ſon injure lui fit preſque voir la vengeance néceſſaire. Tant il eſt dangereux d'avoir tort avec les femmes! il eſt pourtant vrai au fond, que tort ou non, cela revient ſouvent au même.

Jonquille, comme l'on doit voir, ne perdoit point à ce petit raiſonnement que la Princeſſe faiſoit en elle-même. Il avoit obſervé tous ſes mou-

vemens, & le regard qu'elle lui avoit lancé en finiſſant de ſe rendre compte, l'avoit inſtruit de ſes dernieres diſpoſitions à ſon égard. Quoiqu'il eût fait ſemblant avec la Princeſſe d'ignorer la raiſon qui la conduiſoit chez lui, il en avoit été inſtruit à fond par Concombre, qui, en lui faiſant valoir la beauté dont elle lui aſſuroit la poſſeſſion, ne lui avoit déguiſé aucune circonſtance de l'aventure. Ce n'avoit été ſans doute que pour mieux pénétrer les ſentimens de Néadarné, qu'il l'avoit obligée à raconter elle-même ſon hiſtoire. Peu accoutumé à ſe prendre de ſentiment, il n'avoit ſongé d'abord qu'à ſe rendre heureux malgré la répugnance de Néadarné: mais depuis, ſon extrême beauté, ſa vertu, & ſa modeſtie, lui avoient donné des deſirs plus étendus L'amour qu'elle avoit pour un autre, ne ſervoit qu'à donner plus de vivacité au ſien. Il imaginoit un plaiſir extrême à chaſſer Tanzaï du cœur dont il étoit maître; & plus la victoire lui parut difficile, plus il fut flatté du triomphe. En effet, ſe diſoit-il, quel plaiſir ſeroit-ce pour moi que celui de poſſéder une Beauté qui, déſeſpérée d'être entre mes bras, n'y pouſ-

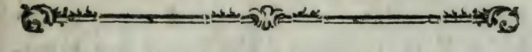
ſeroit pas un ſoupir qui ne fût l'interprete de ſa douleur ; qui me reprocheroit mes empreſſemens ; qui, toute entiere à un autre, accablée de la violence qu'elle ſe feroit, ne leveroit ſur moi que des yeux qui, tout baignés de larmes qu'ils ſeroient, m'exprimeroient ſon indignation, & l'horreur qu'elle auroit pour moi ? Ah ! quelle différence de devoir à ſes ſoins des momens ſi tendres, d'être l'auteur de ſa félicité, de faire celle d'une beauté chérie, de jouir de ſes tranſports, de ſon déſordre ; de lui entendre bégayer qu'elle vous adore, de ſe ſentir ſerrer avec volupté dans ſes bras, d'égarer ſon ame avec la ſienne ; de la voir, confondue dans des ſi doux plaiſirs, ſe perdre elle-même, & vous chercher encore ; d'éprouver les plus charmantes careſſes, de lire dans ſes yeux troublés l'excès de ſa ſenſibilité & de ſon amour ! Ah Néadarné ! quel autre que vous donneroit mieux ces plaiſirs ? Quel bonheur de vous inſpirer tout l'amour que vous faites naître ! Quoi ! je vous verrois entre mes bras, dépouillée de cette vertu ſévere que vous oppoſez encore à ma flamme ! Jonquille ! l'heureux Jonquille !... Ah ! il en mourroit de joie.

Mais adorable Princesse, ne détournez pas ces yeux charmans, laissez-moi m'enivrer de la douceur d'en être regardé. Hélas! j'y lis moins de colere, mais que j'y trouve encore d'indifférence!

Pendant tout ce beau monologue, Jonquille regardoit la Princesse, & la Princesse en effet ne fuyoit pas les yeux de Jonquille. On jouoit à cet instant un morceau de Musique si tendre, que son cœur, déja disposé, ne put y résister. Le Génie lui prit la main, il la baisa, mais avec une expression si vive, que Néadarné touchée de tant d'amour, lui serra à moitié la sienne. Ils étoient tous deux renversés dans le fond de la loge, elle étoit peu éclairée; malheureusement pour elle, un rideau de gaze les déroboit aux Spectateurs. Jonquille, hors de lui-même, s'approcha: le baiser le plus enflammé pris par lui sur la bouche de Néadarné, la retira de son trouble pour l'y replonger mieux encore. Tant que ce désordre dura, Jonquille pressoit amoureusement les levres de la Princesse, & devint enfin si entreprenant, que Néadarné revenant à elle-même, se rejetta sur le bord de la loge, & ramena sa vertu de la plus dangereuse occasion où

elle se fût jamais trouvée. Qui le croiroit, qu'on courût tant de risque à l'Opéra ? Jonquille, au désespoir d'un retour si peu attendu, reparut auprès de la Princesse, & tous deux si égarés, que la Cour ne put s'empêcher d'en sourire.

Néadarné, qui remarqua ce mouvement malin, rougit, & fut déconcertée au point que si l'Opéra ne fût venu à finir, elle auroit assurément quitté la place. Elle étoit si honteuse de ce qui venoit de se passer, qu'elle ne répondit rien à Jonquille, ni ne voulut le regarder, même dans les jardins où il la mena pour lui donner le plaisir d'un feu d'artifice superbe qu'il lui avoit fait préparer. O vertu! quel est donc ton empire ? Si le plaisir t'offense, si toi seule dois remplir une ame, ou chasse l'en tout-à-fait, ou ne donne pas des remords.



CHAPITRE XIV.

Combien il eſt dangereux pour les Femmes d'être peureuſes.

JONQUILLE étoit pourtant maladroit, ou bien hardi, de propoſer à la Princeſſe, après ce qui venoit d'arriver à l'Opéra, d'entrer dans un boſquet pour y voir le feu. Pouvoit-il imaginer qu'elle le voulût bien? Cependant elle y entra. Elle fut choquée à la vérité de trouver ce Boſquet extrêmement ſombre, pendant que le reſte des jardins étoit illuminé de façon qu'à peine l'on pouvoit croire que le Soleil n'éclairât plus. A propos de quoi, dit-elle, au Génie, l'endroit où vous me conduiſez, eſt-il ſi obſcur? Nous en verrons le feu avec plus d'avantage, répondit-il. Je n'en ſais rien, reprit-elle. N'en doutez pas, Princeſſe, dit-il, c'eſt une expérience de Phyſique. Elle n'inſiſta plus, ne ſçachant s'il diſoit vrai ou non; mais elle réſolut de le punir de ſa témérité, en cas qu'il voulût abuſer de l'obſcurité du lieu où ils ſe trou-

voient tous deux. Je ſerai bien aiſe, ſe diſoit-elle, de lui faire voir combien il ſe trompe, s'il croit me trouver ſenſible. Il verra, que tout aimable qu'il eſt, ma vertu vaut bien ſes agrémens.

Elle étoit encore à prendre cette réſolution, lorſque Jonquille la pria de s'aſſeoir ſur un lit de gazon & de fleurs, qui étoit la ſeule commodité que l'on eût dans ce Boſquet. Néadarné s'y plaça, & le Génie, en ſoupirant, ſe mit auprès d'elle. Elle étoit interdite; & Jonquille, dans une émotion qu'il n'avoit jamais ſentie, ne ſçut d'abord que lui dire. L'amour eſt violent, quand il inſpire les reſpect : mais pour les plaiſirs d'un amant, & pour la commodité d'une femme, c'eſt l'amour du monde le moins à deſirer. Jamais il ne devine, ni ne ſaiſit l'inſtant; toujours tendre & embarraſſant, il fait des proteſtations de délicateſſe, où peut-être il ne ſeroit pas puni pour en manquer. Avec toute la condeſcendance poſſible, que peut faire une femme à qui l'on parle d'une paſſion déſintéreſſée? Exhortera-t-elle à la perdre, ou à demander une récompenſe, quand de ſoi-même on s'en détache?

Jonquille n'ignoroit rien de tout cela;

& si Néadarné étoit entrée dans le Bosquet avec l'air qu'il lui avoit vu à la fin de l'Opéra, il n'auroit pas été si timide. Mais elle avoit fait ses réflexions ; sa physionomie étoit redevenue austere & imposante, & il craignoit qu'en voulant la presser trop, elle ne s'armât d'une sévérité dont elle auroit d'autant plus de peine à se dépouiller, qu'elle auroit plus éclaté. Avec toute sa retenue, il avoit saisi la main de Néadarné ; il soupiroit, & la Princesse impatientée de se tenir toujours la main serrée, prit son texte là-dessus pour ouvrir la conversation.

Seigneur, lui dit-elle, ma main vous embarrasse, & je suis gênée de vous la voir tenir. Ah Princesse ! s'écria-t-il, m'enviez-vous cette satisfaction ? Elle n'est rien pour vous, c'est tout pour moi ; si vous ne l'accordez pas à mon amour, pouvez-vous la refuser à mon respect ? Il est au dessus de toute expression. Je ne me reconnois plus, moi, que les plus grandes beautés trouvoient insensible, qui aurois cru les honorer en daignant les regarder : soumis auprès de vous, pénétré de l'amour le plus violent, je n'ose pas même espérer la plus légere faveur. Ce n'est pas encore

assez pour vous de m'accabler de votre indifférence, vous me haïssez. Plus je montre d'amour, plus j'excite de colere. Ah! pourquoi avez-vous cherché le malheureux Jonquille? Rien ne troubloit son repos. Pourquoi a-t-il vu vos funestes charmes? Mais, que dis-je? Pourquoi me plaindre d'une passion qui, toute malheureuse qu'elle est, fait encore ma félicité? Ah! par pitié, tournez les yeux vers moi. Ce n'est point un ennemi qui vous parle, c'est l'amant le plus tendre & le plus passionné, qui tout entier à vous malgré vos mépris, voudroit pouvoir retrancher de ses jours, ceux qu'il a passés sans vous adorer. Est-ce moi, cruelle, que vous devriez haïr? Ah, je ne vous hais pas! s'écria Néadarné d'un ton attendri; mais puis-je vous aimer? Ce cœur que vous me demandez, est-il à moi? Peut-il oublier celui à qui il s'est donné? Son image, cette image si charmante, en peut-elle être effacée? Si vous m'aimez autant que vous le dites, faites donc éclater votre générosité, détruisez un fatal enchantement, n'en prétendez point cette odieuse soumission à laquelle vous voulez que je m'abaisse: à ce prix, je reconnois que vous m'aimez. Ce n'est pas, je

je le ſens bien, un effort ordinaire que celui que je vous propoſe : mais à qui, pour une ſi belle action, puis-je mieux m'adreſſer qu'à vous ? Vous détournez vos yeux, vous ſoupirez ; ah ! mes prieres ne peuvent rien ſur vous. Oui, Princeſſe, je ſoupire, répondit Jonquille, & cela pourroit bien m'être permis après ce que je viens d'entendre. Ce n'eſt cependant pas mon malheur qui m'arrache ces ſoupirs, c'eſt l'impoſſibilité où je ſuis de faire ce que vous deſirez. Mon pouvoir, ſans bornes en toute autre occaſion, a dans celle-ci des limites qui me déſeſperent. Ne croyez pas que ce ſoit mon amour intéreſſé qui me dicte ce refus ; je vous jure par vous-même, qui êtes ce que j'ai de plus cher & de plus ſacré, que s'il dépendoit de moi de vous rendre, ſans aucune condition, ce que vous avez perdu, quelque choſe qu'il m'en coutât, vous ſeriez ſatisfaite.

Le Génie prononça ces paroles d'un ton ſi pénétré, que Néadarné ne put douter qu'il ne dit vrai. Pendant qu'il avoit parlé, il avoit approché la main de la Princeſſe, de ſa bouche ; elle ſe l'étoit ſenti mouillée de larmes, & ces témoignages de la ſincérité & de l'a-

mour du Génie l'attendrissant, elle soupira, & ses résolutions s'affoiblirent. Ah! Jonquille! Jonquille ! lui dit-elle, quand même je croirois ce que vous me dites, quand vos larmes me paroîtroient sinceres, qu'importeroit-il pour tous deux? Pourquoi vous obstiner à toucher un cœur déja prévenu, & au point, que malgré l'attendrissement que vous lui inspirez, la passion dont il est rempli, n'en est pas un moment distraite? Je crois pourtant pouvoir vous avouer sans crime, que sans cette premiere flamme, il auroit peut-être été touché de votre ardeur. Cet aveu n'en entraînera point d'autre, & dans ce séjour dangereux ma vertu n'aura à rougir de rien. Il y a apparence que Néadarné en disant ceci, ne se souvenoit point de ce qui s'étoit passé à l'Opéra, ou qu'elle croyoit que pourvu qu'on évite la derniere occasion, ce n'est rien que tout le reste.

Eh bien, Madame, reprit le Génie, n'en parlons plus; quoique mon amour ne doive pas être récompensé, je n'en veux pas moins vous prouver qu'il est sincere. Peut-être qu'en ma faveur, le Destin révoquera cet arrêt qui vous paroît si funeste. Je n'ose m'en flatter, mais

j'y emploierai tous mes ſoins. Je ne ſerai pas du moins le ſujet de vos pleurs. Un autre Génie que moi, qui m'égale en puiſſance, & qui partage mes fonctions, ſera choiſi ſans doute pour remplir ma place auprès de vous. Vous vous ſentirez peut-être moins de répugnance pour lui que pour moi. Ah Jonquille ! s'écria la Princeſſe, qu'avec un autre que vous ma guériſon ſeroit impoſſible.

Quand Jonquille n'auroit été que poli, auroit-il pu entendre de ſi douces paroles ſans remercier la perſonne qui les lui auroit adreſſées ? Auſſi Néadarné, qui les lui avoit dites ſans penſer que cela tireroit à conſéquence, fut très-étonnée, lorſque Jonquille la preſſant tendrement entre ſes bras, plus vif qu'il n'avoit été reſpectueux, voulut ſe livrer à toute ſon ardeur. Cette ſituation étoit d'autant plus embarraſſante pour la Princeſſe, qu'elle étoit dans cet inſtant extrêmement touchée, & de la tendreſſe du Génie, & des ſentimens généreux qu'il lui avoit montrés. Rien n'eſt ſi dangereux pour les femmes qui ſont nées avec un cœur ſenſible, que cet état d'attendriſſement où Néadarné ſe trouvoit alors. Le malheureux qui dans ce moment oſe les preſſer, arrache quelque-

fois autant de leur compaſſion, que leur amant obtient de leur tendreſſe. Le triomphe n'en eſt pas ſi doux, mais il s'en faut peu qu'il ne ſoit le même. Qui ſçait encore, ſi ce qu'alors elles appellent pitié, n'eſt point amour? Dans un état auſſi violent, peuvent-elles connoître qui les agite? Une coquette ne tomberoit pas dans cet inconvénient, ſon ame n'eſt pas capable d'une ſi tendre impreſſion; il n'appartient qu'à une femme eſtimable d'en être ſuſceptible.

Néadarné, qui étoit une de ces femmes-là, ne ſçavoit plus que dire à Jonquille; l'irréſolution dura quelque tems, mais la vertu revint, & le Génie ſentit, par la vive réſiſtance de Néadarné, qu'en vain il prétendroit ſe la rendre favorable. Qu'on eſt embarraſſé avec une femme vertueuſe! c'eſt bien pis encore avec celles qui font ſemblant de l'être. Jonquille étoit véritablement dans une ſituation digne de pitié. Néadarné irritée contre lui, pour lui prouver plus de colere, s'amuſoit des fuſées qui commençoient à s'élever dans les airs. Il n'oſoit plus s'approcher d'elle. Concombre attentive à tout ce qui ſe paſſoit, inviſible pour Néadarné, s'approcha du Génie, & après lui avoir reproché ſon im-

pertinente timidité : profite, lui dit-elle du ſecours que je vais te donner. Acheve ma vengeance, & tes plaiſirs. Prends garde à ce que je vais faire.

Prenant, à ces mots, la figure d'une groſſe Araignée, elle ſe gliſſa ſous la robe de la Princeſſe. Néadarné ne la ſentit pas plutôt, qu'elle pouſſa des cris horribles. Ah Seigneur, dit-elle à Jonquille, je me meurs, une Araignée ! oh ! ſecourez moi, délivrez-m'en, ajouta-t-elle à demi-évanouie. Jonquille qui ne doutoit pas qu'il n'y eût plus de ſottiſe que de ſentiment à ne pas profiter de la bonne volonté de Concombre, ſçachant le chemin que l'Araignée avoit pris, la chercha où elle devoit être. Cette recherche ne put ſe faire ſans offrir à ſes regards des beautés plus parfaites encore qu'il n'avoit pu les imaginer, des beautés qui perdroient tout à être décrites, le fuſſent-elles par l'Amour même. Le plaiſir que cette vue lui donnoit, le plongea dans un égarement dont il auroit eu tout à craindre, s'il eût été moins amoureux. Ce léger retardement ne fut pas ſenti par la Princeſſe qui, encore évanouie, lui laiſſoit tout le tems dont Concombre avoit beſoin pour achever l'infortune de Tanzaï,

Déja l'enchantement de Néadarné étoit à demi-diſſipé, lorſqu'elle revint à elle. La peur qu'elle avoit eue de l'Araignée, n'étoit rien auprès de celle qui la ſaiſit lorſqu'elle vit Jonquille entre ſes bras. Il ne s'étoit pas préparé à un retour ſi prompt, & ce fut ſans peine qu'elle ſe déroba à ſes emportemens. Dautant plus malheureuſe en cela, qu'un inſtant plus tard elle étoit déſenchantée ſans offenſer ſa vertu, & qu'elle n'eut pas un aſſez grand uſage du monde pour faire durer ſon évanouiſſement, autant qu'il auroit été néceſſaire. Ah traître ! dit-elle à Jonquille, ſont-ce là les effets de cette délicateſſe que tu m'avois tant vantée ? La confuſion du Génie ne lui laiſſa la force, ni de demander pardon à Néadarné, ni de la retenir lorſqu'elle voulut ſortir du Boſquet. Il ne fut pas plus prompt à réſoudre s'il devoit lui laiſſer le tems de ſe calmer, ou s'il devoit la rejoindre. Il prit enfin le dernier parti. Le feu duroit encore, & à la lueur qu'il répandoit de tous côtés, il vit Néadarné peu loin du Boſquet, appuyée contre une ſtatue, & dans l'attitude de quelqu'un qui rêve triſtement. Il fut plutôt à ſes genoux qu'elle ne l'eut apperçu, & les embraſſant d'une façon tout à la fois ti-

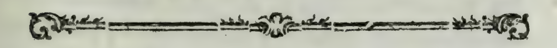
mide & ſuppliante, voici le coupable, dit-il, divine Princeſſe, votre courroux eſt juſte, je mérite toute votre indignation. Ah laiſſez-moi, perfide, s'écria-t-elle, laiſſez-moi ! je ne dois plus, je ne veux plus ni vous voir, ni vous entendre ! Oui, répéta-t-il, je ſuis coupable. Je pourrois vous dire, pour affoiblir mon crime, qu'à ma place perſonne n'auroit pu s'empêcher de l'être : mais je ne ſens que trop que ma juſtification ſeroit inutile, & qu'il eſt tems que je vous délivre d'un objet odieux. Je pars, mais daignez plaindre quelquefois le ſort de l'amant le plus tendre : il vous auroit moins offenſé, s'il vous avoit aimée moins vivement. En achevant ces paroles, Jonquille en effet diſparut.

Néardané, enflammée de colere, ne voulut pas le retenir, & reſta appuyée contre la ſtatue. Elle croyoit que ſa haine ne pouvoit pas finir; mais voyant après une demie-heure que le Génie ne reparoiſſoit pas, l'inquiétude commença à l'agiter. Elle ſongea au but de ſon voyage, & en maudiſſant la nature du remede, elle n'en reconnut pas moins la néceſſité. Prince! s'écria-t-elle, cher époux ! objet unique de toute ma tendreſſe ! tu me fais ſans doute à-

préſent l'injuſtice de penſer que, plongée dans les plaiſirs les plus vifs, infidele à ton ſouvenir & à notre amour, ſi dans les bras d'un autre je me rappelle ton idée, ce n'eſt que pour le faire triompher davantage. Tu formes peut-être le projet de me haïr toujours, pendant que toi ſeul me réduis dans l'état le plus affreux ! Ah cher Prince ! reçois mes ſoupirs : hélas ! je n'en ai encore pouſſé que pour toi. Mais, Jonquille, ajouta-t-elle, par un retour ſur elle-même, Jonquille ne paroît pas. Etrangere en ces lieux, qu'y deviendrai-je ? Il eſt coupable, mais l'eſt-il tant ; & dans l'état où je me ſuis miſe avec lui, pouvoit-il ſe contenir ? C'eſt ma peur que j'en dois accuſer ; peur ſi vive, que malgré ce qu'elle vient de me cauſer, la premiere Araignée m'en feroit peut-être encore faire autant. Ah Jonquille, revenez ! Si vous m'aimiez encore, ne feroit-ce pas aſſez pour vous retrouver que je vous deſiraſſe ? Revenez ! je vous pardonne. A des paroles ſi preſſantes, le Génie reparut. Néadarné, en le revoyant, pouſſa un cri de ſurpriſe. Il lui demanda encore pardon de ce qui s'étoit paſſé : en perſonne noble, elle lui accorda ſa grace ; & ils reprirent tous deux le chemin du

Palais, ſans que Jonquille oſât lever les yeux ſur elle, ni qu'elle daignât non plus le regarder.

Bien des gens dans cette occaſion ont donné plus de tort à Néadarné qu'à Jonquille : ils trouvoient qu'elle avoit autoriſé l'inſolence du Génie, en le mettant à une épreuve à laquelle il n'y a perſonne qui n'eût ſuccombé. Cela pourroit cependant demander plus de réflexion ; & avant de condamner Néadarné ſi déciſivement, il faudroit faire juger la choſe par une Belle qui eût une horreur invincible pour les Araignées, & qu'elle dît de bonne foi ſi en pareil cas elle auroit pris l'animal ; ou ſi, ayant ſon amant auprès d'elle, au reſte amant maltraité, elle lui auroit ordonné de le prendre.



CHAPITRE XV.

Qui prépare à de grandes choſes.

LA modeſtie de Néadarné, & la timidité de Jonquille, leur faiſoient jouer un bien pitoyable perſonnage : d'autant plus ſot encore, qu'il falloit que cela fi-

nît, & que les façons ſont ridicules où elles ne ſervent de rien. Car, que l'on permette une réflexion toute ſimple : ou elle vouloit être déſenchantée, ou elle ne le vouloit pas. Si elle étoit contente de ſa ſituation, ou du moins qu'elle la ſupportât patiemment, à propos de quoi chercher Jonquille ; & puiſqu'elle l'avoit cherché, pourquoi ne terminoit-elle pas avec lui? Mais la délicateſſe, dira-t-on, vouloit qu'au moins elle combattît ; & puis ce Jonquille, qu'on lui propoſe pour une choſe de cette nature, eſt une perſonne qu'elle n'a jamais vu : paſſe encore ſi c'étoit quelqu'un que l'on connût un peu. D'ailleurs, il veut du ſentiment, c'eſt le cœur qu'il attaque, & d'une affaire paſſagere il en veut faire une reglée : on ne peut pas s'en ſauver à moins ; & quand même on voudroit ſe rendre, doit-on ſe rendre tout d'un coup? On peut n'avancer rien de trop, quand on dira que cette derniere idée n'étoit pas celle qui occupoit le moins Néadarné, & cela par des raiſons qu'on trouveroit ici, n'étoit qu'elles ſont déja dans un autre endroit de ce Livre.

Jonquille qui devinoit à peu près les mouvemens qui agitoient la Princeſſe,

ennuyé d'une ſi longue réſiſtance, & ne doutant pas que plus il lui marqueroit d'empreſſemens, plus elle s'armeroit de ſévérité, réſolut de lui paroître moins amoureux, & d'attendre que la néceſſité inſpirât à Néadarné une réſolution conforme au bien de ſes affaires. Ce ne fut pas ſans peine qu'il gagna ſur lui-même de paroître indifférent. Les nouveaux charmes qu'il avoit découverts à la Princeſſe dans l'aventure du Boſquet, avoient augmenté ſes deſirs; mais plus ils étoient ardens, plus il crut que pour les ſatisfaire, il devoit les diſſimuler. Il connoiſſoit le cœur, & il étoit ſûr qu'en bleſſant la vanité de Néadarné, il l'engageroit à aller plus loin qu'elle ne voudroit. Sur ce principe, en la remenant au Palais, il affecta de jetter dans ſes excuſes un air de froideur qu'un amant n'a pas quand il ſe juſtifie; & en jurant à Néadarné un reſpect éternel, il mit dans ſes proteſtations une ſorte d'ironie, qui lui fit croire que le Génie avoit apparemmet trouvé des raiſons pour être plus retenu. Cette réflexion lui donna de l'aigreur, elle répondit au Génie avec ſéchereſſe, elle redoubla quand elle vit qu'il ne s'en plaignoit pas; & lui, ſans témoigner qu'il s'en apper-

çut, la quitta après qu'il l'eut reconduite dans ſon appartement, & ſortit d'un air ſi détaché que pour le coup elle s'abandonna à ſon indignation. Toute la Cour de Jonquille, qui étoit auprès d'elle, ne put un moment la diſtraire. Quoiqu'elle eût été outrée contre le Génie de ſon manque de reſpect, elle n'avoit pas douté un inſtant qu'il n'en fût devenu plus amoureux; elle ſe rappelloit ſes tranſports avant l'Araignée, & en les comparant à l'inſultante froideur dont après il l'avoit accablée, les choſes les plus mortifiantes lui paſſerent dans l'eſprit. Ciel, ſe diſoit-elle, être mépriſée à ce point! Voir tant de deſirs s'évanouir, après une occaſion qui auroit dû leur donner tant de vivacité! quelle peut donc être la cauſe d'une indifférence ſi ſubite? Mais que m'importe, après tout, le dégoût que je lui inſpire? Ne ſuis-je pas trop heureuſe de ne plus lui plaire? Sans doute, c'eſt l'unique moyen de ne point offenmon époux. Ah Mouſtache! Mouſtache! que vous vous trompiez quand vous croyiez que ce Génie ſeroit ſi dangereux pour moi, & que votre ſecret me ſera ici de peu d'uſage!

Elle rêvoit encore profondément,

lorſque Jonquille rentra ; il avoit fait de ſon côté des réflexions nouvelles, il avoit compris qu'il ne falloit pas humilier long-tems la Princeſſe, & qu'en lui laiſſant croire davantage ſon refroidiſſement, elle prendroit de l'averſion pour lui. S'il n'étoit pas ſûr d'être aimé, il étoit certain du moins de n'être point haï. Il falloit cultiver ces heureuſes diſpoſitions, & il n'étoit pas encore aſſez bien dans le cœur de Néadarné, pour pouvoir ſans riſque pouſſer loin ce manege. Il n'appartient qu'aux amans favoriſés d'avoir des façons mépriſantes, & d'ailleurs il commençoit à être ſûr de ſa conquête : il pouvoit du moins entreprendre tant qu'il voudroit ; il n'ignoroit pas qu'après ce qui s'étoit paſſé entre eux deux, Néadarné ne réſiſteroit pas tant ; que les libertés qu'il avoit priſes avec elle, lui ouvriroient le chemin à de plus grandes ; & qu'une femme enfin que l'on a miſe une fois dans une ſituation haſardée, n'eſt plus en droit de ſe fâcher qu'on l'y remette.

Jonquille aborda donc la Princeſſe avec un air animé ; elle ne s'attendoit pas à lui trouver tant de paſſion, & malgré la vertu qui l'obſédoit encore, elle ne fut pas fâchée de s'être trom-

pée dans ſes conjectures. Je ne vous fais point d'excuſes, lui dit-il, de vous avoir quittée ; vous ne m'en faites point de reproches. J'ai penſé, répondit-elle, que vous aviez vos raiſons pour le faire. Ah que vous me juſtifiez aiſément, Madame! reprit-il. Eh quoi! dit-elle, voudriez-vous que je vous trouvaſſe coupable quand vous ne l'êtes pas? cela ſeroit injuſte. Oui je le voudrois, reprit-il; une injuſtice de cette nature me prouveroit de la ſenſibilité, & plus vous me trouveriez criminel, plus vous me rendriez content. Je ne croyois pas, reprit-elle, avoir beſoin de vous chercher des crimes; & ſi pour vous ſatisfaire, il ne faut que vous gronder, je n'ai beſoin que de mémoire pour le faire long-tems. A propos de cela, répondit Jonquille, je ſuis bien trompé ſi je ne me ſuis excuſé plus que je ne devois : ce n'eſt pas que je n'aie eu tort, mais c'eſt qu'il étoit impoſſible de ne pas l'avoir, & qu'à mon ſens je ſerois bien plus coupable envers vous, ſi je l'avois moins été. Que j'aurois perdu, Madame, à être reſpectueux! continua-t-il ; que de graces! que de charmes! Non, il n'eſt rien qui vous égale. Finiſſez vos

éloges, dit-elle en rougiſſant ; laiſſez-moi oublier, oubliez vous-même ce que je ne puis vous pardonner tant que nous nous en ſouviendrons tous deux. Mais eſt-il bien vrai, reprit Jonquille, que votre rigueur ſubſiſte encore ? Si je ne puis me flatter d'un ſort plus doux, que vous me rendez malheureux ! & qu'il vaudroit bien mieux pour moi, ſi je dois toujours être l'objet de votre haine, d'ignorer tous les attraits dont vous me défendez de parler ! Jamais Madame, je n'en perdrai le ſouvenir : toujours occupé d'un moment qui auroit été ſi doux pour moi ſi vous l'aviez voulu, en me rappellant les plaiſirs dont il me combla, je me plaindrai ſans ceſſe de ceux que votre cruauté m'a fait perdre. Eh bien, répondit-elle en ſouriant, ne vous exagérez point ce dont vous avez joui, & ce qui vous a manqué ; vous n'aurez plus rien à deſirer. Je ne m'exagere rien, Princeſſe, répondit vivement Jonquille ; & mon imagination ſans doute, eſt bien loin encore du bonheur que vous me pourriez faire : au nom des Dieux, conſentez-y. Non aſſurément, dit-elle. Eh bien,continua-t-il, permettez-moi d'agir ſans votre conſentement. Ce ſeroit bien

pis, reprit-elle: ſi cela arrivoit, vous ne me devriez point de reconnoiſſance, & du moins je voudrois.... Mais de quoi vais-je m'inquiéter? il vaut mieux que vous ne me deviez rien, vous en ſerez moins ingrat. Moi ingrat ! s'écria-t-il : ah Madame! ſi vous ſçaviez combien vos bontés redoubleroient mon amour, vous ne balanceriez pas un moment à m'en accabler. Je vous ai déja dit que j'aimois un autre que vous, reprit-elle doucement; que voulez-vous que je vous donne? Que tout ce que le Deſtin veut que vous me donniez, reprit-il, me ſoit donné par vous, & que je n'aie point la honte de le remercier d'un bonheur dont je voudrois n'avoir obligation qu'à vous ſeule. Eh bien.... nous verrons, repartit-elle, embarraſſée de cette converſation; mais ne me parlez plus de rien, je ne veux, ni ne dois rien prévoir.

Néadarné, en finiſſant ces paroles, alla prendre un luth qu'elle vit dans le ſallon, & réſolut de s'en occuper, croyant avoir beaucoup gagné d'empêcher Jonquille de lui parler davantage. Jonquille de ſon côté ſe prépara à l'écouter, content de l'avoir raſ-

ſurée

furée fur fes charmes, & fûr ce que ce n'étoit pas peu d'avoir pu l'entretenir de l'affaire du Bofquet fans qu'elle s'en fût fâchée. Néadarné commença donc à pincer le luth, mais fi tendrement ; & elle chanta en même tems avec tant de graces, que Jonquille, hors de lui-même, eut toutes les peines du monde à contenir fon ardeur ; & que Cormoran enchanté de la Princeffe, fut obligé d'avouer que fa vielle & fon tympanon étoient bien au deffous du luth, quand cet inftrument étoit touché avec tant de précifion, de brillant, & de délicateffe.

Le fouper vint interrompre ces plaifirs, & en fournir d'une autre efpece. Néadarné, qui commandoit en Souveraine, voulut que Cormoran fe mît à table : le Génie, pour plaire à fa Divinité, le voulut bien. Cormoran qui avoit beaucoup d'efprit, quoiqu'il l'eût fingulièrement tourné, fut très-amufant. Néadarné qui commençoit à prendre du goût pour cette efpece d'efprit, & qui cherchoit à s'étourdir fur fa fituation préfente, lui répondit très-bien dans le même genre ; & Jonquille prenant le même ton, ils poufferent fi loin le raffinement des expreffions, & la

ſingularité des idées, qu'à la moitié du repas aucun d'eux ne s'entendoit plus. Malgré l'envie que la Princeſſe avoit de prolonger le ſouper, il finit; & après une partie de Berland que Jonquille lui accorda par grace, il la conduiſit dans ſon appartement; & en l'aſſurant d'un prompt retour, il la laiſſa entre les mains de ſes femmes, à qui il ordonna d'uſer de diligence, & de mettre bientôt Néadarné en état de répondre à ſa flamme.



CHAPITRE XVI.

Diſtraction de la Princeſſe.

NÉADARNÉ friſſonna en entrant dans cette chambre fatale. Il n'étoit plus queſtion pour elle de s'éloigner le péril, elle le voyoit prochain, le Génie alloit rentrer. Elle ſentoit avec douleur qu'elle ne le haïſſoit pas, & ſe craignoit d'autant plus, qu'elle écartoit l'idée de Tanzaï quand elle ſe préſentoit avec trop d'avantage. Quelque amour qu'elle eût pour ſon époux, elle ne pouvoit ſe diſſimuler les graces de Jonquille,

& sa supériorité en tous genres sur le Prince de Chéchian. Quelquefois elle pensoit qu'elle devoit s'abandonner à sa situation, puisque rien ne pouvoit l'en sauver : mais la vertu reprenant le dessus, lui faisoit rejetter cette idée. Souvent aussi elle s'y abandonnoit avec plaisir. Quand cela m'arriveroit, se disoit-elle, qui en instruira mon époux ? Le secret de Moustache ne me met-il pas à l'abri de ses soupçons ? Mais quand je pourrois lui cacher mon déshonneur, puis-je l'ignorer, & des remords éternels ne me puniront-ils pas de mon crime! Ai-je cherché à le commettre? N'est-ce pas un Oracle qui m'envoie dans ces lieux? En proie aux desirs du Génie, n'y puis-je pas être livrée sans partager ses transports ; & quand même je les partagerois, seroit-ce ma faute ? Puis-je répondre des mouvemens de la Nature ; sa sensibilité est-elle mon ouvrage ? Si l'ame devoit être indépendante des sentimens du corps, pourquoi n'a-t-on pas distingué leurs fonctions ? Pourquoi les ressorts de l'un sont-ils les ressorts de l'autre ? Ah, sans doute! cette bizarrerie n'est pas de la Nature, & nous ne devons qu'à des préjugés ces distinctions frivoles. Si elles étoient véritablement

en nous, ſoumiſes à nos volontés, dépendantes d'elles, elles ne nous domineroient pas. Pourquoi cette lumiere, qui nous fait appercevoir le bien ou le mal, n'eſt-elle pas aſſez puiſſante pour nous guider ? Quel avantage eſt-ce pour moi que ce diſcernement qu'elle me procure, ſi me laiſſant toujours en liberté de choiſir, ſon impulſion ne me détermine pas; & ſi ce choix n'eſt pas en ma puiſſance, pourquoi m'oblige-t-on aux remords? Non, les Dieux ne ſont pas aſſez injuſtes pour nous punir d'un mal qu'ils pouvoient nous empêcher de commettre. Puiſqu'ils ſont les auteurs de la Nature, ils connoiſſent ſans doute ſon pouvoir : c'étoit à eux à mettre en nous ce rayon divin, cette force intérieure contre laquelle nos efforts auroient été vains. Nos devoirs alors ſe ſeroient confondus avec nos mouvemens; cette tyrannie ſalutaire nous auroit rendu plus parfaites, plus dignes d'être leur ouvrage. Ont-ils craint en nous éclairant que nous ne fuſſions trop près d'eux, ou ont-ils voulu ſe réſerver le plaiſir barbare de nous demander compte des défauts dont ils ont accompagné notre exiſtence ? Mais que dis je ? malheureuſe ! & d'où me vient donc la ré-

pugnance que j'ai pour Jonquille? S'ils ne m'avoient pas ſoutenue, auroit-il encore à deſirer? L'amour que je me ſens pour Tanzaï, tout fort qu'il eſt, ne me jetteroit pas dans un ſi grand déſordre. Ah! les Dieux nous éclairent plus que nous ne croyons: ſi nous étions attentifs à cette voix ſecrette qui nous parle, ſi nous ne la faiſions pas taire, nos mouvemens ſe décideroient tout d'un coup; & nous éprouverions moins de combats dans notre ame, ſi cette voix étoit moins puiſſante. Mais après tout, que m'importe ce Génie; & quand je céderois à ſes deſirs, ne puis-je pas, toujours occupée de mon époux, ne m'entretenir que de ſa tendreſſe? Eh! l'ame ne s'égare-t-elle pas? Et malgré ma vertu n'ai-je pas été, dans ce Boſquet, près de ſuccomber? Voyois-je Jonquille? penſois-je à mon époux? Ne m'étois-je pas perdue moi-même? Qui me répondra que je ne m'égare plus? Je me ſuis arrachée au péril, mais quels efforts ne m'en a-t-il pas coûté? Le trouble de mon cœur, cette volupté qui s'eſt emparée de mes ſens, ces mouvemens confus ne me diſent-ils pas tout ce que j'ai à craindre? Et qui combats-je ici? Le plus aimable des Gé-

nies ! Ah ! tâchons d'en perdre l'idée ; fermons les yeux ſur ſon mérite : que ſeroit-ce pour moi qu'un plaiſir qui me coûteroit tant de larmes ; & qu'eſt-il auprès de cette ſatisfaction ſi pure qui ne nous abandonne jamais quand nous n'avons rien à nous reprocher ?

Pendant que Néadarné faiſoit ces réflexions, ou d'autres ſemblables, ſes femmes l'avoient déshabillée ; il ne lui reſtoit plus qu'une robe légere, qu'on alloit encore lui ôter pour la mettre au lit, lorſqu'elle ordonna à ſes femmes de ſe retirer. On lui repréſenta reſpectueuſement, qu'il falloit qu'elle ſe couchât : elle répondit, en ſe jettant ſur un canapé, qu'elle ne vouloit point ſe coucher ; & témoigna tant d'opiniâtreté ſur cet article, qu'à la fin ſes femmes ſe retirerent. Elles étoient à peine ſorties, qu'elle courut fermer toutes les portes de ſa chambre.

Elle ſe croyoit bien en ſûreté contre Jonquille, & reprenoit le chemin du canapé, lorſqu'elle apperçut auprès d'elle celui contre qui elle prenoit tant de précautions. Elle en fut d'autant plus effrayée, qu'elle ſe voyoit dans un état où il lui ſeroit difficile de ſe défendre contre lui, & qu'elle ſe doutoit bien

qu'en cas qu'il employât la violence, perſonne ne viendroit la ſecourir. Eh quoi, Madame, lui dit-il, voyant qu'elle s'arrangeoit ſur ſon canapé, toujours des précautions contre moi? Et vous, lui répondit-elle, prétendez-vous toujours me perſécuter? Vous donnez, reprit-il, un nom peu honnête à mes intentions, vous ſçavez que je ne veux que vous ſervir, vous reconnoiſſez mal mon zele. Ce zele, repliqua-t-elle, m'eſt ſuſpect, & vous m'avez montré trop d'amour pour que je n'en déteſte pas la ſource. Je n'ai donc plus rien à vous dire, Madame, répondit-il. Je pourrois vous répéter que pour vos intérêts mêmes, vous devriez me montrer moins de rigueur; mais vous les conſultez ſi peu, que ſans-doute vous ne m'en croiriez pas. Jouiſſez donc du plaiſir que vous donne votre ſévérité, & des charmes de votre état. Que l'heureux Tanzaï, en vous retrouvant ſi fidelle, s'applaudiſſe de vous revoir, & qu'il imite votre exemple, ſi jamais le bonheur de ſa deſtinée le ramene entre les bras de Concombre. (Ici la Princeſſe devint fort attentive, & fronça un peu le ſourcil.) Je ne vous parle plus de mon amour, continua Jonquille; par une bi-

zarrerie que je ne conçois pas ; plus je vous en témoigne, plus vous me montrez d'averſion. Auriez-vous mieux aimé qu'uſant du privilege de mon emploi, je vous euſſe traitée comme une femme ordinaire ? Mais non, dit plus doucement la Princeſſe. Ce ſont donc, reprit Jonquille, mes égards qui me perdent auprès de vous, & j'aurois ſurmonté cette fierté ſi farouche ſi je l'avois moins ménagée ? Je cherche à vous rendre votre ſituation moins pénible ; je crois qu'il eſt mieux pour vous, puiſqu'enfin vous devez céder, que vous m'apportiez moins de répugnance ; & ce procédé, dont toute autre que vous auroit ſans doute été touchée, vous révolte. Ah Princeſſe ! ajouta-t-il en s'aſſéyant ſur le canapé, je méritois de vous moins d'injuſtice, & plus de complaiſance. (En cet endroit, Néadarné commença à rêver.) J'oſe dire, que ſi vous aviez pu être touchée de quelque choſe, vous l'auriez été de mon amour, & que vous ne lui auriez point oppoſé une ſi cruelle ingratitude. Ce n'eſt pas, continua-t-il en poſant doucement ſa main ſur la jambe de la Princeſſe, ce n'eſt pas que je croie avoir mérité de vous aucune récompenſe : mais vous

vous lafferez de l'etat auquel Concombre vous a réduite; il ne me fera plus permis de vous revoir, & le Génie dont je vous parlois tantôt, aura l'avantage de vous rendre ce fervice que vous aurez refufé de moi. (Alors, la Princeffe le regarda affez long-tems, rebaiffa les yeux, foupira affez triftement; & Jonquille s'avança fur le canapé, & lui prenant la main, pourfuivit ainfi fon difcours :) Si vous me haïffiez moins, vous ne vous verriez pas fans horreur obligée de recourir aux foins d'un autre, qui, moins fenfible que moi, vous fera peut-être regretter d'avoir rejetté les miens. Je ne me fouhaite pas même cette confolation, je ne pourrois l'avoir qu'à vos dépens, & j'aime mieux en être privé à jamais. A ce difcours fi tendre, Néadarné ferra la main de Jonquille qui tenoit la fienne, & le Génie avançant à diverfes reprifes celle qu'il avoit d'abord pofée fur la jambe de la Princeffe, en fit ufage affez indifcrétement pour qu'elle s'en fût offenfée, fi elle n'avoit été plongée en cet inftant dans la plus profonde rêverie. Ah Princeffe, dit-il d'une voix entrecoupée, qu'il me feroit doux de vous voir répondre à ma flamme! mes fentimens font dignes d'une auffi grande

félicité. Mais cette bouche si charmante, ajouta-t-il, en la baisant avec ardeur, & vos yeux, sont également muets. J'aurois tort de presser une réponse, elle ne me seroit pas aussi favorable que votre silence.

Il n'a tenu qu'au Lecteur de remarquer qu'à mesure que Jonquille parloit, il s'avançoit sur le siege de Néadarné, si bien & avec si peu de ménagement, qu'il en étoit enfin venu au point de le partager avec elle, & qu'il avoit profité de sa distraction pour prendre les plus grandes libertés. Elle sortit enfin de son assoupissement, à la derniere : mais le Génie avoit si bien pris ses mesures, que quels que fussent les efforts de Néadarné, ils ne lui servirent à rien. A peine se fut-elle apperçue qu'il étoit inutile de combattre, qu'elle pria Jonquille, dans les termes les plus supplians, de ne pas pousser plus loin ses entreprises ; mais le Génie, aussi distrait en ce moment qu'elle l'avoit été elle-même, ne répondit à ses prieres que par de plus grands efforts. Elle recommença sa résistance ; mais elle éprouva pour-lors que la vertu la plus sévere peut combattre, mais n'est pas toujours sûre de vaincre. Les obstacles que le Génie opposoit à sa

fuite & ſes tranſports, exciterent enfin ſa fureur. Barbare ! s'écria-t-elle, ah traî...! Les cris les plus douloureux l'interrompirent, & par la peine qu'elle eut à être déſenchantée, il ne tint qu'à elle de juger de la force de l'enchantement. L'affront qu'elle eſſuyoit, & ſa réſiſtance, l'avoient accablée de douleur & de fatigue, & la firent tomber dans une eſpece d'anéantiſſement qui lui ôtoit la force de faire éprouver au Génie la violence de ſon couroux, & lui déroba en même tems le deſagrément d'être témoin de ſes tranſports. Jonquille, le victorieux Jonquille, loin de la ſecourir, goûtoit à loiſir les charmes de ſon triomphe.

Cette Beauté ſi fiere qu'il adoroit, étoit enfin devenue la proie de ſes deſirs; il attachoit ſur elle ſes regards enflammés, il l'accabloit des plus tendres careſſes, & lui demandant pardon dans les termes les plus paſſionnés, il alloit ſans doute lui faire de nouvelles inſultes, lorſqu'un prôfond ſoupir lui annonça que Néadarné reprenoit ſes ſens. Il crut qu'il ſeroit plus décent que la Princeſſe en ouvrant les yeux, le vît à ſes genoux; il s'y jetta en l'admirant. Le déſordre dans lequel il l'avoit miſe, la

rendoit encore plus charmante ; des pleurs couloient de ſes beaux yeux à demi-fermés : elle les ouvrit enfin. La ſituation où elle ſe retrouva, augmenta ſes larmes & donna de nouvelles forces à ſon indignation ; elle ſe releva avec fureur, & courant aux portes pour ſortir, ſon déſeſpoir redoubla quand elle connut qu'il ne dépendoit pas d'elle de fuir ce Génie qu'elle abhorroit. Ah monſtre ! s'écria-t-elle, monſtre indigne du jour ! oſes-tu t'offrir encore à mes regards ? Oſes-tu me retenir ?.... Pour bien exprimer la colere de la Princeſſe, & rapporter ici tout ce qu'elle dit à Jonquille, il faudroit s'être trouvé dans la même ſituation : on laiſſe donc aux Lecteurs femelles cet endroit à remplir. Néadarné, à force de quereller le Génie, s'épuiſa : il l'avoit prévu, & dans une contenance hypocrite il attendoit qu'elle finît. Eh bien, Madame, lui dit-il quand il vit qu'elle ne parloit plus, me voudrez-vous toujours punir de mon zele, & vous oppoſerez-vous ſans-ceſſe à ſes effets ? Eſt-il dit que vous ne voudrez jamais conſentir à ce déſenchantement qui vous eſt ſi néceſſaire? Ah traître ! s'écria-t-elle, plût aux Dieux que je fuſſe encore à le ſouhaiter ! Si vous n'avez

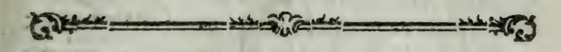
que cette raiſon pour me haïr, reprit-il, vous pouvez m'honorer d'un ſentiment moins rigoureux : quelque choſe que vous ayez imaginée, que vous ayez même éprouvée, vous êtes telle que vous étiez, & ſans un conſentement formel de votre part vous ne pouvez ſortir de votre état. Je ne vous l'ai pas dit d'abord, parce que je ne voulois devoir qu'à vous ſeule le plaiſir de vous voir volontairement entre mes bras. Peut-être ne m'en croyez-vous point, & qu'irritée contre moi comme vous l'êtes, vous vous reprochez même de m'entendre ; mais il vous eſt aiſé de vous convaincre par vous-même, que ce que j'avance n'eſt point faux. Je ne prétends au reſte vous aſſujettir à rien ; maîtreſſe de reſter, ou de partir, ſi je vous rends graces de l'un, vous ne me verrez point me fâcher de l'autre.

Pendant que le Génie parloit, Néadarné, on ne ſçait comment, reconnut, qu'en effet ſon déſenchantement n'étoit point réel ; elle ne pouvoit en accuſer le ſecret de Mouſtache, puiſqu'elle n'avoit pas prononcé les trois paroles qui le compoſoient ; & elle retomba dans une nouvelle perplexité, quand elle ne put plus douter de la néceſſité de per-

mettre tout à Jonquille, ou d'être hors d'état pour toujours d'accorder quelque chose au Prince. Enfin, Madame, reprit le Génie, la nuit se passe, & vous ne décidez rien. Elle alloit lui répondre, lorsqu'un Génie de la Cour de Jonquille parut dans la chambre. Seigneur, lui dit-il, daigne ta clémence me pardonner, si je viens troubler ton repos : mais deux Dames, que la Princesse seule égale en beauté, viennent d'arriver en ces lieux ; elles implorent ton secours avec tant de vivacité, & leurs maux exigent des remedes si prompts, que j'ai cru devoir t'avertir des plaisirs qui t'attendent.

C'en est assez, Topaze, dit le Génie, sortez ; & vous, Princesse, dit-il à Néadarné, volerai-je à ces infortunées, ou fixez-vous mes pas auprès de vous ? C'est à vous à vous décider, & à seconder le penchant qui m'attache à vos charmes. Topaze va peut-être revenir, dit-elle. Cette crainte est-elle, demanda-t-il, la seule qui vous occupe ? Elle sourit. Jonquille, content de cet aveu, l'enleva, la porta dans ce même lit où elle croyoit qu'elle n'entreroit jamais ; & dans l'instant la vertu & le scrupule, bannis tous deux d'auprès d'elle,

cédérent en ſoupirant leur place aux plaiſirs.



CHAPITRE XVII.

Qui apprendra aux Prudes, qu'il eſt des occaſions dangereuſes.

S'Il eſt flatteur de triompher d'une Beauté ſévere, il faut avouer auſſi qu'il en coûte bien pour en venir-là. Une choſe qui doit ſurprendre, c'eſt que depuis que les femmes ſavent qu'il faut céder, elles n'aient point encore jugé à propos de retrancher les façons. Il y a à la vérité de certain fats dans le monde qui ſoutiennent qu'on ne leur a jamais oppoſé de réſiſtance, mais il n'en eſt pas moins vrai qu'ils mentent. Souvent ils ſe vantent d'avoir obtenu des faveurs, où on les a accablés de mépris. Heureuſement pour les femmes, cela ne tire pas à conſéquence, & les honnêtes gens n'en ont pas moins à ſoupirer. Quelque jour peut-être elles penſeront mieux, ou plus mal : je dis plus mal ; car Jonquille auroit eu moins de plaiſirs, ſi Néadarné avoit été moins farouche.

Il étoit parvenu, ainſi qu'à préſent tout le monde le ſait, à la tenir de ſon aveu. Toute autre que la Princeſſe n'auroit pas révoqué ſon conſentement : mais elle étoit douée d'une vertu qui ne finiſſoit pas ſur les bienſéances, & à qui les ſottes délicateſſes de Jonquille en faiſoient ſans ceſſe imaginer de nouvelles. Quoi qu'on en diſe, ce Génie étoit moins adroit qu'on ne nous l'a peint : paſſe qu'il demandât à Néadarné la permiſſion de la porter dans ſon lit, une choſe de cette nature vaut au moins une politeſſe ; encore eſt-il des occurences où il eſt plus poli & plus ſûr de ne rien dire. La vertu n'eſt jamais plus cérémonieuſe que quand on lui laiſſe le tems de l'être ; & il n'eſt pas décent d'obliger une Belle à refuſer ce qu'elle laiſſeroit prendre, ſi on s'aviſoit de cette voie. Jonquille, quoique fort amoureux ; pria la Princeſſe de lui permettre d'approcher d'elle ; & la Princeſſe, ſur le champ, ne manqua pas de le prier de n'en rien faire. Il ſe révolta à ce refus injuſte, & s'aviſant enfin de ſes bévues, il approcha malgré elle, & par ce coup d'autorité, lui en impoſa ſi bien qu'elle n'oſa plus rien dire. Il ſe haſarda alors à lui donner

ner de ces noms tendres, en uſage parmi les gens qui ſont parfaitement bien enſemble. Si elle ne les lui rendit point, du moins ne s'offenſa-t-elle pas qu'il les lui eût donnés. De-là, en homme qui connoît le prix des gradations, il la prit dans ſes bras, l'y ſerra voluptueuſement, & par des careſſes faites à propos, lui donna inſenſiblement une idée aſſez vive du plaiſir, pour qu'elle ne pût plus s'occuper d'autre choſe. L'amoureux Jonquille enfin, payé de ſa délicateſſe, reçut autant qu'il donnoit, & vit ſa Princeſſe enivrée de volupté, ſe prêter de bonne grace aux ſoins qu'il prenoit pour ſon déſenchantement. Il craignoit encore un retour fâcheux ; & pour le prévenir, il crut ne devoir pas laiſſer à la Princeſſe le tems de la réflexion, & s'épargner les intervalles. Cette ruſe fit ſon effet, & une fantaiſie de Néadarné en rendit le ſuccès entier : elle alla s'imaginer que Jonquille reſſembloit à Tanzaï ; & en s'étonnant fort en elle-même que cette reſſemblance ne l'eût pas frappée plutôt, elle ſe livra à ſon erreur, & par amour pour le Prince, ne laiſſa rien à deſirer à l'ardeur du Génie. Propos charmans, careſſes ten-

dres, ſoupirs enflammés, transports voluptueux, abandon de ſoi-même, rien ne lui manqua.

Tout grand Enchanteur qu'il étoit, il fallut, après avoir faſciné les yeux de la Princeſſe un tems conſidérable, qu'il laiſſât repoſer le charme. Néadarné ſentit tout ce qu'elle perdoit au retour de ſa raiſon, il lui vint des idées triſtes ; ſon déſenchantement ne l'occupoit plus, elle voyoit alors que telle étoit la volonté des Dieux qu'il fût l'ouvrage de Jonquille ; c'étoit une choſe faite, elle y étoit totalement réſignée. Elle ceſſa de ſe faire des reproches ſur ſon infidélité, & trouva d'auſſi bonnes raiſons pour l'autoriſer, qu'elle en avoit eues pour s'en défendre. Après tout, avoit-elle ceſſé d'adorer le Prince, & n'étoit-ce pas l'ouvrage de la paſſion la plus forte, de lui avoir fait reſſembler à Jonquille ? Ce qui l'inquiéta le plus, fut l'incertitude où elle étoit ſur le ſecret de Mouſtache. Pouvoit-elle jamais avoir une plus belle occaſion de l'éprouver ? Déterminée à ſavoir abſolument ce qui en étoit, elle voulut prononcer les paroles myſtérieuſes ; elle les avoit oubliées, & Jonquille avoit tellement brouillé ſes idées, qu'elle

crut pendant long-tems qu'elle ne s'en reſſouviendroit jamais. Il n'y avoit pas d'apparence d'aller chercher le papier ſur lequel elles étoient écrites : qu'en auroit penſé Jonquille? Il n'auroit pas manqué de voir ce que c'étoit ; & ſi elle l'avoit perdu tout-à-fait, le moyen de reparoître auprès de Tanzaï? Pendant qu'elle étoit dans cet embarras, Jonquille prêt à recommencer le charme, vint de nouveau la preſſer, & l'interdire. Elle ſe ſouvint heureuſement qu'on avoit mis ſes poches ſous le chevet. En ſe détournant avec adreſſe, elle prit ſon ſecret, & s'en ſervit ſi à propos, que Jonquille crut la Princeſſe plus enchantée que jamais, s'en plaignit, & la remercia. Il ne manqua pas d'attribuer à Concombre une choſe ſi peu ordinaire, & plus il la ſoupçonna de vouloir rendre éternel le malheur de la Princeſſe, plus il s'empreſſa d'y remédier. Néadarné qui, quoi que le Génie eût dit de ſa ſenſibilité, n'avoit pas compté ſur un ſi grand zèle de ſa part, ne ſavoit comment y répondre. S'en plaindre, c'étoit témoigner une trop grande ingratitude; le laiſſer éclater davantage, n'étoit-ce pas manquer trop à Tanzaï? Il étoit ſingulier qu'elle

fit cette derniere réflexion ; mais les femmes sont délicates, & Néadarné, qui croyoit avoir fait assez pour le Prince, se reprochoit ce qu'elle donnoit de plus. Elle alloit prier le Génie de mettre des bornes à sa générosité, lorsqu'une seconde réflexion (on ne finit pas d'en faire quand une fois on a commencé,) la détermina autrement. Elle ne pouvoit plus douter que le secret de Moustache ne fût bon ; mais cette Fée lui avoit dit qu'il pouvoit se répéter autant de fois qu'on le vouloit : & si cela n'étoit pas, & qu'elle s'en fût servie trop précipitamment, quelle ne seroit pas la fureur de Tanzaï ? Il fallut donc, pour ne plus douter de la bonne foi de Moustache, entendre ce que Jonquille en diroit. Pour le coup elle eut lieu d'être contente. Le Génie parla si avantageusement du nouvel embarras où il étoit, que de peur qu'il n'en soupçonnât la cause, elle le félicita de ce miracle, & le rejetta entiérement sur lui. Quelque flatteur que fût ce propos, il s'en défendit avec toute la modestie possible, & s'obstina à n'en donner l'honneur qu'à elle seule. Un combat aussi poli ne pouvoit pas finir promptement, & quelque civile que

fût la Princeſſe, Jonquille s'opiniâtra avec tant de fureur, qu'elle fut obligée de prendre tout ſur elle.

La nuit cependant s'avançoit, & la Princeſſe qui avoit ſuffiſamment eſſayé ſon ſecret, & qui n'avoit plus rien à deſirer pour elle même, ſe crut obligée de penſer à Cormoran. Elle ne ſçavoit comment s'y prendre pour le délivrer. Jonquille ne lui paroiſſoit pas d'humeur à s'aſſoupir ſi-tôt, & il lui paroiſſoit impoſſible de ſe ſervir de la pantoufle tant qu'il ſeroit éveillé.

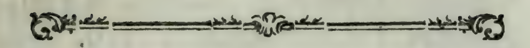
Seigneur, lui dit-elle, dans quatre heures je pars : je voudrois bien pouvoir donner au ſommeil le reſte de la nuit : j'oſe attendre de votre complaiſance... Plutôt vous partirez, répondit-il, moins vous devez l'attendre de moi, cette complaiſance que vous me demandez ; je ne mériterois pas le bonheur de vous poſſéder, ſi je le négligeois à ce point ; je veux vous prouver que j'en ſuis digne. Si vous me promettiez pourtant que je pourrai vous revoir... Moi, interrompit-elle promptement, ah Seigneur ! vous ne l'eſpérez point, & je ne conçois pas comment vous oſez me faire une ſemblable propoſition. J'ai cru, répondit-il, que ſans manquer au reſpect,

je pouvois vous la faire, & que nous avions été aſſez bien enſemble ici, pour que vous me regardaſſiez au moins comme connoiſſance. Et c'eſt préciſément, Seigneur, par cette raiſon même que de toutes les perſonnes de la Terre, vous êtes celle que je dois éviter le plus : l'amour que je reſſens pour Tanzaï, & mon devoir, ne me permettent pas même de penſer à vous. Juſques ici je ne ſuis point criminelle : les Dieux en m'ordonnant de venir vous chercher, ont pris ma faute ſur eux : mais je mériterois leur colere, & le mépris de mon époux, ſi je me rappellois jamais votre idée pour la chérir. Quand je vous ai demandé cette permiſſion, Princeſſe, reprit-il, c'eſt parce que juſques au bout j'ai voulu vous devoir tous mes plaiſirs. Si vous connoiſſiez bien ma puiſſance, vous ne douteriez pas que malgré tous vos refus, je ne puſſe vous voir quand je le voudrois, & obtenir même de votre tendreſſe toutes les faveurs que vous réſervez à Tanzaï. Maître de prendre ſa figure, c'eſt ſous ſes traits que vous me verrez ; & vous ne ſçaurez jamais ſi c'eſt à lui, ou à moi, que vous livrerez votre cœur. Ah grands Dieux ! quel ſupplice ! s'écria la Princeſſe. Elle ſe ſe-

roit ſans doute affligée beaucoup, ſi le Génie la voyant dans de ſi triſtes diſpoſitions, ne ſe fût cru dans l'obligation de les diſſiper. Néadarné, laſſée de ſes tranſports, auroit bien voulu les éviter; mais comme elle avoit été la victime de ſon amour pour Tanzaï, il fallut encore principalement qu'elle le fût de ſes égards pour Mouſtache. Il étoit néceſſaire de provoquer le Génie au ſommeil, ſans cela elle ne pouvoit délivrer Cormoran. Ce fut par la même raiſon qu'elle ſe ſervit encore de ſon ſecret; une victoire aiſée auroit moins coûté à Jonquille, & il falloit amener la pantoufle. Le tems de l'employer arriva enfin. Le Génie, malgré lui, & en diſant à Néadarné les choſes du monde les plus tendres, ſentit ſes yeux ſe fermer. Elle, lui faiſant dans l'inſtant ſentir la pantoufle, le plongea dans le ſommeil le plus profond; & ſortant bruſquement du lit, s'habilla avec la derniere promptitude. Elle y mettoit tant d'application, qu'elle ne s'apperçut pas d'abord que les habits dont elle ſe couvroit n'étoient pas ceux qu'elle avoit apportés dans l'Iſle. L'amoureux Génie, qui avoit voulu que Néadarné emportât avec elle des marques de ſa magnificence, n'avoit rien

oublié pour rendre ſuperbes, & dignes de la Beauté qu'il en paroit, ceux dont Néadarné ſe couvrit malgré elle. Sa répugnance à cet égard pouvoit avoir plus d'une cauſe : elle ne pouvoit plus avec ces habits dire au Prince qu'elle avoit rêvé, & n'imaginoit rien pour le tromper là-deſſus.

Malgré l'inquiétude dans laquelle ces nouveaux vêtemens la plongeoient, elle ne put refuſer à Jonquille l'eſtime que méritoient ſes procédés. Elle s'approcha du lit où il dormoit ſi profondément. Elle le conſidéra long-tems, ſa beauté l'émut. Adieu, lui dit-elle, en ſoupirant, adieu, aimable Génie ; puiſſent tes jours éternels couler dans les plaiſirs ! puiſſes-tu perdre à jamais le ſouvenir de la triſte Néadarné ! puiſſe-t-elle elle-même t'oublier ! Elle ſe feroit crue trop heureuſe de pouvoir répondre à ton ardeur, & tu ne l'aurois pas prévenue, ſi ſon cœur & ſa main avoient été à elle. Adieu : elle ne peut rien pour ta félicité, daigne ne jamais troubler ſon répos ! En achevant ces paroles, elle le baiſa doucement au front, s'arracha d'auprès de lui avec une peine dont elle ſentit murmurer ſa vertu.



CHAPITRE XVIII.

Où le Lecteur lira des choses qu'il prévoit depuis long-tems.

LA Princesse, armée de la pantoufle, traversa, sans être vue, tous les appartemens du Palais. Le Soleil étoit déja levé : elle craignit, comme elle n'avoit pas pu avertir Cormoran de son dessein, qu'elle ne mît beaucoup de tems à le chercher, & que le Génie en s'éveillant ne dérangeât toutes ses mesures. Heureusement elle n'alla pas loin. Cormoran, que ses malheurs rendoient inquiet, loin de s'abandonner au sommeil, rêvoit sur la terrasse. Elle se découvrit à lui. Ne perdons point de tems, Seigneur, lui dit-elle, sortez de votre esclavage, & venez dans les bras d'une Fée qui vous adore, vous dédommager de vos peines. Ah Princesse ! s'écria Cormoran, seroit-il possible que Moustache pensât encore à moi ? N'en doutez pas, Prince, répondit-elle : oui, son cœur prévenu pour vous de la passion la plus vive, souffre autant éloigné de vous,

que vous ſouffrez abſent d'elle. Eſt-elle toujours Taupe ? demanda-t-il. Que j'ai craint que le barbare Jonquille ne l'eût en ſa puiſſance ! Echappés tous deux à ſon courroux, repliqua-t-elle, venez jouir d'un ſort plus heureux, & lui rendre cette figure charmante qui vous inſpiroit tant d'ardeur. Mais avez-vous encore la pantoufle de la Fée ? Oui, reprit Cormoran ; mais il ne m'a pas été poſſible, depuis dix ans que je la poſſede, de la regarder une ſeule fois : occupé ſans relâche à faire la culebute, ou à travailler aux plaiſirs du Génie, ou je n'ai pas eu le tems de la baiſer, ou je n'ai pas oſé, de peur que le Génie me ſçachant poſſeſſeur de ce tréſor, ne me le ravît encore. En connoiſſez-vous la vertu ? demanda Néadarné. Non, reprit-il ; & quelle eſt-elle ? De vous rendre inviſible. Ah que ne l'ai-je ſçu plutôs ! s'écria-t-il ; que cette connoiſſance m'auroit épargné de tourmens ! Peut-être auſſi, dit-elle, que plutôt elle ne vous auroit ſervi à rien. L'intention des Dieux étoit ſans doute que vous fuſſiez malheureux dix ans ; & avant le tems marqué par leur clémence, vous n'auriez fait que de vains efforts pour votre liberté. Mais finiſſons ces diſcours,

craignez encore la colere du Génie, vous êtes perdu s'il s'éveille ; prenez votrepantoufle, & ſuivez-moi. Ce n'eſt donc pas lui qui finit mes peines ? demanda-t-il. Non, reprit la Princeſſe : en vain je l'ai conjuré de m'accorder votre grace. Du moins, dit-il, êtes vous guérie ? Paix, répondit-elle; que dans l'endroit où je vais vous conduire, aucune indiſcrétion ne vous échappe; & s'il en eſt beſoin, ſoutenez que je n'ai vu le Génie qu'une minute, & encore devant vous, autrement vous me perdriez : vous ſaurez un jour les raiſons qui doivent vous forcer au ſilence ſur cet article, ou à appuyer mes diſcours. Ne craignez rien, Princeſſe, dit-il, je vous jure une fidélité inviolable.

Alors il tira la pantoufle de ſa poche, & ſuivant la Princeſſe, ils paſſerent devant les Gardes de Jonquille ſans qu'aucun d'eux les apperçut. Ils parvinrent au Port ſans rencontrer plus d'obſtacles que dans le Palais, prirent une des Barques de Jonquille, & quitterent l'Iſle, non ſans que Néadarné regardât ſouvent, & avec un peu de triſteſſe, l'endroit du Palais où elle avoit laiſſé le Génie. Qu'on ne l'en blâme pas, ſa vertu avoit aſſez éclaté pour

qu'elle ſe permît cette légere ſatisfaction, & c'étoit bien le moins qu'elle pût faire pour lui que de le quitter avec quelque regret. Ce n'étoit pas qu'elle l'aimât, mais elle n'avoit rien à lui imputer de ce qui s'étoit paſſé entre eux, & ne pouvoit raiſonnablement le regarder que comme ſon libérateur. Toutes ces idées s'effacerent de ſon eſprit en mettant pied à terre. Elle retrouva ſes gens à l'endroit où elle leur avoit ordonné de l'attendre ; elle fit monter Cormoran avec elle dans ſon Palanquin, & reprit le chemin de la Ville Bleue, en s'occupant ſeulement du plaiſir de revoir Tanzaï.

Elle n'étoit plus inquiete ſur le ſecret de Mouſtache ; l'épreuve qu'elle en avoit faite avec Jonquille, ne lui laiſſoit pas lieu de douter que le Prince n'y fût trompé. Avant même de ſortir du Palais du Génie, elle avoit prononcé trois ou quatre fois les ſecourables paroles ; mais quelque confiance qu'elle y eût, elle ne put revoir la Ville Bleue ſans émotion. La néceſſité où elle étoit de mentir à Tanzaï ; la crainte que, malgré ſes diſcours, il ne découvrît la vérité de l'aventure, ou que Jonquille ne fût indiſcret ; la honte dont

en elle-même elle se sentoit couverte, excitoient dans son cœur les mouvemens les plus cruels, & y balançoient le plaisir d'être réunie à son époux.

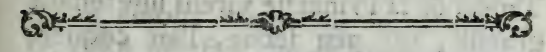
Ce n'étoit pas sans raison qu'elle craignoit sa présence. Tanzaï, malgré l'esprit de Moustache, & les consolations qu'elle lui avoit apportées, avoit pensé mourir de chagrin. Quoi! disoit-il à la Fée, j"ai pu consentir qu'elle allât trouver Jonquille! il manquoit à mes maux de faire moi-même mon déshonneur, & de ne pouvoir pas l'ignorer. Que me dira cette infidelle à son retour? Hélas! en cet instant peut-être elle oublie dans les bras du Génie, mon amour & mon désespoir. Pour vous oublier, dit Moustache, je suis bien sûre que non; & je répondrois bien que si, par une fatalité que je ne conçois pas, elle a cédé à Jonquille, sa vertu n'en aura pas été offensée. Oh sans doute! reprenoit-il; on se souvient beaucoup de sa vertu, & il dépend d'une femme de la voir présente à ses idées dans ce moment-là. En ce cas, repartoit Moustache, quels reproches pourriez-vous donc faire à la Princesse? Et si par hasard elle revient de l'Isle telle qu'elle est partie, laide & inutile, de quel

œil la reverrez-vous? Je n'en ſais rien; dit Tanzaï; vous prenez bien votre tems pour me faire ces argumens-là! vous raiſonnez les paſſions avec une exactitude impatientante, & pourvu que vous faſſiez un beau & long diſcours, le reſte ne vous eſt de rien. Je hais auſſi de vous voir injuſte, reprit Mouſtache, & je voudrois que vous fuſſiez moins bizarre. Encore un coup, comptez un peu ſur ma puiſſance, & que les ſoins de Barbacela pour vous, vous raſſurent. S'il faut pour me calmer, reprit-il, compter ſur votre protection, ou ſur la ſienne, je puis garder mes inquiétudes; & à juger de ſes ſoins pour moi, par une occaſion où je me ſuis trouvé, je ne dois pas eſpérer qu'elle ſoit utile à la Princeſſe. Vous-même, ſi votre pouvoir eſt ſi grand, que n'avez-vous empêché ſon départ? Vous ſçavez, dit la Taupe, qu'on ne peut s'oppoſer aux ordres ſuprêmes du Deſtin. Fort bien, reprit-il; & ſi les ordres ſuprêmes du Deſtin ſont que Néadarné ne puiſſe me revenir telle je la ſouhaite, que par l'entremiſe de Jonquille, puiſqu'on ne peut s'y oppoſer, de quel biais uſerez-vous pour empêcher qu'ils ne s'exécutent? Vous qui aimez tant les raiſonnemens,

en voilà un, répondez-y. La chose n'est pas difficile, répondit-elle : Filles du Destin comme nous le sommes, ce qui seroit impossible aux mortels, nous devient aisé; s'il ne peut révoquer ses arrêts en notre faveur, il les adoucit du moins ; & nous laissant sous lui la conduite de l'univers, il nous permet de favoriser les objets sur qui nous voulons exercer notre clémence. Vous ne doutez pas, je crois, de mon amitié, & vous devez vous souvenir qu'avant que Néadarné partît, je vous ai dit qu'en cas que Jonquille n'en agît pas généreusement, il ne trouveroit qu'une ombre qu'il prendroit pour elle. Mais puisque vous pouvez faire cela pour moi, pourquoi, dit-il encore, ne l'avez vous pas fait pour vous ? Qui vous empêchoit de substituer une ombre à votre Cormoran, & de terminer par-là sa pénitence? Jonquille s'en seroit apperçu, reprit-elle : Cormoran devoit rester si long-tems en son pouvoir, & il la employé à tant d'usages pendant sa captivité, qu'il ne m'auroit pas été possible de le tromper là dessus. Vous verrez, reprit Tanzaï, que l'usage qu'il doit faire de la Princesse le rend plus aisé à être trompé. En vérité le Destin

votre Pere ordonne d'étranges ſottiſes ; & vous les réparez par de ſinguliers moyens. Oh ! répondit Mouſtache, vous ne méritez pas d'être raſſuré, ni que Néadarné vous aime avec tant de délicateſſe. Quand elle ne pourroit éviter Jonquille, il vous ſiéroit mal de le lui reprocher ; & quand il fut queſtion pour vous de paſſer une nuit avec Concombre, vous fîtes moins de difficulté que Néadarné n'en feroit en pareil cas. Vous crûtes ridiculement que le plus bel objet de la Terre vous tendoit les bras, vous vous livrâtes en inſenſé à tout ce que vous dit la Chouette : & ſi la Princeſſe ſçavoit à quel point vous lui fûtes infidele, je ne réponds pas que, malgré ſa vertu, elle ne ſentît quelque douceur à vous en punir. Au nom de Cormoran, Mouſtache, dit Tanzaï confus, ne lui parlez jamais de cette déteſtable Iſle des Couſins : elle ne fut que trop bien vengée ; & ſi, comme je n'en doute point, vous ſavez le reſte de l'hiſtoire, vous devez me rendre juſtice, & vous n'ignorez pas que le deſir de la revoir, m'en fit plus faire que celui de mon rétabliſſement. Je vous garderai volontiers le ſecret, dit la Fée, mais ſoyez plus tranquille, & ne m'outragez pas au point

point de douter toujours de mon pouvoir ; il va plus loin que vous ne penſez. Le Prince lui promit tout ce qu'elle voulut ; mais ſon inquiétude étoit ſi forte qu'il ne put un moment la ſuſpendre, & que la Fée impatientée de ſes plaintes, fut obligée de le faire dormir trois ou quatre fois dans la journée : encore n'auroit-il fait que des mauvais ſonges, ſi Mouſtache, pour l'intérêt de la Princeſſe, ne lui en eût procuré d'agréables.



CHAPITRE XIX.

Plus néceſſaire qu'agréable.

TANZAÏ ſortoit à peine d'une de ces gracieuſes illuſions que la Fée lui préſentoit, lorſqu'il vit arriver la Princeſſe. Il venoit, en rêvant, de la voir, inſenſible aux feux de Jonquille, refuſer ſa guériſon ; & le Génie touché de tant de vertu, la lui procurer ſans en prétendre aucune reconnoiſſance. Ce ſonge l'avoit diſpoſé à bien recevoir Néadarné. Il courut au devant d'elle : mais quand il la vit couverte des pré-

ſens de Jonquille, & menée par Cormoran, il imagina que la délivrance de ce Prince lui avoit coûté plus d'une complaiſance; & que ſi elle avoit été ſi vertueuſe, Jonquille l'auroit eſtimée, mais ne lui auroit pas tant accordé. Toute ſa jalouſie ſe réveilla : il la regarda ſombrement, & répondit avec hauteur aux civilités de l'Amant de Mouſtache. A peine cette Fée eut-elle entrevu Cormoran, que ſa métamorphoſe ceſſa, & que ſous les habits les plus galans Tanzaï & la Princeſſe virent une femme grande, un peu ſeche, l'air coquet, minaudier & précieux, qui ſe précipita dans les bras de Cormoran. Elle avoit réellement du côté gauche une mouſtache à la Chinoiſe, qui fut la premiere choſe que baiſa Cormoran, & qui ſelon Tanzaï faiſoit ſur le viſage de la Fée un effet aſſez ridicule.

Comme il étoit aſſez de mauvaiſe humeur, il examina Cormoran pour le critiquer. Après le portrait charmant qu'en avoit fait Mouſtache, il s'attendoit à voir une perſonne miraculeuſe, & ne fut pas fâché, quand il vit dans ce Prince ſi vanté, une petite figure haute de quatre pieds, grêle & contraint, & qui ne lui parut avoir pour

tout agrément qu'un air fade & doucereux, qui annonçoit le caractere de son esprit, & la possession où il étoit de plaire aux femmes de l'espece de la Fée. Dans un autre tems, Tanzaï s'en seroit plus diverti; mais la colere où il étoit contre Néadarné, ne lui permit pas d'y faire une plus longue attention.

Cette Princesse s'étoit approchée de lui en tremblant, & pendant que les deux Amans réunis se disoient tout ce qu'un amour long-tems malheureux, & enfin satisfait, peut inspirer de tendre, Tanzaï, l'œil farouche, & dans un morne silence, se refusa à ses embrassemens. Que vous êtes cruel! lui dit-elle. Cher Prince, que vous répondez mal à ma tendresse! je n'ai point mérité tant de mépris. Allez, Madame, lui dit-il avec fierté, allez retrouver Jonquille, & oubliez-moi à jamais. Je ne l'ai pas cherché, répondit-elle; vous seul m'avez contrainte à ce funeste voyage, & je ne vois pas pourquoi.... En vérité, Prince, dit Moustache, qui à leur querelle s'étoit approchée d'eux, vous êtes bien injuste, de toutes façons; & si vous sçaviez combien vous aurez à rougir de votre jalousie, vous ne

la témoigneriez pas si hautement. Ecoutez-moi, continua-t-elle en le tirant à part : vous devez vous souvenir de ce que je vous ai promis au sujet de Concombre, je vous manque de parole dans l'instant que vous m'en manquerez. Je ferai plus, je vous prouverai l'innocence de la Princesse; mais pour vous punir de vos injustes soupçons, je vous en prive à jamais. Ce qui s'est passé dans cette Isle, vous inquiete : il seroit aisé de vous convaincre par le témoignage de Cormoran, qui n'a pas quitté un instant Néadarné, que plus délicate que vous, ce Génie, malgré sa beauté & sa puissance, en a été rebuté. Mais voulez-vous des preuves plus fortes, & dont l'évidence confonde votre incrédulité ? vous sçaviez ce qu'étoit Néadarné, ne vous en rapportez qu'à vous-même sur ce qu'elle est aujourd'hui. Perdez dans les plus tendres embrassemens cette sombre jalousie, que la Princesse ne vous pardonneroit peut-être pas si elle duroit plus long-tems ; & souvenez-vous, quand même vous ne la trouveriez pas telle qu'il la faut pour calmer vos soupçons, que de tous les hommes du monde vous êtes celui à qui, de toutes façons, la plainte & le

reproche ſeroient le moins permis. Allez expier à ſes pieds le crime de l'avoir ſi injuſtement outragée, & ſans perdre du tems à l'interroger, diſpoſez-la doucement à vous donner des preuves complettes & de ſa vertu, & de ſa tendreſſe pour vous.

Tanzaï ne ſachant que répondre à la Fée, revint à Néadarné d'un air auſſi ſoumis qu'il l'avoit eu fier; & Mouſtache étant ſortie avec Cormoran, avec qui elle avoit auſſi à s'éclaircir de bien des choſes: Si j'en crois Mouſtache, & l'eſtime que j'ai pour vous, lui dit-il, vous ne m'avez point trahi: mais pardonnez à ma délicateſſe, ſi j'ai pu douter de votre vertu. Pour ne pas craindre, il auroit fallu que je ne vous euſſe point aimée; & je me ſuis trouvé dans des circonſtances ſi cruelles pour mon amour, ſi dangereuſes pour vous, qu'il ne m'a pas été poſſible d'être ſans inquiétude. Ce fatal oracle qui ordonnoit que vous allaſſiez trouver Jonquille, l'emploi de ce Génie, votre beauté, que de raiſons pour trembler! & qu'il me ſeroit doux que votre tendreſſe pour moi vous eût fait ſurmonter tant d'obſtacles! Ah Seigneur, répondit Néadarné en pleurant, je n'ai pas ceſſé un

moment de vous aimer. Toujours présent à mon idée, Jonquille, malgré ses soins, n'a pu toucher un cœur que vous possédez tout entier. Ce Génie sans doute étoit pressant, reprit Tanzaï, il sembloit que vous lui fussiez destinée, il vous aura trouvée belle, il étoit maître! Ne vous souvient-il plus, Seigneur, répondit Néadarné, du changement affreux qui s'est fait dans ma personne la nuit qui a précédé mon départ, & croyez-vous qu'en cet état je dusse lui inspirer des desirs? Mais, reprit-il, c'étoit à lui à faire disparoître cette laideur, que seul il avoit causée; & j'ai peine à croire qu'il ait eu plus d'égards pour vous que pour celles des femmes de cette Ville, qui étoient dans le même cas que vous. Il ne m'a pourtant pas confondue avec elles, répondit la Princesse, & sans savoir à qui je dois le retour de ma beauté, (puisque vous trouvez que j'en ai) j'ai bientôt paru à ses yeux telle que je parois aux vôtres. A cet égard, reprit le curieux Tanzaï, vous n'avez pas eu besoin d'implorer son secours : mais en quel état revenez-vous? portez-vous encore des marques de la vengeance de Concombre, & le Génie vous a-t-il été pour

cet article aussi inutile que pour l'autre? Seigneur, dit-elle en baissant les yeux, comme ce n'est pas moi qui me suis apperçue de ma premiere métamorphose, ce n'est pas encore à moi à décider s'il ne nous reste plus rien à desirer à l'un & à l'autre. Vous sçavez du moins, continua Tanzaï, si Jonquille a été sensible à vos peines, & vous m'obligerez de me dire quelle a été auprès de vous sa sainte volonté, pour m'exprimer selon les paroles de l'Oracle. Jonquille, reprit elle, a commencé par louer avec exagération le peu d'agrément que je puis posséder, il m'a forcée de lui apprendre quel étoit le sujet de mon voyage, il a plaint mon malheur plus qu'il ne méritoit de l'être, & m'a dit enfin que l'unique moyen d'effacer l'enchantement de Concombre étoit de me livrer à ses desirs. Eh bien? interrompit Tanzaï en rougissant. Eh quoi! Seigneur, dit-elle, vous sçavez que je vous aime, & vous m'interrogez! Mais enfin, qu'avez-vous répondu, repliqua le Prince? Tout ce que ma passion pour vous a dû me faire répondre, reprit-elle. Après cette premiere tentative, continua Tanzaï, a-t-il été découragé? N'a-t-il pas cherché à

vaincre vos rigueurs ? Vous méritez qu'il cherchât à vous acquérir, & je ſens qu'à ſa place je ne ſerois pas reſté inſenſible à une beauté telle que la vôtre.

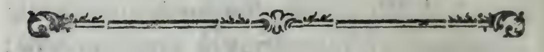
Seigneur, dit-elle, malgré le peu que je vaux, mes rebuts l'ont choqué. S'il n'a pas été d'abord reçu comme il s'en étoit flatté, il a cru que ſes ſoins pourroient me faire accepter ſon hommage; il m'a tenu les diſcours les plus tendres; & plus touché, à ce qu'il diſoit, de gagner mon cœur, que des plaiſirs dont les beautés plus faciles les laiſſent jouir ſans qu'il lui en coûte de ſoins, il n'a rien épargné pour me convaincre que j'avois fait ſûr lui la plus forte impreſſion. Les fêtes les plus ſuperbes m'ont déclaré ſon amour. Plus ſouveraine dans ſon Iſle que lui-même, j'ai vu ſes ſujets, à ſon exemple, s'humilier devant moi; l'Amant de Mouſtache qui languiſſoit dans la plus cruelle captivité, a vu tomber ſes chaînes, & finir ſes tourmens, je l'ai enfin délivré.... Mais ce Génie, pour prix de tant de ſoins, n'a-t il rien exigé de vous? interrompit Tanzaï. Soumiſe à ſon pouvoir ſuprême dans le tems qu'il le dépoſoit entre vos mains, n'a-t-il pas cher-

ché à l'exercer ſur vous ? Comment enfin votre guériſon vous a-t-elle été procurée ? Le Génie, reprit-elle, s'eſt laſſé de mes refus, autant que je me laſſe de vos queſtions : plus amoureux que vous, & moins injuſte, il a reſpecté mes pleurs. Je ne ſçais ſur qui ſont tombés ſes tranſports, je ne ſçais moi-même en quel état je ſuis ſortie enfin de ſon Iſle. Je me retrouve avec vous, vous me faites ſubir le plus injurieux examen ; ſans mémoire, & ſans reconnoiſſance, vous ne vous ſouvenez pas que vous ſeul m'avez envoyée à Jonquille, vous oubliez la répugnance que j'ai eue à vous obéir. Eh bien, conſommez vos injuſtices, rompez les nœuds qui nous attachent l'un à l'autre ; & puiſqu'enfin vous voulez me forcer à vous haïr. . . . Ah Princeſſe, dit Tanzaï en ſe jettant à ſes genoux, je reconnois tous mes torts : épargnez-moi votre haine, épargnez-moi un malheur qui de tous ſeroit pour moi le plus affreux. Oui, je crois que toujours tendre & fidelle, vous n'avez pas cédé aux tranſports de Jonquille : mais que vouloit donc dire l'oracle ? & ſi vous êtes telle que mes tranſports vous ſouhaitent, par quel moyen ſuis-je échappé à l'affront

qui ſembloit m'être deſtiné ? Je vous ait déja dit, Prince, reprit Néadarné, que je ne ſçais ſi Concombre n'eſt plus à craindre pour nous : j'ai cependant lieu de ſoupçonner que ſa colere ne pourra plus troubler nos jours. Jonquille ennuyé de ma réſiſtance, après avoir tenté auprès de moi tout ce que l'amour peut ſuggérer de ſéductions, me laiſſa enfin à moi-même. Je fus conduite dans un appartement dont je fermai toutes les portes ſur moi : couchée ſur un canapé, je déplorois ma ſituation, je me mis à rêver profondément à mes malheurs ; je m'endormis, & après le ſonge le plus funeſte pour ma pudeur & mon amour, ſonge, qui tout éveillée que je ſuis, me remplit de terreur & de honte, je crus m'appercevoir d'un changement conſidérable.... Ah Singe barbare ! s'écria Tanzaï, il ne me manque plus rien, & ce ſonge fatal ne me dit que trop combien mes craintes étoient juſtes. Je ne conçois pas bien, reprit la Princeſſe d'un air de courroux, d'où peuvent naître ces tranſports, & quelle peut être l'offenſe que j'ai commiſe envers vous. Juſques ici, tel a été la conformité de nos aventures, que j'ai cru que vous

ne deviez pas vous étonner qu'un ſonge finît les miennes. Punis tous deux de la même maniere, pourquoi ne vous auroit-on pas donné le même remede? Ah, s'écria Tanzaï, plût aux Dieux cruels qui me pourſuivent, que je n'euſſe point à leur reprocher ce remede affreux qui vous coûte ſi peu de remords! Eh bien, Seigneur, répondit Néadarné, livrez-vous à votre colere: vous ne cherchez qu'à me trouver coupable, je conſens à l'être. Faites une réalité de mon ſonge, oubliez que je ne vous ai jamais reproché celui qui vous peignit Concombre ſi digne de vos deſirs: oubliez que j'aurois pu ſans crime me livrer à Jonquille; mais laiſſez-moi auſſi vous fuir pour toujours; & puiſque vous ne me jugez pas digne de votre eſtime, ne me parlez jamais de votre amour. La Princeſſe prononça ces paroles d'un ton ſi abſolu, marqua tant de courroux, que Tanzai dominé par ſa tendreſſe, ceſſa ſes reproches, & ſe ſouvenant de l'épreuve que Mouſtache lui avoit conſeillée, voulut calmer Néadarné, & l'embraſſant avec tranſport, la réduiſit au point de ne lui rien refuſer malgré ſa colere. Ah Barbare! lui dit-elle tendrement, laiſſez-moi, vous

ne m'aimez plus. Tanzaï occupé à ſatisfaire ſon amour & ſa curioſité, ne lui répondit qu'en redoublant ſes careſſes ; & Néadarné vaincue par ſa paſſion, ne s'oppoſa plus à une épreuve qui aſſuroit pour toujours ſa gloire & ſa tranquillité.



CHAPITRE XX.

Comme quoi les plus fins y ſont pris. Arrivée de Barbacela. Retour à Chéchian. Différends ſur l'Ecumoire terminés à l'amiable. Fin de l'Hiſtoire.

C'EST pourtant une belle choſe que les enchantemens ! car il eſt de notoriété publique que la Princeſſe n'en avoit pas été quitte avec Jonquille pour un rêve ; & il eſt auſſi vrai que Tanzaï, qui ne ſavoit rien du ſecret de Mouſtache, fut obligé d'avouer que ſa défiance avoit été injuſte. Auſſi Néadarné, qui n'avoit pas un médiocre intérêt à lui calmer l'eſprit, avoit-elle, avant de ſortir de l'Iſle, prononcé trois fois ſur ſa perſonne les paroles myſté-

rieuſes : pendant tout le chemin qu'il y avoit de l'Iſle, à la Ville Bleue, elle les avoit redites ; & lon peut penſer que dans la ſituation où elle ſe trouvoit, elle ne crut pas hors de propos de s'en ſervir encore. Cet enchantement qu'elle avoit répété tant de fois, ſans imaginer qu'il tirât à une certaine conſéquence, l'avoit déguiſée au point qu'il s'en falloit peu qu'elle n'eût encore beſoin du ſecours du Génie. Tanzaï impatienté de tant d'obſtacles, fit d'inutiles efforts pour les ſurmonter : ni ſa tendreſſe, ni ſon courage ne lui ſervirent. Tranſporté d'amour & de plaiſir, ah Princeſſe ! s'écria-t-il, quel eſt mon malheur ! mais quelle eſt votre vertu !

Eh quoi ! Prince, lui dit-elle tendrement, toujours des plaintes ! Auriez-vous mieux aimé que je vous euſſe mis hors d'état d'en faire de cette eſpece ? Ah ! pourquoi, dit Tanzaï, qui ne ſentoit alors que ſa paſſion, pourquoi avez-vous tout refuſé à Jonquille ? Quelles ſeront nos reſſources ? Hélas ! après ce ſonge que vous venez de me reprocher, je n'eus pas beſoin du moins de recourir à un ſecond voyage ; y ſerez-vous condamnée ? Mais dites-moi, je vous

en conjure, quel eſt donc ce ſonge qui, chez Jonquille, s'eſt offert à vos eſprits? Permettez-moi plutôt, répondit Néadarné, d'en oublier toutes les circonſtances. Quoique convaincu à préſent que ma fidélité a été réelle, vous avez trop de délicateſſe pour entendre ſans émotion le détail d'une choſe auſſi déſagréable; & je vous aime trop vivement pour qu'il ne me perçât pas le cœur. Oubliez donc à jamais cette Iſle fatale, & daignez ne m'en rappeller jamais le ſouvenir. Au reſte, ne ſoyez pas inquiet ſur ma guériſon: Mouſtache aujourd'hui entrée dans tous ſes droits, s'oppoſera à Concombre, & Barbacela ſans doute nous aidera de ſa puiſſance. Ainſi, ajouta-t elle, allons retrouver la Fée, & ne vous obſtinez pas davantage à mon déſenchantement, vos efforts ſeroient inutiles. Tanzaï, qui étoit le Prince du monde le plus opiniâtre, ne fut pas d'abord de cet avis; mais obligé bientôt de reconnoître que Néadarné lui avoit dit vrai, il ſortit avec elle pour rejoindre Mouſtache & Cormoran. Il ſeroit difficile de rendre ici tout ce qu'en cette occaſion il diſoit de tendre à la Princeſſe. Qu'on ſe figure un homme éperdument amou-

reux, & jaloux au dernier point, qui a tout à craindre, & qui eſt convaincu de toutes façons qu'il eſt échappé au péril qui le menaçoit.

Ils ne furent pas long-tems ſans rencontrer Mouſtache, qui penchée nonchalamment ſur ſon ſpirituel Cormoran, ſortoit du jardin. La Fée s'apperçut aiſément, à l'air ſatiſfait de Tanzaï, que Néadarné étoit dans ſon ame hors de tout ſoupçon; & pendant que les deux Princes ſe renouvelloient leurs politeſſes: Eh bien, dit Mouſtache à Néadarné en la tirant à part, comment s'eſt paſſé l'éclairciſſement? A cet égard, reprit la Princeſſe, je n'ai rien à ſouhaiter, mon époux ſe croiroit criminel de me ſoupçonner. Mais Mouſtache, je ne me conſolerai jamais de ce qui s'eſt paſſé avec le Génie, & je me reprocherai toujours l'artifice dont je viens de me ſervir avec Tanzaï. Je conçois, répondit la Fée, que les deux choſes dont vous me parlez ſont, pour une perſonne auſſi vertueuſe, & auſſi ſincere que vous, ce qui peut arriver de plus cruel; mais l'une & l'autre étoient néceſſaires; ne vous en occupez donc plus. Ah Mouſtache! répliqua-t-elle, eh le moyen que je ne m'en occupe pas? Jonquille m'a mena-

cée de prendre la figure de mon époux, quand il voudroit m'arracher des faveurs ; & je ſuis ſi frappée de la crainte qu'il n'exécute ſes menaces, qu'à l'inſtant même je doutois ſi c'étoit lui, ou Tanzaï, qui exigeoit de moi une explication. Serai-je toujours dans la même crainte ? Quand il arriveroit que Jonquille uſeroit de ce ſtratagême pour vous voir, reprit la Fée, qu'en coûteroit-il à votre vertu ? D'ailleurs, vous ne pourrez jamais que le ſoupçonner. Ah ! n'en eſt-ce pas aſſez, s'écria Néadarné ? Au nom des Dieux ! délivrez-moi de cette crainte. Je ne puis, répondit Mouſtache ; le Génie qui vient de ſortir de la léthargie où vous l'aviez plongé, au déſeſpoir de votre fuite, forme dans ce moment même le projet de vous aimer toujours, & ne ſe conſole de vous avoir perdue que par la certitude où il eſt de vous revoir. Mais, continua-t-elle, n'allez pas découvrir au Prince les craintes que vous inſpire Jonquille : ſoupçonneux comme il l'eſt, il vous obſerveroit ſans ceſſe, & vous rendroit malheureuſe à force de délicateſſe. Il faut cependant que vous haïſſiez bien Jonquille, pour que l'idée de vous retrouver avec lui vous afflige ; la nuit derniere, il

il vous étoit moins odieux. J'ai ſuccombé, repartit la Princeſſe, à la rigueur de mon ſort ; mais mon cœur, toujours fidele, n'a pas perdu un inſtant l'image de Tanzaï. Il y auroit bien, reprit Mouſtache, quelque choſe à vous répondre là-deſſus ; mais une plus longue converſation ſeroit peut-être ſuſpecte à votre époux, & je veux revoir Cormoran.

En achevant ces paroles, elles ſe rapprocherent des deux Princes, qui, déja les meilleurs amis du monde, diſſertoient enſemble ſur l'harmonie de la Vielle. Ils reprenoient tous le chemin du Palais où ils étoient logés, lorſqu'un char brillant, & traîné par des papillons, vint du haut des airs s'abattre auprès d'eux. A ce pompeux équipage, ils reconnurent la bienfaiſante Barbacela. Tanzaï courut au devant d'elle avec d'autant plus de joie, qu'il crut en la revoyant tous ſes malheurs terminés. Cette Fée embraſſa avec tendreſſe Mouſtache & Cormoran, & les félicita tous deux d'une réunion ſi long-tems deſirée. Pour vous, Prince, dit-elle à Tanzaï, vous avez bien ſouffert depuis mon abſence, & la Princeſſe n'a pas été exempte de tourmens. Le Deſtin irrité

de votre désobeissance, à ma priere enfin s'est calmé : je revois avec plaisir sur vous l'Ecumoire enchantée ; & si Saugrénutio consent à ce qu'on lui demande, à l'abri des persécutions de Concombre , vous passerez les jours les plus heureux.

J'ai peine à croire, dit Tanzaï, que vous veniez à bout de le persuader ; il est sur l'article de l'Ecumoire d'une opiniâtreté invincible : en vain tout l'Etat s'est armé contre lui, rien n'a pu le vaincre. J'ai, répondit Barbacela, un moyen sûr pour le faire obéir. Mais montez dans ce char, nous allons tout à l'heure être transportés à Chéchian, & c'est là que vous jouirez d'un plein repos. Tous les amans obéirent à la Fée, & le char secondant leur impatience, leur fit voir bientôt la Capitale de la Chéchianée.

On ne peut exprimer la joie de Céphaès en revoyant les deux époux. Après bien des caresses & des questions, la Fée manda Saugrénutio. Pendant l'absence du Prince, les choses avoient changé de face. Le Patriarche étoit mort. Le grand-Prêtre aspiroit secrétement à cette Dignité : mais comme elle dépendoit entiérement du Roi, il voyoit peu

de jour à l'obtenir, à moins qu'il ne devînt docile ſur l'article de l'Ecumoire. Ambitieux comme il étoit, l'Ecumoire l'effrayoit moins, depuis qu'il y voyoit attachée une auſſi grande place. Malgré ſa rebellion, il n'auroit pas héſité alors à la lécher, ſi elle n'eût été que d'une groſſeur ordinaire; mais à la honte qu'il trouvoit à ſe rétracter, ſe joignoit encore la douleur qu'indubitablement elle lui cauſeroit, & la perte totale de ſa bouche. Ces deux motifs étoient les ſeuls qui l'empêchaſſent d'obéir.

Le Roi, qui n'avoit pas de plus cher intérêt que le ſalut de ſon fils, conſentoit à nommer Saugrénutio Patriarche, s'il ſe rangeoit à ſon devoir. Un Négociateur habile député par Céphaès au Grand-Prêtre, lui avoit fait indirectement des ouvertures ſur cette affaire, & Saugrénntio étoit en pour-parler lorſque la Fée arriva. Il ne tira pas à mauvais augure d'en être mandé. Le bruit avoit long-tems couru que cette Fée l'avoit aimé; & que ce fait fût vrai ou non, il eſt certain qu'elle avoit toujours eu pour lui cette ſorte de conſidération que l'on conſerve pour les perſonnes avec qui l'on a vécu amicale-

ment. Auſſi avoit-on été extrêmement ſurpris quand on ſçut que cette Fée l'avoit deſtiné à lécher l'Ecumoire, & l'on attribua ce mauvais tour qu'elle lui faiſoit, à quelque dépit ſecret qui l'animoit contre lui. L'arrivée de Barbacela ne déplut cependant pas à Saugrénutio, & il ſe rendit à ſes ordres dans l'inſtant qu'il les eut reçus. Approchez, lui dit Barbacela; je ſçais quel eſt le motif qui vous empêche d'obéir, & d'écouter vos véritables intérêts. Je puis, en votre faveur, lever l'obſtacle qui vous gêne. La groſſeur de l'Ecumoir vous effraie; ne la craignez plus; je vous promets, foi de Fée, qu'elle n'aura rien des déſagrémens qui vous révoltent contre elle; & j'ai obtenu du Roi qu'il vous feroit Patriarche, pour vous payer de votre obéiſſance. Conſentez-vous à ce que je vous propoſe? Oui, dit Saugrénutio, & dès demain, en préſence de la Nobleſſe & des Sacrificateurs, je lécherai l'Ecumoire, puiſqu'enfin il en faut paſſer par-là. Alors le Prince le complimenta fort civilement, & le Roi le nomma ſur le champ Patriarche de la Grande Chéchianée. Tout le monde parut content de cette réunion. Les Sacrificateurs ſeuls

accuſerent Saugrénutio de lâcheté, & ne conçurent que du mépris pour un homme qui, à ce qu'ils diſoient, vendoit l'honneur de la Religion ; pendant qu'il n'y en avoit pas un qui, pour un moindre prix, ne l'eût vendu bien davantage. Tanzaï, qui mouroit d'impatience de ſe voir poſſeſſeur de Néadarné, demanda au Grand-Prêtre s'il ne pourroit pas ſur le champ lécher l'Ecumoire : il y conſentit. Mais la Fée ayant aſſuré qu'il étoit important que cette cérémonie fût publique, le Prince ſe vit encore contraint d'attendre ; & par le conſeil de Barbacela, il paſſa la nuit éloigné de ſa Princeſſe, à qui Mouſtache tint compagnie, comme Cormoran la tint au Prince. Néadarné avertit Mouſtache qu'elle croyoit avoir trop répété le ſecret ; & cette généreuſe Fée, on ne ſçait comment, y mit ordre.

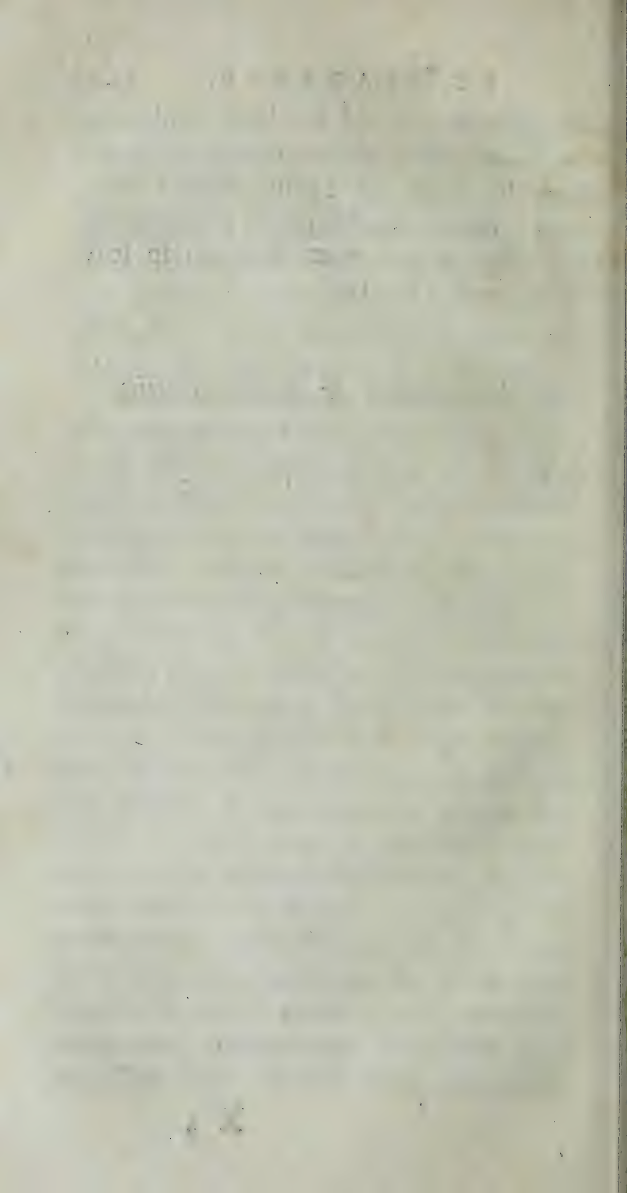
Enfin ce jour ſi deſiré arriva. La Fée, le Roi, & les quatre Amans ſe rendirent de bonne heure au Temple, où Saugrénutio, revêtu des ornemens de ſa nouvelle Dignité, lécha l'Ecumoire avec une grace ſurnaturelle, en préſence de la Nobleſſe & des Sacrificateurs. Dans le fond de l'ame il étoit outré de s'avilir

vilir à ce point ; & pour s'en conſoler, il ordonna, par ſon premier Decret, qu'aucun Sacrificateur à l'avenir ne pourroit être reçu, ſans lécher auſſi l'Ecumoire. On imagine aiſément que ce Decret ne paſſa pas ſans oppoſition, & qu'il fut dans tous les tems une ſource de diſcorde dans la Chéchianée.

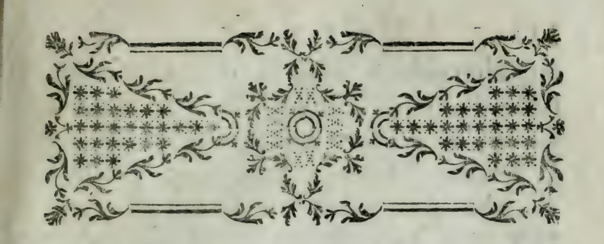
Après cette auguſte Cérémonie, chacun retourna au Palais. Barbacela, après avoir aſſuré les deux époux d'une conſtante protection, & de l'impuiſſance de Concombre à les tourmenter, retourna dans l'Iſle Babiole. Tanzaï ſe vit au comble de ſes vœux ; amoureux autant qu'il étoit aimé, il ne ſe ſouvint plus des alarmes que lui avoit cauſé Jonquille ; & la tendre Néadarné perdit dans les bras de ſon époux le ſouvenir de Concombre, & peut-être encore celui du Génie. Mouſtache & Cormoran, après être reſtés quelque tems à Chéchian pour partager les plaiſirs de Tanzaï, retournerent auprès de Barbacela, après avoir promis aux deux époux de les venir revoir ſouvent. Céphaès, las de ſa Couronne, la céda à ſon fils, qui, toujours amoureux, ſe fit le plus d'héritiers qu'il put. Néadarné, ſi elle revit Jonquille,

n'en dit rien ; & tel fut leur bonheur, que Concombre même devint de leurs amies. Ici, faute d'une plus ample Chronique, finira une des plus extraordinaires Hiſtoires que peut-être on ſe ſoit jamais aviſé d'écrire.

Fin de la ſeconde & derniere Partie.



LETTRES
DE
LA MARQUISE
*DE M****,
AU
COMTE DE R***.



LETTRES DE LA MARQUISE DE M***, AU COMTE DE R***.

PREMIERE PARTIE.

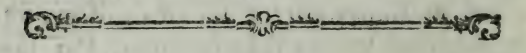
EXTRAIT D'UNE LETTRE de Madame de *** à M. de ***.

JE viens de faire une découverte qui me donne une joie ſenſible : j'ai trouvé dans les papiers du Comte de R*** les Lettres de la Marquiſe de M*** , & j'ai

été charmée de voir la ſeule choſe qui reſte d'une perſonne illuſtre par ſa naiſſance, & célebre par ſon eſprit & par ſa beauté. Je les ai lues avec plaiſir, & peut-être vous en feront-elles autant qu'à moi. Je ne ſerois pas même fâchée qu'elles viſſent le jour. Vous n'y trouverez pas cette correction de ſtyle dont ſe parent nos Ecrivains; mais les négligences d'une femme ſpirituelle, ſont des graces que tout votre eſprit ne ſauroit attraper : quoi qu'il en ſoit, ſi elles vous plaiſent, je ne douterai plus de leur ſort. J'aurois ſouhaité de trouver dans ces Lettres plus de vertu; mais la Marquiſe aimoit : voilà le premier malheur, & les autres n'en ſont qu'une ſuite preſque inévitable. Je ſais qu'à voir de loin un amant, il ne paroît pas dangereux, & que la vertu croit, en l'écoutant, ne courir aucun riſque : mais les choſes changent de face à meſure qu'on en approche; & ce ſeroit ne pas connoître le cœur humain que de le croire incapable de foibleſſe. J'aurois là-deſſus bien des choſes à vous dire; mais je ſuis femme, & vous ne croiriez peut-être pas mes réflexions tout-à-fait déſintéreſſées. Revenons aux Lettres. Je ne

vous en envoie que ce que j'ai cru digne d'être lu ; & dans plus de cinq cens qui me sont tombées entre les mains, je n'en ai réservé que soixante-dix ; ce n'est pas que les autres fussent plus mauvaises, mais les amans s'écrivent souvent des choses qui ne peuvent intéresser qu'eux-mêmes. D'ailleurs, il y en avoit qui m'ont révoltée par la trop grande passion : il m'a paru ridicule qu'on pût avoir tant de foible pour un homme. J'en ai retranché aussi plusieurs autres par des raisons de bienséance & de ménagement. J'ai tâché cependant de ne pas déranger absolument l'ordre dans lequel elles étoient écrites ; mais malgré mes soins, vous en trouverez quelquefois la suite interrompue. Quand vous serez de retour ici, vous jugerez par vous-même si j'ai bien fait de ne les pas donner toutes. Je ne crois pas cependant que vous me condamniez ; quelque bien que des Lettres amoureuses soient écrites, les mêmes termes y sont souvent employés, les mêmes situations reviennent ; c'est toujours le même objet présent aux yeux du Lecteur : brouilleries, raccommodemens, caprices, fureurs, larmes, joie, jalousie, craintes, déses-

poir ; & quoique ces mouvemens ſoient variés en eux-mêmes, c'eſt l'amour qui les fait naître ; c'eſt l'amour qui les détruit ; c'eſt toujours l'amour que l'on voit ſous des formes différentes ; & il ne ſeroit pas poſſible que l'uniformité du fond ne dégoûtât, malgré la variété des ſentimens. Enfin, pour vous dire mieux, je l'ai voulu ainſi, & je ne crois pas pouvoir mieux me juſtifier auprès de vous.



LETTRE PREMIERE.

JE ne ſais ſi vous vous ſouvenez que nous n'avons lié enſemble qu'un commerce d'amitié ; je vous ai promis la mienne de bonne foi, & je ſerois fâchée, qu'en me demandant ce que je ne puis vous donner, vous m'obligeaſſiez à vous refuſer ce qui dépend de moi. Quoique jeune, vous devez croire que je ſuis inſtruite ; & qu'un mari doit m'avoir appris ce que ce peut être qu'un amant. Mes réflexions, l'exemple, les conſeils de quelques perſonnes éclairées m'ont donné ce que les autres n'acquierent que par expérien-

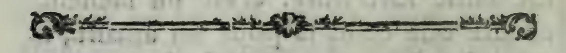
ée; & tout cela ſans avoir le chagrin des épreuves. Je ſais donc, à vue de pays, comme ſont faits les amans, & je meurs de peur que vous n'en ſoyez un. Vous m'avez écrit preſque ſans beſoin, & je crois découvrir dans les termes dont votre amitié ſe ſert, quelque choſe qui ſemble appartenir à l'amour. Peut-être me trompai-je; mais on m'a rendu votre Lettre avec myſtere; on craignoit qu'elle ne tombât entre les mains de mon mari; elle étoit écrite avec déſordre, & rien n'y étoit ſi bien exprimé que ce que je n'aurois pas voulu entendre. Toutes ces choſes ſuppoſent de l'amour, ou de l'envie d'en montrer. Pourquoi vous ſeriez-vous caché de mon mari? Il vous connoît depuis long-tems; il ne lui paroîtroit pas extraordinaire que vous euſſiez eu occaſion de m'écrire; c'eſt une action innocente, & vos ſeules démarches peuvent la rendre criminelle. Mais que m'importe, après tout, que vous m'aimiez, ſi je ſuis ſûre de ne vous aimer jamais? Je ſuis cependant fâchée, ſachant l'envie que vous avez de vous conſoler de l'infidélité de madame de H***, de ne pouvoir vous aider, & je ſuis infiniment ſenſible à l'honneur

que vous me faites de me choiſir pour la remplacer dans votre cœur. Mais penſez-vous que je fiſſe mon bonheur de vous être toujours fidelle ? Je ſuis trop défiante pour le faire, & je craindrois avec raiſon que, trahi par une femme, vous ne fuſſiez occupé avec une autre que du deſir de prendre votre revanche. Cela veut dire que je ne ſongerois qu'à vous prévenir ; & j'entrevois que nous formerions un commerce où la confiance ne ſeroit pas trop établie. Je ne trouve pas d'ailleurs que la conſtance ſoit un plaiſir ſi vif qu'il puiſſe tenir lieu de tous ceux qu'il empêche de prendre. Vous êtes gênans, vous autres hommes ! vous voulez qu'on ne ſoit jamais rempli que de vous ; un moment de diſtraction ſur un autre objet vous paroît un crime : & en effet, vous êtes ſi tendres, ſi fideles, qu'il n'eſt pas étonnant que vous exigiez toutes les attentions d'une femme. Je ne me ſens pas capable d'une ſi grande réflexion : je n'aurois pas pour votre mérite tous les égards qu'il faudroit : vous me trouveriez diſſipée, folle, badine ; vous ne m'aimeriez pas long-tems, & je ſerois peut-être aſſez ſotte pour en être fâchée. Peut-être auſſi l'amour m'ôteroit

ma

ma gaîeté : car pour ſa dignité, il faut qu'il ſoit triſte ; du moins vous le commencez d'une façon lamentable, & je ſerois obligée de prendre votre ton. On peut ſe diſpenſer d'aimer un mari ; mais un amant, cela devient grave. Il faut ſe conformer à ſes caprices, être fâchée quand il l'eſt, ne rire que quand il le veut, n'oſer regarder perſonne ; & je vous avertis que je ſuis grande lorgneuſe, que j'ai des fantaiſies, que je hais la contrainte, & que mon mari me laiſſe fort libre. C'eſt un fâcheux article que celui-là pour un amant ; il n'a point à eſpérer ce deſir de tromperie & de curioſité que la gêne inſpire. Voilà, comme vous voyez, de fortes raiſons contre les vôtres ; mais il ne m'en falloit pas tant : deux mots font la valeur de tout ce que je vous écris ; & ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'ils ne me coûteront rien à dire : *je ne veux point aimer*. C'étoit même l'unique réponſe qu'il dût y avoir à votre Lettre, mais je n'avois rien à faire quand je l'ai reçue, & je me ſuis amuſée à vous écrire. Adieu, Monſieur : je ne vais point aujourd'hui à l'Opéra, je reſte chez moi, je ſuis malade, & je ne vois perſonne ; je me ſens même tant de

goût pour la solitude, que je ne sçais pas encore quand l'envie de reparoître me prendra. J'avoue que pour un coeur aussi bien enflammé que le vôtre, l'absence doit être un supplice bien rigoureux; mais si je ne débutois pas avec vous par quelque cruauté, le commencement de notre commerce auroit quelque chose de trop languissant. A propos, vous me priez de vous dire si vous devez espérer; je me suis consultée; je crois que non.



LETTRE II.

OUI, Monsieur le Comte, mon mari est un scélérat, un perfide, un infidele: tout cela est vrai; j'entre, on ne peut pas mieux, dans vos raisons; je devrois me venger, mais je ne suis pas sujette à la rancune: je n'ai, je vous jure, aucun besoin de consolation. Je pardonne généreusement à mon ingrat son libertinage; & si je suis fâchée de quelque chose, c'est que vous y preniez tant d'intérêt. Vous êtes trop touché des peines d'autrui, & je vous plains, si vous êtes aussi sensible aux

afflictions de vos autres amis, que vous paroissez l'être aux miennes. Je dis aux miennes, pour vous faire plaisir, car vous voulez absolument que je sois affligée. Vous concluez delà que pour dissiper ma douleur, je ne puis mieux faire que de rendre à mon mari les tourmens qu'il me cause : je le connois, il est Philosophe, rien ne l'inquiete ; & j'aurois le malheur, après m'être mise en frais pour le punir, de le voir insensible à la correction. Il est des naturels pervers qu'on ne redresse pas ; le sien est de ce nombre ; laissons-le donc s'égarer : le tems & la raison le rameneront vers moi plutôt que nous ne pensons. Il y a dans la vie des momens d'inaction qu'il faut, malgré soi, donner à sa femme. Le pauvre homme ! je le plaindrois bien s'il falloit qu'occupé sans cesse à me plaire, il n'eût pour toute ressource que le triste badinage de l'amour conjugal ; je ne suis point assez injuste pour l'exiger. Vous attribuerez peut-être à quelque inclination secrette, l'indifférence où je parois être pour mon mari ; vous vous trompez ; il m'a dégoûtée d'aimer les hommes. Je ne les hais cependant pas ; leur ridicule m'amuse ; sans celui que vous vous donnez, de

vouloir m'aimer malgré moi, vous ne me paroîtriez pas ſi divertiſſant : n'allez pas, au moins, me gronder de ce que je vous dis, il eſt glorieux d'amuſer ce qu'on aime. Au reſte, je ſuis fâchée qu'avec le mérite que vous avez, vous perdiez auprès d'une ingrate telle que moi, un tems que beaucoup d'aimables femmes, que je connois, rempliroient, ſans doute, plus agréablement. Vous en trouverez mille qui ne ſavent que faire, & qui ſeront charmées de votre perſonne : car quoique je ne vous aime point, je ne laiſſe pas de vous trouver du mérite ; & ſi j'étois moins occupée, il ne me déplairoit pas de vous entendre ſoupirer auprès de moi ; mais j'ai un foible fort ſingulier : mon mari m'amuſe ; quand il n'a pas le tems ou le moyen de me faire des infidélités, il me raconte celles qu'il m'a faites, & me déſigne celles qu'il pourra me faire : cela me divertit plus que tous les diſcours doucereux que vous compoſez, vous autres amants. Mais, pour venir au but principal de votre Lettre, vous me croyez fâchée contre vous : je ne ſçais pas ſur quoi vous l'imaginez ; je n'ai aucune raiſon de vous vouloir du mal :

vous êtes galant homme, poli, prévenant, séduisant même, si l'on n'y prenoit pas garde. Vous me contez fleurette; cela ne laisse pas de me divertir, attendu que le peu d'habitude où je suis d'en entendre, empêche qu'elles ne m'endorment. Sans vous encore, je ne saurois pas affirmativemement que je suis jolie; je ne l'avois vu que dans les yeux de ma belle-sœur; car elle est de mauvaise humeur quand elle me regarde : mais ce n'en étoit pas assez pour m'assurer de mes charmes; & je crois qu'en pareil cas, le suffrage d'un homme fait comme vous, vaut bien la jalousie d'une femme. Vous voyez, par l'aveu que je fais de toutes les obligations que je vous ai, combien j'ai envie d'être reconnoissante. Adieu, Monsieur; un autre que vous n'en voudroit pas d'autre preuve que la peine que je prends de vous écrire : mais vous êtes difficile à contenter. Je veux bien encore vous dire que je vais ce soir chez Madame de ***; je vous ordonne de vous y trouver : vous devez être bien content de moi. Un rendez-vous !

LETTRE III.

La jalousie que vous avez conçue de mon mari me paroît rare, & j'aime bien à avoir un amant si singulier. Hier devant vous il m'embrasse, je lui dis des douceurs, je lui témoigne enfin l'amour le plus violent; vous m'avez même entendu soupirer : je m'étonne que votre imagination ait tant travaillé sur ce soupir; il me semble qu'il n'étoit point équivoque; cependant il a troublé votre repos. Vous m'accusez d'être la plus dangereuse coquette du monde; vous dites encore que je pousse cela jusques à aimer mon mari; je voudrois bien sçavoir d'où naissent ces beaux discours, & quel droit vous avez de les tenir? Ce n'est pas seulement contre le Marquis que votre colere éclate, je sçais que R*** a perdu vos bonnes graces, parce que, de son chef, il a fait des vers pour moi, & que peut-être ils valent mieux que ceux que vous m'adressez. Mais mettez-vous à ma place : est-ce ma faute à moi, s'il m'appelle Célimene? Vous me traitez d'ingrate! je ne sçais pas

qu'elle preuve d'ingratitude je puis vous avoir donnée. Eſt-ce parce que vous me dites que je ſuis belle, & que je ne réponds pas à cela comme vous le voudriez ? Le plaiſir que vous prenez à me le dire, n'eſt-il pas pour vous une aſſez grande récompenſe ? Si j'aimois tous ceux qui me content ces ſornettes, vous me trouveriez bientôt trop reconnoiſſante. Ne devriez-vous pas être content de la bonté avec laquelle j'écoute les choſes que je ne voudrois jamais entendre d'un autre ? Comptez-vous donc pour rien la peine que je prends de vous écrire ? Penſez-vous qu'il ſoit bien à moi de le faire ? Quoique mon intention ſoit bonne, on en jugeroit tout autrement dans le monde ; & en effet, que ne ſeroit-on pas en droit d'en penſer ? Vous me dites que vous m'aimez, vous me l'écrivez, & j'entretiens avec vous un commerce de Lettres, qui, tout innocent qu'il eſt de mon côté, qu'il me paroît l'être, que je ſouhaite même qu'il ſoit, eſt peut-être un crime pour moi. Cette idée m'attriſte : croyez-moi, finiſſons ce badinage, il m'ennuie. Devenez mon ami, ſi cela ſe peut, mais ne vous obſtinez pas à vouloir être mon amant. Attachez vous à quelqu'un qui

connoisse mieux que moi le prix de votre cœur ; je le crois très-fidele, très-constant, fort capable d'un attachement respectueux : ce sont des qualités charmantes, & je suis bien fâchée de ne sçavoir qu'en faire. Si ce n'étoit aux dépens de ma tranquillité, je serois charmée de vous rendre heureux ; mais vous êtes trop généreux pour vouloir qu'il m'en coutât tant. Pour votre repos & pour le mien, défaites-vous de cette fantaisie. Je vous ai vu touché de ma froideur, & il me semble que je vous plaignois ; je ne veux point assujettir mon cœur à ces mouvemens-là ; mon devoir & même mon inclination me déterminent à ne pas souffrir vos poursuites ; ainsi trouvez bon que je refuse toutes les Lettres qui viendront de votre part, ou que je les envoie à mon mari. Vous m'aimerez tant que vous voudrez, je ne m'en appercevrai plus ; je craindrois que de s'inquiéter de vos sentimens, ce ne fût en quelque façon y prendre part, & je ne le dois ni ne le veux.

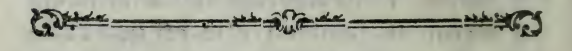
LETTRE IV.

VOUS avez tort de croire que je fusse hier chez moi, quand vous y êtes venu, & que j'eusse des raisons secrettes pour desirer qu'il n'y entrât personne. Quand il seroit vrai que je m'y fusse renfermée, &, comme vous le supposez, avec un homme aimé, je ne vois pas quel compte j'aurois à vous rendre de mes sentimens, quels éclaircissemens vous pourriez exiger. Si vous êtes malheureux auprès de moi par ma froideur naturelle, ou parce que mon cœur est prévenu pour un autre, c'est ce que je ne vous dirai point : la seule chose dont je puisse vous assurer, c'est que je ne vous aime pas, & que sans doute je ne vous aimerai jamais. Le Chevalier de N***, que votre jalousie a pris pour objet, n'est pas plus favorisé que vous, & vous sçavez en conscience s'il y a dans le traitement que je vous fais de quoi flatter l'amour-propre : ce n'est pas qu'il n'ait du mérite, mais il ne m'a peut-être jamais dit à ma fantaisie qu'il m'aime, peut-être

auſſi n'y a-t-il jamais penſé. Vous pouvez choiſir des deux. Au reſte, je ne ſuis point ſurpriſe que vous croyez que je m'étois hier renfermée avec lui. Il vous eſt plus commode de penſer mal de moi que de vous. Je vous rends toute la juſtice que vous méritez ; vous êtes un des plus aimables hommes du monde. Il y a quelque tems que vous me dites que vous m'aimez, & je réſiſte à vos ſoins ; vous avez raiſon, cela n'eſt pas naturel, & il faut que je ſois épriſe pour un autre d'un violent amour, pour retarder ſi long-tems ma défaite. Mais heureuſement nous ne ſommes point conſtantes ; je ceſſerai d'aimer le Chevalier ; vos charmes me détermineront plus promptement à l'abandonner ; il ſeroit trop étonnant que vous perdiſſiez vos ſoupirs ; vous ne l'avez pas mérité. Accoutumé à être prévenu, vous avez bien voulu me prévenir ; vous m'avez épargné des démarches déshonorantes ; vous m'avez trouvé pareſſeuſe à louer vos yeux, & vous avez daigné me dire que je les avois beaux : vous avez renoncé pour moi à toutes les perſonnes qui prenoient intérêt à vous ; ſeroit-il poſſible qu'une ſi grande preuve d'attachement demeurât ſans reconnoiſ-

ſance ? Mais pourquoi veux-je vous raſſurer ? Vous vous connoiſſez trop bien pour ne pas croire ma froideur affectée ; je ne veux que vous éprouver, & par un peu de réſiſtance, vous rendre ma conquête plus agréable. Je paroîs plus difficile qu'une autre à perſuader ; mais au fond, vous ne m'en tromperez pas moins. Vous devriez être charmé de ma façon de penſer ; elle eſt nouvelle pour vous, & je ſuis ſûre que vous m'en trouvez plus aimable. Les inconſtans ſeroient trop malheureux ſi toutes les femmes ſe reſſembloient ; ce n'eſt pas que je veuille penſer que vous ne ſoyez capable d'aimer véritablement ; je ne vous reproche rien, & je ſuis perſuadée que ſi pluſieurs femmes dans le monde ſe plaignent de votre légéreté, c'eſt moins votre faute que la leur. Vous vous êtes lié avec elles plus par leur choix que par le vôtre, & leurs bontés précipitées ne vous laiſſant pas le tems d'être amoureux, il n'eſt pas étrange que vous ne le ſoyez pas devenu. Vous voyez, Monſieur, que je ſuis plus généreuſe que vous ; vous m'accuſez d'aimer le Chevalier, de le favoriſer, & je vous juſtifie ſur les bruits ridicules qui courent de vous dans le monde. Douterez-vous après

cela de mon aveuglement ? & puis-je mieux vous prouver combien je vous aime, qu'en vous croyant ſi digne d'être aimé ? Ne doutez pas, je vous en conjure, que lorſque le haſard nous raſſemblera, je ne vous donne les preuves les moins équivoques de mes ſentimens à votre égard.



LETTRE V.

JE ne m'attendois pas à vous écrire encore, & toujours des choſes déſobligeantes, lorſque vous pourriez, en vivant autrement avec moi, éprouver que ſi je ſuis inſenſible à l'amour, je ſuis fort tendre en amitié. Que prétendez-vous de moi ? Qu'en devez-vous attendre ? Eſt-ce dans la ſituation où je ſuis que je dois écouter vos ſoupirs ? Il eſt vrai, je n'ai pu me défendre hier d'un moment d'attendriſſement : mais avez-vous pu penſer qu'il l'emporteroit ſur mes réflexions, ſur mon devoir ? & pour avoir donné quelque compaſſion à vos malheurs, dois je approuver votre amour ? Et ſur quoi puis-je croire que vous en ayez pour moi ? Sont-ce

vos ſermens qui me l'aſſureront? Quand même vous me diriez vrai, m'aimeriez-vous toujours? & ce même caprice qui me rend aujourd'hui l'objet de tous vos vœux, ne peut-il pas demain vous en faire naître pour une autre? Mais ſans vouloir vous ſoupçonner de perfidie, ſans chercher des raiſons contre vous dans l'avenir; puis-je, en examinant mon état préſent, me livrer aux ſentimens que vous voudriez m'inſpirer? Liée par le plus ſacré des devoirs, ouvrirai-je mon cœur à des deſirs qui me ſont défendus? Puis-je diſpoſer de ce cœur? Eſt-il à moi? Si je vous le donnois, ce ne ſeroit pour vous qu'une félicité paſſagere, que vous ne ſouhaitez à préſent que parce que vous n'en jouiſſez pas, & ce ſeroit pour moi une ſource cruelle de larmes & de tourmens; ou s'il ſe pouvoit que votre amour fît mon bonheur, qu'eſt-ce qu'un bonheur qu'on ſe reproche ſans ceſſe, & qu'on ne trouve jamais qu'environné de troubles & de remords? Votre paſſion s'éteindroit bientôt, & il ne me reſteroit que la honte d'avoir été ſéduite, & peut-être celle de vous aimer encore. Vous ne me demandez à préſent que mon cœur; mais après l'avoir obtenu, vous vou-

driez me conduire de foibleſſe en foibleſſe, & me rendre enfin l'objet de mon mépris & du vôtre. Je ne ſuis point heureuſe, mais je ſuis tranquille : cette tranquillité m'a coûté trop ; je la poſſede depuis trop peu de tems ; enfin, j'en connois trop les charmes pour vouloir m'expoſer à la perdre. Vous me vantez vainement l'amour & ſes plaiſirs. J'ai ſouvent repaſſé dans mon eſprit ceux que peuvent goûter deux cœurs bien unis ; j'y vois cette confiance mutuelle, cette amitié véritable, ce deſir toujours preſſant de ſe plaire ; mais cet amour n'eſt qu'une idée, & je ne crois pas qu'il ait jamais exiſté. Ce n'eſt aujourd'hui qu'un lien formé par le caprice, entretenu par un ſentiment encore plus mépriſable, & détruit par tous deux. Peut-être êtes-vous ſincere ; mais je ne puis vous connoître qu'en vous éprouvant, & ce ſeroit le moyen d'être trompée. Je vous parle, comme vous voyez, ſans aigreur & ſans emportement, & je n'ai pas cru qu'il fût néceſſaire d'en affecter. Je vous ai dit tout ce que je penſe, vous devez voir que je ne vous aime point, que je ne vous aimerai jamais ; & mon cœur, en vous le diſant, m'en aſſure

encore plus que ma raiſon. Adieu, je vous avois promis des choſes déſobligeantes, & je ſuis fâchée d'y avoir été forcée. Daignez déſormais ne plus troubler mon repos, & ne vous obſtinez pas à pourſuivre un cœur qui, par devoir & par choix, ſe refuſe à vos empreſſemens. Puiſſiez-vous ailleurs être plus heureux ! & peut-être que.... Adieu encore un coup ; je parle trop longtems pour avoir ſi peu à dire.

BILLET.

JE ſuis bien malheureuſe, ou vous êtes bien heureux, vous, (je ne ſçais encore lequel des deux) que j'aie quelquefois beſoin de vous, & que je ſois ſans ceſſe obligée de vous écrire. Ce n'eſt pas que la choſe en vaille la peine ; mais j'ai des gens ſi mal-adroits, & je ſuis ſi mal ſervie quand je m'en rapporte à eux, qu'il faut que j'écrive pour les moindres bagatelles. Jugez combien cela m'amuſe, moi qui, comme vous ſçavez, ſuis une des plus pareſſeuſes perſonnes du monde. Cela poſé, je vous dirai ſans compliment que je ſors aujourd'hui pour une affaire de la derniere importance. Mon mari m'a refuſé de m'accompagner, & j'ai penſé dans le moment que

*vous ſeriez plus honnête que lui. Madame de*** & S. Fer*** m'ont tant dit que vous étiez aſſez poli & aſſez déſœuvré pour me faire ce plaiſir, que j'ai crû devoir vous en prier. Votre oncle, le Commandeur, quatre fois plus goutteux & plus begue qu'à ſon ordinaire, m'a offert de me donner la main; mais outre qu'il m'ennuie, j'ai eu peur qu'il ne m'entraînât avec lui dans une de ces chûtes qui lui ſont ordinaires; & quand on choiſit un cavalier, encore faut-il qu'il ſache parler, & nous ſoutenir. D'ailleurs il m'aime, & quoique vous en faſſiez autant, tout le monde m'a conſeillé de vous donner la préférence. Venez donc de bonne heure chez moi; mais ſongez à n'être point amoureux. Point de mines, ni de ſoupirs; cela vous gênera. Mais tenez, pour vous laiſſer quelque amuſement, je vous paſſerai les langueurs, & ſi vous voulez encore, les réflexions les plus ſéduiſantes ſur ce que vous annonce la faveur que je vous fais d'être auprès de moi. Je ne ſçais ce que je ne vous accorderois pas, tant le Marquis m'a miſe de mauvaiſe humeur.*

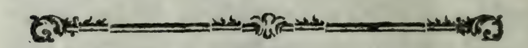
LETTRE VI.

SÇAVEZ-VOUS qu'enfin votre obſtination me révoltera tout de bon, & que nous romprons infailliblement enſemble? Comment faut-il donc s'y prendre pour vous forcer à laiſſer les gens en repos? Ne vous ai-je pas aſſez maltraité hier au ſoir; & n'avois-je pas lieu de croire qu'après ce que je vous avois dit, vous prendriez votre parti? Mais point: lorgneries & ſoupirs dans la journée, & tendres billets le matin; franchement je commence à me laſſer de ce manege; & ſi je n'avois eu peur de faire faire des réflexions à mon Suiſſe, je lui aurois déja ordonné de ne plus laiſſer entrer votre valet de chambre. Je m'ennuie de lire toujours la même choſe, & de n'avoir jamais rien de nouveau à vous répondre. Encore ſi mon cœur entroit dans tout cela, je m'en amuſerois un peu plus; mais rien n'eſt ſi déſagréable que de s'entendre dire perpétuellement qu'on eſt aimée, & de ne s'en pas trouver plus ſenſible. Nous étions convenus de n'être que bons amis; vous

me jurez que vous ne m'en demanderez pas davantage, que vous ne m'écrirez plus, & en m'éveillant, la premiere chose qu'on m'annonce, c'est que Dupré depuis deux heures attend mon réveil, & qu'il a un billet à me rendre de la part de M. le Comte. Je n'ai point été fâchée que vous ayez manqué à votre engagement; vous me fournissez un prétexte pour rompre le mien. J'ai fait cette nuit de sérieuses réflexions sur l'amitié mutuelle que nous nous étions promise; il m'a paru qu'il étoit dangereux pour une femme d'avoir un ami si intime; & que ce nom n'étoit imaginé que pour parler plus hardiment d'amour dans l'occasion. J'ai craint naturellement aussi cette confiance qu'on a pour quelqu'un qu'on estime. Une femme s'accoutume à ne rien déguiser des mouvemens de son cœur; l'ami en profite & est bien sérieusement votre amant, que vous ne vous doutez pas encore qu'il ait eu envie de le devenir. Je ne veux point de ces surprises; vous avez commencé par vouloir m'inspirer quelque chose de plus vif que l'amitié, & la vôtre auroit toujours un air trop tendre pour ce qu'elle seroit. Il ne me convient donc plus que vous soyez mon ami; je vou-

drois cependant que vous ne me ſuſ-ſiez pas indifférent; ne pourrois-je trouver un milieu qui me délivrât de cet embarras ? Je ne voudrois point d'amants ; ils incommodent quand on ne les aime pas, & ils s'ennuient quand ils ſont aimés. Je vous ai dit ce que je penſois ſur l'amitié, & il me ſemble qu'un objet qui me ſeroit indifférent, ſeroit le plus déſagréable de tous pour moi : Voilà pourtant ce que vous me cauſez. Ne parlons de rien, je vous prie, juſqu'à ce que je puiſſe vous faire un état fixe dans mon cœur ; j'y vais rêver, & ſi je n'imagine rien de mieux, nous reſterons comme nous ſommes. Adieu, ne prenez point la peine de venir aujourd'hui chez moi. Je ſors pour aller chez Madame de *** ; elle s'eſt brouillée avec Saint Fer***; il m'a priée de lui demander les raiſons de ſa mauvaiſe humeur, pour parler comme il s'exprime; car je ne crois pas qu'elle ait tort : on ne peut jamais l'avoir avec vous autres hommes. Vous me ferez plaiſir, ſi vous trouvez Saint Fer***, de me l'amener ; il me débarraſſera du ſoin de le juſtifier, & ſa préſence hâtera leur raccommodement. Mon Dieu !

que les amans ſont ſots! Bon jour, Monſieur.



LETTRE VII.

De quoi vous excuſez-vous, Monſieur, & de quoi puis-je à préſent vous accuſer? Vous êtes devenu ſage; il y avoit long-tems que je le ſouhaitois, & je n'aurois plus que des remerciemens à vous faire, ſi vous ne vous imaginiez pas que votre procédé a dû me fâcher. Détrompez-vous; ce n'eſt pas en ceſſant de me tourmenter qu'on peut mériter ma haine; je ne m'attendois pas à vous voir ſi raiſonnable, & je ſuis charmée qu'en vous rendant juſtice, vous me l'ayez rendue à moi-même. Vous avez tort de croire que j'aie averti mon mari de vos perſécutions; je n'étois pas ſi près de ſuccomber que j'euſſe beſoin de ce remede. Attribuez à vous-même le froid qu'il vous a fait paroître; vous n'aviez pas envie apparemment qu'on ignorât dans le monde que vous me rendiez des ſoins, & vous avez pris tant de confidens de cette fantaiſie, qu'il n'eſt pas impoſſible que M. de

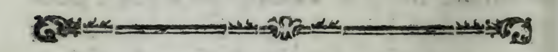
M*** n'en ait ſu quelque choſe. Vous m'avez encore expoſée aux plaiſanteries de madame de G***, qui hier me félicita à demi ſur le bonheur que j'avois d'être aimée de vous, & de n'être pas inſenſible à votre paſſion. Cette femme, à ce qu'il m'a paru, ſçait mieux que moi ce que vous valez ; je crois même qu'elle me regarde comme ſa rivale ; & de quelque prix que vous puiſſiez être, je ne trouve pas ce titre fort avantageux. Vous me ferez plaiſir de détourner les idées que de pareilles impoſtures doivent donner de moi ; il me ſeroit fâcheux que n'étant pour rien dans vos extravagances, on me crût capable de les partager ; & je crois que votre probité ſouffriroit de me faire jouer ce perſonnage. Il eſt tems que ces bruits finiſſent ; & puiſqu'ils ont vos fréquentes viſites pour principal fondement, trouvez bon que je vous prie très-ſérieurement de ceſſer de me voir. J'ai regret d'en venir avec vous à cette extrêmité, mais ſouvenez-vous que vous m'y avez forcée, & qu'au défaut d'un amour que je ne pouvois ni ne devois vous donner, je vous avois offert une amitié dont vous deviez peut-être faire plus de cas.

LETTRE VIII.

PUISQUE vous le voulez abſolument, je conſens à vous revoir, & veux bien accorder cette grace au repentir dont vous me paroiſſez pénétré, ſûre que vous ne me manquerez pas de parole, & que vous avez véritablement étouffé votre amour. Mais cependant, pourquoi chercher à le rallumer? & s'il eſt vrai que vous m'ayez aimée, ſera-ce en me voyant tous les jours que vous pourrez m'oublier? Il me ſemble qu'il ſeroit à propos que nous ne nous viſſions pas ſi ſouvent, & que vous vous en tinſſiez avec moi aux ſimples déférences qu'on a dans le monde pour une femme qu'on eſtime. Je ne ſais, mais je prévois que notre amitié ne ſera pas de longue durée, & ou je m'y connois mal, ou vous n'êtes pas ſi bien guéri que vous me le dites, que vous le croyez peut-être. Encore une fois, penſez-y bien, affermiſſez-vous contre une fantaiſie qui trouble votre repos, & qui m'inquiete: ſongez à ce que je ſuis. Quand je pour-

rois vous aimer, penſez-vous que vous en fuſſiez plus heureux, & que je ne préféraſſe pas toujours mon devoir à un caprice qui feroit la honte & le malheur de ma vie? Je ſens que je vous plains; mais c'eſt cette même pitié qui doit vous faire perdre toute eſpérance. Si j'étois diſpoſée à répondre à votre amour, il ne me feroit pas tant de peine. Quand même il ſeroit vrai que je vous aimaſſe, votre conduite ſuffiroit pour me rendre à mon devoir; & c'eſt aſſez que quelqu'un puiſſe me ſoupçonner de foibleſſe, pour m'empêcher d'en avoir jamais. Vous ne connoiſſez pas mon cœur; il eſt fier & délicat, & de la façon dont vous penſez, ſa poſſeſſion feroit moins votre bonheur que votre tourment. Ce n'eſt pas un ſentiment né malgré vous, qui vous a porté vers moi: je ne vous ai point vu ces mouvemens qui agitent involontairement. Vous m'avez dit par galanterie que vous m'aimiez; vous avez imaginé que je ſerois plus propre qu'une autre à vous amuſer; quelque perfidie que vous aviez peut-être faite, vous avoit laiſſé le cœur vuide; vous cherchiez à le remplir; vous m'avez trouvé plus ſévere qu'une autre, & vous vous êtes

opiniâtré à me pourſuivre, parce que c'eſt un affront pour votre vanité de ne pouvoir me rendre ſenſible. D'ailleurs, de quelque ſoumiſſion, de quelque reſpect dont vous vous pariez, je ſens que votre amour m'outrage ; vous ne vous êtes ſans doute attaché à moi que parce que vous m'avez cru plus facile à vaincre qu'une autre. Quoi qu'il en ſoit, je conſens que vous me voyiez quelquefois : il ne tiendra qu'à vous d'avoir mon eſtime ; & ſi j'ai aſſez de raiſon pour ne vouloir ni vous aimer, ni être aimée de vous, je n'en ai pas aſſez peu pour vous refuſer une amitié que vous mériterez plus que perſonne du monde, quand vous n'exigerez que cela. Adieu ; votre conduite décidera de la mienne.



LETTRE IX.

HÉ quoi ! mon pauvre Comte ; vous êtes malade, & malade d'amour ! le cas eſt ſingulier ! mes rigueurs vous coûteront la vie ! je ne me croyois pas ſi redoutable. N'allez pas vous aviſer de mourir, cela me donneroit dans

la postérité une réputation d'insensible
que je ne mérite peut-être pas. Quelque
Poëte chargeroit votre tombeau d'une
épitaphe ridicule, dans laquelle je se-
rois injuriée, & je ne veux pas être
mêlée dans les caquets de ces Messieurs-
là. D'ailleurs, en mourant pour moi,
quelle récompense exigez-vous ? Vou-
lez vous avoir le plaisir de me faire ré-
pandre des pleurs dont vous ne jouiriez
pas ? & quelle satisfaction auriez-vous,
quand désespérée de votre mort, j'irai
sur des roches désertes fatiguer les échos
de mes regrets, & me plaindre aux
Dieux cruels de la perte de Tircis ?
Mes larmes ne valent pas en vérité la
peine que vous prendriez à les mériter,
& nous avons, nous autres femmes, un
caractere si léger que peut-être ne vous
pleurerois-je pas du tout. Nous oublions
si-tôt un amant vivant que nous ne de-
vons pas nous souvenir long-tems des
morts; sans entrer même ici dans le
détail de ce que les autres femmes peu-
vent faire en pareille occasion, je vous
dirai naturellement qu'il n'y en a pas
que je ne surpasse en légéreté & en
coquetterie. Veuve d'un amant, j'en
prendrois d'abord trois autres pour me
consoler; en faut-il moins pour me

dédommager d'une si fâcheuse perte ? Ainsi jugez, vous que je n'aime pas, combien peu je serois chagrine de votre mort. Vous que je n'aime pas ! Que ce mot me paroît dur ! Pourquoi cette sévérité ? & quel risque court-on de dire à un pauvre moribond, vous qu'on aime un peu ? Est-il pour cela nécessaire de le penser ? Pourquoi ce mot me coûte-t-il tant ? Vous me l'avez dit tant de fois, avec tant de grace, si tendrement, quel inconvénient de le répéter, sur-tout dans l'état où vous êtes ? Quel usage pouvez-vous faire de ce mot ? Il me semble même qu'il y a plus de malice que de bonté à vous assurer que je vous aime. Tant que votre maladie durera, je me ferai un plaisir de vous le dire. Vous me verrez entrer dans vos peines avec tant de sensibilité, je serai si douce, si attentive, que vous serez au désespoir de recouvrer la santé aux dépens de tant de faveurs. Vous êtes plus dangereux que je ne pensois : tomber malade pour m'attendrir ! En vérité l'idée est rare ! Je ne vous conseillerois pas de vous en servir avec toutes les femmes ; je ne crois pas qu'avec ce stratagême vous fissiez une grande fortune. Il seroit pour-

tant plaiſant que vous l'euſſiez fait exprès : pardonnez-moi cette folle idée ; mais, en vérité, je penſe ſi mal des hommes que je crois qu'il n'y a ſortes d'artifices qu'ils ne mettent en œuvre pour nous abuſer. Mais qu'en pourriez-vous eſpérer ? Si vous feignez une maladie, & que je le ſçache ? Un mépris éternel. S'il eſt vrai que vous ſoyez malade, un peu de compaſſion, & le tout parce que vous faites honneur de cette indiſpoſition à ma cruauté. Je vous aſſure que je vous en tiendrai compte, & que je croirai, ſi vous en revenez, que vous n'avez pas pu mieux faire. Adieu, Comte, gardez-vous de mourir. Imaginez-vous que je ſuis ſenſible, faites-vous des idées gracieuſes ; baiſez ma Lettre, faites enfin toutes les folies d'un homme bien amoureux ; il n'y a rien que je ne vous pardonne ; mais ſongez ſurtout que c'eſt à l'amour ſeul à diſpoſer de vous. Adieu. Vous avez ſouhaité que je vous écriviſſe. Que je ſuis heureuſe que dans la diſpoſition où je ſuis de faire tout ce que vous deſirez, vous ne puiſſiez rien exiger de plus ! Le pauvre Comte !

LETTRE X.

EN vérité, vous penſez d'une façon bien ſinguliere. Je vous écris la Lettre du monde la plus tendre, je vous fais de ma foibleſſe l'aveu le plus ſincere que vous puiſſiez ſouhaiter, & vous n'êtes pas content. Vous êtes au déſeſpoir de ce que je ris ſans ceſſe; que vous êtes bon de vous en fâcher! Ne faut-il pas en amour commencer par quelque choſe? Je finirai peut-être avec vous moins gaiement que je ne voudrois. Que ſçavez-vous ſi je n'ai pas beſoin de cet enjouement que vous me reprochez, pour vous cacher la moitié de votre bonheur, & pour me dérober la confuſion de vous dire que je vous aime? Vous allez prendre cela pour de nouvelles railleries; mais quand je mentirois, ne vous eſt-il pas plus doux d'entendre des menſonges gracieux, que des vérités bruſques? Vous êtes d'un caractere difficile; quand je vous dis que je ne vous aime pas, vous vous fâchez; lorſque je vous aſſure que vous m'avez rendu ſenſible vous n'en

croyez rien; quel tempérament prendre? Enſeignez-le moi, je vous promets de m'en ſervir. Je n'approuve pas non plus le dégoût qui vous a pris pour la vie. Si nous étions dans le tems où les amans ſe tuoient pour ſe faire regretter de leurs inhumaines, je craindrois pour vos jours, mais vous êtes homme de bon ſens, & vous ſçavez, auſſi-bien que moi, que la plus ſotte preuve d'amour qu'on puiſſe donner, eſt de ſe tuer. Vous me direz qu'il ne tint pas à Céladon de ſe noyer; mais en conſcience, l'avez-vous pris pour modele? Je ſuis charmée au reſte de ce qu'on m'a dit de vous: on m'a aſſuré que toutes les permiſſions que je vous ai données vous ont preſque rendu la ſanté. Pourquoi avez-vous la malice de ne m'en rien dire? Ne vous ai-je pas aſſez plaint? Ou, croyez-vous que la nouvelle de votre rétabliſſement me fût ſi indifférente? Ah Comte! que vous me connoiſſez peu! Si vous ſaviez combien je m'ennuie, combien je vous ſouhaite, enfin combien j'ai formé de vœux pour vous, vous m'en aimeriez mille fois davantage. Je ne ſçavois pas qu'un amant amuſât tant. Je ſuis déſœuvrée depuis que je ne vous entends plus dire,

je vous adore : j'ai tant de diſtractions ; je ſuis ſi changée que, ſi vous me voyiez, je vous ferois autant de pitié que vous m'en avez inſpiré. Il me ſemble que je ne devrois pas vous dire toutes ces folies ; mais l'envie que j'ai que vous vous portiez bien , m'en feroit haſarder davantage. Pourtant je ne vous promets rien ; n'allez pas tirer de ma Lettre des conſéquences avantageuſes. Je vous permets ſeulement d'y voir que je ſuis ſenſible aux malheurs de mes amis, & que de tous ces amis , vous êtes un de ceux que j'aime le mieux. Quant à mon portrait que vous me demandez.... Comme j'allois achever ma Lettre, M. de Saint Fer *** eſt entré dans ma Chambre , & après de longues complaintes ſur l'état auquel il prétend que je vous réduis : Madame , m'a-t-il dit d'un ton grave, ces cruautés-là ont mauvaiſe grace. Il n'eſt pas juſte , parce que vous avez des beaux yeux , que vous faſſiez périr un miſérable qui vous a vue & qui vous adore. Que vous en coûteroit-il de le ſauver ? Il vous demande ſeulement la liberté de vous aimer , & ſe repoſe du reſte ſur votre bon cœur & ſur ſes ſervices. Voilà des belles fiertés ! quelque jour peut-être vous

en aimerez un qui ne le vaudra pas, & Dieu ſçait les reproches que vous ſerez obligée de vous faire. Quant à moi, je ſuis d'avis que vous ne rebutiez pas celui-ci : vous avez trop d'eſprit pour ne pas ſuivre mon conſeil, & ce n'eſt que l'intérêt que je prends à ce qui vous regarde qui m'oblige à vous le donner. Quelques petites faveurs ſeulement ; il en eſt mille d'innocentes : par exemple, a-t-il ajouté, pour le dédommager de votre abſence, que ne lui envoyez-vous ce portrait qui ne fait rien ſur votre toilette ? vous ne ſçauriez croire combien il en ſera reconnoiſſant. En achevant ces mots, il l'a pris, & malgré ma colere & les refus que j'ai faits de vous l'accorder, il l'a emporté. Je ne doute pas que vous ne l'ayez actuellement entre les mains. Mon intention n'a pas été de vous le donner, & je vous ſçais trop honnête homme pour vouloir le garder malgré moi. Faites-le rapporter par Saint Fer *** chez Madame de ***. Songez ſi vous m'aimez, à m'obéir, & ne me donnez point, par votre obſtination à le retenir, des raiſons pour vous le refuſer toujours. Mais n'admirez-vous pas l'étourderie de Saint Fer *** ?



LETTRE XI.

JE le sçavois bien que vous prendriez pour de l'amour ce qui n'est que de l'amitié. Je conçois par vos remerciemens l'étendue de votre reconnoissance ; mais j'en serois plus satisfaite, si elle n'excédoit pas le prix d'un bienfait qui n'existe que dans votre vanité, & dans la certitude parfaite que vous croyez avoir de mon amour pour vous. je vous ait écrit, que Saint Fer*** ma surpris mon portrait, & vous l'a donné : voilà, je crois, les choses que vous avez à m'objecter, & les seules sur lesquelles vous pouvez établir ma passion prétendue. J'avoue que je suis une étourdie d'avoir cru que mon badinage avec vous ne fût d'aucune conséquence. Je veux bien convenir encore que ma vivacité naturelle, & le peu de réflexion que j'ai faite à ce que vous me disiez & à ce que je vous écrivois, sont cause que je vous ai répondu d'une façon à vous entretenir dans votre erreur. Sûre que je ne vous aimois pas, je me suis moins crainte que je ne l'aurois fait si j'avois

j'avois eu pour vous quelque ſentiment particulier, & je me ſuis livrée à des diſcours que mes actions démentoient, & que mon cœur n'a jamais avouées. Cependant vous croyez que je vous aime : que dis-je ? n'avez vous pas dû le croire ? Ah ! c'eſt plus à mon imprudence qu'à votre vanité que je dois m'en prendre. Devois-je vous écrire ? N'y avoit-il pas d'autre moyen de vous empêcher de m'aimer ? Ne devois-je pas ſentir que mon devoir me le défendoit, & que quelque peu qu'une femme puiſſe répondre en pareil cas, elle en répond toujours trop ? Quelle ſeroit donc la cauſe de ma facilité ? Je ſais que je ne vous aime pas : ſeroit-il poſſible que je m'abuſaſſe ? & ſi je me trompe à mes propres mouvemens, pourrois-je eſpérer de connoître jamais bien les vôtres ? Et je vous aimerois ! & vous le ſçauriez ! Finiſſons un commerce que je dois me reprocher, que je me reproche même, quoique mon intention le juſtifie. Renvoyez-moi mes lettres & ce malheureux portrait. Ne me voyez plus, ou du moins ne me parlez plus de votre amour : vous me l'aviez promis, ne devrois-je pas bien vous haïr de m'avoir manqué de paro-

le ? Encore un coup ne m'en parlez plus. Ce n'eſt pas que je craigne les impreſſions que vos diſcours pourroient faire ſur mon cœur. Ce que l'on appelle fleurettes, & qui ſéduit tant de femmes, ſeroit ſur moi ſans effet ; mais après tout, il vaut mieux ne s'y point expoſer ; & toute femme qui ſe repoſe trop ſur ſa vertu, court toujours riſque de la perdre. Je ne compte pas aſſez ſur la mienne pour la mettre à une épreuve auſſi dangereuſe que l'eſt celle de vous voir & même de vous entendre. Les ſoins d'un amant nous flattent malgré nous ; & nos reflexions contribuent plus à nous perdre qu'elles ne nous aident à nous retenir. Que ſais-je, au bout du compte, ſi la vertu l'emporteroit ? Elle n'entre que trop rarement en comparaiſon avec le plaiſir. En un mot, je ne veux pas combattre : je ne veux plus recevoir vos Lettres, & je ne ſçais comment, depuis ma derniere réſolution j'ai pu vous écrire encore ; mais c'eſt votre opiniâtreté qui m'y force. Je m'imagine vous dire mieux dans mes Lettres des choſes que je vous exprime trop foiblement, lorſque je vous parle ; votre préſence ne me laiſſe pas aſſez de liberté d'eſprit pour vous prier,

aussi fortement que je le dois, de cesser de me tourmenter. Ne me forcez point à vous fuir, je ne vous cache pas que je souffrirois de ne vous plus voir. Quand je ne vous envisage que comme ami, je vous vois le plus aimable homme du monde. Ce malheureux titre d'amant m'empêche de vous trouver tout le mérité que vous avez; je n'ose y faire attention, & il y a des momens où je souhaite que vous en eussiez moins, ou que vous ne m'aimassiez que comme je le desire. Adieu. J'ai appris avec beaucoup de plaisir que vous vous portez bien; mais je crois que j'en aurai davantage quand vous viendrez m'en assurer vous-même. Vous n'en croirez peut-être rien; mais je vous défends d'être ridicule: & pour vous faire le plaisir tout entier, je vous permets de me le croire un peu.

BILLET.

*JE vais ce soir chez la Marquise de L***; dussiez-vous prendre la priere que je vous fais de vous y trouver pour un rendez-vous dans toutes les formes, soyez-y: j'ai résolu de m'y réjouir, & je ne sçais pourquoi je m'ennuie quand vous n'êtes*

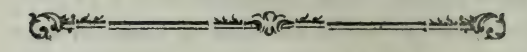
*pas où je ſuis. Peut-être eſt-ce par le ſoin que vous prenez de me chercher, peut-être auſſi que vous me convenez mieux qu'un autre, & que l'amitié que vous avez pour moi, veut que j'aie quelque retour pour vous; car je ne ſuis pas ingrate; au moins ſoyez bien déguiſé. Votre Oncle le Commandeur veut venir avec nous, j'ai eu beau lui dire que le bal lui nuiroit, qu'il tomberoit malade, il m'a répondu qu'il ne pouvoit pas mourir pour une plus belle cauſe: enfin, malgré toutes mes raiſons, il a fallu ſe réſoudre à l'emmener. Il m'aime, il eſt jaloux, il ne dormira pas. Je ſerois fâché qu'il vous ſoupçonnât, & je ſerois bien aiſe que ſa préſence ne m'empêchât pas de vous parler. Faites enſorte que perſonne ne vous reconnoiſſe, & ne craignez pas que mes yeux ſe trompent à votre déguiſement. Je ſerai avertie quand vous entrerez; & comme je ne doute pas que vous n'ayez la même pénétration, je ne prendrai pas la peine de vous inſtruire de mon ajuſtement. Au reſte ne craignez pas les yeux du Commandeur, Madame de***, qui s'en eſt chargée, le privera de ſa lorgnette, & pour plus d'une raiſon, je ne ſerai pas auprès de lui.*

LETTRE XII.

QUE cette femme d'hier arriva à propos pour me convaincre que vous êtes perfide ! & que ces grands ſentimens dont vous faites tant de parade, ſont bien bien moins de votre cœur que de votre eſprit ! Je ſçavois déja qu'elle vous avoit plu , & vos façons avec elle m'ont confirmé ce qu'on m'en a raconté. Vous étiez embarraſſé, vous n'oſiez ſoutenir ſes regards, il ſembloit qu'ils vous reprochaſſent quelque crime ; ſes yeux attachés ſur vous, ſe mouilloient de tems en tems de larmes, qu'elle s'efforçoit en vain d'arrêter: je l'entendis ſoupirer & ſe plaindre. Quelque peu honnête qu'il fût à vous de me quitter , vous aimâtes mieux le faire que de me mettre à portée d'entendre ſes reproches. Vous revîntes à moi, mais confus, & quelque gaieté que vous affectaſſiez , il étoit aiſé de juger , par l'embarras de vos diſcours, du dépit que vous cauſoit cette aventure. Vous en avez ſenti la conſéquence, & vous n'avez pas douté que je

ne fiſſe des réflexions peu avantageuſes pour vous. Quoi ! vous voudriez me tromper ? Eſt-ce de vous que j'ai mérité de l'être? Ai-je recherché vos ſoins, & vos empreſſemens ? N'êtes-vous pas le plus perfide de tous les hommes ? Juſte Ciel ! quel déplorable état que celui où j'ai vu cette infortunée? & que ne devrois-je pas craindre de votre inconſtance, ſi je venois à vous aimer ? Vous l'avez ſacrifiée à la fantaiſie d'être aimé de moi, ne me ſacrifieriez-vous pas pour retourner à elle ? Vous me diriez vainement que ce n'eſt pas à moi à craindre une pareille infortune. Qu'a-t-elle qui puiſſe juſtifier votre infidélité? Elle eſt belle, jeune, elle a de l'eſprit, de la naiſſance, elle vous aimoit, elle vous aime encore. Juſques ici, ſa conduite ne l'a point miſe au rang de ces femmes mépriſables qui vous lavent, en les quittant, de la honte de les avoir aimées. On n'a à lui reprocher que ſon amour pour vous : reproche que peut-être on ne lui auroit pas fait ſi votre indiſcrétion n'eût pas fait éclater ſa foibleſſe. Penſez-vous, qu'après tant de raiſons de vous déteſter, je vouluſſe, par un aveuglement impardonnable, mettre entre vos mains

mon cœur, mon honneur, mon repos, & que je puſſe me fier à l'amour que vous me jurez, lorſque tout me prouve que les ſentimens que vous m'avez montrés, ſont bien plutôt de l'habitude où vous êtes de les feindre, que d'une paſſion véritable? vous m'avez offert hier de détruire mes ſoupçons, vous avez deviné dans mon ſilence les juſtes reproches que j'avois à vous faire. Vous ſeriez-vous avoué coupable, ſi vous ne l'aviez pas été; & votre empreſſement à vous juſtifier auroit-il été ſi grand ſi vous n'aviez ſenti votre crime! je vous avouerai qu'il me touche, non que je vous aime, mais vous me paroiſſiez honnête homme. Si vous m'en croyez cependant, n'ajoutez pas à ce que vous avez déja fait, des diſcours qui ne vous rendroient que moins eſtimable à mes yeux. Je ſuis difficile à perſuader; je hais le menſonge, je ſuis pénétrante, & je ne doute pas que tout cela ne vous embarraſſe un peu. Ainſi reſtons-en où nous en ſommes. Si pourtant.... Grand Dieu! ſerois-je aſſez folle pour ſouhaiter que vous puiſſiez vous juſtifier?



LETTRE XIII.

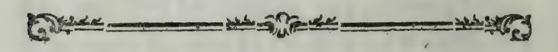
QUE voulez-vous que je vous dise? Je croyois que vous me trompiez; j'en étois sûre, & mon cœur, pour le peu que vous avez parlé, empressé à vous justifier, à démenti mes yeux, s'est démenti lui-même, & s'est livré aveuglément à la plus parfaite confiance. Oui, je vous crois digne de mon estime: vous le voulez, j'ai pu m'abuser: mon trop de délicatesse m'a égarée, je n'ai pas même dû vous soupçonner si légérement; mais vous m'êtes assez cher, mon amitié pour vous est assez vive pour s'alarmer aisément: elle est jalouse, déraisonnable, gênante, si vous le voulez; mais je vous l'ai promis, je serai quelquefois extravagante. Ne soyez pas assez injuste pour m'en haïr: si vous m'aimez, je trouverai mon excuse dans votre cœur. Soyez content, s'il se peut, de l'assurance que je vous donne d'être éternellement votre amie, & laissez-moi goûter le plaisir de vous sçavoir le mien, puisque je le puis sans remords. Ne cherchons point des mal-

heurs que nous pouvons éviter; & pendant qu'il nous reste un peu de raison, profitons-en pour vaincre un penchant qui, sans son secours, pourroit devenir condamnable; qui l'est déja peut-être. A quelle fatale situation me réduisez-vous? Je sens des mouvemens que je n'ose démêler : je fuis me réflexions, je crains d'ouvrir les yeux sur moi-même ; tout m'entraîne dans un abyme affreux; il m'effraie, & je m'y précipite. Je voudrois vous haïr, je sens que vous m'outragez, & je ne sais pourquoi je ne trouve point de colere contre vous. Il y a des tems ou je vous hais de ce que vous m'aimez, il y en a d'autres où je vous haïrois bien davantage si vous ne m'aimiez pas. Tout me dit que je ne dois pas vous aimer, mais vous me dites le contraire, & j'ai honte de me trouver si foible contre vous. Je voudrois vainement me déguiser mon désordre, tout me le rend présent, tout me le fait sentir : mon inquiétude quand je ne vous vois pas, ma joie lorsque je vous retrouve, votre idée qui me poursuit sans cesse, les projets honteux que je forme, étouffés quelquefois, & revenant toujours avec plus d'empire. Ah! juste Ciel! comment fuir, lorsque mes

larmes, mes ſoupirs, juſqu'à mes efforts mêmes, tout irrite une paſſion malheureuſe ? Ne devroit-ce pas être aſſez pour ne point achever le crime, que de ſe ſentir criminel ? Eſt-il rien de plus affreux que de ſe combattre ſans ceſſe, ſans pouvoir jamais ſe vaincre ? Le devoir eſt-il donc ſi foible contre l'amour ? Malheureuſe que je ſuis ! Oſai-je bien me flatter encore d'un reſte de vertu, en ai-je aſſez pour vous fuir, en ai-je même aſſez pour ſouhaiter d'en avoir ? Ne croyez cependant pas que je vous aime, je ne me ſuis pas encore oubliée juſqu'à ce point; mais je ne répondrois pas de moi ſi je vous voyois encore. Cet aveu ne vous rendra pas plus heureux, je puis vous le faire ſans crime, puiſque je vous annonce en même tems qu'il faut nous ſéparer pour jamais. J'aurois dû ſans doute prendre plûtot ce parti; mais j'ai trop compté ſur moi-même, & je ne vous ai pas impoſé aſſez de ſilence; c'eſt une leçon pour l'avenir. Je ſçais qu'il y a des momens de foibleſſe, & je ne m'en crois pas plus exempte qu'une autre. Je vais chercher loin de vous un repos que je ne trouverai peut-être jamais. Je tâcherai de vous oublier, j'y dois faire tous mes

efforts, ne cherchez pas à me revoir, vous ne me coûtez déja que trop de soupirs. Que sais-je même si, après vous avoir vu, je pourrois accomplir la résolution que j'ai prise de vous fuir pour toujours, moi qui commence à m'alarmer lorsque je suis un jour sans vous voir. Que ne puis-je vous aimer sans honte! vous n'auriez pas à vous plaindre de mon insensibilité, & je n'aurois pas à rougir de mes sentimens; mais telle est ma situation, que j'ai même à vous reprocher la pitié que je vous donne. La pitié! Se peut-il que je m'aveugle au point de donner ce nom aux mouvemens qui m'agitent? Vous-même, croiriez-vous que ce ne soit que de la pitié? Seroit-il possible que mon cœur fût si tourmenté pour aussi peu de chose? Je vais prier mon mari de me permettre d'aller à la campagne, passer des jours que votre absence rendra tristes & languissans, mais quoi qu'il en puisse arriver, c'est l'unique moyen de sauver ma vertu, & je ne sçaurois l'acheter trop chérement. Vous me demandez un rendez-vous, que voulez-vous que je vous dise, & que puis-je vous dire, qui n'intéresse mon honneur? Ne cher-

chons pas à nous rendre plus malheureux, il ne nous servira de rien de nous attendrir l'un l'autre; tâchez de m'oublier, pour moi, je ne vous oublierai jamais; mais du moins vous ne serez pas témoin de ma foiblesse. Adieu... Je viens de relire votre Lettre, & il me semble que je ne puis, pour la derniere fois, vous refuser un moment d'entretien. Trouvez-vous demain à neuf heures du matin au jardin du...., peut-être m'y rendrai-je. Pardonnez-moi ce doute, je suis dans un état d'incertitude & de douleur où vous ne pourriez me voir sans pitié.



LETTRE XIV.

QUE l'amour nous rend tous deux malheureux! J'ai encore, avec mes chagrins, à souffrir de ceux que je vous cause; d'autant plus à plaindre, qu'il ne m'est pas permis de vous consoler, & que je ne puis résister à l'envie que j'ai de vous revoir! Est-ce donc ainsi que j'ai triomphé? Nous nous étions jurés de ne nous revoir jamais. Hélas! devois-je compter sur des sermens, que vos

tranſports & mes larmes démentoient à tout moment? Pouvions-nous nous dire mieux que nous nous aimerions toujours! Pourquoi avez-vous retardé mon départ? que ne me laiſſiez-vous m'affermir dans mon devoir! Je vous aurois peut-être oublié; mon intérêt, mon honneur le veulent, & quelques ſoupirs qu'il m'en eût coûté, je leur aurois enfin obéi. J'aurois éteint une paſſion que votre vue & vos diſcours augmentent ſans ceſſe. Ayez pitié de l'état où je ſuis. Si vous m'aimez, reſpectez-le; ne me revoyez plus: que mon exemple vous ſerve à détruire un amour qui ne peut avoir que des ſuites funeſtes pour moi. Enviſagez les malheurs qui feroient inſéparables de notre commerce; la perte de ma réputation, celle de l'eſtime de mon mari: peut-être pis encore. Quelqu'épurés que ſoient nos ſentimens; car je veux bien croire que les vôtres ſont conformes aux miens, croyez-vous qu'on leur rende juſtice, & qu'on ne ſaiſiſſe pas avec malignité l'occaſion de me perdre dans le monde? Votre mérite même ſerviroit à me condamner. Les femmes, jugeant de moi par elles, ne croiroient pas que je m'en fuſſe tenue avec vous à l'amitié. Les

plus décriées feroient les premieres à blâmer ma conduite ; & je n'ai pas comme elles le front de foutenir des difcours injurieux. L'unique moyen de me délivrer de tant de craintes, eft de m'éloigner de vous ; tant que nous ferons dans le même lieu, je ne ferai pas fûre de moi. Aidez-moi, je vous en conjure, à vaincre ma foibleffe. Vous voulez que je vous revoie encore ! dois-je m'y expofer ? Ce rendez-vous aura-t-il le fuccès du dernier ? Aurai-je encore affez de fermeté pour vous dire que je vous quitte ? Si vous m'en croyiez, vous ne me verriez pas. Confultez-vous là-deffus ; je ferai quelque chofe qu'il en arrive, tout ce que vous voudrez. Je ferai à midi chez Madame de***; que de larmes cette journée me coûte !



LETTRE XV.

QUEL aveu exigez-vous, & que fait à votre bonheur ce mot que vous demandez tant ? Laiffez-moi la fatisfaction de croire que vous n'avez pas lu abfolument au fond de mon cœur ; laiffez-moi un fecret que je me réferve, je

ne vous le cacherai pas long-tems, & mes actions sçauront bien vous dédommager de mon silence. Que demandez-vous de plus ? Je reste, & je ne veux plus votre départ; répondriez-vous si bien à mes yeux si vous n'entendiez pas leur langage ? Ah ! plût à Dieu que vous doutassiez autant de ma tendresse que vous en doutez peu ! Vous ne m'en aimeriez que mieux, peut-être même que l'aveu que je vous en ferois m'enleveroit votre cœur, & que la certitude où vous seriez d'être aimé, vous ôteroit le plaisir que vous aviez à vouloir l'être. Je vous fais sans doute injustice, mais jugez de mon amour par ma défiance; je tremble que vous ne vous repentiez de votre choix, je crains l'effort de mes rivales, je me crains moi-même & vous plus que tout le monde ensemble : mon mari m'inquiete; les remords m'assiegent, & mon cœur est aussi troublé que le vôtre à present est tranquille. Que vous êtes heureux, vous autres hommes ! de pouvoir sans honte vous livrer à votre penchant, pendant que, soumises à des loix injustes, il faut que nous vainquions la nature, qui nous a mis dans le cœur les mêmes desirs qu'à vous; d'autant plus malheureuses que

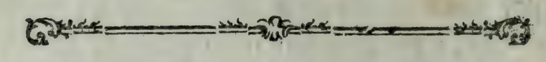
nous avons à combattre vos pourſuites & notre foibleſſe. Que les réflexions que je fais different de celles que je faiſois il y a deux jours ! Que je ſuis loin de ma raiſon ! Etoit-il poſſible après tout qu'elle pût long-tems tenir contre vous; & n'eſt-ce pas une folie que d'en regretter la perte ? Vous êtes ami de mon mari, ménagez-le : il n'eſt pas jaloux, mais il eſt vain, & s'il ſe croyoit offenſé, il ſe porteroit à toutes les extrêmités dont l'homme du monde le plus amoureux pourroit en pareil cas être capable. Songeons à prévenir tous les malheurs qui pourroient nous accabler : il eſt aiſé d'y réuſſir. Occupé ailleurs, ſa froideur pour moi, & l'attention qu'il donne à ſes amours, lui fermeront les yeux ſur les nôtres ; s'il ſe peut encore, n'expoſons pas au grand jour les mouvemens de notre cœur. Je vais, pour votre ſatisfaction, & pour notre ſûreté, me dérober au tumulte dont j'avois autrefois beſoin pour diſſiper mes chagrins : vous me ſerez tout, mon cher Comte ; jouiſſons ſeuls de nous-mêmes ; l'amour remplira tous nos momens ; faiſons enſorte de ne pouvoir nous plaindre que du peu de durée des jours. Votre Lettre m'apprend que vous avez penſé à moi :

j'ai

j'ai passé une partie de la nuit à vous écrire; c'est ainsi que je m'occupe, lorsque je ne vous vois pas. Pourrois-je mieux employer mon tems ? Je vous écris que je vous aime, je vous attends pour vous le dire.

BILLET.

Comment vous portez-vous de la fête d'hier ? Le Duc de...... n'en a-t-il pas bien fait les honneurs ? n'est-il pas l'homme du monde le plus galant & le plus magnifique ? & aviez-vous raison de n'y vouloir pas venir ? Peut-on mieux passer la nuit que vous l'avez fait ? On a rendu justice à votre mérite ; on vous a trouvé l'air noble, la démarche aisée, l'esprit charmant, les yeux d'une vivacité...... en un mot, une figure adorable. Et qui étoit-ce ? La plus belle femme de l'assemblée ! la Duchesse, à qui, je crois, vous avez promis d'écrire, & dont peut-être actuellement vous lisez une Lettre. Je vous félicite sur votre nouvelle conquête, elle en vaut la peine, & je ne doute pas qu'en peu de tems vous n'avanciez beaucoup vos affaires ; mais sera-ce aussi promptement que moi qui ai dans ce moment le Duc au chevet de mon lit.



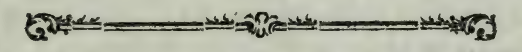
LETTRE XVI.

IL eſt certain que vous avez tout l'eſprit du monde ; que vous écrivez tendrement ; que vous avez mille belles qualités qui vous rendent aimable : vous êtes un homme accompli, je vous aime autant qu'il eſt poſſible d'aimer, je ne penſe qu'à vous, ſans vous enfin, je n'ai point de plaiſirs ; mais il n'en eſt pour moi que d'une eſpece, &, à vous parler franchement, je veux m'y tenir. Je ne doute pas que cela ne vous paroiſſe extraordinaire ; mais ſoit que les romans m'aient gâté l'eſprit ſur cet article, ſoit que j'aie reçu en naiſſant cette façon de penſer, je ne vois point que ce que vous avez la bonté de me propoſer, ſoit une choſe ſi eſſentielle à mon bonheur. J'ai prévenu tout ce que votre eſprit pourroit trouver de plus fort pour me perſuader. J'ai eſſayé de me convaincre ; je me ſuis repréſenté tous vos charmes, les maux que vous ſouffriez, vos inſomnies, vos langueurs, & je n'y ai rien gagné ; jugez, par l'inutilité de mes efforts, quel ſera le ſuccès des vôtres.

Peut-être y a-t-il un plaisir infini à rendre ce qu'on aime heureux, pour parler comme vous; mais pourquoi vous faut-il plus qu'à moi pour l'être? Votre cœur me suffit, pourquoi ne bornez-vous pas vos vœux à la possession du mien? Que vous êtes ridicules, vous autres hommes, avec vos desirs! Vous m'aviez tant promis que vous seriez content, si vous obteniez l'aveu de mon amour, pourquoi ne vous l'ai-je pas toujours fait desirer? Je sçais que ma facilité à vous l'accorder, a dû vous faire tout attendre de ma foiblesse; mais je sens trop combien elle me coûte, pour avoir quelque chose de plus fort à me reprocher. Ne me forcez pas à détruire ce que je sens pour vous, craignez les réflexions que je pourrois faire. Voulez-vous me faire croire que vous ne voulez plus m'estimer? Ce bonheur imaginaire, après lequel vous soupirez tant aujourd'hui, n'a rien d'aussi charmant que vous pourriez vous l'imaginer. Peut-être seroit-il la fin du nôtre : l'amour languit dans les plaisirs, & quand les desirs ne sont pas de la partie, il lui reste bien peu de chose. Jusques ici, notre amour n'a été que sentiment, & nous devons nous sçavoir d'autant plus

de gré d'être vertueux, qu'il dépend de nous de ne l'être pas. Mais ne ſuis-je pas bien folle de vous parler raiſon ! ne me ſuffit-il pas de réprimer vos deſirs, & devrois-je me fâcher d'une propoſition que l'uſage autoriſe, & qui eſt rarement rebutée? Mais, je vous l'ai dit, je ſuis une femme extraordinaire, l'exemple des autres ne me corrige pas; & quand vous m'accableriez de toutes les rigueurs imaginables, que je vous verrois m'abandonner, je ſerois perſuadée qu'il vaut mieux que nous perdions un amant mécontent de nos cruautés, que fatigué de nos faveurs. Je voudrois pouvoir mieux faire? mais je vous aime trop pour vouloir ſitôt vous perdre; & ma réſiſtance ſur cet article, doit vous ſervir de preuve de la ſolidité de mon attachement : d'ailleurs, ſi je vous rendois heureux, je perdrois le plaiſir que votre impatience me donne, & je ne crois pas en vérité que celui que vous me vantez tant, pût jamais m'en dédommager. C'eſt en vain que vous m'aſſurez que les faveurs ſont l'aliment de l'amour, je n'en ai jamais vu périr que par cette eſpece de nourriture : donnez-moi les noms d'ingrate & de cruelle, épuiſez dans votre chagrin tous les regrets des Héros maltraités, il

n'en ſera ni plus ni moins. Adieu, mon cher petit Comte ; une autre ſe ſeroit miſe en colere de s'entendre demander une ſi belle preuve d'amour ; mais je ne ſuis pas aſſez prude pour cela, & je crois qu'en pareil cas, les femmes ne ſe brouillent que pour mettre tout ſur le compte du raccommodement. A Dieu ne plaiſe que je ſois ni ſi mutine ni ſi dupe ! Nous ſouperons ce ſoir tête-à-tête; je ne prends point, comme vous voyez, de précautions contre vous ; mais je me connois, & je ſuis ſûre d'accorder toujours mon amour & ma vertu. Oui toujours.



LETTRE XVII.

EN un mot, Monſieur, vous le prendrez comme il vous plaira, mais il n'en ſera que ce que je voudrai. Si l'amour vous donne tant de chagrin, reprenez votre liberté : vous trouvez mes chaînes trop peſantes, & je ſuis laſſe moi de voir mon eſclave vouloir me donner la loi. Eſt-ce m'aimer véritablement que d'exiger de moi mon déshonneur ? Perfide que vous êtes ! Que vous me

rendriez malheureuſe ſi vous jouiſſiez de ma foibleſſe! Penſez-vous que, quand même la vertu ne s'oppoſeroit pas à vos deſirs, je puſſe fermer les yeux ſur les malheurs qui ſuivroient une pareille démarche? Punie par la honte que je me ferois à moi-même, punie par vous, ingrat, qui me feriez bientôt repentir de vous avoir tout ſacrifié, je verrois le maître ſuccéder à l'amant; & loin que vous m'en fuſſiez plus attaché, votre amour attiédi me feroit payer cher la foibleſſe de l'avoir ſatisfait; je verrois diſparoître avec lui l'eſtime & la conſidération: je ne devrois plus vos ſoins qu'à votre générosité; toujours dans la crainte de vous perdre, je vous perdrois en effet. Heureuſe encore ſi je n'étois ſacrifiée qu'à une rivale, & que le bruit de ma honte ne ſe répandît pas par-tout. Vous me jurerez vainement que je n'ai point à craindre de vous un procédé auſſi lâche. Toutes ces malheureuſes que je vois victimes de la perfidie des hommes, n'ont-elles pas eu des amans qui leur diſoient ce que vous me dites? En ont-elles moins éprouvé les malheurs que je crains? & tous les ſermens qu'ils leur ont fait, les ont-ils ga-

ranties de leur infidélité ? Tant d'exemples me font trembler, & je mériterois d'en servir moi-même si je n'en profitois pas. Peut-être serois-je plus heureuse que je ne le crois ; mais pensez-vous que ma délicatesse pût se contenter d'une constance forcée, qui feroit votre supplice & le mien ? Je vous crois une discrétion parfaite ; mais je n'ai eu jusques ici besoin de celle de personne. Peut-être me sauveriez-vous des reproches du Public, mais qui me sauveroit de mes remords ? Croyez-vous, quelque épuré que soit mon amour pour vous, que j'en sois exempte ? Je vous aime, n'ajoutons pas à cette faute des fautes plus odieuses : il n'a point dépendu de moi de ne vous pas aimer ; les mouvemens du cœur ne sont pas soumis à la réflexion ; mais il dépend de moi d'être vertueuse, & l'on ne cesse pas de l'être malgré soi. Il me semble que je vous hais depuis que vous me tourmentez : ne devriez-vous pas, content de mon amour, ne point exiger de moi ce que je ne dois pas vous donner ? Vous ne serez pas sûr de mon cœur, si je ne m'abandonne pas à vos desirs. Ah ! si vous ne l'étiez point, vous ne seriez pas si prompt à

m'offenſer. N'abuſez pas cependant de ma facilité à vous pardonner : je ſens que, malgré ma colere, vous m'êtes plus cher que je ne voudrois ; mais ne doutez pas, quelque tourment que me cauſât une rupture avec vous, que je ne vous ſacrifiaſſe à ma gloire ; hors ce qui peut l'intéreſſer, il n'y a rien que je ne faſſe pour vous prouver combien je vous ſuis attachée. Adieu, mon cher Comte, je vous fais bien des reproches, mais ſi je ne vous aimois tendrement, je ne ſerois pas ſi ſenſible aux injuſtices que vous me faites. Vous verrai-je aujourd'hui ? Je paſſerai toute la journée chez Madame de ***. Je ſçais que pour faire ma paix avec vous, il m'en coûtera quelques bagatelles, mais c'eſt encore regagner votre cœur à peu de frais, & tant que vous n'exigerez que cela... Adieu, j'entends le Marquis, & je ne ſçais s'il ſeroit d'aſſez bonne humeur pour approuver ce que je vous écris.

BILLET.

VOUS avez, j'en ſuis bien ſûre, paſſé une mauvaiſe nuit, & les diſcours du Baron Allemand vous donnent autant de chagrin qu'ils m'ont fait de plaiſir. Je vous

*ai bien fait souffrir hier ; mais ne l'avez vous pas mérité ? Pourquoi cet air grondeur, & cette affectation de ne me parler que froidement ? Vous vouliez me rendre jalouse, & je vous ai désespéré. Vous ne disiez à Madame de *** que vous l'aimiez que pour me tourmenter, & moi avec un seul regard adressé à un autre que vous, je vous ai mis plus de trouble dans l'ame que vous ne m'en causeriez peut-être par une infidélité réelle. J'eus le plaisir de vous rendre aussi ennuyeux que vous aviez d'abord paru amusant. Croyez-moi, renoncez à tous les petits maneges d'amour, les femmes en sçavent là-dessus plus que vous, & j'ai précisément la coquetterie qu'il faut pour vous rendre le plus malheureux de tous les hommes, quand vous voudrez me chagriner mal à-propos.*



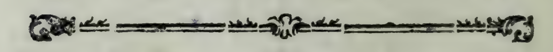
LETTRE XVIII.

JE pardonne tout aux rivales quand elles ne sont point aimées ; mais je ne vous pardonne point à vous, qui ne devez point douter de ma passion, de vous laisser troubler la raison par les discours d'une vieille jalouse. En ai-je

cru votre oncle le Commandeur, lorſqu'il m'a dit que vous étiez indiſcret, petit-maître, homme à bonnes fortunes, & cent mille autres choſes encore de cette force-là, dont il vous chargeoit? N'aurois-je pas été injuſte de vous juger ſur un rapport auſſi intéreſſé? Mon amour s'en eſt-il démenti? En ai-je voulu même croire mes yeux? Pourquoi ne ſuivez-vous pas mon exemple? On vous dit que je vous trompe, & votre eſprit reçoit avec plaiſir une impreſſion qui m'eſt ſi déſavantageuſe. Si vous m'aimiez, le croiriez-vous? Vous cachai-je mes démarches? En fais-je aucune ſans votre aveu, & vos ordres ne reglent-ils pas ma conduite? M'offenſez-vous aſſez pour croire que j'en aie beſoin, & penſez-vous que mon amour ne m'inſtruiſe pas aſſez ſur ce qui peut vous plaire? Se pourroit-il que vous ne vous cruſſiez pas aimé? Plût à Dieu que vous puſſiez lire dans le fond de mon cœur! mais vous ne ſeriez pas en état de me rendre ce qu'il ſent pour vous, tant d'amour vous gêneroit, votre inſenſibilité naturelle en ſeroit trop émue. Ah! ſi vous m'aimiez autant que je vous aime, vous ne douteriez pas de ma ten-

dreſſe; vous n'en doutez, ingrat, que pour n'être pas obligé d'y répondre. De quoi pouvez-vous vous plaindre ? Avez-vous eu quelques rivaux que je ne vous aie pas ſacrifiés ? Ai-je craint, en le faiſant, d'attirer ſur moi les regards du public ? Ai-je jamais rien ménagé quand j'ai dû vous donner des preuves de mon amour ? Vous avez exigé que je ne ſortiſſe pas ſi ſouvent, je ne ſors plus. Je n'ai pas voulu examiner ſi vous aviez droit de me preſcrire des loix ; contente de renfermer en vous tous mes plaiſirs, votre préſence me ſuffit, & je me plaindrois de moi-même ſi j'avois ſenti que ce ſacrifice m'eût coûté. Peut-être que mon égalité vous déplaît. Accoutumé aux caprices des coquettes, à leur jargon, à leurs fourberies, vous vous ennuyez de n'avoir rien à craindre : la ſimplicité de mes diſcours vous dégoûte ; je vous dis ſans ceſſe que je vous aime, je ne le dis qu'à vous, & mes yeux eſclaves de mes ſentimens, ne regardent jamais que vous. Je vous vois ſouffrir avec peine mes empreſſemens ; ils ne flattent plus que votre vanité. Votre cœur n'eſt plus à moi, votre aſſiduité diminue, & vous ne me voyez encore de tems en tems

que pour me faire ſentir plus doulou-reuſement tous les tourmens que me cauſe votre abſence. En vain vous vous efforcez quelquefois à me cacher votre refroidiſſement, il perce au travers de tous les ſoins que vous vous donnez pour vous contraindre, ou plutôt c'eſt cette même contrainte qui me prouve que votre amour n'eſt plus qu'artifice. J'en crois auſſi mes mouvemens ſecrets : avec un mot vous me perſuadiez autrefois que vous m'aimiez, aujourd'hui avec toutes les peines que vous vous donnez, vous augmentez ma défiance. Adieu, il y a deux jours que je ne vous ai vu, & ce n'étoit pas la peine de m'écrire pour me dire tant de choſes déſobligeantes. Venez ce ſoir, je ſerois bien aiſe d'avoir une explication avec vous. Adieu, encore un coup; quelque irritée que je doive être de vos ſoupçons, je ne puis vous dire aſſez combien je vous aime.



LETTRE XIX.

JE ne vous ai pas vu hier, mon cher Comte; mais il n'a pas dépendu de moi

de me souſtraire aux volontés de mon mari, & quelle que fût ma répugnance pour la partie qu'il me propoſoit, trop de réſiſtance auroit pu lui être ſuſpecte, & notre bonheur dépend de ſa ſécurité. Nous fûmes donc hier chez ſa mere. Quelle compagnie! Je n'avois pas beſoin de mauvaiſe humeur pour la trouver inſupportable. Tout y étoit d'une impudence & d'une fatuité difficiles à imaginer. Le fade Marquis de ***, moitié malade, moitié amoureux, la grande mouche au front, & le teint blafard, marmotant un air d'Opéra, regardoit languiſſamment la prude Madame de H***, qui, d'un air dévot & contrit, ſoupiroit ſenſuellement pour le Chevalier de N***, qui dans le même-tems diſoit des fadeurs reſpectueuſes à la fille de la bigote. Madame *** & Mademoiſelle *** couchées ſur un canapé, s'occupoient à dire autant de mal des hommes que les hommes en penſent d'elles. Mon mari, panché nonchalamment, demandoit, de la maniere la plus modeſte, à la doucereuſe Madame de G***, les choſes du monde qui le ſont le moins. La précieuſe L***, faute d'avoir quelqu'un qui lui demandât quelque choſe, s'amuſoit à

vanter un Auteur dont le triſte Conſeiller P*** lui conteſtoit le mérite; de R*** faiſoit, avec une admirable facilité, des vers exécrables. Ma mere & celle de mon mari, tout en déchirant le prochain, s'écrioient ſur les miſéricordes de Dieu. Les autres jouoient : moi j'étois ſpectatrice, & je vous aſſure que je ne jouois pas le plus mauvais rôle. J'avois le plaiſir de ſentir, en conſidérant les ridicules de cette compagnie, que j'aimois, & que j'étois aimée d'un des plus aimables hommes du monde. Ma vanité étoit agréablement flattée de ce qu'ils vous étoient ſi inférieurs. Que je vous aimois dans ce moment-là ! En vérité, je ſuis d'un babil bien extraordinaire ! Je voulois vous écrire pour ſçavoir ſeulement ſi vous n'étiez pas fâché contre moi, pour vous prier de m'aimer toujours, & il me ſemble que je n'ai rien fait de tout cela. Vous voudrez bien y ſuppléer. Je ne ſuis pas aujourd'hui d'humeur aimante, & je vous dirois peut-être trop froidement ce que vous méritez que je vous diſe bien. Ce n'eſt pourtant point par caprice, mais je ne me trouve pas jolie ; l'ennui m'a enlaidie conſidérablement, & je ne puis

me résoudre à croire que dans cet état vous m'eussiez quelque obligation de ma tendresse. J'ai, avec ce chagrin, un mal de tête prodigieux, & toutes ces choses jointes ensemble, me rendent à moi-même ma personne insupportable. N'avoir pas vu ce qu'on aime, passer toute la journée avec un mari, que de raisons pour être triste ! Voir des prudes, des Marquis contant sornettes ; avoir par-dessus tout cela un amant importun, qui ne veut pas laisser la vertu des gens en repos, ce n'est pas pour être contente. Le moyen de combattre sans cesse ? je vois tant de femmes qui se lassent à la fin, & qui n'ont peut-être de toute leur résistance que le chagrin de ne s'être pas rendues plutôt! Comment être tranquille? Ah! si.... Adieu, je vous écrirois jusqu'à demain, si je n'entendois pas venir la prude Madame de *** : que je les trouves laides, ces femmes si vertueuses ! Aurois-je envie de ne l'être plus ?

LETTRE XX.

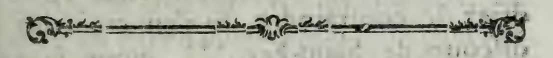
JE vois vos ſoupçons à regret, mais je les aime encore mieux que cette ſécurité où je vous ai vu plongé tant de tems. Quelque injuſtice que vous me faſſiez, je vous pardonne tout. Votre chagrin eſt la premiere preuve d'amour que vous m'ayez donnée, & je veux bien n'en pas exiger davantage. Vous avez deviné juſte, quand vous avez deviné que votre ami le Marquis de de C *** m'aimoit; mais vous vous êtes trompé lorſque vous avez cru que je répondois à ſes ſoins. J'avoue que vous pourriez en quelque façon me faire des reproches; je ne devois pas vous cacher ſa paſſion, & du premier moment qu'il a oſé me la déclarer, je devois le bannir de chez moi; mais c'eſt vous qui me l'avez amené, cet homme: il étoit, diſiez-vous, votre ami intime, je l'ai reçu parce que vous le vouliez; vous ſçavez mon averſion pour les nouvelles connoiſſances. Pouvois-je préſumer qu'il deviendroit amoureux de moi? & quand il l'eſt devenu, pouvois-je, emporté comme vous

êtes,

êtes, vous faire une pareille confidence? J'ai cru qu'il étoit mieux de rebuter sa passion & de lui ôter toute espérance, que de vous exposer & de m'exposer moi-même à une aventure disgracieuse, & toujours cruelle, de quelque façon qu'elle puisse tourner. Je ne vous aurois jamais fait cet aveu si les tourmens que cet homme me cause ne m'y avoient déterminée. Je ne vous dirai pas toutes les rigueurs dont je l'ai accablé pour l'obliger à finir ses poursuites; c'est un détail inutile pour vous. D'ailleurs vous ne m'en croiriez pas; & il suffit que vous m'ayez rendue sensible, pour que vous croyiez que je ne puis résister à personne. Mais passons sur la maniere dont vous pensez de moi: cette idée me donneroit de l'aigreur, & pour peu que je m'emportasse, vous diriez que je cherche un prétexte pour détruire une passion qui ne me touche plus. Il s'agit de vous confirmer la mienne, & ce soin anéantit tous les autres. J'ai fait ce que j'ai pu pour m'égargner des visites que je détestois. Si vous voulez vous en souvenir, je vous ai dit que cet homme me déplaisoit; vous avez condamné mon dégoût pour lui, vous m'avez for-

cée à le recevoir, & pour toute réponſe à mes plaintes, vous m'avez dit que j'étois capricieuſe. Pouvez-vous penſer cependant que j'euſſe ſouffert ſi long-tems ſes diſcours, ſi votre indiſcrétion ne m'avoit pas contrainte à le ménager ? Il me dit hier une choſe qui me fit trembler ; il ſçait que je vous aime, il ſçait des circonſtances que vous ſeul pouvez lui avoir appriſes. Heureuſe encore de ne vous avoir pas donné matiere à lui en raconter davantage, & de ne pas voir mon honneur & mon repos entre les mains d'un ſcélérat aſſez perfide pour avoir trahi ſon ami. Je viens d'ordonner que ma maiſon lui fût fermée ; & pour l'éviter, j'y reſterai, s'il le faut, toute ma vie. Je ne doute point que ce procédé ne le pouſſe à bout, & que faiſant ſuccéder la rage à l'amour qu'il avoit pour moi, il ne me noirciſſe dans le monde, & même auprès de mon mari. Mais ſi, malgré mes prieres, vous voulez vous venger, attendez pour le faire un motif légitime, & ne hâtez pas ma perte par un éclat hors de ſaiſon. Ce n'eſt qu'à ce prix que je puis vous conſerver mon cœur, & vous pardonner de m'avoir miſe dans la plus cruelle ſituation où je

me ſois encore vue. Je ne vous montre pas tout mon dépit & toutes mes craintes ; je prévois que ceci ne finira pas tranquillement : je vois déja votre perte aſſurée pour moi ; mais ſi vous m'aviez aimée, ingrat, vous ne m'auriez pas expoſée, par votre indiſcrétion, au déſeſpoir de vous voir riſquer vos jours, ou s'ils ſont conſervés, à la douleur de n'oſer plus vous revoir ſans confirmer mon amour & ma honte.



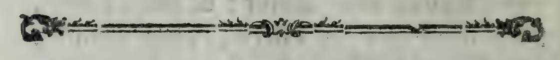
LETTRE XXI.

SAINT-FER *** venoit de me dire que vous vous étiez battu contre C ***, & j'étois dans la derniere inquiétude lorſque votre Lettre eſt arrivée. Mais pourquoi n'êtes-vous pas venu vous-même me l'apprendre ? Seriez-vous bleſſé ? Ou ſi vous ne l'êtes pas, que craignez-vous, Pourquoi vous dérober à mes yeux ? Ne vous ſoucieriez vous plus d'y lire tout l'amour que j'ai pour vous, ou auriez-vous des raiſons pour redouter de me voir ? Vous ne devez point vous cacher ; la brutalité de votre ennemi vous diſculpe, met ma gloi-

à couvert, & votre perſonne en ſûreté.
Mais que dis-je ! vous n'êtes caché que pour moi ; je ſuis la ſeule que vous ne daignerez pas voir ; tout de moi vous embarraſſe, vous ſupportez à regret mon amour : vous voudriez ma haine, ingrat ! Vous employez tous vos ſoins à la mériter, mais vous n'avez accoutumé mon cœur qu'à vous aimer, & malgré vos mépris, je ſens qu'il ne vous refuſera jamais que ces mouvemens d'averſion auxquels vous voudriez le contraindre. Si j'en crois les diſcours de Saint-Fer ***, vous êtes jaloux. Vous craignez de voir couler les larmes que vous voulez que je donne au malheur de votre rival. Vous même, il me ſemble, de la façon dont vous m'avez écrit, que vous vouliez inſulter à ma douleur. Vous m'auriez annoncé plus modeſtement votre avantage, ſi vous n'aviez pas cru que c'étoit me braver que de me détailler ſi bien ce qui vous eſt arrivé. Se peut-il que vous ne me donniez jamais un ſujet de joie, ſans qu'il ſoit accompagné de tout ce qui doit me déplaire ? Si j'avois aimé votre ennemi, vous l'aurois-je ſacrifié ? Si j'avois voulu changer, votre indifférence ne m'en fourniſſoit-elle

pas un prétexte ſpécieux? Si je ne vous avois point aimé, aurois-je craint votre courroux, & le mépris que vous auriez conçu pour moi? Ah! Comte, vous ſçavez mal aimer; & mon cœur, plus neuf que le vôtre, vous donneroit bien des leçons. Il vous apprendroit du moins que la crainte ne peut rien ſur l'amour, & que loin que la négligence & la bizarrerie vous faſſent plus aimer, elles répandent entre les amans la froideur & les degoûts, & qu'elles parviennent enfin à leur rendre leur déſunion néceſſaire. Voilà ce que vos procédés me font ſentir tous les jours. Je vous aime, mais je me laſſe enfin d'avoir à combattre ſans ceſſe mon amour. Peut-être s'affoiblira-t-il. Vous me perdrez, & vos larmes & vos remords ne vous rendront pas un cœur dont vous ne connoîtrez le prix que lorſque vous n'en ſerez plus poſſeſſeur. Songez-y, il eſt tems encore d'empêcher que je ne m'aigriſſe davantage; je vous offre un pardon que je puis encore vous accorder, mais que peut-être demain vous ne pourriez plus obtenir. Je ne croyois pas, en commençant cette Lettre, la finir ſi déſagréablement pour vous & pour moi.

Mais ſi vous étiez auſſi las d'eſſuyer des reproches que je le ſuis de vous en faire, nous ſerions bientôt d'accord ſur l'amour ou ſur l'indifférence.



LETTRE XXII.

HIER le chagrin de mon mari me mettoit en peine ; je craignois que vous n'en fuſſiez l'objet, & qu'il ne trouvât à redire à des aſſiduités qui ne ſont déja remarquées que par trop de perſonnes. Son procédé me raſſure, & il faut, puiſqu'il vous choiſit pour confident, que vous ne lui ſoyez pas ſuſpect. J'aurois parié preſque, à voir ſon inquiétude, qu'une nouvelle paſſion l'agitoit, car il ne m'appartient pas d'être le but de ſes réflexions, de quelque façon que ce puiſſe être. C'eſt donc de votre couſine qu'il eſt amoureux, & c'eſt vous qu'il charge du ſoin de faire valoir ſes ſoupirs. Il faut, pour être ſi timide, qu'il ſoit bien cruellement bleſſé. C'eſt ſans doute pour réſerver à votre couſine le plaiſir de faire ſes avances. Elle n'eſt pas ſi cruelle que l'on doive tant craindre de lui dire qu'on l'aime, & la paſ-

ſion du Marquis eſt de nature à ne devoir pas l'ennuyer. Il ne demande pas mieux que d'avancer ; & je ne répondrois pas de ſon amour, ſi on le laiſſoit trois jours aux petits ſoins. Avertiſſez-en votre couſine, afin qu'elle s'arrange là-deſſus. Mais que deviendra le pauvre petit D***, que deviendra R***, enfin que deviendra toute la Cour ? Que de malheureux ! Il n'y aura pas moyen de les garder tous ! Le Marquis eſt pour les rivaux d'une incommodité ſans égale, ſur-tout dans les premiers jours. La croyez-vous capable de ſe refuſer une ſemaine le plaiſir d'être perfide ? Il voudra être aimé ſans partage, au moins ce tems-là. Mais, quoi qu'il en puiſſe arriver, ſervez mon mari. Peignez à votre couſine le feu qui le conſume. Préſentez-lui le funeſte tableau d'un homme qui, depuis deux jours, eſt plongé dans une triſteſſe mortelle. Dites-lui qu'il eſt de conſéquence de ne le pas laiſſer gémir long-tems, & que le moindre chagrin l'abat. Faites-lui enviſager la perte du tems. Vantez les bonnes qualités du Marquis, & paſſez légérement ſur ſa conſtance, de peur de l'épouvanter. Faites lui voir ſes amans au déſeſpoir, les uns s'exilant dans leurs terres, les au-

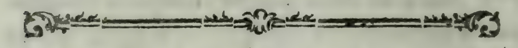
tres cherchant en vain des remedes contre ſon changement, & réduits, au milieu d'un autre amour, à ſouhaiter encore ſon cœur, tout perfide qu'il eſt. Appuyez, d'un autre côté, ſur la reconnoiſſance de mon mari. Faites-lui valoir les empreſſemens d'un nouvel amant. Comptez tous les momens de la journée, & dites-lui que le Marquis ne lui en laiſſera pas un à regretter. N'oubliez rien, en un mot, de ce qui peut la déterminer. Vous trouverez peut-être extraordinaire que je vous preſſe de vous charger de cette négociation; mais ſérieuſement parlant, je crains tout de l'oiſiveté de mon mari. Il n'eſt jamais amoureux de moi que quand il ne ſçait que faire. C'eſt à vous, puiſque vous m'aimez, à prévenir les chagrins que ſon retour pour moi pourroit vous donner. Je ne ſçais s'il me ſied bien de vous le dire; je ne ſçais même ſi vous ne ſouhaiteriez pas qu'il revînt à moi. Vous voudriez qu'il fût jaloux, parce que vous n'auriez pas la commodité de me voir ſi ſouvent, ou que vous feriez bien aiſe de devoir à la contrainte dans laquelle il me tiendroit, ce que juſqu'ici mon amour vous a refuſé. J'ai cru remarquer que vous aviez cette fantaiſie,

mais ce ſentiment-là n'eſt point délicat; & ſi cela arrivoit par cette voie, ce ſeroit lui, & non pas moi, qu'il en faudroit remercier. Adieu, Comte, je ne ſçais pourquoi je vous aime tant aujourd'hui; je vous ai dit toute la nuit les plus jolies choſes du monde; je me ſuis exagéré mes rigueurs, j'ai même été juſqu'à craindre que vous n'en mouruſſiez de déſeſpoir; en un mot, j'étois un peu folle; quel dommage que... Bon jour.

BILLET.

JE ne puis vous répondre de rien. Le rendez-vous que vous me propoſez me paroît un peu trop dangereux. Je ne ſuis point obſervée, mais ſi je prenois moins de précautions, je riſquerois ſans doute de l'être. Ne nous mettons point au haſard de perdre, par un inſtant de folie, la liberté qu'une longue circonſpection nous a acquiſe. Je conçois d'ailleurs ce que vous exigeriez de moi; je me ſouviens des marques de foibleſſe que je vous donnai hier, & peut être vous les voudriez mettre à profit : toutes réflexions faites, je ne puis. Si vous voulez venir ce ſoir chez moi, vous m'y trouverez; cependant je n'y ſerai point ſeule : je vous aime, & je craindrois d'employer

plus de tems à vous le prouver qu'à vous le dire.

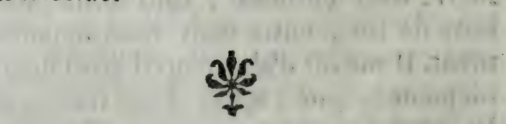


LETTRE XXIII.

NON pas, s'il vous plaît Monſieur le Comte ; ne nous brouillons plus, il m'en coûte trop en raccommodemens : encore un, je ne répondrois plus de moi. Scélérat que vous êtes ! je crois que vous ne me donnez tant d'inquiétude, que pour me rendre plus ſenſible encore que je ne le ſuis. C'eſt un moyen admirable pour ſe faire aimer. Je ſens, au travers de toutes vos démarches, que vous recherchez moins les plaiſirs du cœur, & les tendres épanchemens, que ceux que l'amour peut procurer. Je ne ſçais comment vous dire cela ; mais je ſuis ſûre que vous m'entendez mieux que je ne m'exprime. Je ne ſçaurois m'empêcher de rire quand je penſe à vos emportemens & à ma réſiſtance. Elle doit vous prouver que j'en veux abſolument reſter où nous en ſommes. Bien des femmes à ma place auroient accepté le parti ; elles auroient pu ſe vanter de ne s'être rendues

que par laſſitude, & c'eſt toujours autant de pris ſur les reproches qu'on peut avoir à ſe faire. Quant à moi, je m'imagine qu'en pareille occaſion, on a des forces tout autant qu'on en veut avoir; jugez de ma volonté par les miennes. Sçavez-vous bien que je ne ſçais plus que penſer de Lucrece ? Encore avoit-elle un avantage ſur moi : elle n'aimoit pas Tarquin; mais, moi qui vous adore, moi qui vous trouve charmant, avoir oppoſé à vos prieres, à vos larmes, à vos careſſes tant de fermeté, c'eſt un effort qui ſurpaſſe le ſien. Je vous pardonne vos extravagances; mais déſormais laiſſez-moi en repos. Quoique ma vertu ſoit grande, & qu'elle ne brille jamais mieux que lorſqu'on l'attaque, ne l'expoſez plus, je vous prie, au péril qu'elle courut hier. Les femmes ſont journalieres : j'étois, après que vous m'eûtes quittée, d'une humeur déteſtable, & j'étois déja couchée lorſque mon mari, tout eſſoufflé, tout botté, tout hors de lui, entra dans mon appartement. Il me dit d'abord qu'il étoit horriblement ſatigué; après il me trouva jolie; & lui, qui avec moi ne s'aviſe jamais de rien, s'aviſa de vouloir partager la moitié de mon lit. Il m'expliqua

plutôt en amant qu'en mari ſes amoureuſes intentions, & je ne ſçais pas ce qui en ſeroit arrivé, ſi je ne l'avois pas prié bruſquement de s'en aller chez lui, & de me laiſſer repoſer. J'étois ſi laſſe, ſi rebutée des hommes que je l'aurois battu, s'il eût perſiſté dans ſon deſſein. Ç'auroit été effectivement un caprice ſingulier de donner à mon mari ce que je venois de refuſer à mon amant. Adieu, venez dîner avec nous; mais ſongez à vous obſerver. Le Marquis me croit la moins ſenſible de toutes les femmes, & c'eſt ſur cette idée qu'il s'eſt faite qu'il ſe repoſe abſolument. Tâchez donc de ne le pas détromper; lui-même nous fournira les occaſions de nous voir en liberté; & qui ſait après tout ſi je ſerai toujours diſpoſée à en uſer comme de celle d'hier? Je le ſens; ſa préſence m'obligera à lui jouer un méchant tour. Un mari ſeroit trop heureux s'il pouvoit faire oublier à ſa femme qu'il eſt au monde.



LETTRE XXIV.

IL eſt vrai, je ſuis jalouſe, & l'explication que j'eus hier avec vous, loin de détruire mes ſoupçons, n'a ſervi qu'à les augmenter. Vous avez encore oſé me préſenter ma rivale. La cruelle qu'elle eſt! Avec quelle feinte douceur elle m'a demandé mon amitié. Avec quel art elle m'a parlé de vous! Je n'avois pas ſeulement l'eſprit de m'en défier; je jouiſſois de la douceur extrême de vous entendre louer, & je croyois qu'elle me félicitoit tacitement ſur mon choix, pendant qu'elle ne cherchoit par mes réponſes qu'à s'affermir dans le ſien. Que je la haïs de cet artifice! Que je vous haïs vous-même, perfide, & que mon cœur, en vous déteſtant, ſe venge bien de l'amour qu'il eut pour vous & de ſa crédulité! Peut-être ſerois-je encore dans mon erreur ſi vos yeux ne m'euſſent tout appris. Vous m'eſtimez ſi peu que vous ne daignez pas même me tromper bien. Vous croyez, qu'aveuglée par ma paſſion, je ne verrai pas ce qui la bleſſe ſi vivement. L'amour eſt

toujours clair-voyant quand il eſt au point que je ſens le mien. Accoutumée à être aimée, réfléchiſſant avec plaiſir ſur tout ce qui me prouvoit votre tendreſſe; comment avez-vous pu penſer que je ne m'appercevrois pas de votre négligence & de vos mépris? Sera-ce en m'accuſant de bizarrerie que vous diſſiperez mes ſoupçons? Pouvez-vous me nier que vous n'ayez point paſſé avec elle les deux jours que vous m'avez refuſés? En répondant même hier à mes reproches, vous ne regardiez que ma rivale, vous ſembliez lui demander pardon de la peine que vous preniez de vous juſtifier. Vous aviez honte de dire à une autre que vous craigniez d'aimer toujours vainement; vous fites entrer dans vos juſtifications la comparaiſon d'elle à moi. Vous ſoupiriez d'être obligé d'en faire un portrait que vous croyez infidele, & vous lui rendiez en ſecret tous les charmes que votre bouche traîtreſſe vouloit lui dérober. Mais quand il ſeroit vrai qu'elle me fût inférieure autant que vous vouliez me le faire croire, penſez-vous que j'en fuſſe plus perſuadée de votre indifférence pour elle, & votre caprice ne ſuffiroit-il pas pour me faire tout appréhender? Je vous

l'ai dit cent fois, je crains tout. J'aurois tous les agrémens que vous m'avez donnés, je ferois feule avec vous dans tout l'Univers, que je ne ferois pas encore raffurée fur votre inconftance. Vous fouvient-il de ce jour où je penfai vous perdre fur quelques agaceries que vous fit la Princeffe de * * *, & que votre vanité vous fit attribuer follement à l'amour qu'elle avoit pour vous. Ai-je ignoré que vous ne revîntes à moi que lorfque vous eûtes perdu toute efpérance de lui plaire. Trop heureufe encore de n'avoir pas été inftruite de toutes les perfidies que vous m'avez faites. Mais fans aller chercher dans le paffé, tâchez de me perfuader que cette joie qui vous animoit, quand vous jouiez hier, n'étoit que pour moi. Rappellez-vous cette froideur avec laquelle vous me parlâtes, ces regards inanimés & contraints, ces foupirs que vous donniez plus au chagrin d'être loin d'elle, qu'au plaifir d'être auprès de moi. Ne me dites pas que c'étoit pour cacher aux yeux des autres votre véritable paffion, que vous en feigniez pour elle. Quand on aime, l'amour perce au travers de la contrainte ; un regard, un gefte prouve plus en certaines occafions que les dif-

cours les plus étudiés. D'ailleurs ce ſeroit pour vous une excuſe frivole. Quand vous m'aimiez, vous étiez moins circonſpect, & quelque peine que j'euſſe à contraindre vos empreſſemens, je vous aurois plutôt pardonné mille imprudences que tant de froideur. Je vous ai vu. Ingrat ! je ne puis me le rappeller ſans frémir. Adieu.

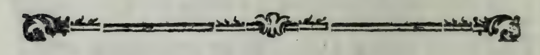
Je ſuis honteuſe d'avoir perdu tant de tems à me plaindre ; ne me voyez plus, renvoyez-moi mes Lettres & mon portrait ; il ne vous ſieroit point de garder ces marques de ma foibleſſe, & vous n'avez pas de raiſon pour vous oppoſer à ce que je deſire. Laiſſez-moi m'affermir contre vous, contre moi-même, vous ne triompherez plus de ma foibleſſe, & ſi je ne puis m'empecher de pleurer votre perte, je me ſauverai du moins de l'affront de la pleurer à vos yeux.

LETTRE XXV.

NON, Monſieur, je ne vous verrai pas, vos efforts ſont ſuperflus, & vous m'êtes à préſent trop indifférent pour

pour vouloir de vous aucune juſtification. La crainte où vous êtes que je ne vous haïſſe, eſt mal fondée, je ne vous haïs pas; mais je ne vous aime plus: raſſurez-vous, on ne haït en pareil cas qu'autant qu'on aime bien; & pour que vous n'en puiſſiez pas douter, trouvez bon que je vous aſſure ici de mon indifférence. Vous ferez là-deſſus tels commentaires qu'il vous plaira. Je ne ſuis que trop bien vengée, s'il eſt vrai que vous m'aimiez encore. Il eſt douloureux d'aimer ſeul, & aimable comme vous êtes, peut-être cela ne vous eſt-il jamais arrivé? Je ne vous dis rien ſur votre changement, il eſt l'effet de votre caprice; & comme vous aimiez, il y a quelques jours, Madame de * * *, il ſe peut bien que vous m'aimiez aujourd'hui. Quant à mon cœur que vous me redemandez, il n'eſt plus à moi, ou du moins je ne veux plus qu'il ſoit à vous. Il ſera plus avantageux pour vous que les choſes reſtent entre nous dans l'état où elles ſont: ſi je renouois avec vous, ce ne ſeroit que pour avoir le plaiſir de vous tromper à mon tour; mais ce plaiſir-là eſt indigne de moi. Je ne vous aime plus. Il eſt fâcheux pour votre vanité de voir ces triſtes mots

tracés de la main qui vous a tant de fois écrit le contraire ; mais il n'eſt pas étonnant que je ſuive votre exemple ; je ſerois morte de douleur ſi mon inconſtance ne m'avoit pas miſe hors d'état de ſentir la vôtre. Ainſi, épargnez-vous des démarches qui, loin de vous rendre mon eſtime, vous aviliſſent encore à mes yeux. Vous me défiez dans votre Lettre de vous prouver que vous aimiez Madame de *** ; cela ne me touche point aſſez pour le faire. Aimez-la, j'y conſens, mais que ce ſoit d'une façon bien tendre ; épargnez-lui les tourmens que vous m'avez cauſés. S'il ſe peut, rendez-vous digne de poſſéder une auſſi aimable conquête, ou ſi vous n'avez plus de ſes rigueurs à craindre, ſongez à vous conſerver des bontés ſi peu communes. Vous partez, dites-vous, ſi vous me trouvez inflexible. En cas que cela arrive, proſpérité & bon voyage.



LETTRE XXVI.

QUELLE eſt donc la puiſſance de l'amour ! Je vous ſçais coupable & je vous pardonne. Mais qu'il eſt difficile

de haïr ce que l'on aime, & qu'on a de plaisir à penser qu'il n'est point infidele, quand on a eu tant de raisons de croire le perdre pour toujours! Reprenez mon cœur, puisse sa possession vous rendre assez heureux pour vous fixer ! & puissiez-vous m'aimer assez pour m'empêcher de vous haïr un jour ! Je veux bien croire que je me suis trompée quand je vous ai cru prévenu pour une autre, & il ne tiendra pas à moi que bientôt je ne reconnoisse encore mieux mon erreur. Je ne cherche point à me tourmenter, mais exempte de caprices, je ne le suis pas de soupçons ; mon amour s'alarme de tout, un regard jetté sur une autre, me fait penser mille choses extravagantes, j'envisage dans le moment votre perte ; & l'idée de n'être plus aimée de vous, est une idée que je ne sçaurois soutenir. Et vous croyez que mon amour est refroidi ! Si je ne vous aimois avec fureur, prendrois-je garde à vos actions ? Hélas ! il en est qui vous paroissent innocentes, & qui me mettent au désespoir. Que ne pensez vous de même ? Pourquoi, toujours occupée du soin de vous plaire, ne trouvai-je pas en vous le même retour ? Par cette feinte cruelle, aviez-vous prétendu me

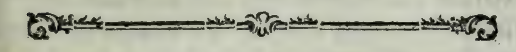
faire mourir de douleur ? Aviez-vous besoin de réchauffer dans mon cœur des sentimens que votre indifférence, votre changement, votre haine même ne pourroient point amortir ? Avez-vous pu concevoir le dessein de feindre de me donner une rivale, & si vous m'aimiez autant que je vous aime, auriez-vous pu, je ne dis pas lui adresser le moindre des discours, mais seulement contraindre vos yeux à la regarder ? Seriez-vous assez maître de votre cœur pour jouer un pareil personnage ! Ah ! gardez-vous de me le laisser croire, je vous aimerois mieux infidele que perfide. Mais qui m'assure que vous n'ayez pas eu envie de changer ? Vous me dites que non, devroit-ce être assez pour me le faire croire ? Encore troublée du péril que j'ai couru, craignant sans cesse, mon cœur frappé dément en secret vos sermens & ma crédulité. Je sens même, je vous l'avoue à regret, que le peu de confiance que j'ai en vous, m'a refroidie, & j'ai trop de peine à vous justifier, pour que vous n'ayez pas été plus coupable que vous ne le dites. Je crois votre repentir & votre douleur sinceres ; mais le souvenir du passé, & la crainte de l'avenir, me glacent sur le

present. J'ai besoin de raisons pour vous rendre un amour aussi vif que celui que vous avez éprouvé. Je m'efforce de vous trouver aimable, je soupire de me trouver si différente de ce que j'étois ; je sens que j'ai perdu de ce trouble & de ces desirs que je me plaisois à entretenir, sur lesquels même je n'avois pas besoin de réflexions pour en faire mon bonheur. Un peu plus tard, peut-être je ne vous aimerois plus. Que l'aveu sincere que je vous fais, vous fasse connoître de quelle conséquence il est avec moi d'imaginer de pareilles choses. Ne croyez pas cependant que je vous voie sans plaisir revenir à moi ; quoique je vous aime moins, vous ne pouvez concevoir combien je vous aime. Que vous me rendriez heureuse si votre ame insensible pouvoit se remplir d'une partie des feux dont la mienne est agitée ! Je crois n'avoir pas besoin de vous prescrire de ne plus voir Madame de ***, examinez si cela vous coûte, & songez à ne me pas laisser penser qu'en cessant de la voir, vous me faites un sacrifice. Adieu.

Mon mari, comme j'achevois ma Lettre, est entré dans mon cabinet, & occupé d'un soin assez singulier, en m'annonçant qu'il alloit à Versailles, il m'a

demandé pourquoi je ne vous voyois plus, & me voyant interdite à sa demande : Madame, m'a-t-il dit d'un air très-sérieux, vous devenez de jour en jour plus capricieuse, & il semble que ce soit sur mes amis que vous vous plaisiez de répandre les effets de votre bizarrerie ; le Comte en est un que j'estime, & vous me ferez plaisir d'accepter le pardon qu'il viendra vous demander : ce n'est pas qu'il soit coupable, mais il est assez poli pour ne pas vous faire souvenir de votre brusquerie, & pour prendre sur son compte vos mauvaises façons. Faites en sorte qu'en revenant je le voie ici aussi content qu'à son ordinaire, ou permettez que je m'en prenne à vous. Mais, Monsieur, lui ai-je répondu, qui vous a dit que nous fussions brouillés ? Lui-même, a-t-il repris ; mais ne lui en voulez pas de mal, car j'ai eu toutes les peines du monde à lui arracher ce mystere. Quoi qu'il en soit, recevez-le bien, soyez sûre que, pour vous punir, je l'amenerai tous les jours chez vous. Ces femmes, a-t-il ajouté en partant, ne peuvent vivre en paix avec les gens. Je vous sçais bon gré de vous être servi de son intercession pour vous raccommoder avec moi : le fait est

rare. Mais ſi je ne vous avois pas aimé, ſa recommandation auroit été aſſez inutile. Je meurs de rire de ſon zele, mais ne conviendrez-vous pas que c'eſt dommage de le tromper ?



LETTRE XXVII.

VOus m'accuſez d'être indifférente, & vous ne concevez pas comment, au milieu de vos tranſports les plus tendres, vous ne me voyez point cette émotion qu'ils devroient naturellement faire naître. Je l'ai bien conçu quelque tems ; mais ce qui me fâche, c'eſt que je commence à ne le plus concevoir. Vous inférez de mon inſenſibilité prétendue, que votre paſſion eſt plus forte que la mienne, vous vous répandez en reproches, & ne connoiſſant en amour d'autres plaiſirs que ceux que les ſens y attachent, vous traitez de chimere & d'illuſion les mouvemens qui portent à l'ame une volupté plus vive & plus délicate que celle dont vous faites votre unique objet. Que ne pouvez-vous la connoître ! Et comment, en étant ſi pénétrée, puis-je ſi peu la décrire ! Si je

la ſentois moins vivement, ſans doute je l'exprimerois mieux. Vous m'accuſez d'indifférence. Ah ! que ne puis-je ſans crime répondre à vos empreſſemens ! Vos plus tendres tranſports ne ſuffiroient pas aux miens, & je vous ferois bientôt rougir d'avoir oſé croire que ma paſſion eſt moins violente que la vôtre. Moi, ſans deſirs ! M'en croyez-vous exempte ? Voyez-vous tout mon déſordre ? Moins heureuſe que vous, ne ſuis-je pas dans la néceſſité de vous le cacher ? puis-je m'y abandonner, ſans offenſer cette vertu cruelle dont le ſecours, tout foible qu'il eſt, m'a juſqu'ici ſauvée de la perte de votre eſtime, de celle de votre cœur ? Sans cette fatale certitude que...... Hélas ! où m'emportai-je ! N'avois-je que cela à vous écrire ? Que je vous ai dit de choſes criminelles pour moi, peu flatteuſes pour vous, qui comptez peut-être pour rien l'égarement de ma raiſon ? Pourquoi n'ai-je pas la force d'effacer tout ce que je me reproche ? Ne vous en prévalez-pas au moins. Sans Dupré, qui s'impatiente dans ma chambre, & qui ne me donneroit pas ſans doute le tems de recommencer, je m'épargnerois la honte de tant de folies. Comptez-les pour rien, je vous prie,

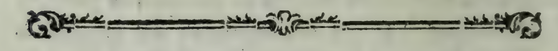
M'en croirez-vous, quand je vous dirai que je ferai plus prompte à les défavouer, que je ne l'ai été à les écrire? Adieu.

Je fuis au défefpoir, ma mere m'emmene avec elle je ne fçais où. Je ne vous verrai pas de toute la journée : j'ai eu beau lui dire que je ne me portois pas bien, elle s'eft obftinée à me trouver le meilleur vifage du monde. Je ne vous verrai pas. Que je vais m'ennuyer !

BILLET.

JE ne fçais fi je fais bien de vous avertir que je fuis feule ; mais je m'ennuie & je voudrois vous voir ; peut-être ne le devrois je pas dans l'état où les belles defcriptions du Marquis vous ont mis. Je lui fuis obligée du foin qu'il prend de me vanter avec tant de zele ; s'il en eft fi content, jugez combien le feroit un homme que j'aimerois & qui jouiroit de mes tranfports. Un mari ne voit que la ftatue, l'ame n'eft faite que pour l'amant. Je ne doute point du plaifir que vous auriez à vérifier fes difcours ; quoi qu'il en foit, mon mari ne dîne pas avec moi, & quand vous viendriez remplir une place qu'il laiffe vuide, je ne vois pas ce qu'on aura à me repro-

cher. J'aurois bien envoyé chercher des femmes ; mais il me ſemble que vous m'amuſez davantage, & je hais par-deſſus tout à m'ennuyer. Ayez donc la bonté de me venir tenir compagnie. Je ferai ce que je pourrai pour vous rendre la mienne agréable, & Dieu veuille que ce ſoit aſſez pour vous du plaiſir de me voir.



LETTRE XXVIII.

OUI, je l'avoue, ſi mon mari arriva hier à propos pour lui : il vint fort mal à propos pour vous ; ma vertu chancelante ne ſe défendoit plus que foiblement, vos empreſſemens m'avoient ſurpriſe au point de me la faire perdre de vue. L'occaſion, votre amour, le mien, tout combattoit contre moi, je ſentois ce que je n'ai jamais ſenti. Mes yeux égarés, même en vous regardant, ne vous voyoient plus. J'étois dans cet état de ſtupidité où l'on laiſſe tout entreprendre, & mes réflexions avoient fait place à une ivreſſe, plus aiſée à reſſentir qu'à exprimer : que ſerois-je devenue ſi le Marquis ne fût arrivé ! Je recule votre perte d'un jour. Que ſais-

je? Peut-être pour jamais! L'état où je me ſuis vue, quelque déſordre qu'il porte dans les ſens, quelqu'enchanteur même qu'il puiſſe être, eſt trop à craindre pour que je ne cherche pas à ne m'y plus retrouver. Vous n'attendiez pas, j'en ſuis ſûre, cette concluſion, & dans l'impatience que vous avez de réparer ce que le haſard a gâté, vous m'en ſuppoſez une ſemblable; vous avez tort. Que dans ces momens cruels où la nature nous livre à nous-mêmes, où tous les ſens troublés agiſſent pour notre ſéduction, où les tranſports d'un amant échauffent ſans ceſſe les nôtres, & ne portent à l'imagination, que l'idée d'un plaiſir vif & préſent, que dans ce délire, dis-je, on ſouhaite ſa défaite, je le crois. On ne la voit pas. Mais que, revenue de ce funeſte état, on puiſſe ſe ſoumettre aux deſirs d'un amant & le rendre heureux, parce que votre foibleſſe l'a mis une fois au point de l'être, voilà ce que je ne conçois pas. Donc, en ſuivant ce raiſonnement, je ne vous donnerai pas de rendez-vous, parce que je ne ſuis plus folle. Vous en ſerez fâché, & moi auſſi peut-être. Mais, en vérité, je ne puis faire autrement: ſi j'étois ſûre cependant que

mon mari pût encore venir nous troubler, je vous l'accorderois ; car sans lui, m'a vertu n'étoit qu'une sotte. Ce cher Marquis ! je l'ai tant embrassé ! Il ne sçavoit à quoi attribuer mes caresses ; & comme il est amoureux de votre parente, il les recevoit avec un air sombre & contraint qui vous auroit fait rire. Je crus d'abord hier, en le voyant entrer... que les maris ont des pressentimens qui les avertissent de ce qui se fait chez eux en leur absence ; mais ils donnent tous les jours trop de preuves du contraire, pour que j'aie pu m'arrêter long-tems à cette idée. Il avoit été troublé aussi, ce pauvre Marquis. Assurément, c'étoit hier un bon jour pour les maris. Le plaisir que j'ai de vous être échappée, m'a donné une gaieté, a répandu sur toute ma personne des graces si vives, si touchantes, que vous mourrez d'amour en me voyant si jolie. Je serai à la vérité un peu cruelle; mais, Comte, cette vertu n'est-elle pas affreuse ? Elle va devenir plus intraitable que jamais. Car enfin, je ne puis plus succomber avec gloire; je suis obligée d'être fiere ; vous avez voulu profiter de ma foiblesse, je ne dois point vous le pardonner. Cette vertu, Comte,

les gens qui l'ont faite connoiſſent-ils l'amour? Cette penſée me raſſure; il y a ſans doute des cas ſujets à l'exception; mais il n'y auroit point d'honneur à en profiter. Voyez dans quel embarras je ſuis; vous d'un côté & elle de l'autre; le fâcheux équilibre! Pour le conſerver, ne me voyez plus, je vous prie, que de loin, ou en public. Si cela vous ennuie, vous vous amuſerez avec vos deſirs; je vous les permets juſqu'à nouvel ordre. Adieu.

BILLET.

HÉ mon Dieu, dormez, mon pauvre Comte! dormez pour avoir du moins le plaiſir de faire des ſonges. Dédommagez-vous, par des illuſions agréables, de tout ce que mes rigueurs ont d'accablant. Hélas! dans l'état où vous êtes, je n'oſerois vous faire la moindre petite faveur, tant je craindrois d'être obligée de la reprendre. Dom Quichotte, en ſortant de la montagne noire, n'étoit pas ſi décharné que vous. Que voulez-vous qu'on faſſe d'un amant ſi triſte? Reprenez votre embonpoint, je vous ai permis d'être malade quand il s'agiſſoit de me faire pitié; mais pourriez-vous à préſent vous y méprendre? Je

vais ce ſoir à l'Opéra, jouiſſez du plaiſir de m'y voir; il vous paroîtroit peut-être extraordinaire d'avoir là un rendez-vous, ſi vous ne ſaviez parfaitement qu'il n'y en a plus à huis clos; cependant venez de bonne heure.

BILLET.

A L'Opéra, ſur un mot que vous m'avez dit, j'ai ſoupiré, même mes yeux ont accompagné ce ſoupir; je croyois, puiſque vous m'en avez remercié, que vous m'aviez entendue; cependant vous m'en demandez aujourd'hui l'explication; ce que je vous dirois à préſent ne rendroit pas ce que je vous diſois dans ce moment là. L'eſprit n'imite pas toujours les expreſſions du cœur: & peut-être que le mien n'eſt pas dans la diſpoſition où vous le trouvâtes hier, ou du moins voudrois je m'en flatter. Vous me demandez ſi je reſte chez moi; je voudrois bien vous répondre non; mais vous ne méritez pas ce menſonge. Vous voulez ſçavoir ſi j'y ſerai ſeule, je pourrois bien vous le dire, mais ne voulez-vous rien deviner.

(On a ſupprimé ici quelques Lettres.)

LETRRE XXIX.

DE l'amour tant qu'il vous plaira : mais un peu plus de ſageſſe & de diſcrétion, ou je ſuis perdue. Vous m'embraſſiez hier avec tant d'emportement, & il paroiſſoit tant de fureur dans vos yeux qu'il étoit impoſſible de ne pas s'appercevoir de ce que nous avons tant d'intérêt de cacher. Vous ſuis-je ſi peu chere que vous vouliez me perdre, & avec ſi peu de plaiſir pour vous ? Dans quel tems ne penſâmes-nous pas être ſurpris ? Eſt-ce au milieu du tumulte ?... Ah ! j'en frémis; ſi vous m'aimiez, m'expoſeriez-vous à de tels dangers ? N'avons-nous pas aſſez de momens dans la journée ? Que vous êtes bizarre ! Vous ne deſirez jamais plus ardemment que lorſqu'il eſt preſque impoſſible de vous ſatisfaire ; & quand, dans des lieux dont nous ſommes ſûrs, je me livre à votre tendreſſe, je vous trouve ſans empreſſement & ſans ardeur. C'eſt une remarque que vos folies m'ont fait faire malgré moi ; vous me rendez, je crois, aſſez de juſtice pour ne point m'accu-

ſer d'emportement. Je ne ſuis cependant pas inſenſible ; mais mon cœur me fournit plus que le vôtre; ce qui fait mon bonheur, ſeroit pour vous une tiédeur inſupportable. Vous n'imaginez rien au delà de vos deſirs. Vous ignorez les ſoins délicats qui touchent tant un cœur ſenſible ; cet amour enfin que vous ſentez ſi peu, & dont vous ne connoiſſiez que ce que j'en voulois toujours ignorer. Je vous parle-là ſans doute une langue étrangere : votre cœur ne vous reproche rien, vous me montrez de bonne foi les ſeuls mouvemens dont il eſt capable, & le fruit que je tirerai de mes plaintes, ſera de me voir mieux trompée à l'avenir. Je m'en plaindrois moins ſi vous pouviez apprendre en même-tems à mieux tromper les autres. Croyez-vous m'avoir gardé toute la diſcrétion que vous me devez, quand vous n'aurez dit à perſonne les termes où nous en ſommes enſemble : ne ſavez-vous pas que les actions en diſent plus que tout le reſte? Voulez-vous faire deviner à tout le monde que vous m'aimez, & qu'il ne manque rien à votre bonheur ? Eſt-il ſi grand que vous ne puiſſiez le contenir? Perdroit-il de ſon prix à être ignoré ? Quelle eſt cette affectation

tation de vouloir toujours me parler à l'oreille, & de commettre enfin cent mille autres imprudences de cette nature ? Pourquoi le soin de ma réputation est-il celui qui vous touche le moins ? Si vous y vouliez pourtant un peu réfléchir, vous sentiriez que je mérite d'être ménagée, que j'en ai besoin. Ne vous fiez pas à l'indolence de mon mari, elle est à craindre si elle vient un jour à me soupçonner de foiblesse. Tout m'est suspect : voyons-nous en public le moins que nous pourrons, je crains votre indiscrétion ; & toute votre probité ne me rassure pas sur vos transports. Je crains les miens ; je sens que je ne vous regarde jamais comme un autre homme. Comment cacher les mouvemens qui m'agitent lorsque je vous vois ? Contraignons-les : il faut si peu de chose pour nous déceler. Un mot que nous ne croirons de nulle conséquence, un regard, une simple préférence, tout cela s'explique toujours dans le monde d'une façon désavantageuse. Que de gens qui n'y ont d'autre occupation que celle de nuire ! Si la calomnie attaque tant de personnes, que ne devons-nous pas craindre de la médisance ? Donnez-moi, je vous prie,

pour plus grande preuve d'amour, celle de m'en marquer moins. Vous imaginez-vous desirer seul? Croyez-vous que je ne me fasse pas violence? Mais puisque je résiste à ces mêmes desirs, pourquoi n'en feriez-vous pas autant? Vous devriez rougir d'avoir moins de force que moi. Adieu; vous vouliez me voir, mais j'ai bien envie que cela ne se puisse pas. N'importe, venez, je n'aurai ni amis ni ennemis, & ne vous battant guere que par vanité, le défaut de témoins pourra bien affoiblir votre valeur. Venez dîner avec moi, je n'ai été de ma vie ni si belle, ni si folle. Que je vous plains!



LETTRE XXX.

JE suis bien-aise, quoique vous me grondiez un peu, que vous m'ayez écrit; le prétexte de vous faire réponse m'aidera beaucoup pour ce que j'avois à vous apprendre. Pour commencer avec ordre, je vous dirai, premiérement, que vos craintes sont extravagantes; & pour vous le prouver, pas le moindre mot d'amour, nulle assurance de fidé-

lité, ni pour le préſent, ni pour l'avenir. Je ne ſuis pas fâchée que vous me ſoupçonniez un peu : tout ce que je puis faire pour vous, c'eſt d'aller mon train ordinaire : ſi, avec cela, vous voulez être incommode, tant pis pour vous. Paſſons au reſte. Mon mari, comme vous ſçavez, ſe croyoit malade hier, & le ſoin de ſa ſanté étant le premier de ſes plaiſirs, je penſois avec raiſon qu'il ne ſortiroit point de toute la ſemaine ; cela nous auroit contraints : il a changé d'avis. Il s'eſt éveillé ce matin le teint frais & les yeux vifs, il eſt venu dans mon appartement avec un air nonchalant & douloureux, pour voir ce que je lui dirois de ſon viſage ; je l'ai trouvé tel qu'il étoit, c'eſt-à-dire, un peu meilleur que le mien, je l'en ai félicité, & l'ai aſſuré que ce qu'il prenoit pour une indiſpoſition, n'étoit qu'un ennui qui, répandu ſur ſes charmes, en obſcurciſſoit une partie. Il a inſiſté, je l'ai conduit à mon miroir, il a ri en ſe regardant, & tout d'un coup, il m'a dit qu'il étoit mieux. Cette découverte l'a mis en ſi belle humeur, qu'il eſt reſté à ma toilette, où il a été le plus aimable & le plus galant de tous les hommes. J'ai preſque eu en-

vie de le prier de m'aimer encore ; il eſt enfin ſorti pour aller à la ſienne, où je l'ai accompagné. Il s'eſt fait habiller avec toute la coquetterie d'une femme qui attend un amant chéri, j'ai loué ſes agrémens, j'ai même mis la main à ſa parure, je l'ai tant aſſuré qu'il étoit charmant, qu'il s'eſt déterminé à aller chez votre couſine, où il paſſera la journée. Malgré votre gronderie, je me ſens en diſpoſition de la bien employer, & j'ai cru que, pour la paſſer avec agrément, je n'avois beſoin que de vous. Si vous voulez cependant, nous aurons du monde; je crains que tant de ſolitude ne vous ennuie, ſur-tout m'aimant auſſi peu que vous le faites aujourd'hui ; quoi que vous en puiſſiez penſer, je n'ai point envie, par complaiſance pour vos caprices, de m'ennuyer quand je puis faire mieux : ainſi venez, & de bonne heure, je ne vous ai jamais tant ſouhaité.

LETTRE XXXI.

Les affaires qui vous retiennent à Paris vous font perdre, dans l'embarras & la tristesse, le plus beau mois de l'année, & votre absence me prive de tous les plaisirs que je pourrois prendre dans un lieu qui seroit charmant pour moi, si vous pouviez y venir. Pensez-vous comme moi ? Paris, depuis que je l'ai quitté, a-t-il encore des charmes pour vous ? Tout ce que vous y voyez vous est-il indifférent ? Souhaitez-vous de m'y voir ? Vous souvenez-vous que je vous aime, & ce souvenir contribue-t-il autant à votre bonheur, que la passion que j'ai pour vous contribue au mien ? Que je suis heureuse, si au milieu de tous les plaisirs qui vous environnent, votre cœur sent qu'il lui manque quelque chose ! Avez-vous du plaisir à m'être fidele ? M'aimez-vous enfin autant que je vous aime ? Ce n'est que dans un amour aussi violent que le mien, qu'on peut goûter une joie véritable. On s'ennuie quand on aime médiocrement. Si votre Lettre dit vrai, que j'ai lieu d'être contente ! Que vous

vous exprimez bien ! Il me sembloit même en la lisant, que j'avois moins d'amour que vous : mais est-il possible qu'au milieu de tant de trouble on puisse avoir tant d'esprit ? Sentez-vous tout ce que vous m'écrivez ? Vous me dites que vous vous ennuyez ; je n'ai d'heureux momens que ceux que j'emploie à penser à vous. Que je regrette ceux que je suis forcée de donner à d'autres soins, & que pour soulager une si cruelle absence, c'est peu de chose qu'un portrait ! Si vous sçaviez toutes les folies que je lui dis ! le mien vous occupe-t-il quelquefois ? Avez-vous besoin de ce secours pour penser à moi ? devroit-il vous suffire ? Ah ! que vous m'aimez foiblement ! devriez-vous me laisser dans la tristesse de ma solitude ? ne devriez-vous pas vous-même sentir toute l'horreur de la vôtre ? Vous avez peut-être saisi l'occasion de votre procès pour vous dispenser de me voir aussi souvent que vous le devriez. Le visage de votre Rapporteur vous plaît-il plus que le mien ? & tous les procès du monde valent-ils celui que je pourrois vous faire perdre ? Je donnerois tout au monde pour avoir le plaisir de vous voir ici. L'espérance que vous me donnez

d'y être dans quatre jours ne ſera-t-elle point vaine? La Cour & vos affaires vous en laiſſeront-elles le tems? A préſent je ſuis veuve, mon mari, occupé dans le même lieu, & plus que vous, ne peut pas venir ſi-tôt, & vous, devriez mieux uſer de la liberté que pourroit vous donner ſon abſence. Le tumulte de la ville eſt déſagréable aux amans, le cœur y eſt ſans ceſſe gêné par des bienſéances incommodes; & ce n'eſt que dans la tranquillité de la ſolitude qu'on jouit parfaitement de ſoi-même. Venez donc eſſayer ſi vous me trouverez moins cruelle, & ſi votre vue ne me rendra pas plus tendre. Je vous avouerai du moins que la beauté de la nature, l'ombre & le ſilence des bois, me jettent malgré moi dans une rêverie dont je vous trouve toujours l'objet. Votre image me ſuit juſques dans les bras du ſommeil, je vous vois toujours le plus aimable berger du monde, & quelquefois le plus heureux. Mais enfin, tous ces plaiſirs ne ſont que des ſonges; venez par votre préſence m'en offrir un plus réel. Adieu; vous vous plaignez, pourriez-vous bien me dire pourquoi? Adieu, ſouvenez-vous que je vous aime, & que je meurs où vous n'êtes pas.

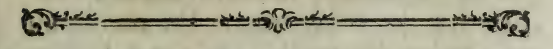
LETTRE XXXII.

HUIT jours ſe ſont écoulés depuis que je ne vous ai vu ; huit jours que j'ai paſſé dans le plus grand chagrin du monde, & dans leſquels peut-être vous n'avez pas voulu trouver un moment pour penſer à moi. Vous m'avez écrit, il eſt vrai, une Lettre qui auroit paru fort tendre à toute autre. Mais pouvez-vous m'annoncer tranquillement que vous ne pouvez venir de huit jours ? Eſt-il poſſible qu'une abſence auſſi longue ne vous paroiſſe pas auſſi cruelle qu'à moi ? Mon cœur, parce qu'il eſt à vous, a-t-il perdu de ſon prix à vos yeux ? La vivacité de mon amour me fait trouver de la langueur dans le vôtre; il me ſemble que vous ne devriez pas me laiſſer dans l'ennui de ma ſolitude. Je vous veux mal de votre peu d'empreſſement, je voudrois quelquefois que, pour me voir, vous ſacrifiaſſiez tous les devoirs & toutes les affaires du monde ; j'oublie que je vous ai défendu de le faire ; quand je m'en ſouviens, je ne vous pardonne pas de m'avoir ſi

bien obéi. Pourquoi m'expoſez-vous à penſer des choſes ſi extravagartes ? Un moment eſt-il donc ſi difficile à trouver ? Oſez-vous bien donner au ſommeil un tems qui ne devroit appartenir qu'à l'amour ? Lorſque vous rempliſſez toutes les heures de ma vie, ne puis-je exiger de vous quelques-unes de la vôtre ? Si vous ſçaviez combien je m'ennuie, que des Robins & des Financiers m'accablent, en vérité vous plaindriez mon ſort. Il n'eſt pas néceſſaire d'être éloigné de ce qu'on aime, pour ne pas s'amuſer de leur compagnie, & malheureuſement, ils ont commencé avec tant de reſpect à m'ennuyer, que je ne ſçais plus comment faire pour m'en débarraſſer. La maiſon de P*** eſt pleine de ces Meſſieurs, elle eſt ſi proche de la mienne que j'en ſuis obſédée toute la journée, ſur-tout des jeunes Robins. Ils ont des façons ſi fémillantes, tant d'eſprit, & débitent la fleurette avec des airs ſi cavaliers, qu'il faut être auſſi prévenue que je le ſuis pour ne pas me rendre à leurs ſéduiſans propos. Quelle impertinence ! Quelle fatuité ! On dit pourtant que ce ſont des gens à bonnes fortunes ; quelle honte pour nous ! Je crois que l'habitude qu'ils ont

de s'ennuyer à l'audience, répand sur toutes leurs actions je ne sçais quoi de fade, qui domine jusques dans leurs manieres les plus évaporées. J'ai déja reçu de ces petits téméraires trente déclarations plus tendres les unes que les autres. Vous ririez trop de les voir tous à ma toilette s'empresser à me faire leur cour. Les aimables petites personnes ! En vérité, ce seroit une sottise que d'avoir avec eux de la vertu ; on n'a, pour s'en pouvoir défendre, tout au plus besoin que de goût. Sans Saint-Fer***, qui est d'avant-hier chez moi, je crois que je serois malade d'ennui ; mais sa gaieté me dédommage de toutes les fadaises que j'entends, & puis j'ai avec lui le plaisir de parler de vous. P*** me donna hier un souper qui acheva de me mettre tout-à-fait de mauvaise humeur. Mes Robins y dirent mille bons mots, je fus lorgnée impitoyablement, on y médit beaucoup pour me plaire ; & avec tout cela, croiriez-vous bien que je ne m'y divertis point du tout, & que si votre souvenir ne m'avoit soutenue au milieu de tous ces amusemens, j'y serois morte de chagrin. Adieu, venez au plutôt, par votre air guerrier, dissiper cette légion d'ennuyeux qui

m'obſedent. La choſe preſſe; faut-il, pour vous y déterminer, vous dire que j'entends touſſer votre oncle ? N'importe, je vais pour me divertir, lui faire cacheter ma lettre. Adieu, mon cher Comte, je n'ai pas le tems de vous rien dire; mais dites-vous de ma part tout ce que vous pourrez imaginer de plus tendre, & peut-être ſerez-vous encore bien loin de ce que je ſens.



LETTRE XXXIII.

MAIS qui vous dit que j'aie beſoin de vos excuſes ? Vous m'avez fait une eſpece d'infidélité, je n'en ſçaurois être fâchée, c'eſt un exemple que vous me donnez, & vous ſçavez ce que ceux de cette ſorte-là valent auprès de mon ſexe. Vous craignez qu'il ne ſoit ſuivi, c'étoit une réflexion qu'il falloit faire auparavant; mais point, vous commencez par inſulter, & vous avez peur après de la vengeance. Vous avez mené hier, vous & Saint-Fer ***, des filles d'Opéra à la campagne; je ne vois là-dedans rien d'extraordinaire, je ſuis perſuadée que vous aurez choiſi les plus

vertueuſes ; & quelque difficile que pût être ce choix, je m'en rapporte entiérement & à votre goût, & à votre diſcernement. D'ailleurs, il n'a jamais été défendu d'aimer la muſique, & je conçois qu'elle eſt plus touchante au fond d'un bois que parmi l'embarras d'un théatre, & la foule importune des ſpectateurs. Mais quand tout cela ne ſeroit pas, & que mon imagination, qui cherche ſans ceſſe à vous juſtifier, voulût pour ce coup mettre les choſes au pis, qu'en pourroit il arriver ? Je rougirois dans cette occaſion d'être jalouſe, je ne puis ſeulement qu'en être un peu moins fidelle ; mais ce n'eſt pas à quoi vous avez penſé, & ce que, malgré votre étourderie, vous ne préſumez pas qui puiſſe arriver. Cela ſera pourtant : il me vient quelquefois les plus jolies tentations du monde, & je ne ſuis point fâchée que vous me fourniſſiez l'exemple d'y ſuccomber. Je me piquois autrefois d'une conſtance qui ne pouvoit manquer de nous ennuyer l'un & l'autre. Je change de ſyſtême. En nous donnant carriere ſur toutes nos fantaiſies, ſi celle de nous aimer nous reprend, ſans retomber dans les premiers tranſports d'un amour naiſſant, nous nous

verrons avec plaiſir, nous nous regretterons même quelquefois. Point de jalouſies, de brouilleries, de caprices, rien en un mot de toutes les délicateſſes qui rendent l'amour ſi inégal. Nous nous ferons des confidences ; un auſſi aimable homme que vous n'a que trop à raconter. Nous nous aiderons mutuellement par des conſeils, s'il eſt poſſible cependant que ceux d'un étourdi tel que vous puiſſent ſervir à quelque choſe. S'il vous arrive une aventure pareille à celle d'hier, je vous dirai que ces ſortes de fantaiſies aviliſſent un galant homme, & que, lorſqu'on ſe prend pour des perſonnes de cette ſorte, on s'expoſe à jouer un perſonnage diſgracieux ; qu'au milieu de mille inconvéniens qui ſuivent ces petits divertiſſements, il eſt douloureux pour la vanité de ſe voir en compromis avec les honnêtes perſonnes qu'elles peuvent aſſocier à leurs plaiſirs. Jugez, par cet échantillon de morale, de celle que je prépare à vos premieres fantaiſies. Dieu veuille que j'en ſois quitte pour celle-là, & vous pour le repentir de vous l'être permiſe. Adieu. Vous croyiez que je ne ſerois pas viſible aujourd'hui ; vous vous trompez.

LETTRE XXXIV.

JE ne ſçais ce qui arrivera de tout ceci, mais je ne crois pas que depuis qu'on ſe mêle d'aimer, l'amour ait uni deux perſonnes plus folles que nous. Il y a huit jours que j'étois jalouſe, & ſi je crois ce qu'on m'a dit, je ne manquois pas de raiſon pour l'être. Aujourd'hui vous l'êtes, apparemment pour me copier; mais, à parler ſans vanité, je ne ſuis pas un auſſi bon modele que vous pourriez vous l'imaginer. Vous dites que je ſuis coquette, celà peut être vrai. Que j'aime à plaire, dois-je renoncer à tout le genre humain? Vous ſeriez cependant bien étonné ſi je vous diſois que dans tout ceci j'agis par raiſon. Cela va vous paroître bien étrange, rien n'eſt pourtant plus certain. J'ai remarqué, car quoique je vous aime, je remarque quelquefois, ou pour mieux dire, je remarque parce que je vous aime. J'ai remarqué, dis-je, qu'il eſt bon d'éveiller votre amour. Hélas! quand il eſt content, il eſt ſi ſombre, un peu de jalouſie vous ani-

me. Quand vous craignez un rival, vous me dites les plus jolies choses du monde, vous oubliez que vous êtes heureux, & vous vous remettez dans le moment dans le cas d'un homme qui voudroit le devenir. Sommes-nous bien ensemble? Assis nonchalamment dans un fauteuil, vis-à-vis de moi, vous ne me dites rien, & quelquefois, je crois, vous n'en pensez pas davantage. Vous me faisiez, il y a quelque tems, une petite caresse qui avoit la mine d'être fort tendre; point : vous n'y pensiez pas; justifiez-moi cette distraction. En vérité, vous êtes un amant singulier, plaisant même par cette singularité. Actuellement vous êtes bien fâché contre moi. Vous sortîtes hier d'un air brusque, vous juriez même entre vos dents de ne me revoir jamais; je parierois que vous ne sçavez pas pourquoi. Vous vous êtes mis en tête d'être jaloux de R***; enfin vous ne voulez pas qu'il fasse des madrigaux pour moi. Il est cependant bien touchant de voir, sous le tendre nom de Silvie, sa réputation courir l'univers entier; laissez-moi jouir du plaisir de l'immortalité, ses vers me la promettent, & vous ne me donnez que les momens dont vous ne sçavez

que faire : y a-t-il compenſation ? J'avoue encore qu'il m'amuſe dans ma ruelle lorſque vous la laiſſez vuide ; il me montre à faire des vers. Quel charme pour vous, lorſque dans les accès de mon amour, mon eſprit animé vous adreſſera de tendres élégies, vous appellera Coridon, vous retracera enfin ces momens enchanteurs où vous triomphâtes pour jamais de ma liberté. Au reſte il n'eſt pas tems encore que votre jalouſie éclate. Vous voyez qu'on ſe plaint de mes rigueurs, attendez du moins pour vous fâcher les remerciemens. Il vous ſied mal de vous brouiller avec moi. Quel tems choiſiſſez-vous ? Mon mari eſt à la campagne, que voulez-vous que je devienne ? J'ai réſolu, pour punir votre froideur, que nous dînerions aujourd'hui tête-à-tête, & que nous reſterions enſemble toute la journée. Vous penſez bien que je pourrois mieux faire, mais ſi vous m'aviez aimée, vous ne m'auriez pas vue. Je ne puis vous faire plus de peine, qu'en vous donnant tout ce tems pour me demander pardon. N'y manquez pas au moins, cela deviendroit ſérieux.

LETTRE XXXV.

Vous gagnez votre procès, & vous acquérez un rival ; eſt-il homme au monde plus heureux que vous ? Je paſſe ſur les galanteries de votre Rapporteur, ainſi que ſur les obligations que vous m'avez, mais j'ai fait des merveilles auprès de vos Juges. Croiriez-vous bien que le vieux Marquis de *** paralytique, étique, aſthmatique, s'eſt mis dans la tête d'être amoureux de moi, & qu'il a profité de votre abſence pour me faire ſa déclaration. Il a commencé par m'envoyer mille ſucreries ; car c'eſt l'allure de tous ces vieux ſéducteurs-là. Le préſent étoit accompagné d'un billet plus fade cent fois que toutes ces douceurs. Hier enfin qu'il avoit dîné chez moi, il ſe débarraſſa de mon mari pour venir me trouver dans mon appartement, où il ſçavoit que j'étois ſeule, ſûr que, fait comme il eſt, il remporteroit aiſément la victoire. Il s'approcha de moi, plus tremblant de vieilleſſe que de timidité, me prit la main, & me la baiſa en me la ſerrant. Cette po-

liteſſe me déplut. Il crut que, pour me diſpoſer plus favorablement pour lui, il devoit me faire le détail nombreux de ſes bonnes fortunes; il me nomma quinze ou vingt Dames de la vieille Cour, me fit bien autant de vieux récits très-propres à échauffer l'imagination, & pouſſa tout au moins autant de ſoupirs. Voyant qu'il ne retiroit aucun fruit de toutes les peines qu'il ſe donnoit, il ſe jetta à mes genoux, & me jura que j'avois tout effacé de ſon cœur, que rien n'étoit impoſſible à mes beaux yeux, qu'ils avoient rallumé chez lui des feux auxquels la bienſéance, plus que la nature, ne lui permettoit pas de s'abandonner; que depuis plus de trois mois, il ſoupiroit, ſans oſer me le dire, qu'il avoit craint le ridicule que ſe donne un homme amoureux, lorſqu'il n'eſt plus dans cette premiere jeuneſſe qui fait pardonner les écarts; mais que je l'avois emporté ſur toutes ſes réflexions; enfin, qu'il me prioit d'avoir égard à ſes ſouffrances, & qu'il étoit le plus diſcret de tous les hommes. Juſques-là je n'avois rien dit, & il préſumoit déja de mon ſilence que je ne ſerois pas inſenſibles, lorſqu'à la fin de ſa harangue, jettant les yeux ſur lui, je ne pus re-

tenir le plus prodigieux éclat de rire qui me ſoit jamais échappé. Rien n'étoit plus plaiſant que de voir à mes genoux ce vieillard chancelant, me tenant tendrement une main, la béquille à mes pieds, hommage que me faiſoit ſa paſſion, un œil égaré, caché ſous un ſourcil épais, & par-deſſus tous ſes égaremens, le plus ridicule bégaiement dont jamais ait été affligé quelqu'un. Plus il me parloit de ſon amour, plus je riois. Il commençoit à ſe fâcher, & moi à rire de plus belle, lorſque mon mari entra. Le vieux Marquis fit à ſon aſpect des efforts étonnans pour ſe lever, & fut contraint de reſter dans la même ſituation. Ah! parbleu, dit le Marquis, vieux ſcélérat que vous êtes, je crois que vous en contez à ma femme. Donnez-lui donc la main, ajouta-t-il en parlant à moi; ne voyez-vous pas qu'à cauſe de ſon rhumatiſme, il reſteroit à vos pieds juſqu'à demain? Croyez-moi, lui dit-il, ne vous adreſſez plus à elle, elle eſt plus maligne que vous, & je pourrois bien n'être pas toujours ſi débonnaire; allons, prenez congé. Le vieux Marquis outré me fit une grave révérence, & ſortit. Je ſuis pourtant bien fâchée qu'il n'ait pas valu une in-

fidélité ; en tout cas ce n'eſt que partie remiſe, & je ſçaurai bien, quand il me plaira, me venger de votre froideur, & même de votre inconſtance. Les perfidies des amans ne ſont aux jolies femmes, que des préceptes pour d'autres paſſions.



LETTRE XXXVI.

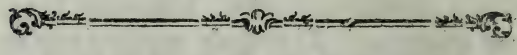
QUE vous vous plaignez froidement de mon abſence ! Quand votre cœur vous dit ſi peu de choſe, que n'empruntez-vous le ſecours de votre imagination? Si vous pouviez ſçavoir comment vous m'aſſurez d'un amour éternel, vous rougiriez d'exprimer ſi mal ce que vous devriez ſi bien ſentir. Vous n'avez que de l'eſprit. Vous m'avez écrit la plus jolie Lettre du monde ; vous racontez agréablement ; mais que m'importent les aventures de Paris, à moi qui ne veux être informée que de l'état de votre cœur ? Vous me mandez que vous vous portez bien, voilà la ſeule choſe flatteuſe que vous m'ayez dite ; mais me témoignez-vous ſeulement la moindre inquiétude ſur ma ſanté, me

plaignez-vous d'être ſi long-tems éloignée de vous ? Avez-vous la force d'être gai quand vous ne me voyez pas ? Eſt-ce pour m'inſulter que vous avez tant de légéreté dans l'eſprit ? Eſt-ce ainſi que vous me payez de ma triſteſſe, & que vous ſoulagez ma ſolitude ? Vous me dites encore que vous m'aimez ; mais c'eſt avec une froideur ..... vous ne le ſentez pas ! Quoi ! ne ſerai-je donc jamais ſûre de votre cœur ? L'abſence qui, pour les vrais amans, eſt un ſupplice inſupportable, n'eſt-elle pour vous qu'un repos ? Que je vous plains de ſçavoir ſi mal aimer ! Que vous y perdez de plaiſirs ! Dans le tems même que je connois toute votre indifférence, je jouis d'un bonheur que vous ne ſentirez jamais. Je ſens que je vis du moins, & que tout ingrat que vous êtes, j'ai la ſatisfaction de ne vivre que pour vous. Je me rappelle nos plaiſirs, & ce ſouvenir me cauſe une joie plus ſenſible que celle que vous avez dû reſſentir dans les plus tendres momens. Mon ſommeil même eſt plus animé que ne l'a jamais été votre cœur dans les tranſports les plus vifs. Lors même que votre froideur me déſeſpere, j'ai un ſecret plaiſir à penſer que vous aimez moins que moi

mais je mourrois de douleur ſi vous ne m'aimiez point du tout. Pourquoi vous fais-je des reproches ? Votre tiédeur ne vous rend-elle pas aſſez malheureux ? Je veux bien croire que ſi vous pouviez aimer davantage, tous vos tranſports ſeroient pour moi, & je ne ſçaurois m'empêcher d'être contente quand je ſonge que vous n'aimez que moi. Que vous n'aimez que moi ! Quelle folle eſpérance me ſéduit ! Si vous n'aimiez que moi, vous auriez déja abandonné un lieu où vous ne pouvez point me voir, où tout doit vous retracer l'image cruelle d'une félicité dont vous ne jouiſſez plus. Vous fuiriez avec ſoin l'occaſion de m'être infidele. Je ne vous connois que trop, vous ne voulez que des agrémens par-tout où vous vous trouverez, vous oublierez qu'on vous aime, & qu'il y a au monde une infortunée qui ne reſpire que pour vous, & qui fait conſiſter tout ſon bonheur dans la tendreſſe que vous lui avez marquée. Cette idée me tue ; j'ai beau vouloir aſſurer ma tranquillité ſur les ſermens que vous m'avez faits, je crains toujours votre inconſtance. Jalouſe ſans objet, mon cœur n'en eſt pas moins déchiré. L'amour que j'ai pour vous, vous

rend ſans ceſſe préſent à mon idée ; mais au milieu du plaiſir que votre ſouvenir me cauſe, je ne ſçaurois vous imaginer fidele. Serois-je aſſez heureuſe pour me tromper ! Tâchez du moins de m'épargner des chagrins ; c'en eſt aſſez pour moi que d'être éloignée de vous ; pour comble de malheurs, je ne ſuis point ſûre du tems de mon départ. La maladie de ma mere m'arrête, &, je ne ſçais pourquoi les ordres de mon mari. Comptez-vous comme moi les effroyables jours de votre abſence ? ſongez-vous qu'il y a un mois que je ne vous ai vu ? Songez-vous que je ſerai encore quinze jours ſans vous voir ; (plaiſe au Ciel que je mette les choſes au pis !) que peut-être pendant ce tems-là je ne recevrai point de vos nouvelles. Adieu, mon aimable Comte. Quelque choſe que vous puiſſiez faire, je ſens que je vous aimerai toujours : puſſiez-vous, content de cette aſſurance, ne la recher-cher jamais ailleurs. Que ne m'eſt-il permis de vous en écrire davantage ! Sans la poſte qui me preſſe, je crois que je ne finirois point. Mes Lettres ſont ennuyeuſes, & je doute que vous ayez aſſez de patience pour les achever. Si, comme vous, j'aimois foiblement, elles

ſeroient plus courtes que les vôtres ; que je les trouverois encore trop longues. Adieu.



LETTRE XXXVIII.

LA précieuſe Madame de *** a donc enfin pris ſur ſon auſtere vertu de vous faire la plus hardie déclaration qui ait jamais été. Mon Dieu ! qu'elle m'a divertie, & que je vous ſuis obligée de m'avoir donné ce plaiſir ! Que de langueurs ! Que de douleurs ! Quel fatras ! Sérieuſement, les infantes n'auroient pas écrit d'un autre ſtyle à leurs ennuyeux Chevaliers. Vous me ſacrifiez donc cette belle aventure, je vous en remercie de bon cœur ; mais me permettez-vous de faire mes réflexions ſur les motifs du ſacrifice ? Vous craignez l'ennui ; & les beaux ſentimens qu'elle vous auroit peut-être débités à toute heure, ne vous auroient pas amuſé autant que mon étourderie. D'ailleurs faire toujours de longues diſſertations ſur le mérite de la conſtance ; parler du plaiſir qu'un amour détaché du vice cauſe à une ame délicate ; n'oſer rien eſpérer, ou diſſimu-

ler ſes deſirs ; ſe faire un crime de profiter d'un moment heureux : voilà tous les plaiſirs que vous avez imaginé auprès d'elle : mais détrompez-vous. Les femmes qui paroiſſent ſi ſéveres, ne ſont pas les plus inacceſſibles aux deſirs ; & celle-ci, en liſant les romans, n'en a que mieux connu la néceſſité de les abréger. Vous n'auriez pas tant ſouffert ſous ſon empire que vous avez pu le croire ; & ſon impatience prévenant la vôtre, ne vous auroit pas laiſſé un ſeul jour dans le doute d'un bonheur parfait. Que vous êtes bon ! Vous pouviez ſi bien ménager cette infidélité que je ne m'en ſerois pas apperçue. Comment avez vous pu vous refuſer au charme de compter ſur une perſonne de plus au nombre de vos conquêtes ? Il arrive tous les jours des choſes qui me ſurprennent ; ſans vouloir cependant diminuer le mérite du ſacrifice, je vous avouerai que je n'aurois jamais craint cette rivale, & ſi vous l'aviez aimée, la honte qui en auroit réjailli ſur vous, m'auroit aſſez vengée de votre perfidie. Félicitez-vous de n'avoir pas été ſenſible à ce qu'elle a fait pour vous plaire. Autant que j'ai de ſatisfaction de votre fidélité, je vou-

drois, pour vous en récompenser, vous aimer, s'il étoit possible, encore plus que je ne vous aime. Au milieu de tant de sujets de joie, je ne laisse pas cependant de ressentir une inquiétude mortelle, & je crois que je serai moins tourmentée quand je vous aurai fait part de ce qui la cause. J'ai cru avoir remarqué que mon mari n'aimoit plus votre cousine. Des visites moins fréquentes, moins d'impatiences, plus d'empressemens pour moi, les médisances adroites qu'il répand sur elle, le dégoût qu'il marque pour les bras quarrés & les nez courts, le séjour qu'il fait chez lui, le soin qu'il prend de me plaire, les discours qu'il tient sur le tumulte du monde, sur la perfidie des femmes, les caresses qu'il me fait, & son embarras quand il me regarde, tout me fait craindre qu'il n'ait envie de renouer avec moi; peut-être m'allarmai-je sans raison; mais je connois ses caprices, il faut qu'ils se succedent, & je serai peut-être assez malheureuse pour en être l'objet. Adieu. Je vous verrai aujourd'hui où vous sçavez. Aimez-moi toujours, mon cher Comte; il n'est point de malheurs que votre tendresse ne me fasse supporter patiemment: je ne souffre plus dès que je vous vois.

BILLET.

*MADAME de ***, ſelon vos deſirs, vous prête ſa maiſon, & conſent que vous en faſſiez demain les honneurs, puiſque vous le voulez abſolument. Saint Fer *** viendra avec nous; & plût à Dieu que j'euſſe des témoins plus ſéveres, & auſſi incommodes que je crains qu'ils ne le ſoient peu. Je vais revoir des lieux où je vous ai donné les premieres marques de ma foibleſſe; & je ne ſçais que trop que vous en exigerez encore: votre Lettre eſt remplie d'amour, je connois vos tranſports, & je me défie de moi-même. Pourquoi m'annoncez-vous des momens que je voudrois pouvoir éviter toujours? Cette idée eſt-elle la ſeule qui vous occupe? Que j'ai de reproches à vous faire, & que j'aurois de ſatisfaction à me brouiller avec vous, ſi je n'avois pas encore le raccommodement à craindre!*





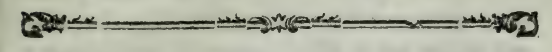
LETTRE XXXVIII.

JE vais vous faire la plus extravagante, la plus ridicule, la moins vraiſemblable querelle qu'on ait jamais imaginée. Je ſuis de mauvaiſe humeur aujourd'hui, & votre charge auprès de moi vous oblige à eſſuyer mes caprices : vous voyez que je vous préviens, mais quoique je commence par m'avouer folle, je n'en ſerai peut-être pas moins raiſonnable dans ce que j'ai à vous dire. Je n'étois pas hier chez la Ducheſſe, & Madame de* * * y étoit. Cette Dame, comme vous le ſçavez, aime tant l'amour que, quand elle n'a pas le tems de le faire, il faut qu'elle en parle. Elle vous demande ce que vous penſez de la conſtance, vous répondez ingénuement qu'il n'eſt rien de plus ennuyeux ; on vous le conteſte, & pour appuyer votre raiſonnement, & faire voir que ce n'eſt point par opiniâtreté que vous êtes d'un ſentiment contraire, vous dites qu'elle vous ennuie, vous perſonnellement : on n'en veut rien croire ; pour qu'on n'en doute plus, vous rapportez des

aventures qui vous ſont arrivées ; vous mourez preſque de plaiſir en exprimant celui que vous trouvez à faire une perfidie, & vous terminez votre diſcours en diſant que, graces à Dieu, pas une femme encore ne vous a prévenu. Cela m'a piquée ; j'ai cru pendant quelques heures qu'il ſeroit plaiſant pour moi d'être infidelle, & puis, par une idée plus ſotte, j'ai penſé qu'il étoit plus beau de ſe laiſſer prévenir. C'eſt prendre pour ſoi-même un parti bien douloureux ; mais on a en pareil cas le plaiſir d'être plaint ; l'on paſſe pour l'exemple de ſon ſiecle ; & l'amour-propre ſe dédommage par-là de ce qu'il y perd d'ailleurs. Quoique je ſois perſuadée que votre eſprit s'eſt égayé aux dépens de votre cœur, je ne ſuis pas contente de vous voir ſoutenir, par de petites hiſtoires, peut-être réelles, un ſentiment qui me déplaît ; & dans la ſituation où vous êtes, vous ne devriez pas croire qu'il y eût au monde des inconſtans. Vous m'aimez, j'en ſuis ſûre, malgré votre indolence, vous m'adorez ; & ſi l'adoration n'eût pas été égale, où en auriez-vous été ? Je pouvois ſaiſir ce prétexte & dire, pour ma juſtification que, puiſque vous trouviez du plaiſir à être inconſtant,

vous aviez envie de le devenir ; mais malheureusement la fantaisie de vous aimer me tient encore, & tant qu'elle me tiendra, vous aurez la bonté de vous en tenir à la constance. Cela est cruel ; je frémis de votre situation, & pour y ajouter quelque chose de plus terrible, je vous ordonne de venir passer la journée avec moi. Je suis curieuse de voir si vous oserez soutenir devant moi vos propos d'hier. Adieu : voilà tout ce que j'avois à vous faire sçavoir. Ce n'étoit pas la peine de faire une si longue Lettre ; mais je m'ennuyois, j'ai pris la plume sans avoir d'idée bien déterminée que mon dernier ordre. Il n'étoit pas séant de vous l'exposer d'abord ; j'étois un peu piquée contre vous, cela ne valoit pas la peine de vous gronder bien sérieusement ; j'avois pourtant envie de le faire. J'ai commencé avec distraction, j'ai continué de même, & voilà pourquoi je vous ai fait tant de discours inutiles. Je vous les aurois épargnés si j'avois été sage ; mais vous avez tant de tems à perdre que je ne dois pas me reprocher de vous avoir fait employer quelques momens ; c'est toujours faire quelque chose que de lire une Lettre à propos ou non. Je devois vous

quéreller, l'ai-je fait ? Mon Dieu ! que j'ai de peine à finir ! Adieu pourtant ; je vous aime toujours.



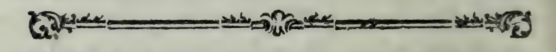
LETTRE XXXIX.

AVOUEZ que je ſuis bien aimable ; & que, malgré toutes les envies de changer qui vous prennent de tems en tems, mes agrémens vous retiennent dans mes chaînes. C'eſt un eſclavage éternel pour vous ; un ſeul de mes regards détruit toutes vos fantaiſies ; & quand vous me voyez, vous êtes honteux d'avoir penſé que vous pouviez être infidele. N'avez-vous pas raiſon, mon cher Comte ? ſçait-on à quoi l'on s'engage quand on pourſuit de nouvelles conquêtes ? L'incertitude où l'on eſt de plaire réveille par un tourment effectif ; & la peine que l'on prend à développer un cœur inconnu, vaut-elle le plaiſir qu'on a à lire dans celui qui eſt à nous ? Que pouvez-vous voir dans le mien qui ne doive faire votre félicité ? Toujours occupé de vous, il ne conçoit rien, ne ſent rien qui ne ſoit vous. Fermé à toute autre idée que la vôtre, quel plaiſir ne reſſent-

il pas à vous exprimer ſa tendreſſe, à ſe tromper même ſur la vôtre. Quelles preuves de mon amour ne vous ai-je pas données ? Quel chagrin de n'en pouvoir trouver de nouvelles ! Quel charme pour moi d'en pouvoir imaginer ! Mon cher Comte, ma paſſion n'a point de bornes, pourquoi la façon de vous l'exprimer, de vous l'apprendre en a-t-elle ? Pourriez-vous vous réſoudre à changer ? Quel autre plaiſir vous fourniroit votre inconſtance que celui de faire mourir de douleur la perſonne du monde qui vous aime le plus tendrement ? En ſeroit-ce un pour vous ? Hier pourtant vous aviez la cruauté de me faire entendre que vous pourriez ceſſer de m'aimer ; peut-être même l'aviez-vous ſouhaité ! Avois-je mérité que vous me donnaſſiez un ſi cruel chagrin ? Vous m'accuſez de ſouffrir vos tranſports avec peine ; vous fermez donc les yeux ſur les miens. Ah ! je n'ai que trop de ſenſibilité ! Mais l'amour n'eſt-il que cela ? Ne peut-on jamais s'y livrer ſans offenſer la vertu ? Des perſonnes ſenſées qui s'aiment, n'ont-elles que cela à ſe dire ? Je le vois, vous cherchez à uſer votre paſſion ; puis-je être d'accord avec vous ſur ce ſentiment, moi qui ne le

le connois pas, moi qui de jour en jour vous aime plus fortement? Je ſçais d'ailleurs l'effet que les plaiſirs continus ont ſur l'amour. On les goûte d'abord avec tranſport pour la nouveauté. Les deſirs irrités d'une longue réſiſtance, leur donnent ce charme qui s'aſſoupit enſuite néceſſairement; on les cherche encore par fantaiſie ou par habitude, puis ils ne touchent plus. Que deviendrois-je ſi je vous voyois parvenir à ce point, & ſi, dans les momens que vous recherchez ſans ceſſe, j'étois réduite à me plaindre de votre indifférence. J'ai jugé, pour éviter une choſe ſi douloureuſe, qu'il valoit mieux que vous euſſiez à vous plaindre de la mienne. J'ai même envie de vous faire recommencer, & de vous voir vous donner les ſoins qu'il vous a fallu pour m'acquérir. Je crois, ſi je ne m'y prends trop tard, que c'eſt l'unique moyen de réchauffer votre amour; mais vaux-je encore à vos yeux la peine d'être aimée? J'avois envie d'être modeſte: mais en me mirant par haſard, je me ſuis trouvée ſi jolie que je n'en ai pas eu la force: c'eſt mon amour pour vous qui m'embellit. Adieu; je vous remercie de votre Lettre, jamais vous ne m'avez écrit tant de choſes tendres; vous en viendrez,

quand vous voudrez, recueillir les fruits. J'ai mille ſatisfactions à vous faire, tant ſur ce qui ſe paſſa hier, que ſur les impertinences qui m'ont échappé ſur la fin de cette Lettre. Je ne ſçais jamais ce que je dis, quand je ne dis pas que je vous aime.



LETTRE XL.

JE ne ſçais quand finiront vos fantaiſies, ou quand ceſſera mon indulgence pour elles. Je commence à être laſſe de l'une, & je ne me ſens pas diſpoſée à être long-tems la dupe de l'autre. Depuis que nous nous aimons, ou, pour mieux dire, depuis que je vous aime, vous ne m'aviez point tourmentée au point où vous le faites, il y a quatre jours; & jamais il ne vous eſt venu dans la tête des idées ſi déraiſonnables! Que vous importe que j'aie aimé quelqu'un avant vous? Quel droit aviez-vous ſur mon cœur avant que je vous connuſſe? Ai-je cru, lorſque j'ai commmencé à vous aimer, que vous n'aimiez rien vous-même, juſqu'au moment qui a fait naître votre paſſion pour moi? Mais que

me fait à moi, si vous m'aimez bien, que vous en ayez aimé d'autres ? J'avoue qu'il m'eût été plus doux d'avoir allumé en vous les premiers desirs ; mais quoique fort jeune alors, il y avoit long-tems que vous ne vous souveniez plus de votre premiere amourette. Me convenoit-il de vous en faire un crime ? Et si je vous avois marqué une jalousie si extraordinaire, ne m'auriez-vous pas répondu : mais, Madame, pouvois-je deviner que vous m'étiez destinée ; & devois-je renoncer aux conquêtes qui se présentoient de tous côtés, pour en mériter mieux une personne que je ne connoissois pas ? Hé bien, Monsieur le Comte, je n'aurai que cela à vous répondre. Si j'étois dans le cas où vous me supposez, je n'aurois pas pu penser que j'aurois un jour le bonheur de recevoir les hommages de M. le Comte de.... & que je le trouverois bon : & si avant lui quelqu'un s'étoit présenté, & m'avoit plu, je n'aurois pas cru faire une infidélité au Comte de..... d'aimer le soupirant actuel. Avouez la vérité, vous ne cherchez qu'une raison pour justifier l'infidélité que vous méditez. Je suis assez malicieuse pour ne vous la pas fournir. Vous ne pouvez plus tenir

à l'ennui qui vous accable ; & voilà l'unique ſource de toutes les mauvaiſes querelles que vous me faites. Vous exigez de moi un détail ſincere de ma vie, de l'état de mon cœur, avant & après que je vous ai connu, & des impreſſions que vous avez faites ſur lui. Vous ne voulez vous en ſervir que pour y trouver des raiſons de mépris pour moi, ou de vanité pour vous. Je devrois vous le refuſer, mais ce ſeroit vous confirmer dans votre erreur ; & quoique peut-être vous ne ſoyez pas diſpoſé à croire ce que je vous dirai, la vérité n'en ſera pas plus altérée dans mon récit. Je vous ſuis obligée du détail que vous me voulez faire, je ne ſuis pas curieuſe ; d'ailleurs vous le pourriez faire auſſi faux que celui que je voulois vous donner, pour vous punir de vos extravagances ; & puis, je crois, qu'il vaut mieux ignorer mille choſes ſur une matiere ſi délicate que d'en trop apprendre.. Je commence.

Figurez-vous que dans cet âge où les filles ſentent qu'elles doivent plaire & qu'elles le veulent, je ne le ſentois ni ne le voulois ; une éducation priſe au milieu du grand monde ; un peu de raiſon, beaucoup de fierté, de bons

avis m'avoient éclairée ſur les ridicules des hommes, je les voyois ſans plaiſir & les entendois avec dégoût : les jeunes me paroiſſoient impertinens, & les vieux, incommodes ou vicieux. Je réfléchiſſois ſur leurs façons avec les femmes, & j'y trouvois toujours de quoi les craindre ou les méſeſtimer : un ſeul pourtant, & je vais vous le nommer, de peur que vous ne faſſiez de ce ſilence un ſujet de jalouſie, un ſeul, c'étoit le Marquis de P * * *, (il eſt mort, vous le ſçavez) m'avoit ſçu plaire : ſes manieres polies & ſenſées, ſon eſprit plus formé qu'on ne l'a d'ordinaire dans l'extrême jeuneſſe, ſes empreſſemens pour moi, ſa façon naïve & vraie de m'exprimer ſon amour, avoient fait naître dans mon cœur une inclination très-forte ; mais contrainte par mon état, inſtruite par ma raiſon, je ne lui dis rien du progrès qu'il avoit fait ſur moi. Dans ces diſpoſitions, on me maria ſans que je le vouluſſe, ou que je m'y oppoſaſſe ? Le Marquis en penſa mourir de douleur, mes chagrins furent auſſi vifs que les ſiens ; mais j'avois de la vertu, & je parvins à les ſurmonter : mon mari m'aimoit, mais occupée d'une paſſion que ſes malheurs me rendoient

encore plus chere, je souffrois de ses soins, & ne les voyois qu'avec froideur. Le Marquis s'éloigna : fortifiée par son absence, je fus plus en état d'ouvrir les yeux sur le mérite de mon mari. J'étouffai des soupirs criminels pour moi, & je me fis enfin un plaisir de mon devoir. Je fus charmée du changement qui s'étoit fait dans mon ame, je sentis que j'aimois, & j'en eus d'autant plus de joie que je n'avois point cet amour à me reprocher : je passai deux ans dans cet état tranquille ; j'aimois, j'étois aimée, je jouissois d'une grande liberté, j'employois les momens que mon amour ne remplissoit pas, à la lecture, à la musique ; en un mot, à toutes ces occupations qui amusent en instruisant. Mon sort changea bientôt, les infidélités de mon mari éclaterent ; mais quand la voix publique ne me les eût point apprises, son indifférence pour moi ne me les eût que trop fait connoître ; je tombai dans le plus affreux désespoir, je pleurai, je gémis, je me plaignis à lui de mes tourmens ; je n'en fus pas moins malheureuse : j'essayai vainement de le ramener, sa froideur pour moi n'en devint que plus éclatante ; de la froideur il passa au mépris, à la dureté. Je suis

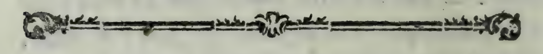
ſiere, on ne m'outrage pas impunément, je pris tant de ſoin d'éteindre mon amour, il m'en donnoit tant d'occaſions, qu'enfin j'y réuſſis. Après cette fatale épreuve de la perfidie des hommes, plus confirmée que jamais dans l'horreur que j'avois eue pour eux, vous concevez ſans peine que je ne cherchois pas un amant; j'étois même parvenue à une ſi grande inſenſibilité, que tous les diſcours ſéduiſans de ceux à qui je plaiſois, ne produiſoient d'autre effet que celui de m'ennuyer. Je me ſoucíois trop peu de mon mari pour daigner m'en venger; & d'ailleurs la vengeance qu'on me propoſoit, & les vengeurs qui s'offroient, me déplaiſoient également. Je ſuis ſi peu ſenſible que je n'avois pas même beſoin de penſer à mon devoir pour m'y retenir. Charmée du repos qui régnoit dans mon ame, aſſez heureuſe pour ne pas haïr mon mari, m'amuſant même de ſes infidélités, je vivois dans un bonheur parfait, lorſque le Marquis lui-même vous amena chez moi. Votre vue me frappa, vos diſcours me plurent, je remarquai que vous m'aimiez; j'eus beſoin de toute ma vertu pour tâcher d'en être fâchée; je ne le fus pas aſſez apparemment, puiſ-

que vous ne vous en apperçûtes pas : je crus, pour mon malheur, que ce n'étoit qu'une impreſſion foible que celle que vous aviez faite ſur moi ; je me livrai trop à cette idée, je badinai avec vous-même de votre amour, vous en tirâtes avantage, vous m'écrivîtes ; je crus, en vous répondant avec ſévérité, que vous ceſſeriez de me tourmenter ; peut-être que j'exprimai mal mes intentions. Vous continuâtes à m'écrire, & pour vouloir vous donner trop bonne opinion de moi, à force de vous écrire que je ne vous aimois pas, je vins enfin à vous écrire que je vous aimois. Je vous l'ai prouvé. Ingrat ! je vous le prouve tous les jours ; vous mépriſez à préſent ma paſſion, je commence à me repentir d'un égarement que votre indifférence me fait ſentir aujourd'hui auſſi criminel que je voudrois qu'il me l'eût toujours paru de jour en jour. Je me repens de plus en plus, & j'eſpere que bientôt je me repentirai ſi bien, que je ne vous aimerai plus du tout. Adieu, Monſieur : voilà tout ce que j'avois à vous dire, & peut-être plus que vous n'en vouliez ſçavoir.

BILLET.

*VOUS ne pouviez pas plus mal prendre votre tems pour la partie de campagne que vous me proposez. Je suis malade à mourir ; je n'ai pas fermé l'œil de toute la nuit : ce qui me fait croire que je suis bien mal, c'est que je n'ai pas trop pensé à vous. Je me sens dans l'ame une langueur, une indolence, & tant de foiblesse dans tout le reste, que je ne puis comprendre comment je ne me suis pas encore évanouie ; & ce qui me désespere de cette indisposition imprévue, c'est qu'elle va à coup sûr me brouiller avec vous. Tout ce que je puis vous dire pour ma justification, c'est que je n'avois aucune envie de me porter mal. Vous sçavez qu'hier j'étois de très bonne humeur, & je crains qu'elle ne soit la cause de ma tristesse d'aujourd'hui ; & puis aller à la campagne ! le tems me paroît d'un sombre affreux, mes chevaux sont malades, mon cocher est déja ivre. Je ne veux point aller dans le carrosse de Madame de * * *, Saint Fer * * * y est toujours, & je crains qu'on ne dise dans le monde, que je suis amoureuse de lui. Me faire voir dans le vôtre, ce seroit bien pis ! Ainsi vous voyez qu'il n'est pas possible que je sorte. Venez chez moi, si*

cela vous amuſe : peut-être aurai-je compagnie ; mais en cas que nous ſoyons ſeuls, nous nous dirons de jolies choſes, nous traiterons l'Amour métaphyſiquement, s'entend, nous jouerons, ſi vous voulez. C'eſt en conſcience tout ce que je puis faire pour vous.



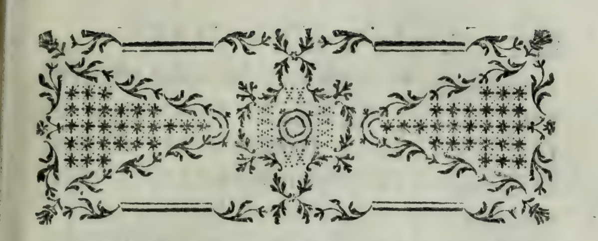
LETTRE XLI.

IL vient, mon cher Comte, de m'arriver la choſe du monde la plus cruelle : nous allons être les plus malheureuſes perſonnes du monde. Mon mari, ah ! mon preſſentiment n'étoit que trop vrai ! n'aime plus votre couſine ; il vient de ſe jetter à mes pieds, m'a demandé pardon de ſes égaremens, m'a juré, les larmes aux yeux, un amour éternel. Dans la ſurpriſe où un pareil coup m'a jettée, je n'ai pas eu la force de l'interrompre, ni de lui marquer à quel point ſon retour m'eſt odieux. Il a interprété mon ſilence à ſon avantage ; & pour mieux me prouver que ſa démarche eſt ſincere, il veut, dit-il, paſſer tout l'été avec moi en Bretagne. Comment parer cet effroyable départ ? Dois-je abandonner le ſoin

de ma réputation ? Que penſera ma famille, ſi je refuſe de partir ? Que penſeroit-il lui-même de cette réſiſtance à ſes volontés ? Quel ſeroit mon malheur, s'il alloit démêler la cauſe de mon indifférence pour lui ! Mon cher Comte, nous ſerions ſéparés pour jamais. Vous ne connoiſſez point ſes fureurs ; le moindre de mes maux ſeroit un exil éternel. Que vais-je devenir ? Quelles reſſources puis-je trouver contre lui ? Ma mere, témoin de mes pleurs & de ſes infidélités, elle qui me conſoloit autrefois, regardant cette réconciliation comme ce qui peut m'arriver de plus heureux, joindra ſes perſécutions à celles de mon mari. Blâmée, abandonnée, ſi je ne pars pas ; mourante de déſeſpoir ſi je m'éloigne de vous, ſi je vais paſſer mes jours infortunés loin de la ſeule perſonne qui me faſſe aimer la vie, tourmentée ſans ceſſe par ſon amour, dévorée du mien, trahie par ma douleur, ou forcée de la contraindre ; interrogée à tout moment ſur ce qui peut la cauſer, ne répondre que par mes ſoupirs ; & me trouver enfin expoſée à tout ce que la jalouſie peut imaginer de plus funeſte. Heureuſe cependant au milieu de tous les maux que je prévois, ſi je

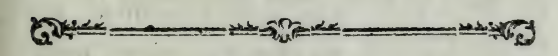
vous ſuis toujours chere ! ſi vous n'abandonnez pas une infortunée, qui ne l'eſt que parce qu'elle vous aime ! Il n'y a point de tourmens, de perſécutions que la certitude d'être aimée de vous ne me faſſe ſupporter avec joie ! Conſtamment à vous, je ſerai trop payée de mes maux, ſi votre ſenſibilité les partage. Adieu, venez ce ſoir chez la Ducheſſe, que je vous voie, que je jouiſſe encore du ſeul plaiſir qui me reſte.

Fin de la premiere Partie.



LETTRES DE LA MARQUISE DE M***, AU COMTE DE R***.

SECONDE PARTIE.



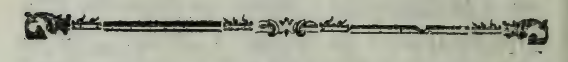
LETTRE XLII.

NE craignons plus d'être séparés, mon cher Comte ; le même caprice qui avoit poussé mon mari à renouer avec moi, l'a ramené dans ses anciennes chaî-

nes; votre cousine en triomphe encore, croyez-vous que cela lui fasse autant de plaisir qu'à moi? Nous n'avons dû tant d'alarmes qu'à la jalousie qu'il avoit contre elle, & c'étoit pour lui faire croire qu'il étoit absolument guéri, qu'il étoit revenu à moi. Ma mere est si surprise d'un changement si prompt, & si indignée en même-tems, qu'elle me fait, sans y penser, des sermons de fort mauvais exemple. Pour mon mari, il ne se souvient presque plus de tout ce qu'il a voulu, il agit à son ordinaire, avec un peu plus de circonspection cependant; en un mot, avec un peu de ce que j'appellois froideur autrefois, mais que m'importe, pourvu qu'il ne me tourmente pas, de quelle façon il vive avec moi? Que nous allons nous aimer, mon cher Comte, & qu'après avoir craint de nous perdre pour toujours, notre amour va reprendre de vivacité! Je n'avois pas besoin de tant d'alarmes, mon cœur se soutenoit assez sans elles; mais le vôtre languissoit dans le repos. J'ai obligation au Marquis de l'amour que vous m'avez témoigné; je vous ai vu des mouvemens dont je ne vous croyois pas capable: pour la premiere fois de votre vie, je vous ai vu répandre des

larmes, elles ne m'étoient pas ſuſpectes. Je ſentois que l'amour ſeul en pouvoit exciter d'auſſi tendres. Qu'elles me ſont precieuſes, & que j'en garderai chérement le ſouvenir! Nous ne ſommes pas faits pour être un moment déſunis, nous languirions ſi nous ne nous aimions pas. Que deviendrois-je, hélas! ſi je venois à vous perdre? Pourrois-je vivre un inſtant ſans vous? Que vous-même ſeriez à plaindre ſi vous ne m'aviez plus pour vous aimer! Peut-être un jour..... Je n'oſe y penſer. Cette idée me fait frémir; des preſſentimens dont je ne puis être la maîtreſſe, me rempliſſent l'ame de trouble & de terreurs. Sans doute la ſituation où je me ſuis trouvée les a fait naître; quoique raſſurée ſur le malheur dont j'étois ménacée, je ne puis m'empêcher d'en craindre d'autres. Il en eſt tant pour moi! qui ſçait ſi dans le tems que je vous crois le plus amoureux, je n'ai point à redouter ce dégoût ſubit, fruit ordinaire d'une paſſion longue & tranquille? Qui ſçait ſi mon mari, entraîné par ſon inconſtance naturelle, ne me rendra pas quelque jour auſſi malheureuſe que je viens d'éviter de l'être? La mort peut-être..... Ah! plût au Ciel qu'elle ſeule nous ſéparât! Adieu,

ſoyez ſûr que je vous adore, & que rien ne pourra jamais m'empêcher d'être toute à vous, pas même votre indifférence.



LETTRE XLIII.

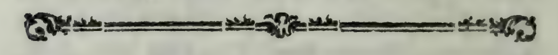
SAINT Fer *** a eu raiſon de vous écrire que j'apprenois la philoſophie ; mais il a tort de vous faire penſer que je ne m'appliquois à cette ſcience que pour apprendre à ne vous plus aimer. Votre abſence m'ennuie, & j'ai cru, pour la rendre plus ſupportable, devoir m'occuper à quelque choſe. Vous devriez m'être obligé d'avoir choiſi ce genre d'amuſement. Peu de femmes auroient imaginé de chercher dans la logique à ſe conſoler de l'abſence d'un amant, & je penſe auſſi qu'en pareil cas ce ne ſeroit pas le parti que vous voudriez prendre. Vous craignez donc que la philoſophie ne me mette aſſez de force dans le cœur pour affoiblir ce malheureux amour que j'ai pour vous. Qu'elle ſeroit admirable ſi elle pouvoit faire ce miracle ! Mais raſſurez-vous ; tout le fruit que j'en ai tiré juſqu'ici,
eſt

eſt d'entendre des raiſonnemens longs & ennuyeux; d'être aſſez folle pour en vouloir faire, & d'être parvenue au point que, ſi Dieu ne m'aſſiſte promptement, je ne m'entendrai plus moi-même. J'ai pour maître le plus joli pédant du monde, friſé, poudré, & qui, à ce qu'on m'a dit, a le bonheur de parler hébreu avec toute la politeſſe poſſible. Je crois que j'ai un peu dérangé ſa morale; il n'a, lorſqu'il me regarde, que des idées confuſes, qu'il exprime plus confuſément encore qu'il ne les conçoit. Il marmote entre ſes dents des paroles barbares que ſes yeux me rendent moins inintelligibles, & j'aurois déja congédié ce charmant Précepteur ſi ce n'étoit que j'attends une déclaration d'amour en langue hébraïque, qui ſera ſans doute la plus touchante du monde. Je n'ai point au reſte fait d'autre profit dans cette ſcience que celui de m'en dégoûter. Votre abſence ne m'attriſte pas moins que ſi je n'avois point cherché à me diſtraire; & pour avoir eu quelques leçons de philoſophie, mon cœur n'en eſt pas devenu plus Philoſophe. Ma raiſon voudroit en vain me conſeiller de vous oublier. Vainement des réflexions triſtes, mais ſalutaires, voudroient me

ramener à mon devoir. En proie aux remords, je ſens tout le poids de mon égarement. Entraînée par mon amour, je rougis d'avoir oſé le combattre. Je ſçais qu'un jour vous ceſſerez de m'aimer, & que des liens illégitimes, nés du caprice, de la foibleſſe, ſont aiſés à rompre. Cette certitude me tourmente & ne m'aide pas. La crainte de vous voir changer m'accable, & le malheur que j'aurois de vous perdre, me ferme les yeux ſur les avantages qui ſuivroient peut-être votre inconſtance. Je ſçais que, rendue à moi-même, je n'aurois plus rien à me reprocher; mais je ne jouirois plus du bonheur de vous aimer, & il n'eſt rien dans le monde qui pût me dédommager de ce que je perdrois en le perdant. Oui, mon cher Comte, je n'aime que vous, je vous ennuie ſans doute à vous le dire; vous ne m'écrivez plus que froidement; vous croyez que je veux ceſſer d'être à vous, mes réflexions vous le font craindre. Ah! devez-vous me les reprocher? Triomphent-elles de ma foibleſſe? Et ſi je n'ai pas eu aſſez de vertu pour réſiſter à votre paſſion, penſez-vous que ce qui m'en reſte puiſſe m'arracher à vous? Vous vous offenſez de mes remords;

puis-je quelquefois n'en être pas déchirée? Tout, depuis que je vous aime, a été contre mon devoir. Je n'ai point fait un pas, je n'ai pas écrit un mot, je n'ai pas conçu une penſée que je ne doive me reprocher. Vous ne connoiſſez point ce cruel devoir, vous n'y êtes pas aſſujetti, vous n'offenſez rien; en vous conſacrant à moi, vous pouvez me donner toutes vos penſées, & vous livrer tout entier au déſordre de vos ſens. Mais puis-je être tranquille, moi qui vous ai tout ſacrifié, moi qui ne vis que pour vous, lorſque le moindre ſoupir qui peut m'échapper, eſt un crime pour moi; lorſque, par les effets de ma fatale paſſion, je me trouve ſans ceſſe prête à perdre le ſeul objet qui puiſſe me conſoler de ma foibleſſe? Adieu; vous ne vous amuſerez pas en liſant cette Lettre, mon deſſein n'étoit pas cependant de vous ennuyer; mais il ne ſe préſente à moi que des idées affligeantes. Revenez me raſſurer par votre préſence; je vous dirois de preſſer votre départ ſi je ne ſçavois pas que des ordres vous arrêtent où vous êtes. Mais quelque douleur qu'ils me cauſent, je ſerois moins mécontente ſi je pouvois être ſûre que vous ſouhaitez quelquefois de me voir.

Adieu. Conſervez-vous, je vous en conjure, quand même ce ne ſeroit pas pour moi.



LETTRE XLIV.

QU'UNE femme eſt à plaindre quand elle aime, & qu'un homme eſt ridicule quand il eſt aimé. Ce trait de morale vous paroît actuellement déplacé, parce que vous le prenez pour vous peut-être ; détrompez-vous : quoique je puſſe, ſans vous faire tort, me récrier ainſi ſur votre compte & ſur le mien, ce n'eſt point vous que cela regarde. Madame de*** & Saint-Fer*** viennent de ſe brouiller ſi vivement que, ſoit que Saint-Fer*** n'eût plus envie d'être conſtant, ſoit que Madame de *** l'ait aſſez maltraité pour l'obliger à prendre pour jamais ſon parti, à ſes yeux il s'eſt jetté dans les bras de Madame de L***, qui, pour le recevoir plus décemment, ſe retire de ceux de D***. Cette inconſtance marquée a fâché notre amie, peut-être a-t-elle ſenti, par le changement de Saint-Fer***, qu'elle l'aimoit encore, peut-être auſſi

que ſa vanité piquée ſe déguiſe ſous un mouvement d'amour. Quoi qu'il en ſoit, elle eſt fort triſte de la perte qu'elle a faite, & elle a toutes les peines du monde à concevoir que Saint-Fer*** ſe ſoit ſi promptement conſolé de la ſienne. Elle ne conçoit pas encore comment Saint-Fer ***, qui a paru juſqu'ici aimer les ſentimens, a pu s'attacher à une femme qui n'eſt connue dans le monde que par le mépris qu'elle en fait. Le plus inconſolable des deux abandonnés, c'eſt D***, qui ne faiſant que d'entrer dans le monde, & ayant beſoin de ſe faire une réputation, avoit choiſi le cœur de Madame de ***, comme celui de tout Paris le plus propre à faire connoître un jeune homme. Il parle, il eſt écouté, favoriſé, & congédié en un mois; & voilà tout d'un coup un homme perdu de réputation. Madame de L*** paſſe à bon droit pour ſe connoître en mérite. Les femmes de ſon eſpece ſe reglent ſur ſon goût. D*** pouvoit eſpérer des fortunes brillantes; mais le moyen de ſe préſenter ailleurs, après avoir été abandonné avant un mois de ſervice? Quelles réflexions cela ne fait-il pas faire! Tous les regards ſont aujourd'hui attachés ſur Saint-Fer***.

Nombre de curieuſes examinent ſa taille, ſa démarche, cherchent enfin des traces de ce je ne ſçais quoi qui a déterminé Madame de L***. Toutes en général conviennent qu'il a l'air infiniment guerrier ; & ſe fondant ſur le goût de la Dame, ne doutent point qu'il n'ait beaucoup de mérite. Saint-Fer***, au milieu de tous les applaudiſſemens, & du plaiſir qu'il peut reſſentir de ſe voir homme à la mode, m'a cependant paru chagrin. Madame de *** n'eſt point une maîtreſſe à perdre ſans regret ; il ſçait mieux qu'un autre de quel prix elle eſt. Il ſoupiroit en m'en parlant, & je crois qu'il pourroit ſouhaiter de la retrouver, ſi après un ſi grand éclat il pouvoit penſer qu'elle fût encore ſenſible pour lui. Madame de ***, d'un autre côté, voudroit le ramener, mais comment ? Quel affront d'aller montrer ſa douleur & ſon amour à un homme engagé ailleurs, & qui ne ſe ſerviroit de cette démarche que pour s'affermir dans ſon nouveau choix ! Si elle ne lui témoigne que de l'indifférence, & ce ſeroit au fond le meilleur parti, peut-être l'oubliera-t-il abſolument. Comment accorder l'honneur du ſexe & l'amour qui la tourmente ? C'eſt à vous qu'on a recours,

pour une négociation de cette importance. Parlez à votre ami, s'il eſt vrai que ſon amour pour Madame de L*** ne ſoit qu'un goût de caprice, ou un coup de déſeſpoir; car il faut être bizarre ou déſeſpéré pour faire une pareille ſottiſe. Faites-lui eſpérer ſon pardon. Si vous vous appercevez qu'il en ſoit véritablement amoureux, ne commettez point mon amie, & ne donnez pas à cet inconſtant le plaiſir de croire qu'on le regrette. Après tout, s'il eſt ſi méchant, on tâchera de piquer ſa vanité en feignant d'en aimer un autre. Nous avons cinq ou ſix galans, très-propres à mortifier la ſienne. On tâchera d'en aimer un, on fera du moins comme ſi cela étoit. En pareil cas, il faut bien ſe ſervir de toutes ſes reſſources. Mon Dieu, que de ſecrets je vous révele-là! Ne vous aviſez pas au moins d'en abuſer. Prompte réponſe. Adieu, aimable Comte. Je ſerois bien fâchée de donner à Madame de*** la peine que je prends pour elle.

BILLET.

*MON mari vient de m'annoncer l'ennuyeuse Madame de***, & il compte qu'elle passera la journée avec moi; cela rompt, comme vous voyez, toutes nos mesures, & je veux le punir en dérangeant les siennes. Il doit aller tantôt chez votre cousine, où je sçais qu'il a un rendez-vous. Allez-y dîner, & engagez son mari à une partie de plaisir qu'elle ne puisse détourner. Qu'il prenne pour la contraindre, cet air brusque & imposant dont il se sert à tout propos. Ne donnez pas même à votre cousine le tems d'écrire à son amant. Je veux, pour rendre ma vengeance complete, que cela ait l'air d'une infidélité. Votre cousine vous en voudra un peu de mal, mais vous aurez pour excuse votre étourderie ordinaire : au reste, elle ne sera pas plus malheureuse que moi, qui ne vous verrai pas de la journée. Le soir, ramenez-la chez elle bien poliment, ne lui demandez pas la cause de la mauvaise humeur qu'elle vous témoignera; sans doute cela prendroit trop de tems, & je serai pressée de vous remercier.*



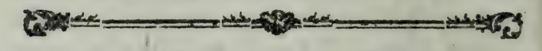
LETTRE XLV.

POURQUOI ſuppoſez-vous que je vous veux du mal ? J'avois hier un air froid & contraint, eſt-ce ma faute, & ne ſeroit-ce pas à vous à diſſiper les nuages qui m'obſcurciſſent l'ame ? Vous fûtes froid vous-même toute la journée, vous ne ſçaviez que me dire, & vos yeux, en me regardant, n'exprimoient qu'un ennui & un dédain qu'il paroiſſoit que vous ne vouliez pas cacher. Vous en ai-je fait un crime ? Il a été un temps que j'aurois cru qu'une paſſion nouvelle me rendoit moins aimable à vos yeux; mais je vous connois trop pour vous faire cette injuſtice. Votre cœur vous joue quelquefois le mauvais tour de paroître tel qu'il eſt ; il ne ſent rien, que voulez-vous qu'il exprime? Vous avez reçu de la nature une inſenſibilité que l'uſage corrige; mais qu'il ne détruira jamais. Vous n'étiez pas fait pour aimer. Toujours maître de vous, vous n'êtes jamais que ſpectateur des tranſports que vous faites naître. Je vous vois penſif & rêveur

dans des momens qui ne ſont faits que pour éteindre la raiſon, & où ſans ceſſe vous me rappellez à la mienne. Vous vous paſſionnez pour des plaiſirs que vous ne reſſentez pas; & ſi quelquefois vous feignez des deſirs, ce n'eſt que par vanité ou par ennui. Vous me dites ſouvent les choſes du monde les plus animées, & vos yeux immobiles ou diſtraits démentent toujours votre bouche. Vous ne connoiſſez ni l'amour, ni l'amante. Vous faites l'un parce que c'eſt le bel air, & vous ne voyez l'autre que pour jouir de la vue d'un objet dont vous êtes le maître, & que vous avez le plaiſir de rendre la victime de vos caprices & de vos froideurs. Vous vous plaiſez à faire des épreuves. Occupé ſans ceſſe à me tourmenter, vous eſſayez tour-à-tour les abſences, les mépris, la fauſſe jalouſie, rien ne vous touche; & lorſque, par le moindre de vos ſoins, vous pourriez me rendre heureuſe, que par les miens je mérite tous vos empreſſemens, que je languis en attendant cet heureux moment qui doit vous offrir à mes yeux, je ne trouve dans les vôtres que la plus cruelle indifférence; & ſi vous êtes attentif à quelque choſe, c'eſt à me faire verſer

des larmes. Il me ſemble que je ſouffrirois moins de me voir une rivale, & d'attribuer vos refroidiſſemens à votre paſſion pour elle, que de vous éprouver ſi différent de ce que vous devriez être, lorſqu'aucun objet ne me combat dans votre cœur. Pourquoi mon mari n'eſt-il point jaloux ? La néceſſité de tromper ſes ſoins vous arracheroit peut-être à votre indolence. Vos deſirs croîtroient par la peine que vous auriez à les ſatisfaire ; votre paſſion plus vive & plus ingénieuſe, tâcheroit de ſurmonter les obſtacles que ſa bizarrerie feroit naître : je vous verrois moins ſouvent ; mais plus tendre & plus attentif à me plaire. Que je ſuis folle, bon Dieu, de me ſouhaiter tant de maux ! il faut que je vous aime bien éperduement pour vouloir acheter votre cœur à ce prix-là. Toute votre tendreſſe pourroit-elle me dédommager des tourmens que celle de mon mari me feroit ſouffrir, & ne vaudroit-il pas mieux pour moi que, profitant de votre indifférence, je me dégageaſſe d'une paſſion qui vous ennuie, & qui me devient odieuſe ? Adieu. Je ſuis fâchée contre moi-même de vous aimer tant, d'avoir tant à me plaindre, & de ne

pouvoir changer. Hélas! je n'aurai encore que trop long-tems ce reproche à me faire.



LETTRE XLVI.

AH! pour le coup la guerre eſt ſérieuſement allumée. Ce qui me divertit le plus, ce que je ne ſerai pas, comme il y a quelque tems, la victime de la querelle. Cette paſſion ſi vive, & qui étonnoit par ſa longueur ceux qui connoiſſoient les gens dont il eſt queſtion, vient enfin de s'éteindre. L'aventure eſt plaiſante; je veux vous la conter. Mon mari eſt venu ce matin dans ma chambre, l'air déſœuvré & languiſſant; ſon chagrin a paru à mes yeux, & je n'ai pu m'empêcher de lui en demander la cauſe. Madame, m'a-t-il répondu myſtérieuſement, il eſt des choſes que l'on voudroit pouvoir ſe cacher à ſoi-même. Ces paroles obſcures ayant redoublé ma curioſité, je l'ai conjuré plus que jamais de me faire part de ſes inquiétudes. Que voulez-vous que je vous diſe, m'a-t-il répondu? les confidences que je pourrois vous faire ne ſont point faites pour vous : j'ai déja trop

de choses à me reprocher avec vous ; & peut-être seroit-ce vous braver, que de vous dire ce qui m'agite. Je l'ai assuré qu'il pouvoit parler. Il faut donc s'y résoudre, a-t-il repris. Vous sçavez combien je vous ai aimée, je croyois dans le tems que je vous ai épousée, que ma passion pour vous ne pouvoit pas diminuer ; mais quoique je trouvasse en vous tout ce qu'il falloit pour m'arrêter, vous n'avez pu tenir dans mon cœur, contre le libertinage de mon imagination, le déréglement des maximes du monde, & la séduction perpétuelle des femmes. Je me suis d'abord livré à elles par curiosité, la facilité de les vaincre a flatté ma paresse ; j'ai continué par habitude ; & malgré mes réflexions, j'y ai enfin trouvé du plaisir. La raison me ramenoit quelquefois vers vous ; souvent, sans vous le dire, je sentois combien vous étiez aimable ; mais la sévérité de votre humeur m'effrayoit, sçachant combien vous aviez à vous plaindre. La crainte d'essuyer vos reproches m'arrêtoit sur les satisfactions que j'aurois dû vous faire ; & la difficulté d'obtenir mon pardon me plongeoit dans des nouveaux égaremens. Vous vous plaignîtes enfin ; mais occupé alors d'une

paſſion violente, je répondis mal à vos bontés, & je ne tardai pas à m'appercevoir que je vous étois devenu indifférent; vous me l'avez depuis confirmé. Je ne ſuis pas injuſte, & je ſens trop combien je l'ai mérité, pour oſer vous en faire un reproche. Mais pour venir au fait, vous avez ſu que j'aimois Madame de*** , & qu'elle répondoit à mes ſoins; je vous avouerai même que le bruit qui couroit qu'elle n'étoit pas cruelle, & la liſte de ſes amans qu'on me donna, fut ce qui m'engagea le plus à lui marquer de l'amour. Je crus que je pourrois fixer ſon cœur, & qu'il ſeroit beau de ne la voir ſenſible que pour moi. J'enviſageai auſſi que ſes rigueurs ne ſeroient pas longues, ou, qu'en cas que je fuſſe rebuté, j'aurois avec elle des motifs de conſolation, que je ne trouverois pas auprès d'une perſonne plus eſtimable; enfin, je m'en fis une affaire plus de fantaiſie que de ſentiment. Je débutai avec elle ſur le pied d'un homme qui ne s'attend pas à de grandes cruautés, & dont l'enjouement promet de ces flammes vives qui amuſent ſans attacher. Je l'inſtruiſis de mes intentions; les approuver & s'y conformer fut à peine l'ouvra-

ge de deux jours. Quoiqu'avec aſſez d'expérience du monde, je ne connoiſſois pas encore tout le riſque qu'il y a à aimer des coquettes : elle eſt aſſurément la plus dangereuſe de toutes; artificieuſe même dans des momens où il ſemble qu'on doive tout oublier, ſes tranſports ſont auſſi étudiés que ſes diſcours. Ses geſtes, ſes regards, ſes ſoupirs, tout en elle eſt plein d'un art d'autant plus dangereux qu'il eſt caché ſous les apparences de la plus parfaite naïveté. Je crus tout terminé avec elle, d'abord qu'elle ne m'eut plus rien laiſſé à deſirer; mais ce fut où je pris de l'amour, je me ſentis des émotions que ſeul il peut faire naître; mes deſirs ſatisfaits me fourniſſoient de nouveaux plaiſirs à les éteindre; ſource nouvelle de flammes pour moi, ils augmentoient mon ivreſſe. Je n'étois plus à moi-même : plein de la paſſion qui me dévoroit, j'avois les yeux fermés ſur tout le reſte du monde : je m'étois arraché à tout pour n'être qu'à elle, mon eſprit ne pouvoit plus recevoir d'autre idée; j'étois même ſi aveuglé que je démentois ce qu'on m'avoit dit ſur ſa façon de penſer; & d'abord que je l'aimai, il ne me fut pas poſſible d'imaginer qu'el-

le en eût aimé d'autres. Tous les reproches que le public lui faisoit sur sa conduite me parurent des calomnies, qui ne devoient leur naissance qu'à la jalousie des femmes, ou aux discours impertinens de quelques jeunes gens qui n'avoient pas pu se faire aimer d'elle. La jalousie si ordinaire aux amans, ne trouvoit point de place dans mon cœur; j'aurois craint de l'offenser, en lui marquant de la défiance, & je voyois sans chagrin tout ce qu'il y avoit de gens de la ville en différens genres, venir lui rendre des hommages. Les choses auroient sans doute été toujours de même, si ses refroidissemens trop marqués ne m'avoient instruit à craindre son changement. Je commençai à voir que j'avois des rivaux, je me flattai quelque tems qu'elle étoit insensible à leurs soins; & lorsque je m'apperçus qu'ils ne lui étoient point indifférens, je crus qu'elle ne vouloit qu'essayer mon amour; d'ailleurs, je sçavois qu'il y a des discours qui ne tirent à aucune conséquence, & que, pour peu qu'une femme ait d'agrémens, elle se trouve cent fois par jour exposée à des fadeurs qui l'ennuient, même en flattant sa vanité; que les hommes, même sans aimer, sont

par

par leur état obligés à dire des galanteries, ſans que leur cœur y prenne la moindre part, & delà je concluois, ou que les gens qui la louoient pouvoient n'en être pas amoureux, ou que, s'ils l'étoient, ils n'étoient pas favoriſés. Quand je conſidérois auſſi le nombre de ceux qui l'obſédoient, il ne m'étoit pas poſſible de croire qu'ils fuſſent tous heureux; quand j'examinois ſes façons, je les trouvois les mêmes pour tous: mêmes regards, mêmes diſcours; chacun d'eux paroiſſoit content, & je ne pouvois croire que, s'ils en étoient tous également touchés, cette uniformité de manieres ne fît naître entr'eux de la jalouſie, & la mienne, dans une ſi grande foule d'adorateurs, demeuroit ſuſpendue, faute de pouvoir ſe choiſir un objet. Que je me trompois! il n'y en avoit pas un qui eût lieu d'être mécontent; ils avançoient tous auprès d'elle par degrés. Ceux qui les premiers avoient déclaré leur paſſion, avoient les plus fortes preuves de ſa tendreſſe; & les plus malheureux en étoient à ces faveurs qui aſſurent que la derniere viendra à la premiere occaſion. Le moyen d'imaginer de pareilles choſes? Peut-on croire ce qu'on aime capable d'une auſſi

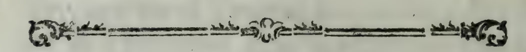
méprisable conduite? Et d'ailleurs, avec quelle adresse n'étois-je pas trompé? Combien de fois, pour se défaire de mes empressemens, & favoriser ceux des autres, ne m'a-t-on pas fait passer pour jaloux le mari du monde le plus docile, dans le tems que, pour endormir ses soupçons, on me le faisoit promener par la ville, & que je m'écartois de sa femme, afin de lui persuader que je n'avois aucune envie de lui plaire. On profitoit de son absence & de la mienne pour répondre à la tendresse d'un amant dont j'avois la bonté de faciliter les plaisirs. Combien de fois me suis-je interdit la douceur de la voir, de peur que mes fréquentes visites ne me rendissent suspect, ou que, vu avec elle dans un endroit écarté, je ne compromisse sa réputation, lorsque, libre chez elle, elle prenoit avec un amant nouveau des plaisirs que celui de me tromper lui rendoit encore plus vifs. Je n'étois donc pas jaloux absolument; mais voyant, comme je vous l'ai dit, que mon amour ne plaisoit plus tant, je commençai à n'être plus si sûr du sien. Je fus cependant assez imbécille pour croire que je lui avois fourni des raisons pour paroître indifférente, &

qu'en lui marquant plus de tendreſſe, je ramenerois la ſienne à ſa premiere vivacité. Comment m'y pris-je pour cela? Soir & matin j'étois chez elle; mes aſſiduités ne finiſſoient point, plus de mari jaloux qui me retînt, par conſéquent moins de moments pour me tromper; jugez combien je me rendis odieux! Mais comme je n'entrois point dans ſes projets, & qu'il n'étoit pas naturel de me les confier, elle m'écarta à force de careſſes, ſe rendit par-là ſa premiere liberté, & me remit en même-tems dans mon ancienne confiance. J'en étois donc auſſi amoureux que jamais, lorſque des regards adreſſés trop vivement au Chevalier de Saint-Fer ***, me firent ſentir encore de la jalouſie. Las de vivre dans l'incertitude, je pris des meſures pour m'éclaircir; & pour y réuſſir mieux, je cachai mon dépit & mes ſoupçons ſous un air libre & confiant. Elle en fut la dupe: le Chevalier avoit enfin obtenu tout ce qu'on peut obtenir d'une femme qui n'a pas la force de refuſer. Ils étoient d'accord; mais il s'agiſſoit de trouver un jour où perſonne ne vînt les troubler; elle me dit le ſoir que ſon mari la forçoit à le ſuivre à la campagne le lendemain, qu'elle ſeroit au déſeſ-

poir de ne me voir pas, mais qu'il falloit obéir. Je pensai la croire ; mais en l'examinant quelques momens après, je la vis qui serroit la main au Chevalier ; je sortis, très-résolu de déranger le tête-à-tête. Ce jour qu'elle croyoit si fortuné arriva ; un homme de confiance étoit de bonne heure à sa porte, il vint me dire que le mari étoit sorti seul, & qu'un moment après son départ, il avoit vu entrer le Chevalier. Ma douleur ne fut pas si violente à cette nouvelle que je l'aurois cru ; l'espoir de me venger de sa perfidie la calma : je me fis une joie maligne de la confusion que ma vue lui causeroit ; je me rendis promptement chez elle. Sûre de ma crédulité, elle n'avoit donné aucun ordre à son Suisse qui me regardât ; j'entrai sans bruit : elle étoit dans le sallon qui est au milieu du jardin ; toutes les fenêtres, excepté celle qui regarde la maison, étoient fermées ; heureusement dans le tems que je me coulai dans le jardin, elle n'avoit pas eu le tems de me voir. Je m'approchai du sallon ; le repos qui y régnoit me fit juger que je devois chercher dans leurs actions l'éclaircissement que leur silence me refusoit. Je me mis donc à regar-

der de toutes mes forces; je ne pouvois choiſir un inſtant plus heureux; & ce qui vous paroîtra extraordinaire; vu les diſpoſitions dans leſquelles j'étois entré, c'eſt que je les vis ſans aucun mouvement de colere. Il ne me vint pas même en tête de les troubler, je me retirai de la fenêtre, quand je crus qu'ils alloient être en ſituation de me voir. Je ſortois ſatisfait de ma découverte, lorſque, pour mettre le comble à ma joie, une femme de chambre que j'avois gagnée ſans y penſer, mécontente de ſa maîtreſſe, & indignée, diſoit-elle, de voir tromper ſi cruellement un auſſi galant homme que moi, m'arrêta pour me mettre entre les mains des Lettres de toutes façons qu'elle avoit ſurpriſes à mon infidelle.

N'admirez-vous pas ma patience, ou plutôt mon imbécillité, de vous conter ainſi la longue & lamentable hiſtoire de mon mari? Pardon, mon cher Comte, je l'interromps, pour vous dire que je vous aime, & que j'aurois mieux fait de ne vous écrire que pour vous en aſſurer. Je ſçaurai demain à qui, de vous ou de moi, cette aſſurance fait plus de plaiſir. Bon ſoir, je n'ai plus la force de vous parler, jugez de mon accablement.



LETTRE XLVII.

NON, je ne vous pardonne pas, je ſuis ſeule, vous le ſçavez, & vous ne venez point chez moi ; que vos excuſes ſont foibles ! Peuvent-elles balancer le chagrin de ne vous point voir ? Les bienſéances, les affaires ; ſi j'étois déraiſonnable, je dirois que le devoir même, que tout doit céder. Ne méritai-je donc plus que vous me faſſiez un ſacrifice ? Ingrat ! vous profiterez encore de ma ſolitude. Je vous écris ; mais pour vous punir, vous n'aurez de moi que la ſuite de l'hiſtoire que je n'achevai point hier. Songez que c'eſt mon mari qui parle.

Je regagnai mon carroſſe ſans bruit ; &, pour jouir ſans embarras de l'agréable lecture que j'avois à faire, j'allai me confiner dans le bois de Vincennes. Vous ne devineriez jamais quel fut le premier objet qui m'y frappa les yeux : le mari de la perfide, qui s'y promenoit myſtérieuſement avec une femme qui, en m'appercevant, ſe cacha le viſage avec ſa coëffe : cette vue me ſur-

prit d'autant plus que je ne me ſerois pas aviſé de croire de *** homme à bonnes fortunes. J'allois me détourner lorſqu'il vint à moi. Il ne faut rien te diſſimuler, me dit-il, tu vois ce dont il s'agit ici, garde-moi le ſecret auprès de ma femme, ſa jalouſie me déſeſpere, & je ſerois le plus malheureux de tous les hommes ſi elle venoit à découvrir ce qui ſe paſſe. A ce plaiſir ajoutes-en un autre; cette Dame te connoît, & ta préſence la gêne. Je lui promis le ſecret, & je partis. Je fus fâché dans le moment de l'avoir trouvé occupé, j'aurois pu lui prouver que ſa femme ne devoit pas tant le tourmenter, & en lui montrant les Lettres que je tenois, & celles qui m'étoient écrites, le délivrer du moins de ſa prétendue jalouſie : mais j'aimai mieux le laiſſer dans l'erreur où il étoit ; & puiſque j'étois trompé, je crus qu'il n'y avoit pas de mal qu'il le fût auſſi. Je trouvai dans les Lettres qui m'avoient été données, des ſtyles de toute eſpece ; déclarations & remerciemens de petits maîtres, langueurs & ennuis d'un homme de robe, offres de ſervice & bruſqueries d'un Financier, amour badin & léger d'un homme de Cour : il y en avoit

de toutes façons ; & j'en aurois bien ri, ſi quelques-unes de mes Lettres, mêlées parmi celles-là, ne me les euſſent pas rendues moins ridicules. Je ne me ſentis, après cette lecture, ni colere ni amour pour ma charmante maîtreſſe ; & excepté un petit mouvement d'amour-propre qui me donna un peu de chagrin, je pris la choſe en homme ferme, je fus étonné même de me trouver ſi peu ſenſible à ſon changement. Mais je ne ſçavois point encore que la tendreſſe ne peut pas ſubſiſter au milieu du mépris. Je me reſſouvins ſur quels ſentimens je m'étois déclaré ſon amant ; & pour n'être pas tout-à-fait la dupe de l'aventure, je réſolus de paroître tranquille. Il me falloit cependant le plaiſir de la confondre. Je penſai qu'une Lettre ne ſuffiſoit pas, & qu'il valoit mieux qu'armé du ſang froid le plus inſultant, j'allaſſe moi-même la féliciter ſur ſes conquêtes. Ce parti me parut le plus raiſonnable, parce que je ne l'aimois plus, & que j'étois ſûr qu'il ne m'échapperoit aucune marque de foibleſſe, & le plus ſatisfaiſant, parce que je pouvois jouir de ſon trouble & de ſa confuſion. Je me rendis donc chez elle le lendemain. Elle étoit à ſa toi-

lette, & dans cet aimable désordre où les graces sont si touchantes. Le Chevalier y étoit, & la vue de son amant lui mettoit dans les yeux quelque chose de si tendre que, quoique ce fût pour un autre que moi, j'eus peine à tenir contre. Elle rougit un peu en me voyant; je l'abordai à mon ordinaire : elle savois que j'étois venu la veille chez elle, & crut d'abord que je venois pour la gronder : mon air la rassura ; & comme elle ne m'avoit point vu, elle pensa que je pouvois fort bien ne l'avoir pas vue aussi. Il ne s'agissoit donc plus que de se justifier sur ce qu'étant restée chez elle, elle ne m'avoit pas fait avertir ; mais elle croyoit la chose aisée. Le Chevalier sortit. J'ai été hier, me dit-elle, extrêmement malade, mon mari a été seul où nous devions aller ensemble, & je vous gronderois de ce que vous êtes venu ici, & que vous ne soyez pas resté, si ma migraine ne m'avoit pas endormie toute la journée. Ce n'est rien que de dormir, lui répondis-je gravement, si l'on ne fait pas des songes gracieux. Oh ! de cela, reprit-elle, je ne m'en plains pas, je n'ai rêvé que de vous. Cependant, repris-je, des gens qui ont tenu compte de vos

ſonges, m'ont dit que vous vous y étiez un peu plus aidée du Chevalier que de moi ; mais comme, quand on dort, on n'eſt point maître du choix de ſes idées, je n'ai garde de m'en plaindre. Ne rougiſſez pas, interrompis-je. Il eſt donc vrai que vous avez dormi tout hier. Hélas ! oui, m'a-t-elle répondu d'un air naïf. J'ai dormi auſſi, lui dis-je, & j'ai rêvé auſſi de vous : écoutez mes ſonges, ils ſont plaiſants. J'ai rêvé que vous étant endormie, vous vous étiez imaginée être dans le ſallon du jardin ; que dans le tems que vous preniez un plaiſir infini à rêver de moi, le Chevalier étoit entré ; qu'il avoit d'abord commencé par fermer toutes les fenêtres, excepté une ſeule qui étoit neceſſaire pour avoir l'œil ſur ceux qui entreroient dans le jardin ; que dans le tems que vous alliez lui demander pourquoi toutes ces précautions, il s'étoit jetté à vos genoux ; qu'alors vous étant troublée, mon idée avoit diſparu, & que, choſe fort ſinguliere ! en voyant le Chevalier, vous l'aviez pris pour moi, quoiqu'il fût toujours le Chevalier ; que dans cet égarement d'eſprit, vous aviez laiſſé éclater toute la tendreſſe que vous avez pour moi ; & que

vous paroiſſant un peu timide, vous aviez daigné, par les plus tendres careſſes, l'encourager à partager votre ardeur, & qu'enfin, s'étant livré à ſes tranſports, vous y aviez répondu, ne comprenant pas encore par quelle adreſſe, ou par quel miracle, je m'étois dans ce moment revêtu de la figure du Chevalier. Et à quel propos, vous diſiez vous à vous-même, a-t-il pris cette figure ? Je n'aime point le Chevalier; ce n'étoit pas-là le moyen de me faire répondre à ſes empreſſemens; cependant, force étrange de ma tendreſſe pour lui ! je le favoriſe, quoiqu'il ſoit renfermé dans une perſonne qui m'eſt tout-à-fait indifférente. Et là-deſſus, vous faiſiez des réflexions très-ſenſées ſur la bizarrerie des ſonges, & les idées ridicules qu'ils offrent aux ſens. J'ai rêvé encore que vous vous étiez réveillée en ſurſaut, toute alarmée de la prétendue infidélité que vous veniez de me faire, proteſtant contre vous-même du déſordre de votre eſprit. Que cependant, vous étant rendormie, vous avez rêvé encore cinq ou ſix fois la même choſe : pour écarter enfin ces impertinentes imaginations, vous vous étiez levée bruſquement, ſi pleine de

ce ſonge que vous me voyiez encore auprès de vous, toujours ſous la figure du Chevalier. Là je me ſuis éveillé auſſi, au déſeſpoir d'avoir rêvé de pareilles extravagances. Je ne vous dis point quels étoient ſes mouvemens, pendant ce beau récit, ils ſont inexprimables. La honte, la fureur, la haine, ſe peignoient ſur ſon viſage, à meſure qu'elles naiſſoient dans ſon cœur. Il n'y avoit plus d'artifice, je la regardois avec des yeux où le mépris que j'avois pour elle, étoit ſi parfaitement expliqué, qu'elle ne s'y pouvoit pas méprendre. Il n'y avoit pas moyen de nier. Elle ne pouvoit pas douter que je n'euſſe tout vu. Elle m'avoit pour témoin de ſon infidélité. Que faire en pareil cas ? Me demander pardon c'étoit s'expoſer aux diſcours les plus humiliants ; déſavouer le fait ? la choſe auroit été inutile. Voici le parti qu'elle prit. Avez-vous le tems de m'écouter, Monſieur, me demanda-t-elle ? Je lui dis qu'oui. Vous avez tout vu, reprit-elle, & rien n'eſt moins rêvé que ce que vous venez de me dire. Je pourrois le nier ; mais il ne me plaît pas de m'en donner la peine. J'avoue que j'aime le Chevalier, & je ſuis charmée que, par votre curioſité, vous ayez

ſu ce que je n'aurois pas tardé long-tems à vous apprendre. Vous m'y auriez forcée, quelqu'envie que j'euſſe de vous ménager, & vous m'étiez devenu ſi inſupportable, qu'il ne m'étoit plus poſſible de me contraindre. Une autre chercheroit des excuſes, mais tout ce que je puis vous dire, c'eſt que j'aime le Chevalier, & que je ne vous aime plus. Vous auriez dû vous en appercevoir ; & il y a aſſez long-tems que je vous donne des preuves de ma parfaite indifférence, pour que vous ayez pu porter ailleurs les ſoins ennuyeux dont vous vouliez bien m'honorer. Après un aveu auſſi libre que celui-ci, j'eſpere que j'aurai le bonheur de ne vous plus voir ; & il me paroît ſi grand, que ſi je ſuis dans tout ceci fâchée de quelque choſe, c'eſt de ne me l'être pas procuré plutôt. Adieu, Monſieur, je vous le répete encore, j'aime le Chevalier. N'aimez-vous que celui-là, Madame, lui répondis-je ? J'en aime cent ſi vous le voulez, mais je ne vous aime plus ; l'ai-je aſſez dit, aſſez prouvé ? Finiſſons, & partez. Je vous avouerai qu'à cet excès d'impudence, je demeurai immobile d'étonnement. J'avois cru la mortifier en lui apprenant que j'étois

témoin de ſa perfidie, mais le ton ſur lequel elle le prit, me donna autant de confuſion qu'elle en auroit dû reſſentir. Je crus qu'il ſeroit inutile de lui montrer les Lettres que j'avois apportées dans le deſſein d'augmenter ſa honte; & je me contentai, en lui faiſant l'adieu le plus mépriſant, de prendre congé d'elle pour toujours. J'étois cependant piqué qu'elle ne le fût pas, & pour me ſoulager, je réſolus de chercher tous ceux dont je tenois les Lettres, & de leur faire entendre qu'elle me les avoit ſacrifiées : cela n'eſt pas tout-à-fait dans l'exacte ſincérité ; mais je crus que je pouvois me permettre quelque reſſentiment contr'elle. Ce n'étoit pas que ſa perfidie me causât un chagrin réel ; mais j'étois bien-aiſe de punir le mépris avec lequel elle m'avoit répondu. Le premier que je trouvai dans ma recherche, fut Saint-Fer ***. Je ſçavois qu'il avoit ardemment aimé Madame de *** votre amie, & ne croyant pas que leur commerce fût rompu, je ne pouvois comprendre quel tems il avoit pu choiſir pour faire cette infidélité. Je l'avois bien vu s'attacher depuis quelque tems à la célebre Madame de L***, mais il l'avoit quittée

presqu'aussi-tôt pour ma perfide, & lorsque je le vis dans sa maison, je ne pus jamais penser qu'il y vînt pour se mettre sur les rangs ; j'imaginai qu'il pouvoit être survenu entre votre amie & lui un caprice, qui les portât à ne se point voir de quelque tems, & comme je connoissois leur passion, j'envisageai plutôt un raccommodement entr'eux, qu'une passion nouvelle de la part de Saint-Fer ***. Je le regardai moins comme rival que comme un homme qui, dans le désœuvrement & l'ennui où nous jette la perte d'une habitude, cherchoit à se distraire en fréquentant ses amis. Vous sçavez combien je me suis trompé dans mon raisonnement. Je vous ai dit que j'étois parti dans le dessein de rassembler, s'il se pouvoit, tous mes rivaux. Le premier qui me tomba sous la main, fut Saint-Fer ***, qui me parut bien le plus mélancolique homme à bonnes fortunes que j'aie vu de ma vie. Pourquoi donc ce prompt départ, lui dis-je en approchant de lui? J'ai pensé, me répondit-il d'un air nonchalant, quand je t'ai vu entrer chez Madame de ***, que tu pouvois avoir quelque chose à régler avec elle, & je suis sorti pour ne te point gêner.

Le procédé, repris-je, ne feroit pas étonnant dans un ami, mais dans un rival il me femble rare. Moi, ton rival, s'écria-t-il! Aimois-tu Madame de ***? Hé! oui, dis-je, fi tu ne l'avois pas fu, tu ne m'aurois pas répondu comme tu viens de faire. Ecoute, reprit-il, il y a différentes façons d'aimer, mais il n'y en a qu'une qui foit du goût de la Dame qui fait le fujet de notre entretien. J'ai cru que tu n'y étois attaché que par la facilité qu'on trouve auprès d'elle, & par ta pareffe qui t'empêchoit de fonger à d'autres amufemens, & je n'ai pas dû croire, te voyant bien avec elle, que tu y fuffes fur le pied des beaux fentimens, attendu qu'elle ne les aime pas. J'aurois cependant refpecté tes plaifirs fi elle n'avoit pas cherché à lier avec moi une efpece de commerce. Je m'y fuis laiffé entraîner par un mouvement qui n'eft rien moins que de l'amour pour elle; & j'aurois fans doute pouffé loin les chofes, fi l'avertiffement que tu me donnes ne m'obligeoit à retirer mes prétentions. Tu n'en as donc reçu aucunes faveurs, lui répondis-je ironiquement? Elle m'a donné beaucoup d'efpérance, reprit-il, mais c'eft ce dont

je

je me soucie le moins. Je ne l'aime pas assez pour être impatient. Il est dans le monde tant de ces conquêtes-là, elles sont si peu flatteuses, tant de gens vous ont précédé, tant de gens vous suivent, que vous ne pouvez, lorsqu'une femme de ce caractere vous prie d'amour, vous faire le moindre petit compliment sur votre bonne fortune : l'on est obligé de se regarder comme le ministre des caprices d'une femme méprisable, & cela n'est pas satisfaisant. Il résulte donc de tout ceci, repris-je, que tu me cedes Madame de ***, & sans avoir profité de sa bonne volonté pour toi. Voilà ce qui rend le sacrifice plus noble ; car supposons qu'hier elle eût comblé tous tes voeux, je pourrois penser que tu ne me la rendrois que parce que tu n'aurois pas trouvé dans sa personne des charmes capables de t'arrêter. A quoi bon cette supposition, me demanda-t-il tout surpris? Je n'ai de Madame de *** que des assurances d'un bonheur prochain, que jusques à présent je n'ai pas voulu presser. Tout rempli d'une autre passion, occupé de la perte d'un coeur que je regrette, je n'ai répondu aux avances que m'a faites Madame de *** que pour tâcher de donner de

la jalousie à l'objet que j'ai perdu. Mais je suis malheureux en tentatives, l'on m'a vu sans chagrin passer de Madame de L *** à Madame de *** , & je suis assez indifférent pour ne pouvoir ni fâcher, ni être plaint. Voilà de furieux malheurs, répondis-je, & je sçais bon gré à Madame de *** d'avoir travaillé hier à ta consolation. Le sallon fortuné où tu as reçu tant de preuves de son bon cœur.... a été le témoin des plaisirs de bien d'autres, interrompit-il brusquement. Il y a deux heures que tu me tiens ici pour me dire que Madame de *** a voulu que je passasse hier la journée avec elle, & moi en moins de tems je te dis, comme je le pense, que ce sera la derniere de ma vie. J'étois curieux, je ne le suis plus, je te ferai plaisir de ne la plus voir, je te rends ce service de grand cœur ; si j'avois cependant un conseil à te donner, ce seroit de prendre le même parti que moi qui la juge indigne des soins d'un galant homme. C'est aussi ce que je fais, repris-je; mais je suis piqué, j'ai été trompé, & tu ne l'es pas; il me faut une vengeance, & j'ai de quoi la prendre; je tiens ici toutes sortes de Lettres qui m'indiquent les noms & la qualité de

mes rivaux préſens; j'ai envie de les leur envoyer, ou de les faire courir dans la ville ; & pour ſuivre mon projet en partie, voici les tiennes que je te rends, & je te fais grace du ridicule en faveur de ta ſincérité. Et que peux-tu eſpérer de cette vengeance, me dit Saint-Fer *** ? De la voir, repris-je, réduite pendant quelque tems à n'aimer que ſon mari, & à n'avoir perſonne à tromper. Que vous dirai-je encore ? Mon projet a réuſſi au-delà de mes eſpérances. Je l'ai brouillée avec toute la terre ; elle ſçait que c'eſt le fruit de mes ſoins, & je vous avoue que je me ſens autant de joie à préſent d'être ſûr de ſa haine que quand je croyois l'être de ſa tendreſſe : mais ce qui l'a irritée ſur-tout, c'eſt le procédé de Saint-Fer ***, qui vient de ſe raccommoder avec votre amie, & qui l'a abandonnée le lendemain de ſon bonheur ; que n'eſt-elle pas forcée de penſer de ſes charmes ? Quel coup humiliant pour ſa vanité ! & que ce qu'elle ſouffre à préſent me dédommage bien de tout ce qu'elle m'a fait ſouffrir ! Que je la hais ! Ne le croyez pas, lui dis-je alors, vous êtes en colere, & ce grand mouvement de la haine n'eſt peut-être que beau-

coup d'amour. Vous la méprisez, je le veux bien; mais le mépris n'éteint pas toujours une passion violente; on gémit sur son choix, on en connoît toute l'horreur; mais emporté par un sentiment plus fort que la raison, on adore ses chaînes en les détestant : vous me paroissez encore dans une situation violente, & que deviendriez-vous, à quel mépris ne vous exposeriez-vous pas si vous cherchiez à la revoir? Peut-être elle-même seroit-elle charmée de vous rengager, pour vous rendre votre esclavage plus cruel que celui que vous avez éprouvé; vous m'avez parlé avec franchise, je dois répondre à votre confiance, & je ne puis mieux qu'en vous donnant des conseils désintéressés : après l'éclat que vous avez fait, il ne vous siéroit pas de la revoir, les témoins de votre rupture ne vous pardonneroient pas votre réconciliation; & si vous renouyez avec elle, vous seriez infailliblement la fable de toute la ville; vous êtes accoutumé à aimer, je n'ai rien à vous dire là-dessus, mais sauvez-vous du ridicule. Vous avez raison, m'a répondu mon mari, mais je suis las d'aimer, & je ne veux plus être forcé à vous faire de pareilles confidences,

elles me coûtent trop, & je ne ſçais encore comment vous avez pu me les arracher. Je ne veux point, ai-je dit, diminuer le prix de la confiance que vous m'avez marquée; mais croyez-vous qu'en pareilles aventures le public ſoit muet? J'aurois appris de lui, avec quelque changement dans les circonſtances, à la vérité, tout ce que vous venez de me dire. Après quelques autres diſcours, il a pris congé de moi avec un demi-ſoupir, & m'a priée de lui faire l'honneur de l'avertir quand mon cœur ſeroit dans de meilleures diſpoſitions pour lui, qu'il n'oublieroit rien pour les mériter, & enfin tout ce que peut dire un homme qui ſeroit trop heureux que ſa femme lui voulût du bien. Mon Dieu, le croiriez-vous, il y a cinq heures que j'écris. Que ma Lettre eſt longue! & dans tout cela, pas un mot de douceur pour vous; n'importe, vous ſçavez bien que je vous aime. Adieu, ne manquez pas de venir ce ſoir, ſi vous le pouvez. Quelque divertiſſant que ſoit un mari, il ne vaut jamais un amant: ne voilà-t-il pas que j'ai oublié ma colere!

LETTRE XLVIII.

JE le ſçavois bien, moi, qu'à force de chercher à faire une conquête, je ferois ſoupirer quelqu'un. On eſt épris de mes charmes, on m'adore; ce ſont bien d'autres empreſſemens que les vôtres. Vous autres guerriers, qui croyez avoir ſur les belles des droits inconteſtables, vous nous traitez avec la même barbarie qu'une ville priſe d'aſſaut, & ne laiſſez pas même à notre vertu chancelante la gloire d'une courte réſiſtance. Les petits ſoins vous ennuient, & vous attendez tout de votre mérite & de notre foibleſſe. Que les armes cedent à la Magiſtrature; faites retraite, Monſieur le Colonel, je viens de faire emplette d'un petit Magiſtrat ſi doux, ſi reſpectueux, qu'en un beſoin il effaceroit feu Céladon; il m'a même aſſurée que s'il étoit aſſez heureux pour me plaire, il auroit pour moi, malgré le feu qui le conſume, un reſpect éternel. L'aimable petit homme! Il n'a pas encore oſé me regarder en face. Il ne falloit pas moins qu'un rival auſſi dan-

gereux, pour vous bannir de mon cœur. Vous vous croyez trop aimable pour ne pas l'emporter toujours : voyez pourtant ce que c'eſt que le cœur d'une femme : le mien s'eſt rendu à la premiere menace. Comment auſſi le refuſer à un homme qui promet de ne jamais manquer de reſpect? Eſt-il rien de ſi ſéduiſant? Il me dit ſi modeſtement : je vous aime, & rougit tant après me l'avoir dit, que dans cette affaire, à voir mon air aguerri, & la timidité de mon Magiſtrat, on me prendroit pour l'agreſſeur. C'eſt d'ailleurs un garçon doué de talens très-eſtimables. Croyez-vous que comme vous, il ſe tienne à ma toilette les bras croiſés, qu'il ne s'y trouve que pour exercer ſa critique ſur mes rubans, ou pour rendre vains, par ſes folies, les ſoins qu'on prend pour l'arrangement de mes cheveux? Ce n'eſt pas pour cela qu'il y vient. Oh! pour un Sénateur, il y a un plaiſant emploi : il n'y a point de Préſident, dans quelque Chambre que ce puiſſe être, qui friſe mieux que celui-ci. Il tourne une boucle comme une déclaration d'amour; c'eſt tout dire, il eſt mon conſeil dans mes emplettes : il a le goût merveilleux, & s'il vouloit tirer avantage de

ſes talens, il pourroit ſe vanter d'avoir fourni des deſſeins merveilleux pour les étoffes. En vérité, c'eſt une grande école que le Palais pour façonner au beau monde. Vous ne devez pas douter qu'avec de ſi heureuſes diſpoſitions, il ne renverſât la cervelle à toutes les femmes, & n'éteignît les vertus les plus farouches, ne fît quitter priſe aux ſoupirans les plus ténaces, ne briſât les liens les plus affermis, ne fît naître enfin de la jalouſie dans le cœur des amans les plus ſûrs de leur mérite, s'il ne bornoit ſon ambition au plaiſir d'entendre dire, Madame la Marquiſe eſt bien coëffée ! Qu'elle eſt de bon goût ! Je vous inſtruis de toutes les perfections de votre rival, afin que vous puiſſiez mieux comprendre que ma bleſſure eſt ſans remede, & que vous vous défaſſiez d'un malheureux amour que je ne favoriſe plus. Croyez-moi, ne pouſſons pas les choſes plus loin ; n'épuiſons point nos cœurs, nous nous verrons avec plus de plaiſir, ayant encore quelque deſir à ſatisfaire ; plus d'une fois le dégoût a penſé rompre notre union ; nous avons en vain tâché de le ſurmonter, il nous en eſt reſté des impreſſions de triſteſſe, qui nous rendent plus

malheureux que ne ſont les gens qui n'aiment rien. Je le ſens, nous ne nous voyons plus que par pareſſe. Laiſſez-moi ; pour éveiller nos cœurs, profitons de votre abſence. Un peu de perfidie eſt un raffinement d'amour : quand on ne craint pas de ſe perdre, on s'aime avec trop de langueur.

BILLET.

IL ne falloit point de réponſe à la Lettre que vous m'avez écrite. Vous ne m'y demandez rien, & vous me marquez que vous êtes content. Je ne pouvois que vous féliciter ſur vos plaiſirs : mais des complimens embarraſſent, une Lettre auroit été trop longue, & j'ai peine à croire que mon Billet vous paroiſſe trop court. Vous êtes trop occupé pour que je vous diſe que je vous aime, & trop aimable pour que je vous diſe que je ne vous aime pas. Je n'oſe vous faire des reproches, & je ne puis vous remercier ; toutes ces choſes ſuppoſent que je vous écris ſans bien ſçavoir ce que je fais. Vous me mandez que ſans mon idée qui vous ſuit par-tout, vous vous ennuieriez. Je vous rends grace de l'honneur que vous lui faites ; mais j'en croirai faire autant que vous, quand je vous dirai que

je m'ennuie avec la vôtre. Vous êtes, dites-vous, avec des Dames charmantes ; si vous ne pensiez qu'à moi, vous en seriez-vous apperçu? Les hommes que je vois tous les jours me paroissent si laids! Elles sont belles ces femmes, & vous restez ; vous vous amusez, & je suis absente. J'aurois bien de quoi vous gronder ; mais vous ne méritez pas que je sois jalouse. Vous me dites que vous resterez où vous êtes encore assez de tems pour pouvoir m'écrire trois Lettres ; songez que je ne vous pardonne que celle qui m'annoncera votre retour.



LETTRE XLIX.

NOUS partons demain pour la campagne. Le Marquis prévoyant vous a mis de la partie, & doit aller vous en prier. J'aurai donc le plaisir de vous voir, de vous parler à tous momens. Vos empressemens répondent-ils aux miens? Attendez-vous ces jours comme moi? Les desirez-vous? Vous verrez-vous sans ennui si près d'une femme qui vous aime? Sentez-vous le plaisir qu'il y a à inspirer des transports si vifs? Je vous aime plus qu'il n'est possible de le fai-

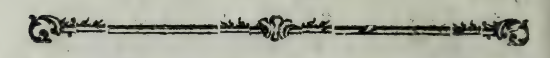
re ; croiriez-vous que cela va jusqu'à la folie, & qu'il me semble que je ne vous donne pas tout ce que vous méritez. Je n'ai pas assez de toute mon ame, elle est entiérement à vous, & je me trouve encore trop de tiédeur. Que je suis malheureuse, au milieu d'un amour, qui devroit être tranquille, de former des desirs qui ne seront jamais remplis ! Ma passion devient fureur, rien ne la calme, tout l'irrite. Votre indifférence, vos transports vous rendent à mes yeux également aimable. Ce n'est pas assez du désordre de la journée, des songes heureux me séduisent. Quelles illusions ! Quelles nuits ! Quels emportemens ! Et si votre seule idée répand tant de trouble dans mes sens, quels plaisirs ne me donneroit pas votre présence ! Ah ! que dans ces heureux momens vous ne m'accuseriez pas d'insensibilité ! Ne croyez pas jouir, comme moi, des mêmes transports ; je ne dois de si grands plaisirs qu'à l'excès de ma passion. Vous languissez dans les plus tendres plaisirs, & je brûle, lorsque même je ne jouis que de votre idée. Que ne pouvez-vous égaler mes transports ! Mais pourquoi vous fais-je des reproches ? Où me laissai-je égarer ! Que

de mots pour vous dire que nous allons à la campagne ! Et comment ſe peut-il, qu'ayant ſi peu à écrire, on rempliſſe tant de papier ? Qu'un amant nous rend babillardes ! Je ne veux point ſonger à cela, la tête m'en tourneroit. Plaiſe à Dieu que ce ne ſoit pas déja beſogne faite: bon jour..... Ah ! j'oubliois de vous dire que mon mari, qui rend à l'heure que je vous parle des ſoins ſilencieux à Madame de T***, m'a priée, ſans faire ſemblant de rien, de l'engager à venir avec nous. Il y a apparence qu'il ſera ſi occupé d'elle qu'il ne ſongera guere à ce que nous ferons ; ne croyez pas pour cela être diſpenſé de vous obſerver. Avec Madame de T***, il y aura beaucoup de femmes qui ſe diſent toutes les meilleures de mes amies; mais auxquelles il ne déplairoit pourtant pas que je leur fourniſſe quelques petites occaſions de médire de moi. Adieu, ſoyez ſage devant tous ces gens-là, ou, pour mieux dire, tâchez de m'empêcher d'être folle; je le ferai dans nos momens de liberté, peut-être plus que vous ne voudrez : avouez que je commence on ne peut pas mieux. Adieu, mon cher petit Comte.

BILLET.

*TENEZ, abſolument nous nous brouillerons; je n'y puis plus réſiſter, cela devient inſupportable. Qu'eſt-ce donc qu'un amant? Pendant que j'y ſuis, duſſiez-vous vous en plaindre, je veux le définir, c'eſt quelque choſe de ridicule. Encore ſi j'avois eu l'eſprit de voir cela d'abord; mais il eſt bien tems de faire des réflexions quand on eſt devenue folle, & que ce ſoit quelque choſe de ridicule qui vous renverſe la cervelle; voilà ce qui n'eſt pas concevable. Ce n'étoit pas la peine de me gronder tant hier, pour me demander pardon aujourd'hui. Le Comte de *** m'a parlé à l'oreille, ſavez-vous bien ce qu'il faiſoit là? Il me diſoit une impertinence. Voulez-vous ſçavoir ce que c'étoit, il me faiſoit confidence de.... Oh pour cela, je ne puis l'écrire, je vous le dirai. Vous voulez vous raccommoder avec moi, n'eſt-ce pas? Vous êtes honteux de votre emportement. Vous faites bien; mais je ne ſais pas ſi j'aurai le tems de vous voir. J'ai envie d'être piquée: oui, venez, je n'ai rien à faire, peut-être votre préſence m'amuſera-t-elle. Que je ſuis ſotte d'être ſi bonne! Cela eſt inoui! Il eſt cependant*

vrai qu'un raccommodement est une jolie chose.



LETTRE L

NON, ne le croyez pas, ou je m'y connois mal, ou le repentir de Saint Fer*** est inutile. Vous fondez son pardon sur l'amour que Madame de*** eut autrefois pour lui, & c'est ce même amour si cruellement outragé, qui s'est éteint pour jamais. La patience des amans a des bornes: on peut se passer de petites choses; mais une ame délicate souffre à pardonner souvent. Un moment d'aigreur amene des réflexions, & quoiqu'elles soient d'ordinaire effacées par l'amour, elles reviennent lorsqu'on est offensé; le cœur s'attiédit, la raison recommence à régner; & quand elle a une fois repris son empire, ce même amour ne parvient plus à la chasser. Examinez comme une passion s'établit dans notre cœur, & combien il faut que vous paroissiez différens de vous mêmes, pour nous faire céder à vos desirs. Que de tendresse, de complaisance, de respect ne nous marquez-

vous point pour arriver à cet inſtant qui vous met en droit de reparoître tels que vous êtes! De quelles rigueurs ne nous accablez-vous pas quand vous n'en avez plus à craindre de nous! Dans quel eſclavage ne nous reconduiſez-vous point lorſque, comblés des preuves de notre tendreſſe, vous devriez être plus attentifs & plus aimables que lorſque nous vous les refuſions! Comment voulez-vous qu'une femme accoutumée à des ſoins, à tout ce que l'envie que vous avez de la vaincre vous ſuggere pour en venir à bout, puiſſe vous pardonner vos caprices, vos hauteurs, ces fauſſes jalouſies ſi mépriſantes, & que vous n'imaginez que pour lui cacher vos froideurs & vos dégoûts? Pourquoi voudriez-vous qu'elle s'obſtinât à aimer ce qui ne veut plus paroître aimable, & la forcer à une conſtance que vous ne méritez pas, & dont vous ne vous ſervez que pour la rendre l'objet de vos mépris? Vous ne conviendrez pas ſans doute de ces vérités? Et plût à Dieu, pour les mieux déſavouer, que vous ne reſſemblaſſiez pas aux hommes dont je viens de parler! Vous me direz que vous êtes fidele: cela peut être; mais vous êtes comme

les femmes prudes, qui vantent toujours leur retenue, & qui n'en ſont pas plus eſtimables. Vous ne vous ſouciez pas de plaire à d'autres ; mais vous ne prenez aucun ſoin de me plaire. Votre fidélité vous peſe & vous embarraſſe. Je m'apperçois à tous momens de la mauvaiſe humeur qu'elle vous cauſe, & vous me faites payer cher le plaiſir de ne me point donner de rivales. Mais pour revenir à Saint Fer*** (car je ne ſais comment vous êtes entré dans tout ceci) je crois que vous vous flattez trop quand vous croyez que Madame de*** puiſſe ſe réſoudre à renouer avec lui. Vous & moi, témoins de leur paſſion, nous avons preſque toujours été occupés à juſtifier les bizarreries de Saint Fer***, & réduits ſouvent à condamner le fol amour de notre amie. Saint Fer*** a dans cette brouillerie un tort qu'il ne pouvoit réparer qu'en le reconnoiſſant ſur le champ; mais loin qu'il ait daigné le faire, il y a joint l'inconſtance la plus outrageante. Aujourd'hui qu'il a connu, par ſes nouvelles conquêtes, le mérite de Madame de*** ; il voudroit revenir à elle; aſſurément le retour eſt flatteur, & devroit faire ſentir à notre amie ce qu'elle vaut. Peut-

être

être même telle épreuve a dégoûté Saint Fer*** de l'infidélité. Il ſait qu'il peut trouver des femmes diſpoſées à l'aimer, mais qu'elles ne méritent pas toutes de l'être, & qu'il y a des cœurs dont la conquête eſt peu ſatisfaiſante. Enfin, Madame de*** pourroit eſpérer de retrouver un amant plus tendre & plus perſuadé de ſon mérite qu'il ne l'étoit avant ſon changement. Toutes ces réflexions ſont juſtes, mais elle s'y eſt refuſée. Non-ſeulement elle n'a pas voulu recevoir ſes Lettres, mais elle n'a pas même été touchée de ſon air languiſſant. A propos, c'eſt la plus plaiſante choſe du monde que vous autres hommes quand vous êtes amoureux. Tout eſt affecté dans votre perſonne, juſqu'au ſon de votre voix. Vos regards chargés de langueurs ne ſe tournent jamais que douloureuſement ſur l'objet aimé. Votre démarche lente & abattue ſemble à chaque pas lui reprocher une rigueur; vos ſoupirs longs & fréquens, vos inſomnies, votre trouble, vos diſtractions: oh! c'eſt un article eſſentiel que celui-là. Il ſert à prouver que vous n'êtes plus à vous-mêmes; c'eſt par-là que vous m'avez priſe. A force de réfléchir ſur vos diſtractions, il m'en vint

de si fortes que j'oubliai tout ce dont il falloit que je me souvinsse. J'eus la sottise de vous croire bien amoureux, parce que vous étiez distrait ; & je me suis apperçue depuis que c'est chez vous un vice d'habitude ou de tempérament. La tristesse est encore pour vous d'une grande ressource. Vous paroissez triste avec tout le monde : le bruit se répand par-tout qu'un tel, dont on vantoit la gaieté, est devenu d'une mélancolie mortelle. Ce bruit parvient jusques à celle que vous aimez ; alors elle croit la chose sérieuse : on sait que la tristesse conduit au désespoir ; elle craint que cet étourdi ne fasse un coup d'éclat, & trouve enfin qu'il vaut mieux conserver les jours d'un homme que d'être cause de sa mort. Malheureuses que nous sommes, de nous laisser séduire par des démonstrations ridicules qui ne devroient mériter que notre mépris ! Saint Fer*** a paru aux yeux de Madame de *** comme un homme qui s'abandonne au désespoir ; il m'a semblé qu'elle n'y prenoit aucun intérêt. Peut-être son cœur la trompe-t-elle ; mais quoi qu'il en soit, je n'y ai trouvé aucun mouvement de tendresse pour lui ; elle en parle avec indifférence, & j'aimerois mieux qu'elle

eût de la colere. Je parlerai encore pour lui, puiſque vous le ſouhaitez; mais vous ne ſçavez pas combien un inconſtant qui veut reprendre ſes premieres chaînes, eſt mépriſé d'une femme raiſonnable: & d'ailleurs, la façon dont il vous répondit lorſque vous voulûtes le ramener à Madame de***, eſt de ces choſes qui s'effacent rarement. Je vais chez elle, vous m'y trouverez: nous tâcherons d'obtenir ſa grace. Quant à vous, aimez-moi toujours aſſez pour n'avoir pas beſoin de demander la vôtre.

LETTRE LI.

ON cherche la ſolitude, on s'ennuie du tumulte de la ville; mais le moyen de la quitter avec plaiſir lorſqu'on y laiſſe ce qu'on a de plus cher? Pour prévenir ce chagrin, on vous prie de vous trouver à cinq heures chez vous avec Monſieur de Saint Fer ***. L'on ira vous y prendre pour vous conduire dans un lieu que vous ne connoiſſez pas, & que l'on ne peut vous nommer. On ne vous cache pas que l'on vous fera paſſer par de terribles aventures;

mais vous êtes Chevalier & amoureux, c'en eſt trop pour manquer de courage. Après avoir parcouru un pays immenſe, on vous fera entrer dans un château dont un ſeul géant du canton de Berne défend la porte contre tous les ennuyeux. Un veſtibule ſuperbe s'offrira d'abord à vos regards; après que, ſelon l'ordre établi, vous en aurez admiré l'architecture, vous paſſerez outre; ni monſtre, ni griffons ne s'oppoſeront à votre paſſage; & ce n'eſt pas dans la cour du château que doivent commencer vos faits d'armes. Grand nombre de Chevaliers courtois vous conduiront en cérémonie dans des appartemens magnifiquement ornés, où des Demoiſelles vous parfumeront & guideront vos pas dans un cabinet myſtérieux où, négligemment couchées ſur des ſophas brillans d'or & de pourpre, vous recevront deux Princeſſes plus belles que les aſtres du firmament. A votre aſpect, la pudeur couvrira leurs joues du plus bel incarnat du monde, & leur donnera de nouveaux charmes. Après des ſoupirs que leur cœur, pénétré de plaiſir, laiſſera partir avec violence, on vous tendra languiſſamment une main, que vous ne manquerez pas

de baiſer avec tranſport. La joie, pendant ce tems-là, ſuſpendra toutes les fonctions de votre ame, & juſqu'à ce que vous ſoyez revenu de ce premier mouvement, on vous permettra obligeamment de ne dire que des choſes mal arrangées. Ce pénible préambule fini, on vous menera dans des jardins charmans, que la nature & l'art ont embellis de concert. Il y regne un perpétuel printems; les zéphyrs y ſoufflent ſans ceſſe un air voluptueux; les roſſignols y ſoupirent leurs tendreſſes; & leurs concerts joints aux ramages des autres habitans des forêts, font de ces lieux une ſeconde Iſle de Cythere. Il eſt dans un bois épais & ſombre, une grotte plus délicieuſe que toutes les beautés de cet aimable déſert, couvert par un boſquet de myrthe; les Faunes y viennent en liberté jouir du fruit de leurs ſoupirs. La Driade amoureuſe ne craint point de s'y laiſſer ſurprendre. Par un enchantement qu'on ne peut aſſez admirer, la Nymphe fugitive ne peut en detourner ſes pas, & l'amour qui marche devant elle, en l'éblouiſſant avec ſon flambeau, la conduit juſques dans la grotte qu'elle voudroit éviter. Il eſt vraiſemblable que laſſées d'une longue

promenade, les Infantes voudront s'y reposer. Là, vous pourrez conter votre martyre ; l'aspect de ce lieu charmant ranimera votre ardeur, & plût aux Dieux qu'il inspirât aux amants autant de discrétion que peut-être il inspirera de foiblesse aux amantes ! Qu'ils apprennent du moins à profiter de l'exemple des bergers qui, en quittant cette grotte, n'y ont point laissé des monumens de leur bonheur. Au sortir de ce lieu, on viendra vous prier de vous rendre dans un sallon où vous trouverez une table couverte de tout ce que le goût le plus fin peut imaginer de plus exquis. Les vins les plus délicats brilleront dans des vases du plus clair crystal. La Folie sera priée de la fête, & Bacchus tâchera de la finir aussi-bien que l'amour l'aura commencée. Alors, nous appercevant du retour de l'aurore, on enverra dire aux conducteurs des chars, d'atteler leurs coursiers ; on partira, & après un assez long voyage, on se retrouvera tout d'un coup aux portes de Paris. Là, vous direz adieu aux Infantes, non sans pousser quelques soupirs : de leur part, elles ne vous les épargneront pas. L'un de vous deux sera obligé à des protestations d'amour & de fidé-

lité, dont pour le présent on voudra bien dispenser l'autre. Vous monterez dans votre char, & avant que Morphée verse sur vous ses pavots, vous parlerez de l'objet de vos feux, & ainsi que cela se doit, vous leur adresserez votre oraison mentale. Adieu, Comte.

BILLET.

REVENEZ dans ces lieux. Vous ne méritez pas que ce soit moi qui vous y rappelle : aussi ne suis-je que secretaire. N'allez pas croire que l'amour me dicte pour vous la moindre fleurette ; encore une fois, ce n'est pas pour moi que j'écris. Je pourrois, il est vrai, me servir de l'occasion, mais je ne suis pas assez contente de vous pour prendre des prétextes. Vous pensez, sans doute que votre absence me chagrine, vous le pensez, & vous vous trompez. Je vais où je veux, j'écoute qui me trouve, je réponds ce qui me plaît, je joue & je perds. Je vais au spectacle, & je m'y ennuie. J'ai des amans, dont il ne tient qu'à moi de m'amuser. Ne sont-ce pas-là des ressources ? Croyez-vous qu'avec elles j'aie le tems de desirer votre retour ? Et puis, tous les jours, je vois mon mari, il m'aime d'une force inconcevable, cela me distrait ; & quoi que vous en puissiez dire, un mari séden-

*taire vaut mieux qu'un amant qui s'absente. Tout cela veut dire que vous pourriez rester où vous êtes, si les nôces de Madame de *** & de Saint Fer*** n'exigeoient pas que vous quittiez votre solitude. Elle s'est enfin déterminée ; elle prétend par-là fixer absolument Saint-Fer***, jugez de sa folie. Si les sermens d'un amant ne valent rien, de quelle force peuvent être ceux d'un époux? Elle compte sur de la fidélité, de la complaisance, de la tendresse ; & quoiqu'elle n'ait rien trouvé de tout cela dans son premier mariage, elle veut bien imaginer que Saint-Fer*** ne manquera à rien. Je le souhaite. Mais en pareil cas, je n'en penserois pas autant de vous, & vous vous ressemblez. Adieu, Monsieur, c'est à lundi la fête ; ce sera assez pour tout le monde de vous voir arriver la veille. Vous me verrez, au reste, à votre commodité : vous ne m'accuserez pas au moins d'être gênante. Hé bien ! Monsieur, direz-vous encore que je vous aime?*

LETTRE LII.

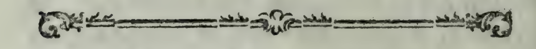
AH ! Monſieur, mes craintes n'étoient que trop juſtes. Que je ſerois heureuſe aujourd'hui ſi elles avoient pu me ſervir toujours contre vos deſirs ! Cette certitude que j'avois de vous perdre un jour, contre laquelle vous me raſſuriez par tant de ſermens, qui me coûtoit tant de larmes, vient donc enfin de m'être confirmée par vous. Ingrat, vous m'abandonnez ! Avez-vous prévu ce qu'il m'en va coûter ? Vous êtes-vous réſolu à me faire mourir de douleur ? Avez-vous pu oublier ſi-tôt avec quelle tendreſſe je vous aime ? Vous épouſez Mademoiſelle de la S *** ! Et je me vois réduite à vous perdre, ſans oſer ſeulement me plaindre de votre inconſtance. Mais pourquoi faut-il que je ne l'apprenne pas de vous-même ? Ne m'oſez-vous confier votre bonheur ; & quoi qu'il m'en doive coûter le mien, préſumez-vous aſſez mal de moi pour croire que je ne vous le ſacrifierai pas ? Mon cœur ne m'a jamais rien reproché ſur vous ; mais je me croirois peu digne de

votre estime, si dans cette occasion je suivois tous les mouvemens qu'il m'inspire. Il faut m'y arracher, & renoncer à vous pour jamais. Pour jamais ! grand Dieu ! & c'est ma propre bouche qui me prononce un arrêt qui peut-être ne sortiroit point de la vôtre ! Ces jours que vous passiez à m'assurer de votre tendresse, seront à jamais perdus pour moi ! Vous vivrez pour une autre ; vous oublierez dans ses bras mon amour & ma douleur : vous ne me direz plus que vous m'aimez ; vous pourrez vous résoudre à ne le plus sentir ! Ah ! Dieu ; qui vous forçoit de m'aimer ? Ne m'avez-vous choisie que pour me rendre malheureuse ? Ne deviez-vous pas prévoir que vous ne seriez pas toujours à moi ; & quand enfin ma passion a si bien répondu à la vôtre, n'avez-vous pas dû vous reprocher la douleur que votre perte me causeroit ? Vous aimer, vous le dire, vous le persuader, étoient mes uniques soins. Qui pourra me dédommager de les avoir perdus ? Je vous voyois, je ne vous verrai plus. Ah, ingrat ! si vous m'aimiez comme je vous aime, qui auroit jamais pu vous arracher à moi ? Que dis-je ? malheureuse ! mon amour étoit trop peu pour vous,

& je ne dois plus ſonger qu'à me conſerver votre eſtime. Pardonnez-moi d'avoir eu d'autres ſentimens. Je les déſavoue, ils ne ſont dignes ni de vous ni de moi. Ne craignez pas de me déplaire en achevant ce mariage; j'ai prévu le ſacrifice, je m'y ſoumets. Vous m'aimez à préſent, qui peut vous aſſurer que vous m'aimerez toujours, & que vous ne vous repentirez pas d'avoir préféré à un établiſſement ſolide une liaiſon qui peut finir d'un moment à l'autre, & qu'un inſtant de votre caprice, ou du mien, peut détruire à jamais. Je ne vous aime que pour vous; & vous voir heureux, me tiendra lieu de tout. Vous m'avez mal connue ſi vous avez penſé de moi autrement. Oubliez-moi, ou ne penſons l'un à l'autre que pour nous eſtimer mutuellement. Vous me ſerez toujours cher. Si j'avois changé, vous m'auriez mépriſée; ſi vous m'aviez abandonnée, je vous aurois haï; n'ayons du moins rien à nous reprocher. La raiſon veut que je vous aide à me bannir de votre cœur. Soumettez-vous-y comme moi. Ne croyez pas que j'aie pris ce parti ſans qu'il m'en ait coûté, & ſans qu'il m'en coûte encore bien des larmes. Jamais je ne vous ai plus

tendrement aimé ; mais c'eſt par l'amour même que j'ai pour vous que je vous conjure de m'oublier. Ah ! cela ne vous ſera que trop aiſé. Dans l'état où je ſuis ne devriez-vous pas me conſoler ? Avez-vous perdu pour moi juſqu'aux ſentimens d'humanité ? Vous ne devez pas douter que je ne ſois accablée de la plus cruelle douleur, & vous reſtez éloigné de moi ! Ah ! ne me faites pas voir tout mon malheur, que je puiſſe me flatter du moins que vous me perdez avec quelque regret. Avec tant d'amour, méritai-je tant d'indifférence ? Une ligne, un mot, devroient-ils tant vous coûter ? Hélas je n'exige point que vous quittiez pour moi ce fatal objet qui m'ôte tout ce que j'aime. Mais, ſi vous me refuſez votre vue, ne me donnez pas du moins des marques de mépris. Un peu de pitié pour moi ne ſera point un crime contre elle ; elle n'en triomphera que plus, & j'en ſerai moins malheureuſe. Mais dans la ſituation où nous ſommes, que me diriez-vous pour me conſoler, que vous penſaſſiez ? Vous vous reprocheriez toutes vos paroles, vos yeux les démentiroient ; je n'y verrois plus rien pour moi, & il m'échapperoit des choſes que je me reprocherois

moi-même. Non, ne me voyez pas, je garderai toute ma vie le ſouvenir de notre amour. Tâchez de n'en point faire autant : renvoyez-moi mes Lettres & mon portrait, ne conſervez rien qui puiſſe vous rappeller mon idée : mais s'il ſe peut cependant, ne m'oubliez pas tout-à-fait. Plaignez-moi quelquefois, je n'oſe vous demander des ſentimens plus vifs. Adieu. Les larmes dont cette Lettre eſt baignée, doivent vous être un témoin fidele de la douleur que je reſſens en écrivant ce funeſte mot. Ne vous préſentez plus à mes yeux. Je ſçais trop ce qu'il en coûte d'aimer ſans être aimée, pour contribuer à donner ce chagrin à Mademoiſelle de la S***, elle ne mérite que trop toutes vos attentions. Nous ſommes ſéparés pour toujours. Adieu. Hélas ! ne m'oubliez jamais. Daignez vous ſouvenir quelquefois combien je vous ai aimé ; mais ne vous rappellez pas combien je vous aime encore, & que je ne changerai jamais.



LETTRE LIII.

JE vous reconnois, Monſieur, aux idées que vous avez conçues, elles me montrent votre mépris pour moi, & m'aſſurent de votre indifférence. Je ne vous aime donc plus, & mes alarmes ſur le bruit de votre mariage ne ſont pas réelles ? Je ne les affecte que pour cacher ma nouvelle paſſion, & c'eſt un prétexte pour vous abandonner plus ſûrement ? Vous êtes le ſeul qui, en pareil cas, pût imaginer une choſe ſemblable : vous ne le croyez pas ; mais pourquoi me l'écrire ? Ne me trouvez-vous pas aſſez infortunée ? N'eſt-ce donc pas aſſez de vous perdre ; & lorſque l'amour s'éteint, le mépris doit-il prendre ſa place ? Moi mépriſée ! grand Dieu ! étoit-ce de vous, ingrat, que je devois l'être ? moi, qui vous ai ſacrifié juſqu'à mon amour même ; moi, qui n'étois occupée que du ſoin de vous marquer ma tendreſſe, & qui viens de vous en donner une preuve que vous auriez peut-être vainement cherchée ailleurs. S'il eſt vrai que vous ſoyez touché de

ma perte, ſera-ce en me donnant un caractere odieux que vous me prouverez que je vous ſuis chere ? Si vous me ſoupçonnez d'infidélité, vous pouviez vous plaindre ſans m'offenſer, & encore de quoi vous ſeriez-vous plaint ? d'être trop tendrement aimé. Vous auriez ſenti, ſi vous pouviez ſentir quelque choſe, que je méritois d'être plainte, non outragée. Quelqu'un a-t-il jamais aimé comme vous ? Il me paroît, par les choſes que vous m'écrivez, que je commence à vous devenir odieuſe, & cependant vous n'épouſez pas Mademoiſelle de la S***. Comment accorder tant de haine & tant d'amour ? Avec quelle froideur m'aſſurez-vous que vous êtes toujours à moi ? Ah ! qu'une véritable paſſion a bien un autre langage ! Vous me trompez. Autrefois mes craintes vous étoient précieuſes ; il n'y avoit rien que vous ne fiſſiez pour les diſſiper : vous craigniez de voir couler mes larmes. Vous n'épouſez point Mademoiſelle de la S***. Si vous ne l'aviez refuſée que par rapport à moi, vous ſeriez venu me jurer que vous m'aimiez encore. Je conſentois bien à vous perdre pour vous-même, je m'immolois ſans murmurer à votre bonheur ; mais je ne vous verrai jamais,

ſans mourir, oublier, entre les bras d'une nouvelle maîtreſſe, le ſacrifice que je vous faiſois. Peut-être que je ſuis injuſte; mais que m'importe que vous n'en aimiez pas d'autres, ſi vous ne m'aimez plus? Votre inconſtance & votre froideur ſont la même choſe pour moi, & je ne vous en perds pas moins. Vous condamnerez, ſans doute, mes frayeurs; mais toute autre à ma place en feroit-elle moins ſuſceptible? Une Lettre ſuffit-elle? Et dans la ſituation où je ſuis, feroit-ce trop de vous-même pour calmer mes inquiétudes? Que faites-vous éloigné de moi? Vous me croyez infidelle, & je crains que vous ne ſoyez perfide. Devrions-nous avec ces idées-là être tranquilles? & pour peu que vous priſſiez encore quelque intérêt à mon cœur, ne feriez-vous pas venu me convaincre de mon infidélité, ou jouir avec moi du plaiſir de me trouver conſtante? Ayez pitié de l'état où je ſuis, daignez, & c'eſt la ſeule choſe que j'exige de vous, daignez me raſſurer ſur mes craintes, & éclaircir vos ſoupçons. Que je ſçache ſi je dois vous aimer encore, ou ſonger à vous haïr à jamais.

LETTRE LIV.

MOI ! que je vous haïsse, cher Comte, lorsque vous me donnez de si fortes preuves de votre tendresse ! Ne me haïssez-vous pas vous même, de vous avoir outragé dans le tems que vous écartiez les obstacles qui pouvoient vous empêcher d'être tout entier à moi ? Je vous retrouve fidele ! Concevez-vous l'excès de ma joie ? Je ne puis douter que vous ne m'aimiez. Sentez-vous tout ce que cette certitude doit produire sur mon cœur ? Quand vous m'auriez abandonnée, aurois-je pu m'en plaindre ? Vous n'auriez fait que m'obéir, mais vous avez connu ce qu'il m'en coûtoit pour vous en prier ; vous avez été touché de l'état funeste où m'avoit déja réduite la crainte de vous perdre. Tâchez de ne vous en point repentir. Puissiez-vous, content de mon cœur, croire qu'il peut vous dédommager de ce que vous avez fait pour moi ! je suis sûre que vous m'aimez, ne doutez jamais que je vous aime. Pourquoi n'avoir pas en moi la confiance que j'ai en vous ?

Les jours que nous passons à nous tourmenter ne seroient-ils pas mieux employés à nous donner des preuves de notre ardeur ? Et, lorsque ni jaloux ni fâcheux ne nous inquietent, faut-il que nous nous fassions nous-mêmes plus de maux qu'ils ne pourroient jamais nous en faire ? Avons-nous besoin, pour ne pas tomber dans la langueur, du secours du raccommodement ? Les fréquentes querelles aigrissent le cœur, & ne donnent pas à l'amour plus de vivacité. Les absences auxquelles nous nous condamnons volontairement, ne seroient-elles pas pour nous un supplice insupportable, si quelqu'un vouloit nous y forcer ? Ne sommes-nous pas insensés de nous donner tant de chagrins ? Avons-nous donc des momens à perdre ? Ne m'aimez pas avec autant de fureur que vous m'en montrez quelquefois, elle est toujours suivie de trop de tiédeur. Ce ne sont pas vos transports, c'est votre cœur que je cherche, ce sont ces tendres épanchemens de l'ame, auxquels on peut se livrer sans offenser la vertu. Je voudrois de cet amour qu'on dit que Platon connoissoit si bien, & qu'après lui nous avons si mal connu : de cet amour dépouillé de toute impression

des ſens, dont la pratique pourtant doit être difficile, puiſqu'on a tant de peine à le faire comprendre. Adieu. Sans nous inquiéter de tout cela, aimons-nous toujours comme nous avons commencé de le faire. Notre amour nous ſatisfait, & je crois que nous perdrions à en imaginer un autre. Mon Dieu, que je ſuis étourdie! Il y a deux heures que je ne vous dis que des bagatelles, & j'oubliois de vous avertir que Madame de *** vous prie de vous rendre chez elle à midi; elle va à.... paſſer le reſte de la journée, & comme j'ai mille choſes à vous dire, je ne doute point que je n'y aille auſſi. Ah! me diriez-vous bien pourquoi je ſoupire?

LETTRE LV.

CETTE pauvre Madame de la G***, après une conſtance de quatre ans, vient enfin de perdre ſon amant; & malgré ſes exhortations, les charmes de la petite J*** ont achevé ce que ſon dégoût pour elle avoit ébauché. Oui, Madame, me diſoit-il il y a quelques jours, c'en eſt fait; les ſoins que je lui

rends ne partent plus, depuis long-tems, que de ma reconnoiſſance ; & ſans une forte idée qui nous tourmente elle & moi depuis deux ans, nous ſerions bons amis, & rien de plus. Je crains que, ſenſible comme elle l'eſt, elle ne puiſſe me voir inconſtant, ſans mourir de douleur. Il n'y a rien que je n'aie fait pour l'amener inſenſiblement au point de ſouhaiter une rupture, qui, de jour en jour, nous devient plus néceſſaire. J'ai feint de m'attacher à d'autres. Elle a attendu avec impatience que je revinſſe à elle. J'ai été cent fois la voir pour lui dire que je ne l'aimois plus ; il ſembloit qu'elle choisît ce tems-là pour m'accabler des plus fortes preuves de ſa tendreſſe ; & j'étois obligé de la quitter ſans avoir pu prendre avec elle les arrangemens que j'aurois ſouhaités. Ces converſations, autrefois ſi animées, ſont languiſſantes & ſtériles : ces momens que je paſſois avec elle, & que l'amour rendoit ſi charmans, me peſent & m'embarraſſent. J'ai beau m'exhorter à la conſtance, je ſens, par le beſoin que j'ai de me faire des leçons, combien elles ſont inutiles. Je cherche quelquefois quelle peut-être la cauſe de mon dégoût. Je vois une femme aimable,

qui a de la jeunesse & de l'esprit; mais ses agrémens ne me touchent point. Ma raison me dit encore qu'elle est belle; mais mon cœur ne me le dit plus, & le reste parle vainement en sa faveur. Ne devroit-elle pas sentir par ma froideur que je ne l'aime plus; & une femme peut-elle se tromper à des transports si étudiés, après avoir joui du trouble & de la fureur d'un amant? Malgré mes efforts, il faut que nous rompions; & c'est, à mon sens, un plus cruel supplice de feindre de l'amour pour une femme qu'on n'aime plus, que pour une femme que l'on n'aime point. Il conclut tout ce beau raisonnement, en priant Saint-Fer***, ami de Madame de la G***, de lui jetter des soupçons dans l'esprit, de lui dire qu'elle n'étoit plus aimée; & il lui jura qu'il ne le dédisoit de rien. Mais, Comte, lui répondit-il, tu ne songes pas qu'elle en mourra de douleur. Ah! si je ne le craignois point, répondit P***, je ne te prierois pas de lui annoncer mon inconstance. Par pitié, sauve-moi; elle veut que je l'épouse: d'ailleurs une chose de cette sorte est moins cruelle, quand elle sort de la bouche d'un autre, que de celle d'un amant accoutumé à tenir un langage différent.

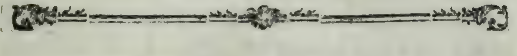
Saint-Fer*** refusa opiniâtrément de se charger de cette commission. Eh bien, reprit-il, je ne t'en parle plus, mais tu es cause que je vais lui porter le poignard dans le sein. Il sortit, & nous étions aux Tuileries, réfléchissant encore sur cette constance inusitée de Madame de la G***, quand, nous abordant avec un air effaré : c'en est fait, dit-il, je suis content, si toutefois on peut l'être en mettant au désespoir une femme qu'on a tendrement aimée. En sortant d'avec nous il étoit allé chez elle ; elle l'y attendoit avec impatience, & le jour même avoit été pris pour se donner des preuves mutuelles de leur tendresse. L'occasion étoit pressante, l'aspect du péril le transit ; il résiste, il hésite; elle le presse, il se fâche ; elle se désespere, & il découvre franchement à la Dame l'origine du mal. Elle s'évanouit ; P*** lui donne du secours ; elle revient à elle, toute en pleurs se jette à ses pieds, & lui dit les choses du monde les plus touchantes. P*** tout en pleurant aussi, l'exhorte à prendre son parti. La fureur succede à l'amour ; elle veut le tuer ; il reprend son épée, se sauve, & pour ne lui laisser aucun lieu de douter de sa bonne foi, il écrit dans la loge du Suisse

ſon congé bien ſigné. Il triomphoit en me contant ſon aventure, & m'aſſuroit toujours qu'elle en mourroit de douleur. En effet, elle ſe couche après ſon départ, paſſe le reſte de la journée, & toute la nuit, à ſoupirer & à s'évanouir. Elle ſe leve avec la même douleur; & la lumiere lui étant odieuſe, elle fait tirer les rideaux de ſa chambre, & languiſſamment couchée ſur un canapé, elle déplore la perte de ſon amant. Elle tombe encore dans une foibleſſe qui fait tout craindre pour ſa vie; & peut-être qu'elle ſeroit morte, ſi le jeune Duc de ***, qui entra dans le moment qu'on lui donnoit du ſecours, ne l'eût conſolée une heure après qu'elle avoit penſé expirer à ſes yeux. Le Duc qui a trouvé l'aventure plaiſante, l'a ſur le champ rapportée à ſes amis. Un de ceux-là, ami de P***, lui en a fait part. P***, au déſeſpoir qu'elle ne ſoit pas morte, & qu'elle ait accepté ſi-tôt une conſolation dont il la croyoit incapable, a ſenti rallumer ſon amour par ce qui auroit dû l'éteindre. Il a cherché à ſe remettre bien avec Madame de la G***; mais vous ſçavez ce que c'eſt qu'une perſonne conſolée; elle l'a mépriſé, & il a toutes les peines du monde

à l'oublier avec la petite J *** qu'il aimoit auparavant à la fureur. Adieu, Comte; avant de me faire une infidélité, souvenez vous de l'aventure de notre ami, & de la façon de se consoler de Madame de la G***.

BILLET.

*LA précieuse Madame de *** vient d'arriver avec deux beaux esprits qui me donneront la migraine, si je n'y mets ordre. Elle me demande à souper ; je suis perdue si vous ne venez : amenez aussi Saint Fer * * *, je vous en conjure ; il aime à disputer & pourra tenir tête à ces Messieurs. Je vous parlerai, je vous verrai du moins ; sans ce secours je meurs. Vous ne sçavez peut être pas à quel point ces gens sont maussades : ils parlent sans cesse & je n'entends pas un mot de ce qu'ils disent ; jugez combien je suis à mon aise. On me menace encore de la lecture d'un ouvrage. Rancune tenant, venez me délasser de l'ennui du précieux, quand même vous imagineriez que je prends un prétexte pour vous voir. C'est un service qui ne restera pas sans récompense, & je vous dédommagerai de votre ennui en vous permettant de me voir quinze jours de suite tête-à-tête. Viendrez-vous?*



LETTRE LVI.

Y A-t-il quelque chose au monde de moins raisonnable que votre jalousie ? Et pourriez - vous m'estimer assez peu pour me trouver capable d'aimer l'homme qui vous inquiete ? Donnez vous du moins des rivaux qui ne me déshonorent pas. Eh ! pourquoi voulez vous en avoir quand toutes mes actions vous prouvent combien je vous suis attachée ? Ne pensez pas que je veuille me justifier de l'inconstance que vous m'imputez ; je vous offenserois trop si je croyois votre jalousie véritable. Je connois vos caprices, & ceci en est un. Votre délicatesse n'est pas assez grande pour se choquer lorsque je parle à un homme qui n'est jamais venu chez moi, qui n'y viendra jamais, malgré ce que vous en voulez imaginer, & qui n'est pas fait de façon à vous inspirer de la terreur. Cette modestie m'étonneroit si je n'en décou-vrois pas la cause. Vous vous estimez, mais vous ne m'estimez pas ; & dans les traits de satyre que vous lancez sans cesse contre mon sexe, vous ne faites de moi

aucune exception particuliere. Vous croyez que je vous aime, mais vous ne m'en avez aucune obligation. Vous me ſuppoſez une néceſſité abſolue d'aimer quelqu'un ; & ſi quelquefois vous vous flattez que c'eſt votre mérite qui m'a rendu ſenſible, plus ſouvent encore vous penſez que le caprice ſeul m'a déterminée, & qu'il peut m'entraîner vers un autre comme il m'entraîne vers vous. S'il vous en ſouvient cependant, ce cœur que vous mépriſez tant aujourd'hui, ne fut pas ſi facile à gagner. Vous eûtes beſoin d'employer l'artifice pour vous en rendre maître, & vous ne l'auriez jamais été ſi, en l'attaquant, vous vous étiez montré tel que vous êtes, ſi j'avois pu, en ſuivant ce que ma raiſon me dictoit, vous croire ſemblable à ces mêmes hommes pour qui j'avois conçu tant d'horreur. Vous m'alléguerez peut-être la durée de votre paſſion ; j'avoue que je voudrois qu'elle vous fît tout l'honneur que vous en voulez tirer. Mais combien de perfidies, combien d'attachemens paſſagers n'a-t-il pas fallu que je vous pardonnaſſe ? Par combien de peines & de larmes n'ai-je pas acheté vos retours, & depuis quel tems votre paſſion ne ſeroit-elle pas finie ſi mes

soins & mon indulgence ne vous avoient pas empêché de l'éteindre, si je n'avois pas opposé à vos refroidissemens une constance si égale que vous n'avez jamais osé m'annoncer que je vous avois perdu? Vous m'auriez sans doute beaucoup plus aimée si, moins sensible & moins tendre, j'avois affecté pour vous autant d'indifférence que je vous ai témoigné d'amour. Si, paroissant avoir du goût pour toutes sortes d'objets, je vous avois mis sans cesse dans la nécessité de ne sçavoir que penser de mon cœur : ma coquetterie & ma dissimulation auroient éveillé un amour sur lequel vous vous endormiez. Et d'abord que vous m'auriez cru capable de changer, vous auriez craint mon inconstance; mais je rougirois de vous devoir à de tels artifices. Je sens que je vous perds, mais sans me rendre la victime de vos fantaisies, annoncez-moi tout d'un coup votre perte; quelque douloureuse qu'elle me soit, elle nepeut l'être plus que la cruelle incertitude où je vis. Je n'exige plus de vous que de me dire que vous ne m'aimez plus : pour tant de tendresse, est-ce trop d'un peu de sincérité?



LETTRE LVII.

AU milieu de votre plus forte paſſion pour moi, j'ai prévu votre changement ; il m'afflige, mais il ne me ſurprend pas. Ai-je dû me flatter que vous m'aimeriez toujours ? Et parce que mon cœur m'aſſuroit de ma conſtance, devoit-il m'être un garant de la vôtre ? Vous me quittez ; que ce ſoit pour une autre, ou que, dégoûté de l'amour, vous vous condamniez à une indifférence éternelle, je n'entre point dans les raiſons qui vous font agir ; on ſeroit trop malheureux ſi, quand on aime, on s'enchaînoit à jamais, & que pour conſerver une conquête dont on fait peu de cas, on renonçoit à toutes les occaſions qui ſe préſentent d'en faire de nouvelles. Je n'ai point à me plaindre de vous ; ce n'eſt pas votre faute ſi je vous aime encore ; & vous avez fait depuis long-tems ce qui étoit néceſſaire pour chaſſer une paſſion que vous ne vouliez plus entretenir. Vous ne m'aviez pas promis de m'aimer toujours, & quand vous auriez pu le faire, je ne ſerois

point étonnée du parjure. Vous m'avez trouvée aimable, je cesse de vous le paroître; puisque mes seuls agrémens vous avoient déterminé, il est juste que vous changiez avec eux. La seule chose que j'exige de vous, & je ne vous la demande que parce qu'elle ne vous coûtera point, c'est que vous ne me voyiez plus. Je sens que je vous aime encore, laissez-moi m'accoutumer, par votre absence, à vous regarder comme un homme indifférent; votre vue me plongeroit dans le plus affreux désespoir. Vous ne pourriez me dire que ce que vous m'avez écrit; & il ne seroit pas généreux à vous de voir couler des larmes que vous ne voudriez pas essuyer. Mais est-il vrai que vous m'ayez abandonnée! Quoi, dans ce cœur qui faisoit tout son bonheur de notre union, dans ce cœur parjure, ne reste-t-il plus rien pour moi? Ah que l'on sent douloureusement la perte d'une chose à laquelle on avoit attaché ses plus cheres délices! Hélas! malgré ce que je vous disois de votre inconstance, je ne la prévoyois pas; tranquille sur la foi de vos sermens, rassurée contre votre perte, par l'amour extrême que j'avois pour vous, je ne pouvois pas croire que vous fussiez ca-

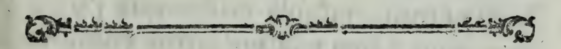
pable d'une perfidie. Je sentois que rien ne pouvoit vous arracher de mon ame : & je me flattois quelquefois que j'étois la seule que vous puissiez véritablement aimer. Je trouvois de la douceur à penser qu'il n'y avoit que ma mort qui pût vous rendre à vous-même, & que dans mes derniers instans je jouirois encore du plaisir de vous voir me regretter & de mourir aimée. Pourquoi m'enviez-vous la seule consolation qui me reste ? Barbare ! venez m'accabler par votre indifférence ; songez qu'il y a trop de cruauté à ne pas m'arracher la vie. Je vous perds ! Je ne vous perds que parce que vous le voulez, voilà l'idée que vous me laissez de vous ! Vous n'aimez point ailleurs, & vous m'abandonnez ! Ah ! avez-vous pensé à ce que vous m'écrivez, en avez-vous senti l'importance ? Songez - vous que rien au monde ne pourroit nous rapprocher ; & que rompant avec moi si injustement, quand je vous reverrois à mes genoux plus tendre que je ne vous ai jamais trouvé ; quand j'aurois encore pour vous ces sentimens qui ont fait si long-tems notre bonheur, je ne voudrois plus voir en vous qu'un homme digne de toute ma haine. Adieu, je n'ai plus rien à vous dire.

LETTRE LVIII.

PAR ma derniere Lettre je vous ai prié de ne me plus voir, je ſentois que votre vue entretiendroit en moi des ſentimens qu'il m'eſt important d'éteindre; mais dans le cruel état où vous m'avez réduite, le plus affreux de mes malheurs eſt de ne vous voir pas. Je ne vous demande plus de la tendreſſe; mais je n'ai pas mérité la répugnance que vous avez à me voir. Ne craignez pas que je vous faſſe des reproches, je me plains plus de moi que de vous. Si mes yeux n'avoient pas été ſi cruellement fermés, ſi ma paſſion, moins folle, m'avoit permis de réfléchir ſur vos démarches, d'y voir combien vous étiez inſenſible à ce que je faiſois pour vous, vous n'auriez pas eu beſoin de m'annoncer votre inconſtance; mais tel étoit mon aveuglement que je ne vous voyois que comme je deſirois que vous fuſſiez. Sans vouloir entrer ici dans un détail qui vous déplairoit, je ne vous reproche pas de m'avoir abandonnée; mais ai-je mérité votre mépris? Je ſuis malade, vous le ſça-

vez, & je ne vous vois pas. Qu'ai-je fait qui vous oblige à tant de dureté ? Vous craignez encore mon amour. Ah ! n'en redoutez rien ; quelque violent qu'il ſoit encore, votre inſenſibilité & ma fierté me ſauvent de tout ; vous ne me verrez point répandre d'indignes larmes, ni deſcendre à des prieres honteuſes ; mais pour avoir ceſſé d'être amans, avons-nous renoncé au plaiſir d'être amis ? Voilà le ſeul ſentiment que je puiſſe vous demander ; mais l'inconſtance auroit peu de charmes pour vous ſi vous n'y joigniez pas le mépris. De quoi ſuis-je coupable cependant ? Vous ſeul avez fait tous mes crimes ; ſans vous je jouirois encore..... Ah ! que me ſert-il d'être tourmentée par de ſi cruelles réflexions ? Elles m'éclairent ſur des fautes qu'elles n'ont pas ſçu prévenir, & redoublent mon déſeſpoir. Je me plaindrois moins de votre indifférence ſi, en ceſſant d'être aimée, je pouvois voir renaître dans mon ame le repos que vous en avez chaſſé : mais loin que votre froideur puiſſe éteindre mon amour, elle ſemble le rallumer avec plus de violence. Que je ſuis malheureuſe ! Je vous aimois éperduement quand vous feigniez une tendreſſe que vous

vous ne reſſentiez pas, & je meurs de douleur quand vous ceſſez de vous contraindre. Ayez pitié de l'état où je ſuis ; je ne veux que vous voir, je ne ſerai point ſeule ; accoutumez-moi inſenſiblement à vous perdre pour toujours : dites-moi tout ce qui peut me confirmer mon malheur, il y auroit trop de cruauté à m'épargner. Songez auſſi qu'en ceſſant tout-d'un-coup de venir chez moi, vous faites faire à mon mari des réflexions. Vous êtes trop honnête homme pour ne les lui point épargner. Adieu, Monſieur ; vos complaiſances pour moi ne dureront pas, & je ſçaurai par une prompte abſence vous délivrer de l'embarras de les avoir long-tems.



LETTRE LIX.

De grace, ceſſez de m'écrire, ſauvez-moi de l'affront de mépriſer ce que j'ai cru digne de mon eſtime. Vous avez rompu avec moi, je ne m'en ſuis pas plainte. J'ai aſſez bien préſumé de vous pour croire que vous ne me faiſiez pas injuſtice, & que, ſans de fortes raiſons, vous ne m'auriez pas abandonnée. Je

vous ai eſtimé même de la franchiſe avec laquelle vous m'avez inſtruite de votre changement. Aujourd'hui vous oſez me demander pardon ! Vous pouvez m'avouer que ce n'eſt qu'à votre caprice que j'ai dû votre éloignement ! De ſang froid vous me plongez le poignard dans le ſein, à moi qui ne reſpirois que pour vous ! Pouvez-vous me mépriſer aſſez pour croire que je puiſſe revenir à vous ? Barbare, qui pour le ſeul plaiſir de me déſeſpérer, avez agi avec moi comme avec la femme dont on auroit le plus à ſe plaindre. Encore ſi, déterminé par un autre objet, vous m'aviez quittée pour vous livrer à lui, j'aurois excuſé votre inconſtance, j'aurois même pouſſé la généroſité juſqu'à croire que j'y aurois donné lieu ; je me ſerois conſolée d'une paſſion née peut-être malgré vous. Mais que vous me quittiez, que vous m'abandonniez ſans ménagement, dans la ſeule vue d'éprouver ſi je ſerai ſenſible à votre perte, voilà ce que je ne puis ſoutenir. Quelque peu qu'une pareille feinte puiſſe durer, elle dure toujours trop ; il y a même de la cruauté à l'imaginer. Je vous l'aurois cependant pardonnée, je vous aimois aſſez pour me flatter qu'elle ne ſeroit venue que

d'un excès de délicateſſe, & quelque bizarres que puiſſent être les aſſurances qu'un amant veut prendre de notre cœur, elles nous ſont toujours précieuſes quand elles nous prouvent ſon amour. Si votre idée avoit été telle, un jour ſuffiſoit pour votre ſatisfaction & mon tourment. Vous ne m'auriez pas refuſé les plus légeres complaiſances, vous n'auriez pas été quinze jours ſans me voir ; & quand vous m'avez revue depuis, & toujours accablée par ma douleur, vous n'auriez pas inhumainement joint les inſultes les plus marquées à l'injure que vous m'aviez faite. Et vous oſez m'écrire ! Vous pouvez, ſans mourir de confuſion, vous rappeller mon idée ! Vous m'aimez ! que je ſerois heureuſe que vous diſſiez vrai ! Puiſſe cet amour faire votre éternel ſupplice, & puiſſai-je un jour vous donner autant de preuves de mépris & de haine que je vous en ai donné d'une tendreſſe dont le plus déteſtable de tous les hommes auroit été plus digne que vous.



LETTRE LX.

EN effet il feroit très-fingulier que je vous aimaffe encore, & j'imagine comme vous que cela feroit fort plaifant. Mais, mon pauvre Comte, je me fuis corrigée de rire. Je vous l'avois bien dit que la fin de la comédie ne feroit pas agréable pour vous. Si vous fçaviez combien le perfonnage que vous y jouez à préfent eft ridicule, vous n'auriez pas la force de le foutenir plus long-tems. Oui, vous êtes défœuvré, languiffant; Madame de *** a refufé vos foins, je ris de vos foupirs. Que de mortification! Confolez-vous, il y a peu d'hommes à qui la même chofe ne foit arrivée; mais étoit-il poffible qu'elle vous arrivât, & qu'aimable comme vous êtes, vous vous trouvaffiez rebuté de deux côtés! Après tout, il vous refte une reffource. Vous m'avez aimée, moi, je fçais comme vous vous y êtes pris pour me tromper; imaginez quelque nouvelle façon dont je puiffe être encore la dupe. Je connois votre air trifte, ces foupirs affectueux que vous tirez du fond

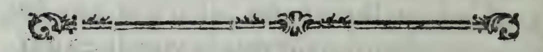
du cœur, ces petits mots si joliment dits, ces Lettres si élégamment écrites, ces beaux yeux noyés dans les larmes, ce visage abattu, tout cela ne peut plus me toucher; & je crois pourtant que c'est tout ce que vous sçavez faire. Vous perdriez encore l'esprit que je ne m'en appercevrois pas. Ainsi vous jugez bien que toutes ces gentillesses ne peuvent vous être d'aucune utilité. Ce qu'il y a de fâcheux encore, c'est que vous passez pour trompeur; que peu de femmes de bon sens voudront vous croire, & que vous n'aimez pas les conquêtes trop faciles. Vous ne trouverez pas si-tôt un dédommagement. Voyez combien vous êtes malheureux! Vous étiez las de m'aimer, je n'avois plus rien de touchant pour vous; à peine vous souvenez-vous de m'avoir trouvé belle. Vous me faites une infidélité, vous cherchez fortune, vous ne la trouvez pas, & tout de suite vous revenez à moi. Je suis un peu cruelle, & vous voilà plus amoureux que jamais. L'aimable cœur que le vôtre! Et quel plaisir de pouvoir disposer ainsi de tous ses mouvemens! Vous aviez cependant assez bien arrangé cette aventure; il est vrai que vous aviez mis dans votre plan que je vous aimerois encore,

ſans mes caprices cela étoit naturel : vous me connoiſſiez, & vous pouviez répondre de moi. Je ne vous blâme point d'être étonné de me trouver ſi différente de moi-même. Vous ne pouviez pas imaginer cet incident, quoiqu'il ſoit le plus intéreſſant de tous. Mais ſans m'arrêter plus long-tems à ce badinage, il faut répondre à votre Lettre. Je vous dois pour moi-même de bons conſeils, & un aveu ſincere de ce que je penſe ſur votre compte. Je ne vous aime plus : dans le tems de ma colere, je vous en aurois dit tout autant, mais avec beaucoup moins de ſincérité. Dans un état violent, on peut ſe tromper ſoi-même ; mais revenu de ce premier mouvement, on voit les choſes de ſang froid, & l'on en eſt bien moins dupe. Il eſt donc vrai que je ne vous aime plus, & que je ne vous aimerai jamais. Votre repentir, fût-il ſincere, il ne me toucheroit pas. On ne pardonne que quand on y trouve du plaiſir, & que lorſque les offenſes peu graves n'ont point éteint l'amour. Vous ſçavez de quelle nature ſont celles dont je me ſuis plainte, & je ne daigne pas les rappeller. Que votre cœur ſe juge lui-même, qu'il vous accable de tous les reproches que vous méritez, & puiſſe-

t-il vous en dire aſſez pour vous faire déſormais éviter des procédés auſſi condamnables, que les vôtres l'ont été avec moi. Je vous aimois, ma paſſion ne s'étoit pas un moment démentie, vous l'avez éteinte. Vous me dites à préſent que vous m'aimez ; vous ſeriez trop malheureux ſi vous nourriſſiez des ſentimens auxquels je ne puis plus répondre. Suppoſé cependant que cela fût, gardez-vous de vous livrer à des idées trop flatteuſes. Rendez-vous juſtice, & n'eſpérez rien. Vous ne ſeriez pas peut-être aſſez raiſonnable pour ceſſer de me voir, c'eſt à moi d'y mettre ordre : on ne ſe guérit bien qu'en fuyant ; & pour les paſſions malheureuſes, il n'y a pas de plus cruel tourment que la vue de ce qui les cauſe. Si cependant, comme vous me l'aſſurez, vous devez bientôt partir, je vous permets de me venir dire adieu. Je ne ſuis ni ne ſerai jamais votre ennemie, je ne ſerai jamais non plus votre amante. Que mes bontés ne vous en impoſent pas. Vous pourriez eſpérer tout ſi j'en avois moins ; & la permiſſion que je vous donne de me voir, doit vous être un ſûr garant de mon indifférence.

BILLET.

HELAS ! oui, Monſieur, je vous permets de venir à l'Opéra, & je vous ſçais même un gré infini du ſoin que vous avez pris de vous informer de ma loge. Je ferai enſorte, puiſque vous le ſouhaitez, qu'il y ait une place pour vous : mais tous les jours d'Opéra ne ſe reſſemblent pas ; quelque tendre que ſoit la muſique, & quelque jolies choſes que vous me diſiez ſur Armide & ſur Renaud, je me ſouviens trop bien d'avoir été l'une, pour ſouffrir jamais que vous redeveniez l'autre.



LETTRE LXI.

J'AVOIS cru juſques ici que le droit de montrer de la jalouſie appartenoit à l'amant aimé, & je ne puis aſſez m'étonner quand je ſonge aux choſes que vous m'avez dites hier. Tout de vous m'offenſe, lorſque je vois que l'amour ou la vanité (car vous avez ſûrement plus de l'une que de l'autre) ſe mêle encore de vos démarches. Sçavez-vous bien que l'homme du monde qui me

ſeroit le plus indifférent, ſeroit plus près d'obtenir mon cœur que vous que j'ai ſi tendrement aimé. Qu'avez-vous à me demander, & ſur quoi fondez-vous vos prétentions? Si ma tendreſſe avoit eu quelques charmes pour vous, vous l'auriez conſervée avec plus de ſoin, & vous ne m'auriez pas forcée à n'avoir pour vous que de l'indifférence. Je ne ſuis pas ſurpriſe que vous ayez voulu ceſſer de m'aimer, puiſque je ne vous touchois plus : il étoit naturel que vous finiſſiez un commerce dans lequel vous ne trouviez plus d'agréments. Quelque choſe qu'on diſe de la conſtance, elle ne dure qu'autant que l'amour; & d'ordinaire il ne ſubſiſte qu'autant que les deſirs qu'il fit naître ne ſont pas entiérement ſatisfaits. J'ai bien ſenti, lorſque je me ſuis livrée à votre ardeur, qu'elle diminueroit, que je vous perdrois; mais entraînée par un ſentiment qui étouffoit ma raiſon, en connoiſſant le péril que je courois, je n'eus pas la force de l'éviter. Je vous ai vu pendant quelque tems plus tendre que vous ne l'étiez avant les plus fortes marques de ma foibleſſe, & malgré ce qu'il m'en avoit coûté, je ne pouvois m'empêcher d'être contente

quand je vous en voyois faire votre bonheur. Ce tems dura peu, vos desirs s'affoiblirent : comme c'étoit la seule chose qui vous eût attaché à moi, je vous vis beaucoup moins attentif qu'auparavant : ma passion n'avoit plus pour vous les mêmes charmes, vous aviez besoin de réflexion pour me donner ces mêmes soins que j'avois dûs à votre cœur : un reste de considération vous empêchoit de vous abandonner à votre froideur, vous languissiez auprès de moi, vous receviez à regret les preuves que je vous donnois de ma foiblesse ; tout vous ennuyoit. Qu'auriez-vous fait si vous n'aviez pas changé ? Il ne me siéroit pas de m'en plaindre : vous étiez maître de vous-même, & l'amour ne lie qu'autant qu'il plaît. Vous croyez m'aimer aujourd'hui, vous avez même des jalousies. Avez vous oublié combien votre liberté vous étoit chere ? Ne vous souvenez-vous donc plus que vous m'avez sacrifiée au plaisir d'en jouir encore ? Vous exigez de moi des complaisances : celle que j'ai de vous écrire ne doit pas vous en faire espérer d'autres ; je vois à regret qu'elle vous entretient dans des idées que, pour votre

repos, vous auriez déja dû détruire; & ſi vous y vouliez penſer, vous ſentiriez qu'il y a pour le moins autant d'indifférence que de généroſité à ne vous point vouloir de mal. On paſſe aiſément de la haine au ſentiment contraire, & ſi je m'en ſentois pour vous, je ne répondrois de rien; mais vous avez le malheur de n'être pas haï. A l'égard de vos craintes, vous vous doutez bien que je ne vous en ôterai aucune, & que, quand je vous aimerois, je ne vous tiendrois point compte de votre jalouſie, ſûre qu'elle naît bien plus du peu de cas que vous faites de moi, que de la défiance où vous êtes de votre mérite. Après tout, quand je me ſerois engagée dans une autre paſſion, je ne ferois que ce que vous m'avez dit; & c'eſt bien le moins que je vous croie de bon conſeil. Adieu, Monſieur; mes affaires ne me permettent pas de vous voir aujourd'hui, ma fantaiſie ne me le permettra pas demain, & je ne puis répondre du reſte de la ſemaine. Vous pouvez ſur ceci arranger vos plaiſirs, ou vos affaires.

BILLET.

*VOUS avez tout lieu de vous applaudir du tour ingénieux que vous m'avez joué, en me faisant gronder par mon mari. Vous vous souvenez qu'en pareil cas vous imaginâtes la même chose, & qu'elle vous réussit ; mais dans ce tems-là, je vous aimois & je fus bien aise de me servir de ce prétexte pour me raccommoder avec vous. Dans la situation présente, vous pouviez vous servir d'une invention nouvelle ; mais quand on n'est pas bien amoureux, on n'est guere inventif. De si grands efforts d'imagination vous épuiseroient, & je vous conseille de les garder tous pour Madame de N ***. Vous voulez, m'a-t-elle dit, vous faire aimer d'elle, & je crois que vous n'aurez pas peu de peine à détruire la mauvaise opinion qu'elle a conçue de vous : je vous promets de la combattre le plus qu'il me sera possible ; trop heureuse de voir vos soins se tourner vers une autre, il n'y a rien que je ne fasse pour fléchir sa cruauté. Mon mari vous portera tantôt ma réponse, & je vous prie de ne plus l'employer à de pareils messages ; je suis honteuse de l'avoir souffert, & je ne serois pas pardonnable de le souffrir encore.*

LETTRE LXII.

IL eſt vrai que le Prince de *** m'aime ; mais il n'eſt point vrai que je n'aime pas le Prince de ***. La façon dont nous avons vécu enſemble, ne me permet pas de diſſimuler ; & d'ailleurs, il eſt ſi naturel d'aimer, que je ne vois pas que ſur cet article le démenti ſoit néceſſaire. Oui, je l'aime ; mais je ne ſçais pourquoi, vous que j'ai vu ſi jaloux, vous ne le voulez pas croire ? Avez-vous donc oublié que mon cœur eſt ſi tendre, que, fût-il occupé par trente amans, il me reſteroit encore de la ſenſibilité pour ceux qui ſe préſenteroient ? Il ne faut auprès de moi qu'un ſoupir. Je puis pourtant vous aſſurer que le Prince n'en a pas pouſſé, & que j'ai pris un ſoin extrême de les prévenir tous. C'eſt une conquête trop illuſtre pour ne pas mériter toutes ſortes d'attentions ; & j'ai peine à deviner pourquoi vous avez cru qu'il me trouveroit inflexible. Il eſt vrai qu'il n'a pas un eſprit prodigieux ; mais tant de gens, s'il le veut, en auront pour

lui, qu'on ne s'appercevra pas qu'il en manque. On en a bien peu ſi l'on n'en a pas aſſez pour amuſer une femme ; & malgré ce que vous en voudrez penſer, il me dit les mêmes choſes que vous m'avez dites. Il me jure qu'il m'adore ; il le prononce d'un ton pénétré, qui ne lui ſied pas mal ; & ſes yeux, plus éloquens que ſes diſcours, me perſuadent encore plus qu'eux. Ses manieres douces & attentives me prouvent qu'il ſent ce qu'il dit. Et ce n'eſt point par les ſoupirs étourdis que vous affectiez hier, & qui font retourner toute une compagnie, qu'il veut m'aſſurer de ſon ardeur. Plus modeſte que vous, je vois dans ſa timidité plus de paſſion que je n'en ai jamais remarqué dans votre pétulance. Il m'aime ſans eſpoir ; & ne fuſſent-elles pas vraies, je ne haïs pas ces façons déſintéreſſées. Que voulez-vous que je vous diſe ? Peut-être qu'il me trompe ; mais il ne me déplaît pas : & auprès d'une perſon- auſſi dégoûtée de l'amour que je l'étois, ce n'eſt pas mal avancer que de perſuader à demi en quinze jours. Mais avec ces merveilleuſes qualités, je ne crois pas que je m'en amuſe long-tems. L'amant le plus aimable ceſſe aiſément

de l'être, la certitude d'avoir plû le rend bientôt incapable de plaire. Je suis si persuadée de ce que je vous dis, que désormais je congédierai les soupirans avant le moment de foiblesse. Se piquer de fidélité pour un homme, est le plus triste personnage du monde. La constance n'est qu'une chimere, elle n'est pas dans la nature, & c'est le fruit le plus sot de toutes nos réflexions. Quoi! par un vrai sentiment d'honneur, que nous ne concevons pas même en nous y soumettant, il faut que l'on ne puisse changer quand on est mécontent de son choix! Il faut s'asservir aux caprices d'un amant bizarre, qui nous fait une loi de tout ce qu'il veut; essuyer les dégoûts que lui cause une trop longue passion; souffrir un maître où l'on ne devroit trouver qu'un esclave, & se faire un mérite d'aimer ce qui ne nous touche plus! Est-il rien de plus ridicule, & ne suis-je pas trop heureuse que vous m'ayez tirée d'une situation si cruelle? Je vous prie, malgré toutes les obligations que je vous ai, de ne pas venir si souvent chez moi. Vous voulez toujours me parler, & je crois vous avoir déja dit que je n'ai rien à vous répondre. Vous sçavez d'ailleurs

que, lorſque je vous ai permis de me voir, j'ai compté qu'un prompt départ vous éloigneroit de moi ; vous n'êtes point parti, & je ne ſuis pas d'humeur à avoir pour vous d'éternelles complaiſances. Adieu, Monſieur ; la bonté que j'ai eue de vous ouvrir mon cœur, eſt moins à votre avantage que vous ne voudriez peut-être le croire : il m'étoit important de me rendre mon repos ; vous le troubliez en voulant me rengager à vous aimer ; & je ne puis mieux, je crois, vous en faire perdre l'envie qu'en vous faiſant voir dans mon cœur des ſentimens qui ne me permettent plus de répondre aux vôtres.

BILLET.

VOUS êtes Malade ! Ah ! traître ! Et l'on veut que j'en ſois la cauſe ! Je ſerai donc coupable déſormais de tous les maux qui vous arriveront ? De combien de façons eſſayez-vous ma foibleſſe ? La derniere fois vos larmes, aujourd'hui..... Vous dirai-je de guérir ? vous mettez votre ſanté à trop haut prix. Vous voudriez retrouver mon cœur tel qu'il étoit pour vous. Vous ne vous ſerviriez du pardon que je vous accorderois que pour me faire

de

de nouvelles insultes. Il est passé ce tems heureux que vous me demandez encore ; à peine vous en souvenez-vous, pourquoi faut-il que je ne me le rappelle qu'en soupirant ? Tout le monde m'assure que vous n'avez pas cessé de m'aimer ; mais il faut qu'il n'en soit rien, puisqu'on a tant de peine à me le persuader. Guérissez pour me le dire vous-même, je ne demande pas mieux que d'être convaincue. Je sens que vous me donnez déja de la pitié, ce n'est qu'en vous voyant que je puis répondre du reste.



LETTRE LXIII.

AH ! je ne vous ai que trop pardonné, cruel que vous êtes ! témoin hier de mes pleurs & de ma foiblesse ; que voulez-vous de plus ? Je ne m'offense point de vos craintes, mais je ne veux point trop vous rassurer. Sûr de mon amour, il vous flatteroit moins que l'incertitude où vous êtes : elle me prouve du moins que vous connoissez tous vos torts ; & craindre de ne pouvoir être aimé, c'est avouer qu'on ne mérite guere de l'être. Resterez-vous long-tems dans

cette idée ? Revenez - vous véritablement à moi ? Sentez - vous combien vous me devez de tendresse & de reconnoissance ? Je vous ai vu des transports qui m'ont paru sinceres ; mais que je crains que la vanité seule ne les ait fait naître ! Vous vous êtes vu un rival, & vous ne m'avez cru digne d'être aimée que lorsque vous avez eu perdu tout espoir de me ramener. Vous vous êtes indigné de voir qu'un bien si longtems à vous, alloit vous échapper ; & c'est plus pour faire sentir au Prince de *** le pouvoir de vos charmes, que pour me prouver votre amour, que vous avez cherché à lui arracher un cœur qu'il vouloit se rendre favorable. Vous m'avez cru sensible à ses soins, & vous avez imaginé une espece de honte à me perdre. Je n'avois pas besoin de vous pour ne le pas aimer. Toute entiere à ma douleur, vous ne m'en étiez pas moins cher : ma raison révoltée contre une passion si déraisonnable, masquoit quelquefois mes mouvemens ; je croyois vous haïr, mais ce sentiment me faisoit trop de peine pour être vrai. Je souhaitois de l'indifférence, le desir que j'en avois me faisoit connoître combien j'en étois éloignée. Déchirée par

ces deux mouvemens, ils ne cessoient qu'à votre vue ; je ne me sentois plus que de l'amour , & les seuls vœux que je pusse former, étoient de vous retrouver sensible. Heureuse , au milieu de tant de trouble, d'avoir pu vous le cacher, d'avoir eu assez de force sur moi-même pour ne vous voir qu'en public ! Combien ne m'en coûtoit-il pas pour vous éviter ! Que ne vous aurois-je point dit si je m'étois abandonnée à moi-même ! Que de pleurs les vôtres m'ont fait répandre ! & comment n'aurois-je pas voulu les essuyer ! & je vous écrivois que je ne vous aimois plus ! Et vous le croyiez ! Est-ce avec la passion qui me dévoroit qu'on exprime bien l'indifférence ? Vous aurois-je écrit si je n'avois pas pris en vous le même intérêt ? Mais si vous vous mépreniez à mes Lettres , n'entendiez-vous pas mes regards ? Ils étoient les interpretes de mon cœur. Que vous y deviez lire d'amour ! Vous ne poussiez pas un soupir qui ne m'en arrachât : plus tourmentée que vous, je n'osois vous montrer mes alarmes ; jalouse jusqu'à la fureur , vos yeux ne me paroissoient regarder rien indifféremment ; j'y voyois de la tendresse pour tout le monde, & je ne croyois que moi

ſeule incapable de vous en inſpirer. Si je voulois rappeller votre ſouvenir, j'oublioіs tous les ſujets de plainte que vous m'aviez donnés, & rien n'étoit cher à ma mémoire que ce qui m'empêchoit de vous en bannir. Je jettois les yeux ſur votre portrait ; je me diſois vainement que c'étoit l'image d'un perfide ; je n'y voyois que ces traits que toute ma colere ne pouvoit effacer de mon ame. Traître que vous êtes, que n'avez-vous dans le cœur la tendreſſe qui brille dans vos yeux ? Vous me dites avec tant d'ardeur que vous m'aimez, pourquoi laiſſez-vous faire à votre eſprit l'ouvrage de votre cœur ? Que je vous plains ſi vous me dites ce que vous ne ſentez pas ! Et comment exprimez-vous ſi bien ce qui vous touche ſi peu ? Contente aujourd'hui de vos ſentimens, faites que je le ſois toujours. Tout à moi, comme je ſerai toute à vous, ne vivez que pour me donner toutes les preuves d'amour que je me crois en droit d'exiger, que pour en recevoir de moi ; qu'unis à jamais, nous oublyions dans nos tranſports qu'il y ait au monde quelque choſe qui nous puiſſe ſéparer. Que ne pouvons-nous dans un coin de l'Univers, nous ſuffiſant à nous-mê-

mes, libres de tous ſoins, inconnus à tous, ne voir renaître nos jours que pour les paſſer dans les plaiſirs que donne une paſſion vive & délicate ! Sûrs d'employer à nous aimer le jour qui ſuccéderoit, nous perdrions avec moins de regret celui que nous verrions s'écouler. Le paſſé ne nous offriroit un ſouvenir agréable, que pour nous encourager à ne rien laiſſer perdre du préſent ; & dans les charmes d'une paſſion toujours nouvelle, nous ne verrions dans l'avenir que la certitude parfaite de nous aimer toujours. Seule avec vous je ne craindrois point qu'on vînt vous enlever à mon ardeur ; & la mienne toujours plus vive, vous empêcheroit de ſentir la néceſſité où vous ſeriez de n'être attaché qu'à moi : mais puiſque je ne puis prétendre à un bonheur ſi grand, faites qu'au milieu du tumulte du monde, il n'y ait de ſolitude pour vous qu'où je ne ſerai pas ; que tous les objets qui vous environneront, ne ſervent qu'à vous faire deſirer celui qui vous manquera ; qu'en butte aux regards de toutes les femmes, vous ne cherchiez que les miens ; qu'expoſé à toutes les occaſions de m'être infidele, vous penſiez que je ſuis ſeule digne de vous. Vous ne ſçauriez me don-

ner trop d'amour pour me dédommager de ce que vous m'avez fait souffrir. Je serois morte de douleur si, dégagé pour jamais, je vous avois vu porter à une autre les sentimens qui ne devoient être que pour moi. Avez-vous pu croire que j'aimasse le Prince de * * * ! Et quand il auroit été vrai que vos procédés m'eussent guérie, me connoissez-vous assez peu pour me croire capable d'aller chercher dans un commerce nouveau, une continuation de déshonneur ? J'aurois trop bien justifié votre inconstance & vos mépris. Vous sçavez que je ne m'engage pas facilement. Vous sçavez que dans de certains momens je ne me consolois de vous avoir perdu que dans l'espérance de rentrer dans mon devoir, & d'effacer par une conduite plus raisonnable, les reproches que je me faisois, & que peut-être tout le monde a à me faire. Vous n'avez pas osé me demander le sacrifice de ce rival. Que je serois heureuse si vous me rendiez assez de justice pour croire que vous n'en avez pas besoin ! Mais je connois votre délicatesse, & pour n'avoir jamais à le craindre, il vous suffit de la mienne. Vous ne le reverrez plus chez moi, & plût au Ciel que pour rendre votre

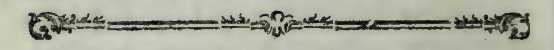
triomphe auſſi éclatant que je voudrois, il eût encore plus de mérite. Adieu, je viens de m'appercevoit que ma Lettre eſt d'une longueur effroyable, & que je ne m'y ſuis pas aſſez bien tenu parole : mais j'ai été ſi long-tems ſans vous dire que je vous aime, que je puis bien me pardonner de vous l'avoir aujourd'hui un peu trop répété : ſi vous me le pardonnez vous-même, je n'aurai d'autres reproches à me faire que de n'avoir pas dit la moitié de ce que je ſens. Ce n'eſt plus la peine au moins d'abréger nos viſites. Adieu.

Vous ne devineriez pas le malheur qui m'arrive. Mon mari vient de m'apprendre que ma tante eſt très-mal, & je pars dans ce moment pour aller paſſer la journée chez elle. Je ſerois inconſolable de cet incident, ſi je ne croyois pas me dédommager demain du plaiſir que je perds aujourd'hui. Mais y a-t-il au monde gens plus malheureux que nous !

BILLET.

J'ALLOIS vous écrire quand j'ai reçu votre Lettre. J'avois bien des choſes à vous mander ; maintenant je ne ſçais plus que vous dire. Je ne croyois pas qu'il dût

m'en coûter tant pour répondre. Il est pourtant sûr que je voudrois vous voir : mais ne trouvez-vous pas mon cabinet trop solitaire pour cela ? Depuis que j'en ai fait ôter mes Livres, nous n'avons plus d'excuse pour y rester ; & puis..... Mon Dieu ! que de choses embarrassantes dans la vie ! Que vous importe ce cabinet ? J'aurois envie d'aller à la campagne avec Madame de * * *, mais je n'ai garde de prendre cette résolution sans que vous y souscriviez. Venez donc me tirer d'incertitude.*



LETTRE LXIV.

DEPUIS que vous êtes à la campagne, il s'est passé à la ville des choses fort extraordinaires. Madame de *** est devenue dévote, T *** est devenu libertin. L'une a quitté son amant, l'autre son bénéfice : on croit qu'ils s'en repentiront tous deux. Le Comte de ***, aussi désagréable que jamais, est accablé de bonnes fortunes, & la prude Madame de *** se divertit à être amoureuse. La seche Marquise médit toujours, met toujours du blanc, joue sans

cesse, a conservé son goût pour le vin de Champagne, son teint couperosé, sa taille ridicule, son babil importun, sa vanité, ses vapeurs, son Page, & ses vieux amans. C'est une femme immuable celle-là ! Ces infidélités courent à Paris prodigieusement, c'est comme une maladie épidémique. Dieu veuille vous en garantir ; mais jamais les commerces amoureux n'ont été de si courte durée : soit que les faveurs se refusent avec trop d'opiniâtreté, ou qu'elles s'accordent trop promptement, tout est fini en moins de quinze jours. D*** étoit avant-hier au service de Madame de*** ; aujourd'hui il ne lui est de rien mais en revanche, il est de tout à la vieille Comtesse, dont le galant rend ses devoirs à la premiere; & les deux bonnes Dames n'en sont pas moins amies. J'allai hier à***, vous avez eu raison de me dire qu'on y médisoit de nous. La charitable N***, que j'ai été voir, m'a tout dit; mais pourquoi s'en fâcher ? Croyez-vous que, de quelque façon qu'on puisse vivre, on échappe aux discours; & si l'on ne donne point de prise à la médisance, est-on à couvert de la calomnie ? Que feroient donc ces courtisans inoccupés, ces femmes abandon-

nées par la galanterie, dévotes par néceſſité, méchantes par tempérament, & médiſantes par envie ? Telle aura eu mille amans, & ſe ſera encore plus déshonorée par le choix que par la quantité, qui trouvera que c'eſt un crime énorme à moi d'en avoir un. La vieille Madame de *** s'eſt déchaînée contre nous; mais de toutes les médiſantes, c'eſt celle dont je fais le moins de cas. Je ſuis ſûre qu'elle aura parlé en termes ſi précieux qu'on ne l'aura point entendue : on pourroit dire d'elle, ſi on vouloit, que tel Marquis bel eſprit qui la voit aſſiduement, & qui chante par-tout les bontés de l'adorable Climene, travaille moins d'imagination que d'après les ſujets qu'elle lui fournit. Elle aura beau médire de mes charmes, je ne veux me croire laide que quand vous ne m'aimerez plus. Le petit D***. a tenu des propos inſolens, & vous voulez l'en punir ? laiſſez-le avec ſon fard, ſa voix féminine, & ſes mœurs équivoques, être l'opprobre de Paris; laiſſez-le vivre, c'eſt aſſez nous venger. La jeune de *** vient de reparoître plus brillante, & moins redoutable que jamais; elle embellit par les abſences, & elle eſt peut-être la ſeule qui puiſſe conſerver

autant des charmes au milieu de tant de peines. Les amans lui reviennent en foule ; ceux qu'elle a maltraités jadis, ne s'en fouviennent plus, & les autres ne craignent que fes rigueurs. Madame de ***, qui n'a jamais éprouvé la même fortune, croit que cela ne durera pas, & que dans le nombre même de fes conquêtes, elle rencontrera de quoi les lui faire perdre. Madame de ***, & ce vieux Marquis de***, qui n'a jamais eu que de l'imagination, viennent de fe prendre d'une paffion, dont ceux qui s'y connoiffent ne fçavent que dire : Madame de S*** prude, mais fenfible, le Marquis amoureux, mais comme on l'étoit autrefois ; Madame de S*** attachée au goût moderne, le Marquis refpectant l'autre, vu la commodité dont il eft pour les amans ruinés. Vous ririez trop de voir ces deux petites perfonnes dans leurs tendres difcours : en vérité, cela eft hideux. Depuis que la Dame a eu la générofité de prendre le Marquis fur fon compte, on n'entend plus chez elle que des differtations fur la délicateffe de l'amour. Tous les jours le Marquis lui envoie des reflexions fur chaque livre de l'Aftrée, & retient, par fes doctes difcours, la pétulance

de la Dame. Elle n'a jamais vu, dit-elle, faire l'amour de cette façon, & gronde contre la jeunesse de la Cour qui l'y a introduite. Quoique ce ne soit que par nécessité, le Marquis cependant n'en veut pas moins passer pour homme à bonnes fortunes ; & malgré le discrédit où il est, il n'entre jamais chez Madame de***, qu'aussi mystérieusement que s'il y alloit pour affaire. Elle en paroît contente, & croit que cela sauve la réputation ; l'on dit cependant qu'elle se consoleroit moins facilement de cette maniere d'aimer, si ce n'étoit qu'elle garde encore le petit***. C'est un enfant, mais il a des ressources & de la complaisance ; il remplit le tems qu'elle ne donne pas au Marquis, & il n'a pas peu à faire, car elle ne l'occupe guere à huis clos. Miséricorde ! je suis bien trompée, ou voilà bien de la médisance ! Mais je suis piquée, & si je ne finissois pas, je crois que je médirois aussi de vous. Bon jour.

BILLET.

VOUS faites tout hors de propos. Hier je vous attends à sept heures, vous venez à neuf, & vous avez encore l'impertinen-

ce de croire que pour un rendez-vous cela n'importe pas, cependant vous m'avez trouvée ſortie. Ce matin vous me tirez du plus agréable ſommeil, pour me faire lire une Lettre qui ne vaut pas la moindre circonſtance de mon ſonge. Apprenez une fois pour toutes, que quand on le peut, on ne ſe repoſe jamais ſur d'autres du ſoin d'éveiller ce qu'on aime. C'étoit l'unique moyen de ne me pas faire regretter mon rêve. Oh! qu'eſt-ce donc que ce rêve, direz-vous? Je croyois être dans des jardins charmans; ſi je ne me trompe, j'étois Flore, Zéphyr ne vous reſſembloit pas, & pourtant je le trouvois le plus aimable Dieu du monde. Il m'avoit fait quelque méchanceté, & me prioit de la lui pardonner; comme vous m'avez miſe dans cette habitude-là, je le faiſois ſans peine, & il étoit à m'en remercier, lorſqu'on m'a rendu votre Lettre, & troublé les remerciemens de Zéphyr. Quelque mine que je faſſe, je ne ſuis pourtant pas fâchée d'avoir été interrompue; quoique vous n'en valiez pas la peine, il n'appartient qu'à vous de commencer & de finir mes ſonges. Adieu. Je vous avertis que je me rendors.

BILLET.

*NON, je ne puis plus vous pardonner votre négligence. Ne croyez pas que mes craintes soient frivoles. Les démarches de mon mari, ses fréquens séjours à V***, le besoin qu'on a de lui pour remplir la place qui vaque, les préparatifs sourds qu'il fait depuis un mois, son rang, ses richesses, son esprit, les études qu'il fait sur des choses auxquelles il n'a jamais pensé, tout m'inquiete. J'ai communiqué mes frayeurs à Saint-Fer ***, il les trouve justes, & vous êtes le seul qui ne vouliez pas croire ce qui en sera. J'entrevois des malheurs qui me font trembler, & je ne les vois que plus grands, puisque vous ne daignez point partager mes inquiétudes. Restez où vous êtes, vous y apprendrez mon départ, & votre indifférence me le rendra moins sensible. Quoi! supposé que mes craintes soient mal fondées, n'est-ce pas assez que je vous les marque pour vous les faire ressentir? Mais vous ne m'aimez plus. Vous trembleriez autant que moi du coup qui me menace, si l'amour vous le faisoit partager. Tant de sécurité annonce trop de froideur; & si nous nous séparons je serai seule à répandre des lar-*

mes. Vous n'en jouirez pas du moins ; vous auriez la dureté de triompher de ma douleur, & j'aime mieux en mourir que de voir votre vanité s'en repaître. Mais que faites-vous si éloigné de moi? Je connois votre aversion pour les affaires, & je ne doute point que vous ne fussiez déja de retour si les plaisirs ne vous arrêtoient point. Quoi qu'il en soit, ne croyez pas que je vous sollicite davantage de revenir. Ne pensez pas aussi me calmer par une Lettre; ce n'est qu'en partant que vous pouvez vous excuser, & me faire avouer ce que je sens encore pour vous, tout ingrat que vous voulez paroître.



LETTRE LXV.

LES voilà donc confirmés ces cruels pressentimens que nous avions l'un & l'autre! Notre malheur n'est que trop certain ; l'ambition de mon mari me plonge le poignard dans le cœur, il a enfin obtenu ce qu'il desiroit, & il m'entraîne dans un pays qui, quelque beau qu'il puisse être, ne sera jamais qu'un pays barbare. Je suis enfin parvenue à tout ce qu'une passion malheureuse peut

donner de tourmens. La crainte de votre inconſtance m'occupoit autrefois toute entiere ; mais je ne ſçais ſi je n'aimerois pas mieux vous voir inconſtant, & vous voir toujours, que de vous perdre fidele. Sentez-vous bien toute l'horreur de ma ſituation ? Je vous aime ; mais que dis-je aimer, Ah ! que ce terme eſt foible pour ce que je ſens ! & je vous quitte pour jamais ! & ce qui acheve de me déſeſpérer, hélas ! vous m'aimez auſſi ! Comment pourrons-nous vivre éloignés l'un de l'autre, nous qui nous plaignions d'un ſeul moment paſſé ſans nous voir, qui ne connoiſſions pas d'autres plaiſirs ? Je vous quitte pour jamais. Pour jamais ! grand Dieu ! Puis-je écrire ce mot ſans mourir ? Avons-nous pu mériter d'être ſi malheureux ? C'eſt donc moi qui trouble tout le repos de votre vie ; moi qui, pour la rendre heureuſe, voudrois ſacrifier la mienne. C'en eſt donc fait, nous ne nous reverrons plus ! nous ſerons pour jamais ſéparés ! Seroit-il poſſible que les adieux que nous nous fîmes, il y a ſi peu de tems, fuſſent pour nous les derniers ? Cette idée m'accable, me tue. Quoi ! toutes les heures, tous les momens vont nous éloigner l'un de l'autre. Occupés

ſans ceſſe à nous regretter, ne nous retrouverons-nous jamais? Chacun de mes jours ne ſera donc pour moi qu'un jour malheureux! Je ne vivrai donc que pour ſouhaiter la mort! Je les verrai s'écouler ces jours affreux, ſans jouir un ſeul moment de votre préſence! Je ne vous verrai plus! Mes yeux vous chercheront vainement! Encore s'il me reſtoit, dans un malheur auſſi cruel, l'eſpérance de vous revoir un jour; toute remplie de ce moment heureux qui vous offriroit à moi, que l'eſpoir de vous retrouver & de vous revoir fidele ſoulageroit mes tourmens! Un ſi grand plaiſir ne pourroit être acheté par trop de larmes; mais ce qui met le comble à ma douleur, je ne vois dans l'avenir que la continuation de mon infortune. Attaché en France par trop de devoirs, vous ne pourrez me plaindre longtems? Hélas! je ne ſerai peut-être pas arrivée au lieu de mon exil que je ne ſerai plus préſente à votre cœur, & que notre amour ne vous paroîtra qu'un ſonge, dont même vous ne trouverez pas de douceur à vous rappeller le ſouvenir. Seroit-il vrai que vous puiſſiez me rendre ſi malheureuſe? Pourriez-vous oublier combien je vous ai aimé, com-

bien je vous aime encore ? Plaignez-moi du moins quelquefois ; souvenez-vous, & c'est la seule grace que je vous demande, que mon amour a causé les malheurs de ma vie, qu'il l'a terminée. Oui, mon cher Comte, je ne survivrai point à votre perte, je n'ai point de courage contre de si grands malheurs. Adieu ; je croirois vous faire injure si je vous disois de presser votre retour ; vous voyez combien j'ai besoin de votre présence. Je vois faire des préparatifs qui me tuent ; dans huit jours peut-être je ne vous verrai plus : on pousse la barbarie jusqu'à vouloir me priver de mes larmes ; & dans le tems où je meurs de douleur, il faut montrer un visage ouvert à ceux qui viennent me féliciter sur cette funeste dignité qui me prive de vous pour toujours. Adieu. Que je vous voie, que je puisse du moins pleurer mes malheurs avec vous. Je sçais, en souhaitant votre vue, toutes les peine que je me prépare ; mais je serois heureuse d'expirer entre vos bras !



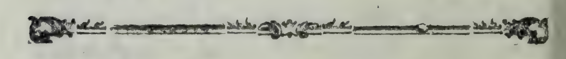
LETTRE LXVI.

NON, ne me ſuivez pas; je ſuis dans un état où vous ne pourriez me voir ſans mourir de douleur, votre vue augmenteroit la mienne; & dans l'affreuſe ſituation où je me trouve, c'eſt un plaiſir que je dois me défendre ſévérement. Non, je ne vous verrai plus; en vain, vous m'avez flattée d'un avenir plus heureux; depuis ſix mois je languis, & je ne doute pas que mes chagrins ne rendent enfin ma maladie mortelle. Cette idée me fait ſoutenir la vie avec moins de déſeſpoir. Que ferai-je en effet dans le monde, accablée de la plus vive douleur, ſans eſpoir de la voir finir, puiſque je vous aimerai juſqu'à mon dernier moment, & que nous ne pouvons plus retrouver ces jours heureux que nous paſſions à nous jurer que nous nous aimerions toujours. Ils ſont perdus pour nous, & le ſouvenir qui nous en reſte ne peut qu'augmenter notre déſeſpoir. Comment pourrai-je ſoutenir une abſence éternelle, moi qui compte tous les momens que

je paſſe ſans vous ? Encore ſi j'avois la conſolation de vous ſçavoir heureux ! ſi vous pouviez n'être pas ſenſible à notre ſéparation, ſi vous me perdiez ſans regret, ah ! j'en mourrois de douleur ! Je ne ſçais ce que je veux ; je ſouhaite, je deſire même que vous ne m'aimiez plus, jen'enviſage qu'avec horreur ce que vous ſouffrez, & rien ne me fait cependant ſupporter mes maux, que la certitude où je ſuis que vous les partagez. Quand je ſonge à l'état où je vous ai vu, à ces adieux ſi cruels, où il nous a fallu l'un & l'autre dévorer nos larmes, où tant d'yeux, témoins de nos actions, nous forçoient à les contraindre, où l'ame en proie au plus cruel déſeſpoir, mourant d'amour pour vous, je n'ai pu vous dire que je vous aimerois toujours. Conſervez-vous du moins, au nom de tout ce que vous avez de plus cher ; que je ſerois heureuſe ſi c'étoit moi ! Ménagez-vous, vivez heureux, mais ne m'oubliez point. Rappellez-vous quelquefois mon idée, vous recevrez bientôt la nouvelle de ma mort ; je ſerois trop punie ſi je traînois plus long-tems une vie ſi douloureuſe. Je penſai hier expirer en approchant de la Terre dont vous portez le

nom. On fit arrêter, nous deſcendîmes; que j'eus de plaiſir à voir ce lieu ! Nous viſitâmes les appartemens ; on me montra celui que vous habitez : votre portrait d'abord me frappa les yeux, je tombai ſans connoiſſance. Mon mal, qui dura aſſez long tems, m'obligea à prier qu'on n'allât pas plus loin. J'ai paſſé la nuit dans votre lit, nuit la plus triſte, la plus douloureuſe qu'on puiſſe imaginer. J'ai été le matin dans votre parc : hélas ! j'ai penſé qu'un jour vous viendriez dans cette ſolitude me regretter, que vous reverriez avec plaiſir des lieux où je vous ai laiſſé des marques de mon amour & de ma douleur. De combien de pleurs j'ai arroſé votre portrait ! Il me ſembloit que j'allois expirer en le baiſant : hélas ! mon tombeau m'auroit rappellée à votre mémoire. Mais pourquoi vous entretenir de ces idées funeſtes ? Veux-je augmenter votre déſeſpoir ? Je ſuis ſûre que vous m'aimez, & je tremble pour vous, ſi vous êtes dans l'état où je ſuis. Je les ai donc quittés pour jamais ces lieux que vous ne pouvez point abandonner ; je vous y ai vu pour la derniere fois ! Ah Dieu ! vous m'y chercherez vainement ? Nos ſouhaits ne pourront point nous rap-

procher! Eſt-ce donc à moi à vous rendre malheureux? Ne ſerai-je donc point délivrée de tant de peines? Jours funeſtes! ne finirez-vous jamais pour moi? Je le deſire, je l'eſpere; je mourrai bientôt. Vous m'avez exhortée à attendre des tems plus heureux: avez-vous pu croire que mon ame fût au-deſſus de tant de maux? Je ſens que j'y ſuccombe, & je le ſens avec joie. Adieu, mon cher Comte, vous faites tous les malheurs de ma vie, plût au Ciel que je ne cauſaſſe pas les vôtres! Souvenez-vous quelquefois d'une infortunée qui ne vivoit que pour vous. Adieu, puiſſe cet adieu n'être pas le dernier! Hélas! je vous ai perdu pour jamais, que je me croirois heureuſe de mourir.



LETTRE LXVII.

IL y a trois jours que j'attends inutilement une Lettre de vous: ah! vous ne m'aimez plus! Tout me manque. Mon unique reſſource étoit dans votre ſouvenir; je me flattois donc en vain! Je me ſuis donc trompée quand j'ai cru que mes

malheurs ajouteroient à votre amour. Pouvez-vous m'abandonner, ingrat, lorſque vous ſçavez que je meurs pour vous ? Vous n'aviez pas long-tems à vous contraindre. Mais pourquoi ſouhaitai-je encore d'être aimée ? Quelle eſt mon eſpérance ? Dans l'état funeſte où je ſuis, la certitude de votre amour ne peut qu'augmenter mon infortune. Je ne vous verrai plus, pourquoi chercher à nourrir des deſirs qui ne ſubſiſtent aujourd'hui que pour mon tourment ? Apprenez-moi à mourir à moi-même. Rendez-moi, s'il ſe peut, mon repos. Barbare ! n'eſt-ce donc pas aſſez de votre abſence pour m'accabler ? Il falloit pour rendre mes jours plus infortunés, que je ne doutaſſe plus de vous avoir perdu. Vous m'abandonnez ! Ah ! s'il vous reſte encore de moi un léger ſouvenir, tournez les yeux vers moi, enviſagez ma ſituation. C'eſt peu de ne vous plus voir, ce ſeroit bien moins de mourir ; mais, grand Dieu ! quel objet s'offre tous les jours à mes regards ? Qu'il me reproche de crimes, & qu'il me rappelle douloureuſement votre idée ! Vous ne ſçauriez concevoir mes malheurs ; ils ſont au deſſus de toute expreſſion. Quand même vous m'aimeriez encore, & que vous

sentiriez notre éloignement comme je le sens, vous auriez toujours dans votre affliction des ressources que je ne puis trouver. Vous m'avez perdue ; mais vous pouvez pleurer votre perte en liberté ; personne n'interrompt votre tristesse, personne ne peut vous interroger sur le sujet de vos larmes, vous n'êtes point forcé à montrer de la tendresse à quelqu'un que vous n'aimez pas; vous pouvez me donner toutes vos pensées, tous vos regrets; vous ne connoissez pas la contrainte, & vous avez le plaisir d'employer tous vos momens à votre douleur. Infortunée que je suis ! Ai-je depuis six mois joui d'un instant de tranquillité ? Ah ! que ne suis-je séparée du reste du monde ! Dans la solitude du moins rien ne gêneroit mes soupirs. Attachée toute entiere à votre idée, je goûterois la douceur de n'en être point distraite. Vous m'avez conseillé de vous oublier ! Ah ! quand votre générosité vous auroit dicté ce conseil ; quand, touché de mes maux, vous vous seriez résolu, pour les faire cesser, à n'être plus aimé, que pourriez-vous me rendre à la place de ma douleur ? Vous oublier ! Quand je le voudrois, pensez-vous que je pusse y réussir ? Vous qui,

dans le tumulte du monde, dans la solitude, dans la nuit, m'occupez sans cesse! Vous unique objet de tous mes maux, vous enfin dont autrefois l'indifférence n'a pu vous arracher mon cœur! Plus il est déchiré ce cœur, plus il se remplit de vous. Ah! souvenir trop douloureux! momens passés dans les plaisirs! momens perdus à jamais! pourquoi vous offrez-vous à ma mémoire? Vainement je veux les en bannir, ils me suivent par-tout. Si le sommeil, au milieu de mes larmes, ferme un moment mes yeux, ne croyez pas qu'il soit pour moi un repos; mes malheurs en deviennent plus vifs; votre image occupe d'abord mes sens, je vous vois sensible, vous partagez ma douleur, j'ai le plaisir de pleurer avec vous, j'entends votre voix. Souvent ces idées funebres se dissipent. Je me vois avec vous dans ces lieux charmans où, nous laissant emporter à notre passion, nous nous livrions à tout ce que l'amour peut inspirer de plus tendre. Je me trouve dans vos bras, j'entends vos soupirs, je vous accable des plus vives carresses; vos transports excitent les miens, je ne suis plus à moi-même, je meurs.... mais cette illusion finit. Toute remplie encore

du trouble où elle m'a jettée, je ne puis me perſuader que ce ne ſoit qu'un ſonge; je vous cherche, je vous appelle, je voudrois croire qu'en effet vous êtes auprès de moi; mes deſirs renouvellés me jettent dans une inquiétude affreuſe, mes pleurs recommencent, je paſſe le reſte de la nuit dans le plus cruel déſeſpoir: le jour ne le diſſipe point. Je ne le vois naître ce jour que pour le déteſter, & la ſeule eſpérance qui me ſoutienne, eſt d'apprendre que vous m'aimez encore. Une ſeule de vos Lettres me calme; je la relis ſans ceſſe. Pourquoi cherchez-vous à m'accabler? Craignez-vous qu'il ne manque quelque choſe à mon infortune? & faut-il que ce qui y met le comble, me vienne d'une main ſi chere? Dans l'état où je ſuis, à qui pourrai-je avoir recours? Et ſi vous m'abandonnez, qui m'aidera à ſupporter les reſtes d'une vie ſi languiſſante? Peut-être que, plein d'une autre paſſion, vous m'avez pour toujours oubliée. Cachez-moi du moins votre infidélité. Par pitié, trompez-moi. Laiſſez-moi ignorer à quel point je ſuis malheureuſe. Que je quitte la vie ſans avoir à me plaindre de vous. N'ayez pas à me reprocher d'en avoir avancé le terme.

Dans votre derniere Lettre, vous voulez que je vous oublie, vous ne le voulez que pour en paroître moins perfide. Peut-être vous fais-je injustice. Peut-être que rempli encore de mon idée, vous ne trouvez dans mon absence, que de nouveaux sujets de m'aimer toujours. Mais je ne vous vois pas, & vous ne m'écrivez plus. Adieu. S'il est vrai que je vous sois toujours chere, n'oubliez pas combien vous me devez de tendresse, & si je ne vous suis qu'indifférente, combien vous me devez de soulagement & de pitié.



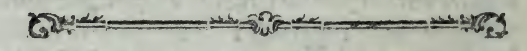
LETTRE LXVIII.

CIEL ! que venez-vous de m'apprendre ? Hélas ! après les coups dont j'ai été frappée, devois-je croire qu'il me restât encore des malheurs à éprouver ? Quoi ! Madame de ***, cette amie si généreuse, si constante, vient de mourir ! Vous l'avez vue comme je serai dans peu, & ce malheureux Saint-Fer*** comme vous serez peut-être vous-même ! Ah ! que cette idée me fait frémir ! Ce n'est pas la perte de ma vie qui

m'effraie, mais juſte Ciel ! que vois-je après moi. Quelle horreur! Que de fautes, & quel repentir ! Hélas ! je la rejoindrai bientôt. Mais, que mon ſort ſera différent! Elle eſt morte ſans remords, & ſes derniers momens n'ont point été troublés par les images cruelles qui accompagneront les miens. En perdant ce qu'elle aimoit le mieux, rien ne contraignoit ſa douleur, ſes larmes étoient légitimes ; mais quel funeſte état que le mien, puiſque je dois me reprocher juſqu'aux ſoupirs que m'arrachent mes malheurs ! enſevelie ſans ceſſe dans les idées les plus noires, je ne trouve dans rien à m'en diſtraire. Votre perte, l'affoibliſſement de ma ſanté, une mort prochaine, des remords dont je ſuis perpétuellement déchirée, mon amour, qui dans un corps abattu, & dans une ame timorée, s'accroît & vit de ſes tourmens. Infortunée dès-à-préſent, craignant encore plus l'avenir, n'oſant me rappeller le paſſé, brûlant du deſir de vous revoir, & ne l'eſpérant plus : c'eſt ainſi que mes jours ſe paſſent. Enchaînée par des bienſéances cruelles, de tous mes malheurs je n'ai pu pleurer que cette morte funeſte, dont Monſieur de M*** paroît auſſi pénétré que moi.

Son opiniâtreté à ne me point quitter, sa pitié, son attachement, ces pleurs qu'il répand sur moi, achevent de me désespérer. Je voudrois être accablée de sa haine ; je voudrois qu'il ne me vît point ; je voudrois enfin qu'il me détestât autant que je me déteste moi-même ! Je ne le vois jamais sans frémir. C'est en vain que je veux quelquefois, pour m'excuser ma foiblesse, me rappeller ses désordres, je sçais qu'ils ne peuvent justifier les miens, je m'abandonne à toute l'horreur que je m'inspire : je me flatte quelquefois que mon repentir a pris la place de mon amour ; mais je ne puis vous oublier. Que dis-je ? vous oublier ! Vous regnez au milieu de mes plus tristes idées. Je crois que vous me regrettez, & je me console de mourir. Mais ne pourrois-je pas vous revoir ? Ah ! si vous m'aimiez encore, aurois-je besoin de vous le demander ? Ne sçavez-vous pas que votre vue appaiseroit mes tourmens, ou du moins que j'en mourrois plus contente ? Vous ne m'aimez plus ; vous ne seriez pas si tranquille, je vous aurois déja vu. Hélas ! & que viendriez-vous faire ici ? Pourquoi veux-je vous percer le cœur ? Quel spectacle j'offri-

rois à vos yeux! Vous ne pourriez me reconnoître qu'à mon amour, & j'en verrois augmenter mes remords & mon ſupplice. Adieu. Ne m'oubliez jamais, que je vive dans votre cœur! Vous me devez cette conſolation, puiſque rien n'a pu m'arracher à vous, & que ſi je ne vous avois pas aimé, je me ſerois épargné les malheurs qui m'accablent. Helas! ce n'eſt pas que je vous le reproche, peut-être eſt-ce la derniere fois que je vous écris; ſi cependant le Ciel n'en diſpoſe pas autrement, je vous aſſurerai encore que je ne ceſſerai pas un moment d'être à vous. Adieu, rendez à Saint-Fer*** la Lettre que vous trouverez ici. Aidez-le à ſupporter ſon déſeſpoir, mais cachez-lui mon état. Hélas! Vous n'aurez peut-être que trop tôt beſoin des mêmes ſecours.



LETTRE LXIX.

VOUS ne ſçavez pas dans le tems que vous ous obſtinez à partir, & que vous me donnez de ſi fortes preuves de votre tendreſſe, vous ne ſçavez pas que, quelque diligence que vous puiſ-

ſiez faire, vous n'arriverez que pour me voir expirer. La mort n'eſt-elle pas d'elle même aſſez douloureuſe, & voudriez-vous, par votre préſence augmenter les horreurs de la mienne? Croyez-moi, ce ſpectacle funeſte ſeroit trop affreux pour vous, vous ne me verriez pas vous même, ſans mourir, dans un état ſi déplorable : évitez une image qui ne feroit qu'aigrir votre déſeſpoir, & laiſſez-moi dans ces derniers tourmens, en ſupporter ſeule tout le poids. Il faut nous ſéparer pour toujours ! tout eſpoir eſt perdu pour nous. Nous ne nous reverrons plus ! Recevez ce coup avec fermeté, & puiſque rien ne peut changer nos malheurs, ſoumettez-vous comme moi. Depuis que je vous ai perdu, qu'avois-je à ſouhaiter, que de finir une vie dont tous les inſtans ſont marqués par le déſeſpoir ! Mes jours ſont enfin parvenus à leur terme, & puiſque vous m'aimez, puiſque vous pouvez par vous-même juger des maux que je ſouffre, loin de vouloir que je vive, felicitez-moi d'une mort qui m'arrache pour toujours à des tourmens cent fois plus épouvantables qu'elle. Peut-être s'il m'avoit été permis de vous revoir, ne vous aurois-je revu qu'infidele? Faut-il

que dans l'état où je suis, jouissant à peine de la lumiere, cette idée me soit si douloureuse? Dans quelles dispositions, grand Dieu! la mort va-t-elle me surprendre! Que de momens dont je ne devrois me souvenir qu'avec horreur, que je me rappelle encore avec plaisir! Quelle confusion d'idées! Comment se peut-il que devant être occupée de tant de choses, je puisse seulement l'être de vous? Je ne serai donc bientôt plus! cette personne que vous avez tant aimée, qui vous consacroit tous ses vœux, victime de sa passion même, & de son désordre, va expier par la mort sa foiblesse & son crime! Quelle épouvantable image! Que deviendrai-je! Quels remords, grand Dieu! Seroient-ils inutiles? Adieu, ne m'écrivez plus. Vivez; & s'il se peut, vivez heureux. Je sens que ma fermeté m'abandonne. Cruels momens! Adieu; s'il le faut pour votre repos, oubliez-moi. Hélas! j'ai plus de peine à vous en prier qu'à mourir.

LETTRE LXX.

IL n'eſt plus tems de ſe flatter, le moment approche, je vais vous quitter pour jamais ; je ſens que je me meurs. Ce n'eſt plus une femme foible, emportée par ſa paſſion qui vous écrit ; c'eſt une infortunée qui ſe repent de ſes fautes, qui les voit avec horreur, qui en ſent tout le poids, & qui cependant ne peut s'empêcher de vous donner encore des preuves de ſon attachement. Triſte reſte de ma foibleſſe, qui au milieu des horreurs de la mort & de la crainte, me force à penſer à vous. J'ai brûlé vos Lettes ; & c'eſt par ce ſacrifice que j'ai commencé à me détacher de la vie. J'ai remis votre portrait en des mains fidelles, & plût à Dieu qu'avec lui j'euſſe perdu tout ſouvenir de vous! Que mon ame feroit tranquille, & que je quitterois avec douceur une vie dont vous n'aurez pas rempli tous les inſtans ! Objet d'horreur pour moi-même, quelle ſera mon infortune, ſi je ne ſuis pas un objet

de pitié ! Que je ſupporterois avec joie mes malheurs préſens, ſi je n'en voyois pas de plus affreux pour moi ! La mort va donc pour jamais me fermer les yeux ! que de tourmens à eſſuyer avant que de finir ! que j'en ai encore, & que j'aurois peu de regret à la vie ſi mes maux ſe terminoient à ſa perte ! Mais grand Dieu ! que ferai-je ? que deviendrez-vous ? Je vois dans un avenir dont je ne jouirai pas, des malheurs qui achevent de me tuer. Je vous vois, j'entends vos regrets, je partage votre déſeſpoir, je le ſens. Ah ! funeſte idée ! Mes larmes ont déja prévenu les vôtres. Je ne puis plus ſupporter ma douleur. Adieu. Puiſſent vos jours être plus fortunés que les miens ! Puiſſent mes vœux être exaucés. Adieu. Je vous perds pour jamais. Songez quelquefois à moi ; mais ne vous rappellez pas mes foibleſſes. Aſſurez Saint-Fer *** que je meurs ſon amie. Prenez ſoin de lui ; qu'il ne vous abandonne pas. Sait-il combien je partage ſon déſeſpoir ? Aimez-vous toujours. Mes pleurs & mon ſaiſiſſement m'empêchent de vous en écrire davantage. Plaignez moi ; mais conſervez-vous. Je ne ſerai peut-être plus quand vous

recevrez cette Lettre. Adieu. Il faut ſonger à profiter des momens qui me reſtent. Je ſuis parvenue au dernier de mes jours, & je vais me préparer à recevoir avec fermeté l'heure qui va les terminer. Adieu, adieu, adieu pour jamais.

Fin de la ſeconde & derniere Partie.

LE
SYLPHE,
OU
SONGE
DE MADAME DE R***.
ÉCRIT PAR ELLE-MÊME
A MADAME DE S***.



LE SYLPHE.

VOUS vous plaignez à tort de mon ſilence, Madame, & ce n'eſt pas aſſez pour accuſer les gens de pareſſe, d'être une fois ſorti de la ſienne. Que je vous ennuierois ſi mon exactitude vous forçoit quelquefois à m'écrire ! à peine avez-vous le tems de penſer : conſidérez, peut-être ne l'avez-vous jamais fait, qu'il n'y a pas d'oiſiveté au monde plus occupée que la vôtre. Le tumulte de Paris qui ne vous laiſſe pas le loiſir de former une idée nette : les plaiſirs qui ſe ſuccedent ſans ceſſe : la compagnie nombreuſe dont le mêlange amuſe toujours, quelque ridicule qu'il puiſſe être : les façons de nos honnêtes gens : l'impertinence & la fadeur de nos petits maîtres, tant de

Cour que de Ville, contraſte bizarre, qui dans le grand nombre ſe trouve toujours réuni : les aventures qui arrivent, & qui fourniſſent perpétuellement des occaſions de médiſance : les occupations de cœur qui divertiſſent, même quand elles n'intéreſſent pas : le tems de la toilette ſi agréablement rempli par nos jeunes Sénateurs : le plaiſir toujours varié que donne la coquetterie, le jeu qui occupe quand la déſertion d'un amant ou les égards pour les bienſéances laiſſent des momens à perdre. Eh comment ! dans cet embarras pourriez-vous quelquefois ſonger à moi ? Vous me reprochez mon goût pour la ſolitude ; ſi vous ſçaviez combien j'ai été agréablement occupée dans la mienne, vous viendriez avec moi prendre part à mes amuſemens, quelque peu réels qu'ils ſoient peut-être. Vous vous moquerez de moi, ſans doute, quand je vous avouerai que ces plaiſirs que je vous vante tant, ne ſont que des ſonges ; oui Madame, ce ſont des ſonges ; mais il en eſt dont l'illuſion eſt pour nous un bonheur réel, & dont le flatteur ſouvenir contribue plus à notre félicité que ces plaiſirs d'habitude qui reviennent ſans ceſſe, & qui nous peſent au milieu même du deſir

que nous avons de les bien goûter.

Vous sçavez que de tout tems j'ai souhaité avec ardeur de voir un de ces esprits élémentaires, connus parmi nous sous le nom de Sylphes ; j'ai toujours cru que ce n'étoit point dans le fracas des Villes qu'ils aimoient à se produire, & le pourrez-vous croire ? Voilà l'idée qui m'entraînoit si souvent à la campagne, & me faisoit rejetter si fiérement les conteurs de fleurettes : peut être sans l'envie que j'avois d'être digne de l'amour d'un Sylphe, aurois je succombé ; car il y en a de jolis de ces conteurs-là : je ne me repens point de ma sévérité, puisqu'elle m'a conduite à mon but, c'est un songe, je ne vous donnerai mon aventure que sur ce pied-là, il faut ménager votre incrédulité. Cependant si c'étoit un songe, je me souviendrois de m'être endormie avant que de l'avoir commencé ; j'aurois senti mon réveil, & puis quelle apparence qu'un songe eût autant de suite qu'il y en a dans ce que je vais vous raconter ? comment aurois je si bien retenu les discours du Sylphe ? il n'est pas naturel que j'aie pensé ce que vous allez entendre, toutes les idées que vous y trouverez, ne m'ont jamais été familieres : Oh assuré-

ment ! je n'ai pas rêvé ; vous en croirez au reſte ce qu'il vous plaira : quant à moi, je ne me ſervirai pas de ces mots, il me ſembloit, je croyois voir ; je dirai, j'étois, je voyois; mais finiſſons ce préambule.

J'étois un des derniers jours de la ſemaine paſſée, retirée dans ma chambre : la nuit étoit chaude, j'étois couchée d'une façon modeſte, pour quelqu'un qui ſe croit ſeul, mais qui ne l'auroit pas été, ſi j'euſſe cru avoir des ſpectateurs. Ennuyée d'une compagnie Provinciale qui m'avoit obſédée toute la journée, je cherchois quelque dédommagement dans un Livre de morale, lorſque j'entendis prononcer diſtinctement, quoiqu'à demi-bas, & avec un ſoupir : O Dieu que d'appas ! Ces paroles me ſurprirent, & quittant mon livre, je tâchai, malgré la frayeur qui commençoit à me ſaiſir, de prêter une oreille attentive ; n'entendant plus rien dans ma chambre, je crus m'être trompée & m'imaginai que mon eſprit diſtrait m'avoit rendu préſent ce que je venois de lire : cependant il n'y avoit pas d'apparence qu'il dût ſe trouver avec de la morale ; d'ailleurs dans ce moment je ne rêvois à rien qui pût y convenir. J'étois en-

core plongée dans ces réflexions, lorſque j'entendis plus diſtinctement que la premiere fois : O mortels ! êtes-vous faits pour la poſſéder ? quelque flatteuſe que fût cette exclamation, elle redoubla ma peur, & rentrant précipitamment dans mon lit, je me mis le drap ſur la tête, demi-morte, & dans l'état affreux où peut ſe trouver une femme peureuſe. Ah cruelle ! s'écria-t-on alors, pourquoi vous dérober à ma vue ? que craignez-vous de quelqu'un qui vous adore, & qui malheureuſement pour lui eſt ſi reſpectueux, qu'il n'oſe employer la violence pour vous voir ? repondez-moi du moins, ne mettez pas mon amour au déſeſpoir. Hélas ! repris-je d'une voix étouffée, que pourrois-je répondre dans l'état où une aventure ſi ſurprenante me réduit ? mais que pouvez-vous craindre avec moi, replique-t-on ? je vous ai déja dit que je vous adore, raſſurez-vous, je ne me montrerai pas ; & quoique ma vue pût bannir la crainte de votre ame, je ne veux pas vous expoſer encore à la ſurpriſe qu'elle vous cauſeroit. Remiſe un peu par ces paroles, je releve doucement mon drap, je vis qu'il ne s'agiſſoit que d'une déclaration d'amour, & je me ſouvins que j'en avois ſoutenu plus

d'une avec fierté. Je n'ai pas l'ame foible;
& je crus d'ailleurs n'avoir rien à redouter d'une aventure qui commençoit de cette ſorte. Cependant on étoit amoureux, j'étois ſeule, & dans un état où j'avois tout à craindre de quelqu'un d'entreprenant, & à qui je ſuppoſois plus de force qu'à un homme. Cette réflexion m'inquiéta, je vis tout d'un coup le riſque que je courois, & le vis avec d'autant plus de peur, que je ne trouvois pas de moyen de le prévenir. Voilà de ces fâcheuſes occaſions où la vertu ne ſauve de rien; j'imaginai auſſi que c'étoit un eſprit qui me parloit, & d'abord je le jugeai impalpable; cependant cet eſprit étoit ſenſible, il m'aimoit: qu'eſt-ce qui l'auroit empêché de prendre un corps? ces différentes idées me tenoient dans une irréſolution qui ne finiſſoit pas, lorſque la voix reprenant: je ſçais tout ce qui ſe paſſe dans votre ame, ma belle Comteſſe; je ſerai reſpectueux, nous ne ſommes entreprenans que quand nous ſommes aimés. Bon, dis-je en moi-même, je ne crois pas que je te mette jamais à portée de me manquer de reſpect. N'en répondez pas, dit la voix, nous ſommes des Amans un peu dangereux, nous ſçavons tout ce qui ſe paſſe dans le cœur

d'une femme, elle ne ſçauroit former de deſirs que nous ne ſatisfaſſions, nous entrons dans tous ſes caprices, nous vieilliſſons ſes rivales, & nous augmentons ſes charmes, nous connoiſſons toutes ſes foibleſſes, & quand elle pouſſe un ſoupir d'amour, que la nature dans un moment de diſtraction ſe trouve la plus forte, nous le ſaiſiſſons; en un mot, la plus légere idée de tentation devient par nos ſoins tentation violente, & bientôt ſatisfaite; avouez que ſi les hommes avoient notre ſcience, il n'y auroit pas une femme qui leur échappât. Ajoutez à cela que notre inviſibilité eſt contre les maris jaloux, ou les meres ridicules, d'une reſſource merveilleuſe; point de précautions pour prévenir les leurs; point d'yeux ſurveillans qu'on ne trompe avec ce ſecret; mais de grace, ajouta-t-il, ceſſez de vous cacher à mes yeux, cette complaiſance ne vous engage à rien, puiſque vous ne me verrez que quand vous le voudrez, & que vos ſentimens pour moi dépendent uniquement de vous. A ces mots je me montrai, & l'eſprit, car c'en étoit un, fit à ma vue un cri qui penſa me faire rentrer ſous le drap; je me raſſurai pourtant. Ah! s'écria-t-il, en me voyant, que de beau-

tés ! quel dommage qu'elles fuſſent deſtinées à un vil mortel ! il eſt impoſſible qu'elles m'échappent. Quoi ! vous croyez, lui dis-je, que je ne vous échapperai pas ! Oui ſans doute, je le crois. Je trouve, repris-je, bien de la préſomption dans cette idée. Vous vous trompez, il y en a beaucoup moins que de connoiſſance de votre cœur : toutes les femmes ont la même façon de penſer, les mêmes mouvemens, les mêmes deſirs, la même vanité, &c, à peu de choſes près, les mêmes réflexions, & ces réflexions toujours foibles, quand il s'agit de combattre le penchant. Mais, la vertu, lui dis-je, croyez-vous qu'elle ſoit inutile ? Elle ne devroit pas l'être, reprit-il, & cependant, j'imagine que vous lui donnez peu d'exercice. C'eſt trop mal penſer de nous, repris-je, de nous croire incapables de la moindre réflexion. Non, répondit-il, je crois que vous réfléchiſſez, mais que votre cœur plus vif & plus prompt, échappe à la réflexion, & vous détermine plutôt pour le ſentiment, que pour la raiſon. Ce n'eſt pas que vous ne penſiez aſſez bien, pour connoître ce qu'il faut éviter, il s'éleve des combats dans votre cœur, vous les ſoutenez pendant quel-

que tems, & vous ſuccombez enfin avec cette conſolation, que ſi votre cœur s'étoit trouvé moins fort que vous, vous auriez remporté la victoire. Croyez-vous donc, repris-je, que nous ne puiſſions jamais vaincre notre penchant. Sommes-nous ſi cruellement eſclaves de nos paſſions, que rien ne puiſſe les réprimer? Cet article ſeroit, répondit-il, d'une trop longue diſcuſſion, je crois qu'il n'eſt pas poſſible de trouver des femmes vertueuſes; mais autant que j'en ai pu juger par votre commerce, la vertu n'eſt pas ce qui vous amuſe le plus : vous ſçavez qu'il en faut avoir, & il me ſemble que vous ne cédez à cette néceſſité qu'à regret. Une choſe qui me paroît autoriſer mon ſentiment, eſt la triſteſſe, & la mauvaiſe humeur qui regnent ſur le viſage d'une femme vertueuſe, d'une prude, de ces perſonnes qui ſe ſont faites de la vertu par orgueil, pour avoir le plaiſir d'inſulter aux foibleſſes de leur ſexe. Il eſt des tems où elles paient ce plaiſir bien cherement, & qu'elles voudroient pouvoir y renoncer. Mais, comment faire? c'eſt une vertu affichée qu'il faut ſoutenir, elles en gémiſſent en ſecret; toujours tentées, elles ſe feroient bientôt un délice de la

tentation qui les tourmente, si elles pouvoient être sûres que leurs foiblesses fussent ignorées. Leurs crieries perpétuelles contre les plaisirs, prouvent moins la haine qu'elles leur portent, que le regret qu'elles ont de s'en être privées, par une vanité mal entendue : ajoutez à cela, qu'il est rare qu'une jolie femme soit prude, ou qu'une prude soit jolie femme, ce qui la condamne à se tenir justement à cette vertu que personne n'ose attaquer, & qui est sans cesse chagrine du repos dans lequel on la laisse languir. Mais, pensez-vous, lui dis-je, que toutes les femmes soient prudes ; les hommes, répondit-il, seroient bien malheureux s'il n'y avoit que des femmes de ce caractere. Cependant, repris-je, ils veulent que nous soyons vertueuses. C'est, dit-il, un raffinement de goût chez eux de devoir à leurs séductions l'anéantissement d'une chose qui leur a tant coûté à établir dans votre ame, & qui vous sied bien, quoi que vous en disiez : non, cette vertu farouche qui n'en est que la grimace, mais celle que j'imagine, & que je ne puis vous peindre, parce que je n'en ai point encore trouvé de cette sorte. Qu'est-ce donc, lui demandai-je, que les hommes appellent vertu ? La ré-

ſiſtance que vous oppoſez à leurs deſirs, & qui naît de votre attention ſur vos devoirs. Et quels ſont-ils, repris-je, ces devoirs? Ils étoient immenſes, repliqua-t-il; mais comme vous les abrégez chaque jour, je crois qu'il ne vous en reſtera plus à obſerver; aujourd'hui ils ne conſiſtent plus que dans la bienſéance, encore n'eſt-elle pas exactement ſuivie. Ce dérangement durera-t-il long-tems, lui demandai-je? Tant, répondit-il, que les femmes croiront la vertu idéale, & le plaiſir réel, & je ne vois pas d'apparence qu'elles changent de façon de penſer. D'ailleurs il n'y a point de femme qui n'ait quelque foible; & ce foible, quelque bien déguiſé qu'il ſoit, n'échappe jamais à la recherche opiniâtre de l'amant. La voluptueuſe ſe rend au plaiſir des ſens. La délicate, au charme de ſentir ſon cœur occupé. La curieuſe, au deſir de s'inſtruire. Il en coûteroit trop à l'indolente pour refuſer. La vaine perdroit trop, ſi ſes appas étoient ignorés; elle veut lire dans la fureur des deſirs d'un Amant, l'impreſſion qu'elle peut faire ſur les hommes. L'avare cede au vil amour des préſens. L'ambitieuſe, aux conquêtes éclatantes, & la coquette, à l'habitude de ſe rendre. Vous êtes bien

ſçavant, lui dis-je; c'eſt, répondit-il; que j'ai voyagé de bonne heure. Mais ne commencez-vous pas à vous endormir? cette grande envie de philoſopher ne ſied pas dans cette rencontre, & je ſuis ſûr qu'actuellement vous me prenez pour un Sylphe des plus novices. Qui ſçait ſi mal profiter de momens auſſi doux que ceux que je paſſe auprès de vous, ne mérite pas qu'on les lui donne. Un Sylphe amoureux, parler morale! en bonne foi me pardonnerez-vous d'avoir ſi mal employé mon tems? Je ne ſçais pas, repris-je, quel autre uſage vous en voudriez faire; vous m'avez piquée, & je ferai bien aiſe de vous prouver qu'il y a de la vertu. C'eſt-à-dire, répondit-il en riant, que vous n'en aurez que par contradiction. Je ne doute cependant pas que vous n'en ayez, & ſi je ne vous ai pas dit là-deſſus tout ce que je penſe, c'eſt qu'une auſſi belle perſonne que vous, offre tant de choſes à louer, qu'on n'a pas auprès d'elle le tems de vanter celle-là. Je ne vous pardonne pourtant pas de l'avoir oubliée, lui dis-je; vous m'aimez, je vous en ferai bien repentir. Ma belle Comteſſe, répondit-il, on dit à une belle qu'elle a des agrémens, parce qu'en le lui répétant ſou-

vent, c'eſt une façon polie de l'exhorter à en faire uſage ; mais ira-t-on la faire ſouvenir de ſa vertu, quand il eſt de notre intérêt qu'elle l'oublie ? Au reſte, point de menaces, toutes ces fineſſes ſont bonnes avec les hommes, mais ſongez que vous ne pouvez me tromper. Cela eſt embarraſſant, & je ne m'étonne pas de vous voir rêver : un Amant qui ſçait tout ce qu'on penſe, qui pénetre tout, avec lequel on n'a aucune reſſource, eſt quelque choſe de bien incommode. En ce cas, répondis-je, je puis ne point eſſuyer cette fatigue, je ne vous aimerai pas. Vous n'en ferez rien, dit-il ; pour éviter de m'aimer, il faudroit que vous me diſſiez bien ſérieuſement de ceſſer de vous voir. Qui plus eſt, il faudroit le vouloir, & c'eſt ce que vous ne voudrez pas. Curieuſe comme vous l'êtes, vous ne pourrez jamais vous empêcher de voir la fin de cette aventure. Vous êtes préciſément avec moi, dans le cas où ſont toutes les femmes dans les commencemens d'une paſſion. Elles ſçavent que pour ne pas ſuccomber, il faudroit fuir ; mais la paſſion plaît ; elle échauffe le cœur, éteint les réflexions, la ſéduction eſt continuelle, le retour ſur ſoi-même, momentané, le plaiſir redouble, la ver-

au disparoît, l'Amant reste, comment fuir? & assurément, vous ne fuirez pas. Vous me paroissez un peu trop sûr de votre conquête, répondis-je; je voudrois un Amant plus respectueux, & dont les desirs plus timides me ménageassent davantage. C'est-à-dire, interrompit-il, que vous voudriez que je perdisse un tems qui m'est précieux, je ne suis point fait à cela. Les femmes, sans doute, ne vous y ont point accoutumé! Non assurément, reprit-il. Et vous avez plû par-tout où vous avez adressé vos voeux? Par-tout, non, repliqua-t-il; j'ai été souvent obligé de changer de forme pour me faire aimer; la premiere personne qui me plût, étoit une jeune innocente qui avoit encore peur des esprits; je m'avisai de lui parler la nuit, je pensai la faire mourir. J'eus beau lui dire que j'étois un esprit Aërien, que nous étions beaux, bienfaits, l'énumération que je lui fis de nos bonnes qualites, ne la rendit que plus craintive, & si je n'avois pris la figure de son Maître de Musique, j'étois perdu. Celle à laquelle je m'adressai ensuite, étoit une Dame d'une grande condition fort ignorante, qui ne comprit rien non plus aux substances célestes, & qui ne voulut pas

imaginer que je puſſe être un corps ſolide ; cette idée me fit auprès d'elle un tort conſidérable. Ne pouvant la vaincre malgré elle-même, je crus qu'en prenant la reſſemblance d'un fort aimable homme qui l'aimoit, je pourrois la ramener; je perdis mon tems. Enfin, ne ſçachant plus que faire, je me mis à ſon ſervice, & me traveſtis ſi bien, qu'elle ne m'auroit jamais pris pour un eſprit élémentaire; & voyez la bizarrerie; je réuſſis. En Eſpagne je trouvai une femme qui, après m'avoir vu, ne voulut pas de moi, & me préfera ſon amant; je n'ai pas encore eu ce chagrin en France. Le détail de mes aventures ſeroit trop long. Je ne dois cependant pas oublier une femme ſçavante, dont les études avoient eu pour principal objet l'Aſtronomie, & la Phyſique. Je la vis, & lui dis qui j'étois; je ne l'effrayai pas, mais quoiqu'avec des efforts incroyables, je ne la perſuadai point. Comment, diſoit-elle, eſt-il poſſible, ſi vous êtes dans votre région, matiere corporelle, que notre air ne vous ait point étouffé en deſcendant parmi nous; & ſi votre être n'eſt qu'un compoſé de vapeurs fines qui ne peuvent réſiſter aux impreſſions de l'air, & que le moindre vent peut diſſoudre, à quoi

pouvez-vous être bon ici ? Loin de réfuter cet argument par des diſcours, je la priai de m'admettre aux preuves; elle y conſentit ; déterminée, ſans doute, par le peu de riſque qu'elle crut y courir, ou, ſuppoſé qu'il y en eût, par le plaiſir d'avoir trouvé dans la Phyſique élevée, quelque choſe d'extraordinaire que tout le monde ne ſçut pas. J'eſſayai donc de la convaincre; mais dans le tems que je devois eſpérer qu'elle cédoit à la force de mes raiſons : ah Dieu ! quel ſonge ! s'écria-t-elle. Avez-vous jamais vû d'incrédulité plus opiniâtre ? Je ne me rebutai pas d'abord; mais voyant qu'à quelque heure, & de quelque façon que je lui parlaſſe, elle s'obſtinoit, ainſi que vous le ferez, ſans doute, à me traiter de chimere & de ſonge, je m'ennuyai de lui donner matiere à rêver, & la quittai, quoiqu'elle me fît eſperer une converſion prochaine : mais, vous, ajouta-t-il, ne ſeriez-vous pas auſſi incrédule ? Je ne ſerois pas du moins ſi curieuſe, lui répondis-je, je ſuis perſuadée que je rêve; mais contente du plaiſir que ce ſonge me donne, je ne veux pas ſçavoir s'il pourroit être vérité. Et moi, reprit l'eſprit, je ſens que tout devient trop vérité auprès de vous. Je ne veux plus m'expoſer

au danger de voir vos charmes, je pars
assez malheureux pour n'avoir pu me
faire aimer de vous, je vais me dérober
aux rigueurs que votre cruauté me pré-
pare. Que vous êtes impatient! Com-
ment voulez-vous que je vous aime?
Sçais je seulement ce que vous êtes?
Avez-vous eu, repliqua-t-il, la curiosité
de le demander? Hélas! répondis-je,
j'ai craint de vous fâcher en vous le de-
mandant; cette peur & celle que vous
ne fussiez pis qu'un esprit, m'ont con-
trainte; mais puisque vous me le permet-
tez, qu'êtes-vous? Vous, dit-il, qui
croyez-vous que je sois? Je vous crois,
repris-je, Esprit, Démon, ou Magicien.
Mais sous quelque espece que je vous
imagine, je vous crois quelque chose de
fort aimable & de fort singulier. Vou-
driez-vous me voir, répondit l'esprit?
Non, dis-je, il n'est pas tems; répondez
de grace à mes questions, qu'êtes-vous?
Je suis un Sylphe. Un Sylphe, m'écriai-
je avec transport! Un Sylphe! Oui,
charmante Comtesse; les aimeriez-vous?
Si je les aime, grand Dieu! Mais vous
me trompez, il n'en est point; ou s'il en
est, qu'est-ce que les mortels peuvent
pour votre bonheur, & comment une
essence aussi céleste que la vôtre, peut-

elle deſcendre au commerce des hommes? Notre félicité, dit-il, nous ennuie quand nous ne la partageons avec perſonne, & tout notre ſoin eſt de chercher quelque objet aimable qui mérite de nous attacher. Mais, interrompis-je, j'ai lu que les Sylphides étoient ſi belles, pourquoi..? Je vous entends, dit-il, pourquoi ne nous pas attacher conſtamment à elles? Nous ne les touchons pas aſſez, elles nous voient trop, & ce n'eſt jamais que par raiſon, & pour ne pas laiſſer perdre la race des Sylphes, qu'elles nous accordent quelques faveurs; la même conſidération nous détermine, & comme vous voyez, cela ne doit pas former entre nous des liens fort tendres. C'eſt à peu près agir comme vous autres humains quand vous êtes mariés. Nous cherchons des femmes qui nous tirent de nôtre léthargie, comme elles cherchent de leur côté des hommes qui les dédommagent de l'ennui que nous leur cauſons. Toutes ces choſes ſont réglées entre nous, & nous nous laiſſons de part & d'autre aller à notre penchant ſans jalouſie & ſans mauvaiſe humeur. Vous rêvez, ajouta-t-il, avouez que c'eſt une choſe gracieuſe que d'avoir un Sylphe pour amant. Il n'eſt point, comme

je vous l'ai dit, de fantaiſie que nous ne ſatisfaſſions, de biens dont nous ne comblions ce que nous aimons; plus eſclaves qu'amans, nous ſommes ſoumis à toutes ſes volontés, incommodes dans un point ſeulement. Quel eſt-il, demandai-je bruſquement ? Nous exigeons de la conſtance, & je veux bien vous avertir que la mort la plus cruelle ſuit toujours avec nous la moindre apparence d'infidélité. Miſéricorde, m'écriai-je ! je renonce à vous pour jamais. L'eſprit à ce diſcours fit un éclat de rire qui me fit remarquer la ſimplicité de ma peur. Vous riez, mon Sylphe, lui dis-je. Je ris, reprit-il, de ce qu'il n'y a point de femmes qui ne ſe révoltent ſur cet article, & qui n'aiment mieux renoncer à tous les avantages que notre poſſeſſion leur aſſure, qu'à leur inconſtance naturelle. Vous vous trompez, lui dis je, ne voulant point être inconſtante, je n'ai rien à redouter, & cependant l'idée de ne la pouvoir devenir ſans riſque, m'afflige ſenſiblement. Vous croirez toujours ne devoir mon attachement pour vous qu'à la crainte du châtiment, vous m'en aimerez moins. Pouvez-vous le croire, répondit il ? ſi nous ſommes gênans pour les femmes diſſimulées, parce que nous

ſçavons tout ce qu'elles penſent, celles qui ont le cœur bon & droit, doivent être charmées que rien ne nous échappe; nous leur tenons compte de ces délicateſſes de l'ame, de ces ſentimens fins que la ſtupidité & l'indolence des hommes n'apperçoivent pas, & plus nous connoiſſons leur amour, plus leur bonheur eſt parfait. Ne croyez cependant pas que la condition que je propoſe ſoit ſi terrible. Les Sylphes ſont à tous égards ſi fort au-deſſus des hommes, qu'il s'en faut bien que ce ſoit un ſupplice de les aimer conſtamment. J'imagine que l'ennui d'une habitude où le cœur languit, eſt la ſeule choſe qui détermine une femme vers l'inconſtance: elle ne voit plus dans un amant ces deſirs tumultueux, leſquels, ſoit qu'elle les rebutât, ſoit qu'elle voulût les ſatisfaire, l'amuſoient également. Ce n'eſt plus qu'un homme ennuyé qui s'excite par bienſéance, qui dit nonchalamment qu'il aime, qui le prouve avec plus d'embarras encore, & dont le viſage muet & glacé n'aide jamais à perſuader ce que ſa bouche prononce. Que fera une femme en pareil cas? Par un honneur vain & mal entendu, paſſera-t-elle le reſte de ſa jeuneſſe dans un lieu qui ne fait plus ſon bonheur? Elle change, & fait bien. On

lui fait un crime de ce qu'elle change la premiere : c'eſt qu'elle ſent plus vivement que les hommes, & qu'elle n'a pas de tems à perdre. D'ailleurs, c'eſt ſouvent par bonté pour celui qu'elle a aimé ; elle le voit languir auprès d'elle ſans pouvoir ſe réſoudre à la quitter, parce qu'il craint de ſe déshonorer ; elle lui fournit un prétexte, & ſe charge du crime. C'eſt un procédé bien généreux, & que les hommes ne méritent pas, car ils ont l'impertinence de s'en fâcher. Les Sylphes, lui demandai-je, ne ſont donc pas ſujets à l'ennui & au dégoût ? ils ſont, ſans doute, auſſi conſtans qu'ils exigent qu'on le ſoit pour eux ? Du moins, répondit-il, quand ils changent, c'eſt ſi ſubitement, qu'on n'a pas le tems de s'en défier ; on les voit encore amoureux un quart-d'heure avant qu'ils diſparoiſſent. Mais quelqu'un qui s'en défieroit, & qui changeroit avant eux, lui dis-je, oubliez-vous que.... ah ! je m'en ſouviens. Vous êtes de cruelles gens de nous priver de toutes nos reſſources. Quand, repartit-il, vous n'auriez point l'objet de la mort devant les yeux, vous ne voudriez point changer. Le meilleur moyen d'empêcher une femme d'être inconſtante, eſt de ne lui pas donner le tems d'appuyer ſur un caprice ; mais

ce ſoin ſeroit trop fatiguant pour les humains, & ce n'eſt qu'aux Sylphes qu'il appartient de ſçavoir employer tous les inſtans, & de prévenir ces fantaiſies momentanées qui naiſſent dans votre cœur. Je crois, lui dis-je, qu'avec ces talens heureux que vous attribuez aux Sylphes, on peut encore ſe dégoûter d'eux; il eſt bon de nous laiſſer deſirer quelquefois, il eſt des tems où nos réflexions ſur nos plaiſirs nous amuſent plus que tous les empreſſemens d'un amant; d'ailleurs vous avouerez que des ſoins perpétuels fatiguent, & ce ſeroit aſſez pour m'empêcher de vous deſirer, que la certitude de ne vous deſirer jamais vainement : ce ſentiment eſt aſſez ſingulier, repartit-il, & je doute qu'il ſoit vrai. Croyez qu'avec nous on n'a pas le tems de faire ces réflexions; vous devenez Sylphides par notre commerce, & participant à notre ſubſtance, le ſoin de répondre à nos empreſſemens devient auſſi léger pour vous, qu'il l'eſt pour elles. Vous ſçavez lever toutes les difficultés, lui dis-je; mais quand vous quittez une femme, lui reſte-t-il quelque eſſence de vous? quelquefois par bonté, répondit-il, nous lui en enlevons une partie, par malice ſouvent nous la lui laiſſons toute entiere. Ce procédé

n'eſt pas bon, repris je. Je conviens, dit-il, que nous pourrions nous diſpenſer de laiſſer après nous des deſirs que nous ſeuls pouvons éteindre, mais nous ne connoiſſons que cela pour être regrettés, & c'eſt un plaiſir qui nous touche. Vous rêvez. Il eſt vrai, dis-je, je rêve que je connois dans le monde nombre de femmes Sylphides. Oh! vraiment, me dit-il, comme c'eſt à la Cour que nous faiſons nos plus grands coups, il n'eſt pas difficile d'y reconnoître nos traces; mais il me ſemble que cette eſpece de malice ne vous effraie pas tant que la mort ſur laquelle vous vous êtes tantôt récriée; elle a pourtant des inconvéniens. Je les crains, mais je puis les éviter. En ne m'aimant pas, dit le Sylphe, vous n'y gagnerez rien, c'eſt auſſi la punition de celles qui nous réſiſtent. Eh! grand Dieu, m'écriai je, de quel côté fuir? Laiſſons tout ce badinage, reprit le Sylphe. Oh! aſſurément nous le laiſſerons, me récriai-je toute effrayée, point de commerce, M. le Démon: ſi vous vouliez m'engager à vous donner l'immortalité, il falloit me cacher la perverſité de votre caractere, & les riſques qui ſuivent les engagemens qu'on prend avec vous. Expliquons-nous, ré-

pondit-il, je vois que l'eſprit imbu des rêveries que le Comte de Gabalis a débitées, vous croyez que vous pouvez nous donner l'immortalité, c'eſt-à-dire, que vous faites ce que la nature n'a pas jugé à propos de faire; je penſe encore que ſelon ces belles idées vous nous croyez ſoumis aux foibles lumieres de vos ſages, & que nous deſcendons à leurs évocations : quelle apparence, qu'une eſſence ſupérieure à celle de l'homme ait beſoin d'être inſtruite par lui, & puiſſe être forcée à lui obéir ? Pour l'immortalité que vous prétendez pouvoir nous donner, cette imagination eſt encore ridicule, puiſqu'il eſt à préſumer qu'un commerce fréquent avec une ſubſtance inférieure, aviliroit la nôtre, loin de lui donner de nouvelles forces; je vois, lui répondis-je, que j'ai été trop crédule, mais je n'en ſuis pas plus diſpoſée à vous aimer, je vous crains : raſſurez-vous, reprit-il; quant à la mort dont je vous ai menacée, nous n'en venons pas toujours à cette extrêmité; ſouvent nous changeons nous-mêmes, & vous pouvez alors rentrer dans vos droits; mais nous ne voulons pas plus qu'on nous prévienne que vous-mêmes quand vous êtes engagées; ce ſont des

affronts que vous ne pardonnez point, & notre vanité eſt auſſi ſenſible que la vôtre. Quant à l'autre châtiment, à moins que vous ne me le demandiez vous-même, je vous l'épargnerai: Voyez, conſultez-vous, congédiez moi bien ſerieuſement, ou acceptez les conditions que je vous propoſe. Comment voulez-vous, répondis-je, que je puiſſe aſſurer de ma tendreſſe quelqu'un que je ne connois pas, que je n'ai pas vu? je ne deſavoue pas que vous ne me plaiſiez déja un peu; mais ſi malheureuſement vous n'étiez qu'un Gnome *.... N'en dites point de mal, interrompit le Sylphe: il eſt vrai qu'ils ne ſont pas d'une figure avantageuſe, mais ils ne laiſſent pas de nous dérober bien des conquêtes; ils ſont parmi nous ce que les Financiers ſont parmi les hommes, & ce n'eſt pas ce que votre ſexe conſidere le moins. Tous les jours même ils nous enlevent nos Sylphides. Comment! lui demandai-je, une eſpèce auſſi ſupérieure que la leur, eſt-elle ſenſible aux preſens? Oui, dit-il, elles prennent des Gnomes pour donner à leurs amans, & quand ce ſoin ne les obligeroit pas à ré-

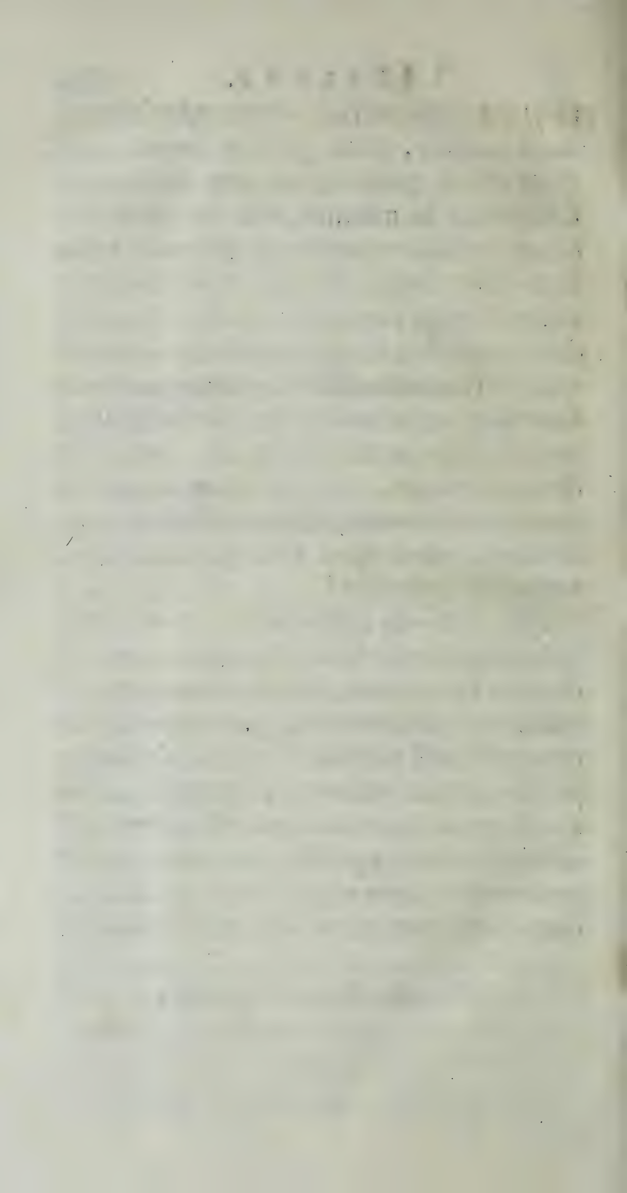
* Eſprits habitans de la terre, gardiens des tréſors.

pondre à la paſſion de ces eſprits hideux; elles ſont femelles, & par conſéquent capricieuſes; le changement les amuſe, & la bizarrerie de leur goût eſt pour elles un plaiſir d'autant plus touchant qu'il peut leur être reproché. Mais, ma belle Comteſſe, ne voudrez-vous point me faire des queſtions plus intéreſſantes; & votre curioſité s'arrêtera-t'elle toujours ſur d'auſſi petits objets, que ceux ſur leſquels je l'ai ſatisfaite ? ne me permettez-vous donc point de me montrer? Ah, mon Sylphe ! m'écriai-je, que je crains votre préſence ! Que ne la ſouhaitez-vous ! dit-il en ſoupirant. Je ne répondis- moi-même que par un ſoupir. En ce moment une lueur extraordinaire remplit ma chambre, & je vis au chevet de mon lit le plus bel homme qu'il ſoit poſſible d'imaginer, des traits majeſtueux, & l'ajuſtement le plus galant, & le plus noble. Sa vue m'étonna, mais ne m'effraya pas. Eh bien, dit-il, en ſe jettant à genoux devant moi avec un air plein d'amour & de reſpect; eh bien, charmante Comteſſe, pourriez-vous me jurer fidélité ? Oui, mon cher, mon aimable Sylphe ! mécriai-je, je vous jure une ardeur éternelle, je ne redoute plus que votre inconſtance. Mais comment

ai-je pu mériter ?.... Votre mépris pour les hommes, & la paſſion ſecrete que vous aviez pour nous, me dit-il, ont déterminé la mienne, elle eſt plus tendre que vous ne penſez ; je pouvois vous ſuſciter un ſonge, & me rendre heureux malgré vous ; mais je penſe avec plus de délicateſſe, & n'ai voulu rien devoir qu'à votre cœur. Hélas ! je montrai peut-être dans ce moment trop de foibleſſe à mon Sylphe, mais je l'adorois : que vous êtes charmant, lui dis-je, mais que je ſerois malheureuſe ſi vous n'étiez qu'une illuſion ! eſt-il bien vrai que ?.... Ah... vous êtes palpable !

J'en étois-là, Madame, avec mon Sylphe, & je ne ſçais ce qui ſeroit arrivé de mon égarement, & de ſes tranſports, ſi ma femme de chambre, qui entra dans le moment, ne l'eût pas effrayé ; il s'envola ; je l'ai depuis vainement rappellé, ſon indifférence pour moi me fait penſer que ce n'eſt qu'une agréable illuſion qui s'eſt préſentée à mon eſprit : mais n'eſt-il pas dommage que ce ne ſoit qu'un ſonge ?

Fin du Second Volume.



AVIS AU RELIEUR.

COmme il y a nombre de Signatures qui ne se suivent pas dans cet ouvrage, sur-tout dans les deux premiers Volumes, & que même il n'y a point de Tome, le Relieur aura soin d'avoir recours aux réclames. Pour opérer avec plus de sûreté, voici la marche de l'Ouvrage.

Le I. Volume contient : *Les Egaremens du Cœur & de l'Esprit.*
La Nuit & le Moment.

Le II. *Tanzaï & Neadarné.*
*Lettres de la Marquise de M*** au Comte de R****
Le Sylphe.

Le III. *Le Sopha.*
Le Hasard du Coin du Feu.

Le IV. *Ah ! quel Conte !*

Le V. *Les heureux Orphelins.*
La Iere. Part. *des Lettres Athéniennes.*

Le VI. *Les Lettres Athéniennes*, Part. II. III. IV.

Le VII. *Lettres de la Duchesse de***, au Duc de***.*

